

Fenêtre sur le Rien

Barclay, Linwood

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

linwood
barclay

**fenêtre
sur crime**

belfond
NOIR

DU MÊME AUTEUR

Cette nuit-là, Belfond, 2009 ; J'ai Lu, 2011

Les Voisins d'à côté, Belfond, 2010 ; J'ai Lu, 2012

Ne la quitte pas des yeux, Belfond, 2011 ; J'ai Lu, 2012

Crains le pire, Belfond, 2012 ; J'ai Lu, 2013

Mauvais pas, Belfond, 2012 ; J'ai Lu, 2013

Contre toute attente, Belfond, 2013 ; J'ai Lu, 2014

Mauvais garçons, Belfond, 2013

Vous pouvez consulter le site de l'auteur
à l'adresse suivante :
www.linwoodbarclay.com

LINWOOD BARCLAY

FENÊTRE SUR CRIME

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Renaud Morin*

belfond

Pour mon frère

Prologue

C'est par hasard s'il a tourné dans Orchard Street, par hasard encore s'il a remarqué la fenêtre à ce moment-là. Ç'aurait très bien pu arriver une semaine, un mois, voire un an plus tard. Mais il a fallu que cela se passe ce jour-là.

Bien sûr, il aurait fini par venir s'y promener. Lorsqu'il arrivait dans une nouvelle ville, il finissait tôt ou tard par en arpenter toutes les rues. C'était chaque fois la même chose : il partait avec l'intention de procéder méthodiquement – suivre une rue de bout en bout, puis faire le tour du pâté de maisons et revenir sur ses pas par une rue parallèle, comme dans les rayons d'un supermarché –, mais il arrivait au niveau d'une intersection, quelque chose attirait son regard, et toutes ses bonnes intentions s'envolaient.

Et c'est ainsi que ça s'était passé quand il était arrivé à Manhattan, même si, de toutes les villes qu'il avait visitées, New York était celle qui se prêtait le mieux à une exploration rigoureuse, du moins les quartiers situés au nord de la 14^e Rue, découpés en un quadrillage parfait. Au sud de cette démarcation, dans West Village, Greenwich Village, SoHo et Chinatown, eh bien, c'était un sacré chaos, mais cela ne le dérangeait pas. Ce n'était certainement pas pire que Londres, Rome, Paris, ou même le quartier de North End à Boston, et il avait adoré explorer ces villes.

Il avait pris vers le sud dans Orchard Street en venant de Delancey, mais le véritable point de départ de cette balade avait été l'intersection de Spring et Mulberry. Il était allé vers le sud jusqu'à Grand, à l'ouest jusqu'à Crosby, il était ensuite remonté vers le nord jusqu'à Prince, vers l'est jusqu'à Elizabeth, au sud jusqu'à Kenmare, puis à l'est, en continuant sur Delancey ; après quoi, arrivé à Orchard Street, il avait décidé de tourner à droite.

C'était une rue splendide. Non qu'il y ait des jardins, des fontaines et des arbres luxuriants le long des trottoirs. Elle n'était pas aussi belle que, mettons, la rue Vaci, à Budapest, l'avenue des Champs-Élysées, à

Paris, ou Lombard Street, à San Francisco, mais l'atmosphère en était riche et chargée d'histoire. Étroite, à sens unique, orientée nord-sud. Elle était bordée de vieux immeubles d'habitation en brique datant du XIX^e siècle, la plupart haut de deux ou trois étages, parfois quatre. Une rue qui représentait à elle seule plusieurs époques de l'histoire de la ville. Les immeubles, avec leurs échelles de secours squelettiques accrochées aux façades, reflétaient le style italianisant en vogue dans la seconde moitié du siècle : fenêtres arquées, linteaux de pierre en saillie et ornements de feuilles sculptées. Les rez-de-chaussée en revanche abritaient toutes sortes d'activités, des cafés branchés aux boutiques de vêtements griffés. Il y avait également des commerces plus traditionnels : une boutique d'uniformes, une agence immobilière, un salon de coiffure, une galerie d'art, un magasin de maroquinerie. Beaucoup étaient fermés, protégés par des rideaux de fer.

Il a déambulé jusqu'au milieu de la rue, sans se soucier de la circulation. Ce n'était pas un problème, dans l'immédiat. Il avait toujours estimé que c'était en marchant au milieu de la rue qu'on s'imprégnait d'un lieu. Qu'on avait le meilleur point de vue. On pouvait regarder devant soi, sur les côtés ou bien pivoter à 360 degrés pour voir le chemin parcouru. Il était préférable de connaître son environnement et les options, en cas d'urgence.

Les particularités purement techniques étant sa première préoccupation – l'architecture, la disposition, l'infrastructure –, il ne prêtait guère attention aux gens. Il n'entamait jamais de conversation. Il ne voyait pas l'intérêt de dire ne serait-ce que bonjour à la femme rousse debout au coin de la rue, en train de fumer une cigarette. Il se moquait de connaître la tendance vestimentaire qu'elle cherchait à affirmer avec son blouson en cuir, sa jupe courte, et ce qui ressemblait à des bas noirs filés volontairement. Pas plus qu'il ne comptait demander à la femme à l'allure sportive, avec la casquette de base-ball noire, qui traversait la rue comme une flèche devant lui, ce qu'elle prédisait pour la prochaine saison des Yankees. Il ne regardait jamais le base-ball et n'en avait strictement rien à faire. Et il n'était pas plus disposé à demander à une dizaine d'individus munis de guides touristiques dernière édition dépassant de leurs poches pourquoi ils écoutaient une femme plantée au centre de leur groupe, même s'il devinait qu'elle devait être une sorte de guide.

Parvenu à Broome Street, il a repéré un restaurant accueillant à l'angle sud-est, avec de petites tables blanches et des chaises en plastique jaune alignées sur le trottoir. Il n'y avait pourtant personne dehors. La pancarte en devanture disait : ENTREZ VOUS RÉCHAUFFER. Il s'est approché pour regarder à travers la vitre les clients buvant leur café, travaillant sur leur ordinateur portable ou bien lisant les journaux.

Une voiture se reflétait dans la vitrine du restaurant. Il l'avait déjà vue auparavant. De nombreuses fois. Une berline ordinaire. Une Civic, peut-être. Avec un équipement sur le toit. Il aurait presque pu croire qu'elle le suivait, mais il a continué à regarder à travers la vitre, à l'intérieur du restaurant.

Il aurait aimé pouvoir entrer et commander un *latte* ou un *cappuccino*. Il sentait presque l'odeur du café. Mais il fallait qu'il continue son chemin. Il y avait tant à voir et si peu de temps pour le faire. Le lendemain, il avait prévu d'être à Montréal, et, en fonction du terrain qu'il arriverait à couvrir, peut-être à Madrid le jour d'après.

En tout cas, il se souviendrait de cet endroit. La pancarte à la devanture, les tables et les chaises dehors. Et les autres commerces d'Orchard Street. Les ruelles étroites entre les immeubles. Sans compter tout ce qu'il avait vu sur Spring, Mulberry, Grand, Crosby, Prince, Elizabeth, Kenmare et Delancey.

Il se souviendrait de tout.

Il avait parcouru environ un tiers de pâté de maisons depuis l'intersection de Broome quand il avait levé les yeux.

Alors seulement le hasard était entré en jeu. Au fond, le fait qu'il se soit retrouvé dans Orchard Street n'avait rien de particulier. C'était d'avoir regardé au-dessus des devantures, chose qu'il ne faisait pas toujours. Il recensait les commerces, lisait les pancartes dans les vitrines, étudiait les gens dans les cafés, mémorisait les numéros au-dessus des portes, mais son regard ne se portait que rarement au-delà du rez-de-chaussée ou du premier étage. Soit il oubliait, soit il n'avait pas le temps. Il aurait très bien pu emprunter cette rue et ne jamais lever les yeux sur cette fenêtre en particulier, de cet immeuble en particulier.

Mais était-ce vraiment une question de hasard ? Peut-être était-il destiné à voir cette fenêtre. Il s'agissait peut-être d'un test. Il était persuadé d'être prêt, mais sans doute cela restait-il à déterminer. Ceux

qui comptaient mettre à profit ses talents avaient peut-être besoin d'être convaincus avant de l'embaucher.

La fenêtre se trouvait au deuxième étage, au-dessus d'un marchand de cigarettes et de journaux – avec de nouveau le reflet de cette voiture dans la vitrine – et d'une autre boutique proposant des écharpes et des foulards pour dames. Elle était divisée en deux panneaux vitrés. Un climatiseur dépassait du rebord, occupant la moitié de la vitre inférieure. C'était là que quelque chose de blanc, au-dessus de l'appareil, avait attiré son regard.

Au début, il avait cru que c'était une de ces têtes en polystyrène dont les grands magasins et les salons de coiffure se servent pour présenter les perruques. C'est quand même bizarre de mettre ça à une fenêtre, s'était-il dit. Une tête blanche, chauve et lisse surveillant Orchard Street. D'un autre côté, à New York, on pouvait trouver tout et n'importe quoi aux fenêtres des gens, non ? Si cela n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait au moins affublée d'une paire de lunettes de soleil, pour lui donner un semblant de personnalité. Un soupçon de fantaisie. Même s'il devait bien admettre que, de manière générale, les gens ne le considéraient pas comme quelqu'un de fantaisiste.

Mais plus il la regardait, moins il était certain qu'il s'agissait d'une tête en mousse blanche. La surface paraissait plus scintillante, glissante même. Du plastique peut-être, comme les sacs utilisés dans les épiceries, ou un sac de pressing, enfin, ceux qui ne sont pas transparents.

Il s'est efforcé d'y voir mieux, de se rapprocher.

Mais le problème c'était que, même de près, cet objet blanc, presque circulaire à la fenêtre avait toujours la forme d'une tête. La matière plastique était tendue sur une protubérance qui ne pouvait être qu'un nez. Elle était pressée aux endroits qui ressemblaient à un front vers le haut, un menton en bas. Il y avait même une esquisse de bouche, lèvres ouvertes, comme sous l'effet de la suffocation.

Ou sur un hurlement.

On aurait dit qu'on avait enfilé un bas blanc sur la tête de quelqu'un. Sauf que cet aspect lustré faisait toujours songer à du plastique.

Ce n'était pas très malin. De se mettre un sac en plastique sur la tête. On risquait de s'étouffer en faisant un truc aussi stupide.

Il fallait tirer sur le sac plastique par-derrière pour qu'il épouse

aussi étroitement le contour de son visage. Pourtant il ne voyait ni bras ni mains.

Ce qui l'a amené à se demander si ce n'était pas quelqu'un d'autre qui le faisait.

Oh. Oh, non.

Il n'était tout de même pas en train de voir une personne mettre un sac sur la tête d'une autre ? La priver d'air ? L'étouffer ? Cela pouvait-il expliquer cette bouche qui semblait lutter pour respirer ?

Qui était la victime ? Un homme ? Une femme ? Et qui lui faisait subir ça ?

Soudain, il a repensé au garçon à la fenêtre. Une autre fenêtre. Il y avait de nombreuses années.

Mais cette personne à la fenêtre, là, tout de suite, ne ressemblait ni à un garçon ni à une fille. C'était un adulte.

Un adulte dont la vie arrivait à son terme.

C'était du moins ainsi qu'il voyait les choses.

Son cœur s'est mis à battre plus rapidement. Il avait déjà vu des choses au cours de ses voyages. Des choses qui n'étaient pas correctes.

Mais elles étaient anecdotiques comparées à celle-ci. Il n'y avait jamais eu de meurtre.

Parce qu'il était maintenant convaincu que c'était de cela qu'il s'agissait.

Il n'a pas crié. Il n'a pas mis la main dans sa poche pour en sortir son téléphone portable et appeler le 911. Il ne s'est pas précipité dans le magasin le plus proche pour demander à quelqu'un d'appeler la police. Il n'a pas foncé dans l'immeuble ni monté au pas de course deux volées de marches pour tenter de mettre un terme à ce qui était en train de se passer derrière cette fenêtre du deuxième étage.

Tout ce qu'il a fait, c'est de tendre le bras, timidement, comme s'il était possible de toucher le visage de cette personne au deuxième étage de sentir ce qui enveloppait sa tête, de procéder à une sorte d'examen de façon à...

Toc, toc.

Ainsi, il aurait peut-être une idée plus précise de ce qui était vraiment en train d'arriver à cette personne à...

Toc, toc.

Il était tellement fasciné par ce qui se passait à la fenêtre qu'il ne s'est pas rendu compte, d'abord, que quelqu'un essayait d'attirer son

attention. Qu'il y avait quelqu'un à la porte.

Il a lâché sa souris et pivoté sur sa chaise de bureau.

— Oui ?

La porte s'est entrebâillée. Depuis le couloir, quelqu'un a dit :

— Thomas, amène-toi, on dîne.

— Qu'est-ce qu'on mange ?

— Des hamburgers. Au barbecue.

— D'accord, a-t-il répondu d'un ton impassible.

Il s'est retourné et il a recommencé à regarder l'image figée de la fenêtre sur son gigantesque écran d'ordinateur. La tête floue enveloppée de blanc suspendue là. Un visage fantomatique.

Quelqu'un l'avait-il vu à ce moment-là ? Quelqu'un avait-il levé les yeux ?

Personne n'avait vu le garçon quand il était à la fenêtre. Personne n'avait levé les yeux. Personne ne l'avait aidé.

Il a laissé l'image à l'écran, afin de pouvoir l'examiner de plus près quand il remonterait après le dîner. Il déciderait alors de ce qu'il convenait de faire.

DEUX SEMAINES PLUS TÔT



— Entre donc, Ray.

Harry Peyton m’a serré la main et m’a fait entrer dans son cabinet, en me désignant le fauteuil en cuir rouge qui faisait face à son bureau. À peu près du même âge que mon père, il paraissait pourtant bien plus jeune. Un mètre quatre-vingts, mince et le crâne lisse comme un melon. La calvitie a tendance à vieillir certains hommes, mais pas Harry. Son coûteux costume épousait parfaitement sa silhouette de coureur de fond. Son bureau était un exemple d’ordre. Un écran d’ordinateur, un clavier, un modèle récent de Smartphone. Et un unique dossier. Le reste du bureau était aussi vierge qu’une toile avant le premier coup de pinceau.

— Je te renouvelle mes condoléances, a dit Harry. Il y a cent choses qu’on pourrait dire au sujet de ton père, mais le révérend Clayton les a résumées de belle manière. Adam Kilbride était un homme bien.

Je me suis forcé à sourire.

— Oui, le pasteur s’en est pas mal sorti pour quelqu’un qui n’avait jamais rencontré papa. Il n’était pas vraiment pratiquant. Nous avons sans doute eu de la chance de trouver quelqu’un pour présider la cérémonie. Merci d’être venu à l’office. On était presque une douzaine, du coup.

Onze personnes exactement s’étaient présentées à l’enterrement, en comptant le pasteur et moi-même. Il y avait eu Harry, et trois collègues de la boîte où papa avait travaillé, y compris son ancien patron, Len Prentice, et sa femme, Marie. Il y avait également eu un ami qui tenait une quincaillerie à Promise Falls avant qu’un Home Depot n’ouvre aux abords de la ville et ne l’oblige à mettre la clé sous la porte ; Ted, le frère cadet de papa, et sa femme, Roberta, venus de Cleveland ; une certaine Hannah, dont je n’ai jamais su le nom de famille et qui habitait juste à côté de chez lui. Ainsi qu’une jeune femme que Thomas et moi connaissions depuis le lycée, Julie McGill. Julie travaillait pour le journal local, le *Promise Falls Standard*, et elle avait écrit l’article sur l’accident. Elle n’était pas venue faire un

reportage sur les obsèques ; certes, les circonstances dans lesquelles papa était mort lui avaient valu un peu d'attention, mais ce n'était pas comme s'il avait été citoyen de l'année, président du Rotary ou un autre truc de ce genre. Sa contribution à la communauté ne présentait aucun intérêt médiatique. Julie était venue présenter ses condoléances, tout simplement.

Au funérarium, il était donc resté beaucoup de sandwiches aux œufs. Ils avaient insisté pour que j'en rapporte à la maison, pour mon frère. J'avais expliqué son absence en disant qu'il ne se sentait pas bien, mais personne, du moins parmi ceux qui le connaissaient, n'avait été dupe. J'avais été tenté de jeter les sandwiches par la vitre de la voiture en rentrant à la maison. Que les oiseaux en profitent, plutôt que mon frère. Mais je ne l'avais pas fait. Je les avais rapportés, et ils avaient tous été mangés.

— J'avais espéré que ton frère viendrait, a dit Harry. Il y a un moment que je ne l'ai pas vu.

Au début, j'ai pensé qu'il parlait de notre rendez-vous, ce qui était curieux, dans la mesure où mon frère n'était pas exécuteur testamentaire ; j'ai ensuite compris que Harry faisait référence à l'enterrement.

— J'ai fait de mon mieux, ai-je dit. Il n'était pas réellement malade.

— Je m'en doutais bien.

— J'ai essayé de le persuader, mais ça n'a servi à rien.

Harry a secoué la tête avec compassion.

— Ton père a essayé de faire de son mieux. Comme lorsque ta mère, Rose, Dieu la bénisse, était encore parmi nous. Ça fait combien de temps ?

— Elle est décédée en 2005.

— Après ça, ç'a dû être encore plus difficile pour lui.

— Il était encore chez P&L à ce moment-là – Prentice and Long, les imprimeurs. C'est sans doute quand il a pris sa retraite anticipée que c'est devenu plus difficile. Être là tout le temps, ça l'a miné, mais il n'était pas homme à fuir ses responsabilités (Je me suis mordu la lèvre.) Maman, elle, trouvait le moyen de ne pas se laisser abattre, elle savait accepter les choses, mais pour papa, c'était plus dur.

— Adam était jeune, vraiment, a déploré Harry. Soixante-deux ans, bon sang. J'ai été stupéfait d'apprendre la nouvelle.

— Oui, moi aussi. Je ne sais pas combien de fois maman lui avait dit que tondre l'herbe sur cette colline escarpée, sur cette tondeuse autoportée, était dangereux. Mais il répondait toujours qu'il savait ce qu'il faisait. Le truc, c'est que cette partie de la propriété est très éloignée de la maison, on ne peut pas la voir depuis la route ou de chez les voisins. Le terrain plonge pratiquement à quarante-cinq degrés jusqu'au ruisseau. Papa fauchait transversalement à la pente, en se penchant vers le haut de la colline pour que la tondeuse ne se renverse pas.

— Combien de temps pensent-ils que ton père est resté là-bas avant qu'ils ne le trouvent, Ray ?

— Il est probablement sorti tondre après le déjeuner, et il a été découvert vers dix-huit heures. Quand la tondeuse s'est retournée sur lui, le bord supérieur du volant est retombé au niveau de sa taille, ai-je dit en pointant le doigt sur mon ventre. Tu sais, l'abdomen. Cela a écrasé ses organes.

— Mon Dieu, a soupiré Harry.

Il a effleuré son propre estomac comme s'il s'imaginait la douleur que mon père avait dû ressentir pendant Dieu sait combien de temps. Je n'avais pas grand-chose à ajouter.

— Il avait un an de moins que moi, a poursuivi Harry. On se retrouvait de temps en temps pour boire un verre. Quand Rose était encore en vie, on faisait même un golf à l'occasion. Mais après il a estimé qu'il ne pouvait pas laisser ton frère tout seul le temps de jouer les dix-huit trous.

— Papa n'était pas très doué, de toute façon.

Harry a souri d'un air contrit.

— Je ne vais pas te mentir. Il n'était pas mauvais putter, mais son swing ne valait pas un clou.

— C'est sûr !

— Mais après le décès de Rose, il n'avait même plus le temps de taper un seau de balles au practice.

— Il disait beaucoup de bien de toi. Tu as toujours été son ami avant d'être son avocat.

Ils s'étaient connus au moins vingt-cinq ans auparavant. À l'époque, Harry était en plein divorce et, après avoir donné sa maison à son ex-femme, il avait vécu un temps au-dessus d'un magasin de chaussures ici, à Promise Falls, dans le nord de l'État de

New York. Harry avait l'habitude de plaisanter sur son culot d'offrir ses services en tant qu'avocat spécialisé dans les divorces alors que lui-même s'était fait plumer lors du sien.

Son portable a émis un seul signal sonore, indiquant la réception d'un e-mail, mais il n'y a même pas jeté un coup d'œil.

— La dernière fois que j'ai parlé à papa, ai-je dit en montrant le téléphone d'un signe de tête, il songeait à acheter un de ceux-là. Le sien prenait des photos, mais il était vieux, et elles n'étaient pas très bonnes. Et il en voulait un qui permette d'envoyer des mails facilement.

— Tous ces nouveaux gadgets high-tech n'ont jamais fait peur à Adam, a commenté Harry.

Puis il a tapé dans ses mains, signifiant qu'il était temps de passer à la raison de ma présence ici.

— Tu me disais, à l'enterrement, que tu avais toujours ton atelier, à Burlington.

Je vivais de l'autre côté de la frontière de l'État, dans le Vermont.

— Oui.

— Et le boulot, ça marche ?

— Pas mal, le métier est en train de changer.

— J'ai vu un de tes dessins... C'est comme ça que tu les appelles ?

— Bien sûr. Illustrations. Caricatures.

— J'en ai vu un dans le *New York Times Book Review* il y a quelques semaines. Je reconnais ta patte à chaque fois. Les personnages ont tous d'énormes caboches et des corps minuscules, on dirait que leur tête va les faire tomber. Et ils ont tous ces contours arrondis. J'adore la façon dont tu ombres leur peau et tout. Comment tu fais ça ?

— À l'aérographe.

— Tu fais beaucoup de choses pour le *Times* ?

— Plus autant qu'avant. Il est beaucoup plus facile de publier une photo que d'engager quelqu'un pour faire une illustration à partir de rien. Les journaux et les magazines réduisent leurs dépenses. Je travaille plus pour Internet maintenant.

— Tu crées des sites ?

— Non, je fais des illustrations que je confie aux concepteurs du site.

— J'aurais pensé que, travaillant pour des magazines et des

journaux de New York et Washington, tu serais obligé de vivre là-bas, mais je suppose que de nos jours, ça n'a plus guère d'importance.

— Tout ce qu'on ne peut pas scanner ou envoyer par mail, on peut l'expédier par FedEx, ai-je confirmé.

Comme je n'ajoutais rien, Harry a ouvert la chemise sur son bureau et s'est mis à parcourir les papiers qu'elle contenait.

— Ray, j' imagine que tu as vu le testament que ton père a rédigé.

— Oui.

— Il ne l'avait pas mis à jour depuis longtemps. À part deux ou trois modifications après la mort de ta mère. Mais il se trouve qu'un jour je suis tombé sur lui. Il était assis dans un box, chez Kelly, en train de boire un café, et il m'a proposé de me joindre à lui. Il était seul, à une table près de la fenêtre, il regardait dans la rue, feuilletant le *Standard* sans vraiment le lire. Il m'était déjà arrivé de le croiser là de temps à autre, comme s'il avait besoin de passer du temps seul, hors de la maison. Toujours est-il qu'il m'a fait signe de venir, et là, il m'a annoncé qu'il envisageait de modifier certaines dispositions. Mais il n'a jamais trouvé le temps de le faire.

— Je l'ignorais, ai-je dit, mais ça ne me surprend pas vraiment. Vu comment les choses se sont passées avec mon frère, j'aurais compris qu'il veuille donner plus à l'un qu'à l'autre.

— Pour être franc, je pense que si Adam était venu ici dans l'intention de faire de tels changements, j'aurais peut-être essayé de le dissuader de favoriser un enfant au détriment de l'autre. Je lui aurais dit que le mieux était de traiter équitablement ses enfants. Qu'autrement, cela allait faire naître du ressentiment quand il ne serait plus là. Évidemment, j'aurais respecté sa décision. Enfin bref, même si le testament existant est assez limpide, il y a certaines choses auxquelles tu vas devoir réfléchir.

Je me représentais mon père, assis dans le petit restaurant, seul à sa table. Il avait eu beaucoup de temps pour lui depuis que maman était morte. Même si, techniquement parlant, il n'était pas seul, ni obligé de quitter la maison pour trouver la solitude, je pouvais néanmoins comprendre son besoin d'évasion. On éprouve parfois le besoin de se savoir complètement seul. De changer de décor. Ça m'a attristé, de penser à ça.

— Je suppose donc que c'est moitié-moitié. Une fois la succession liquidée, une moitié me revient et l'autre revient à mon frère.

— Oui. Les biens immobiliers et les placements.

— Une centaine de milliers de dollars. Ce que maman et lui avaient péniblement réussi à mettre de côté pour leur retraite. Ils ont épargné pendant des années. Ils ne dépensaient jamais rien pour eux. Avec cent mille dollars, il aurait pu tenir jusqu'à sa mort... (Je me suis repris :)... s'il avait vécu vingt ou trente ans de plus, je veux dire. Et d'après ce que j'ai compris, il y a une assurance-vie plutôt mince.

Harry a acquiescé et s'est laissé aller en arrière dans son fauteuil, les mains derrière la nuque.

— Il faudra que tu décides quoi faire de la maison. Tu as parfaitement le droit de la mettre en vente et de partager la somme avec ton frère. Il n'y a pas d'hypothèque dessus, et j'imagine que tu pourrais en tirer trois, quatre cent mille.

— Dans ces eaux-là. Il y a près de huit hectares.

— Ce qui, si tu obtiens ce prix, laisserait à chacun d'entre vous environ un quart de million, grosso modo. Ce n'est pas de la petite monnaie, tout bien considéré. Quel âge as-tu, Ray ?

— Trente-sept.

— Et ton frère a deux ans de moins, c'est ça ?

— Oui.

Harry a hoché la tête, lentement.

— Judicieusement placée, cette somme pourrait lui durer un bon nombre d'années, mais il est encore jeune. Et le minimum vieillesse, ce n'est pas pour tout de suite. Il n'est pas vraiment employable, d'après ce que ton père m'a raconté.

J'ai hésité.

— C'est juste.

— Pour toi, eh bien, c'est différent. Cet argent, tu pourrais l'investir, acheter une plus grande maison en prévision du jour où tu auras... Je sais que tu n'es pas encore marié, Ray, mais un jour ou l'autre, tu rencontreras quelqu'un, tu auras des enfants...

J'avais failli me marier deux fois, entre vingt et trente ans, mais ça ne s'était jamais fait.

— Je sais, ai-je dit. Même si pour les enfants, je ne suis vraiment pas sûr.

— On ne sait jamais. Mais ça ne me regarde pas, de toute façon, sauf à titre privé. Ton père, je crois, espérait que je m'occuperais de ses deux garçons, que je vous donnerais des conseils, dans la mesure

de mes capacités. (Il a ri.) Mais vous n'êtes plus vraiment des garçons, évidemment. Depuis longtemps maintenant.

— Je suis très touché, Harry.

— Ce que je veux dire, Ray, c'est que pour toi, il s'agit d'un apport mineur sans lequel tu te serais très bien débrouillé. Tu gagnes bien ta vie, et même si ton travail subit un ralentissement, tu trouveras autre chose, tu retomberas sur tes pieds. Mais ton frère, cet héritage, c'est tout ce qu'il aura. Il aura peut-être besoin de l'argent de la maison pour se maintenir à flot, à condition de trouver quelque chose, un endroit adapté, où son loyer sera subventionné.

— J'y ai pensé.

— Ce que je me demande, c'est si tu vas arriver à lui faire quitter la maison ? Je veux dire, tu sais, pas simplement pour l'après-midi, mais définitivement ?

J'ai regardé la pièce autour de moi, comme si la réponse était là, cachée quelque part.

— Je ne sais pas. Ce n'est pas comme s'il était... comment dit-on... agoraphobe ? Papa arrivait à le faire sortir, de temps en temps. La plupart du temps pour ses rendez-vous chez le médecin – j'avais du mal à prononcer le mot « psychiatre », mais Harry était au courant. Ce n'est pas de le faire sortir de la maison, le problème, c'est de l'arracher à son clavier. Chaque fois que papa et lui sortaient, ils rentraient tous les deux à bout de nerfs. La perspective de lui faire quitter la maison et de l'installer ailleurs ne me réjouit pas.

— En tout cas, je vais mettre les choses en route. Ton grand avantage, en tant qu'exécuteur testamentaire, c'est que tu n'auras vraiment pas grand-chose à faire, à part venir ici de temps en temps pour signer quelques papiers. Il y aura parfois une question pour laquelle j'aurai besoin de ton avis, alors je demanderai à Alice de te passer un coup de fil. Tu voudras peut-être faire estimer la propriété, je te dirai à combien elle pourrait partir, a-t-il dit en remuant ses papiers. J'ai tous tes numéros et tes adresses mail ici, je pense.

— Oui.

— Et tu savais sans doute – ton père m'avait envoyé une copie de sa police d'assurance pour ses dossiers – qu'il y avait une clause concernant les morts accidentelles dans son assurance-vie.

— Je l'ignorais.

— Cinquante mille de plus. Un petit extra à mettre dans la

cagnotte.

Harry a marqué un temps d'arrêt pendant que je digérais la nouvelle.

— Alors, tu vas rester un moment ici avant de retourner à Burlington ?

— Le temps de régler ça.

Nous en avons fini, du moins dans l'immédiat. Comme Harry me raccompagnait vers la sortie, il a posé la main sur mon bras.

— Ray, a-t-il demandé timidement, penses-tu que si ton frère avait remarqué combien de temps avait duré l'absence de ton père, s'il était sorti pour le chercher un peu plus tôt, cela aurait changé quoi que ce soit ?

Je m'étais posé la même question. Papa cloué au sol juste de l'autre côté de la colline sans doute plusieurs heures avant que mon frère ne le trouve. Cela avait dû faire un sacré boucan. La tondeuse qui s'était retournée, le rugissement des couteaux rotatifs.

Est-ce que papa avait crié ? Et, si oui, est-ce qu'on l'aurait entendu malgré le bruit de la tondeuse ? Est-ce que le son portait jusqu'à la maison ?

Thomas n'avait sans doute rien entendu.

— Je me dis que ça n'aurait rien changé, ai-je répondu. Ça ne sert à rien de penser le contraire.

Harry a hoché la tête avec bienveillance.

— C'est probablement la meilleure façon de voir les choses. Ce qui est fait est fait. On ne peut pas revenir en arrière.

Je m'attendais à ce qu'Harry me serve un autre cliché, au lieu de quoi il a dit :

— Il vit vraiment dans son petit monde, n'est-ce pas ?

— Tu n'imagines même pas.

J'ai récupéré ma voiture et je suis retourné à la maison de mon père.

Après la mort de maman, j'avais continué pendant très longtemps à y penser comme à la maison de mes parents. Il m'avait fallu environ un an pour tourner la page. Papa était mort depuis moins d'une semaine, et je savais qu'à mes yeux elle resterait longtemps sa maison.

Ce n'était pourtant pas le cas. Plus maintenant. C'était la mienne. Et celle de mon frère.

Je n'y avais jamais vécu. Il y avait une chambre d'amis où je dormais quand je venais en visite, mais aucun souvenir de mon enfance. Pas de planque à *Playboy* ou à *Penthouse* dans le tiroir de la commode, pas de petites voitures sur les étagères, pas de posters aux murs. Ils l'avaient achetée quand j'avais vingt et un ans. J'avais déjà quitté la maison de Stonywood Drive, en plein centre de Promise Falls. Mes parents avaient espéré que l'un de leurs fils ferait quelque chose de sa vie, un rêve qu'ils avaient mis entre parenthèses lorsque j'avais lâché mes études à Albany et déniché un boulot dans une galerie d'art de Beekman Street, à Saratoga Springs.

Ils n'avaient jamais été fermiers, mais cet endroit répondait à leurs besoins. En premier lieu, il était en pleine campagne, à plusieurs centaines de mètres du voisin le plus proche. Ils auraient leur intimité. Un certain isolement, qui réduisait la probabilité d'un autre incident.

Par ailleurs, le trajet en voiture jusqu'au travail restait relativement court pour papa. Au lieu de traverser Promise Falls par le centre, il empruntait la route de contournement achevée à la fin des années 1970. Il aimait son travail chez P&L et n'avait pas envie de chercher autre chose plus près de la maison.

Et, surtout, la bâtisse était charmante, avec ses lucarnes et la galerie couverte qui l'entourait sur trois côtés. Maman adorait s'y asseoir, sauf en hiver bien sûr. Il y avait aussi une grange. Papa n'en avait pas vraiment l'usage, à part pour y entreposer des outils et y garer la tondeuse, et même si on n'y rentrait plus le foin chaque automne, tous les deux en aimaient l'allure générale.

Le terrain était très vaste, mais mes parents n'en entretenaient qu'un hectare environ. Derrière la maison, le jardin s'étendait à plat sur une vingtaine de mètres, puis descendait à perte de vue, jusqu'au ruisseau qui serpentait vers la rivière, laquelle traversait le centre-ville puis tombait en cascade à Promise Falls.

Je n'étais descendu au ruisseau qu'une seule fois depuis que j'étais rentré. Une tâche m'y attendait, quand je m'en sentirais enfin le courage.

Une partie des terrains plats et dénués d'arbres, au-delà de la zone que mon père entretenait, étaient loués à des fermes voisines. Pendant des années, cela avait procuré à mes parents un revenu complémentaire, quoique insignifiant. Les bois les plus proches se trouvaient de l'autre côté de la grand-route. Quand vous quittiez la route principale pour vous engager dans l'allée, la maison et la grange étaient posées sur l'horizon comme deux caisses sur un wagon plat. Maman disait toujours qu'elle aimait cette longue allée, car lorsqu'elle voyait quelqu'un approcher – ce qui, elle était la première à le reconnaître, n'arrivait pas souvent –, elle avait largement le temps de se préparer au pire.

— En général, les gens ne se présentent pas à votre porte avec de bonnes nouvelles, avait-elle rappelé plus d'une fois.

C'était sans doute lié à son histoire, à cette époque où des représentants du gouvernement américain étaient venus informer sa mère que son père ne reviendrait pas de Corée.

Lentement, je me suis approché de la véranda et j'ai garé mon Audi Q5 à côté du monospace Chrysler de mon père, vieux de dix ans. Il n'avait pas une très haute opinion de mon 4 × 4 allemand, ne comprenant pas comment on pouvait soutenir l'économie de nations que nous avions combattues autrefois.

— Je suppose, m'avait-il dit quelques mois auparavant, que quand on commencera à importer des voitures du Nord-Vietnam tu en achèteras une.

Puisque cela le préoccupait tant que cela, j'avais offert de rapporter pour lui au magasin sa télévision Sony bien aimée dont l'écran était assez grand pour qu'il voie bien le palet lors des matchs de qualification de la Stanley Cup.

— Vu que c'est un poste japonais, avais-je persiflé.

— Touche à ce truc et je te démolis le portrait, avait-il rétorqué.

J'ai gravi les marches deux à deux et je suis entré ; je n'avais pas eu besoin de prendre une clé sur le trousseau de papa : j'en avais toujours eu une. La pendule accrochée au mur de la cuisine indiquait presque quatre heures et demie. Il était temps de penser à préparer quelque chose pour le dîner.

J'ai fouillé dans le frigo pour voir ce qu'il subsistait de la dernière excursion de mon père à l'épicerie. Ce n'était pas un très bon cuisinier, mais il connaissait les bases. Il était capable de faire bouillir de l'eau pour les pâtes, de préchauffer un four et d'y jeter un poulet. Mais pour les jours où il n'avait pas l'énergie de préparer des mets aussi élaborés, il bourrait le congélateur de hamburgers, de bâtonnets de poisson, de frites et de suffisamment de plats préparés pour ouvrir une franchise Stouffer.

Ce soir, je pouvais me débrouiller avec ce qu'il y avait, mais dès demain j'allais devoir faire un tour à l'épicerie. La vérité c'est que j'étais moi-même un piètre cuisinier et chez moi, à Burlington, je n'avais bien souvent pas le courage de préparer davantage qu'un bol de Cheerios. Lorsqu'on vit seul, il est difficile de se motiver pour préparer un vrai repas et le manger convenablement. Très souvent, je prenais mon dîner debout dans la cuisine en regardant les infos à la télévision, ou j'emportais mon assiette de lasagnes décongelées au micro-ondes dans mon atelier et les mangeais tout en travaillant.

Le frigo contenait six canettes de Budweiser. Mon père aimait les bières simples et pas chères. J'ai éprouvé un drôle de sentiment à l'idée de taper dans son dernier pack, mais ça ne m'a pas empêché d'en prendre une et de l'ouvrir.

— À la tienne, papa, ai-je dit en soulevant ma bière.

Puis je me suis assis à la table de la cuisine. La pièce était presque aussi bien rangée qu'à mon arrivée. Papa était maniaque, ce qui rendait l'état du couloir d'autant plus difficile à accepter pour lui. Probablement sa méticulosité lui venait-elle de son passage dans l'armée. Il avait été mobilisé pendant deux ans et avait passé une grande partie de son service à l'étranger, au Vietnam. Il n'en parlait jamais. « C'est terminé », disait-il chaque fois que le sujet venait sur le tapis. Selon lui, son goût pour l'ordre lui venait seulement de son travail dans l'imprimerie, où la précision et le souci du détail étaient essentiels.

J'étais là, à boire la bière de mon père et à essayer de trouver assez

de courage pour décongeler ou réchauffer quelque chose au micro-ondes. J'ai dégoupillé une autre canette et commencé à sortir des choses du congélateur. Comme je connaissais mal cette cuisine, il m'a fallu ouvrir plusieurs tiroirs avant de trouver les sets de table, les couverts et les serviettes.

Quand tout a été presque prêt, j'ai traversé le salon pour me rendre à l'étage et prévenir Thomas. Une main sur la rampe de l'escalier, j'ai balayé la pièce du regard : le canapé à carreaux que mes parents avaient rapporté vingt ans auparavant de leur maison d'Albany, le siège inclinable dans lequel mon père s'asseyait toujours pour regarder sa Sony. La table basse abîmée achetée en même temps que le canapé.

Si le mobilier était démodé, papa ne lésinait pas sur la technologie. Il y avait d'abord le poste de télévision, un écran plat de trente-six pouces haute définition qu'il avait acquis un an auparavant pour le football et le hockey. Il aimait regarder le sport, même s'il devait en profiter seul. Il y avait aussi un lecteur de DVD, et un petit boîtier qui lui permettait de commander des films sur Internet.

Il les regardait seul.

Le salon ressemblait à un million d'autres salons. Normal. Rien d'extraordinaire.

Une fois en haut des marches, c'était une tout autre histoire.

Mes parents avaient tenté, en vain, de contenir l'obsession de mon frère dans les limites de sa propre chambre, mais la bataille était perdue d'avance. Le couloir, que maman avait peint en jaune pâle, était, au centimètre carré près, entièrement recouvert. Alors que je me tenais sur le palier et que je regardais le couloir qui conduisait aux trois chambres et à la salle de bains, j'ai pensé à un QG souterrain pendant la Seconde Guerre mondiale, avec d'immenses cartes des territoires ennemis punaisées aux murs du bunker, des stratèges agitant leurs baguettes, planifiant leurs invasions. À cette différence près que dans une salle de crise, il y aurait eu plus d'ordre dans la disposition des cartes. Les cartes d'Allemagne, des villes à l'intérieur de ses frontières, auraient sans doute été regroupées sur un pan de mur. La France sur un autre. L'Italie tout près.

Il semblait peu probable qu'un stratège digne de ce nom ait collé la Pologne à côté d'Hawaï. Ou bien laissé un plan des rues de Paris recouvrir en partie une carte routière du Kansas distribuée en station-service. Punaisé une carte topographique de l'Algérie à côté de photos

satellites de Melbourne. Agrafé directement dans le mur une carte chiffonnée de l'Inde du *National Geographic* à côté d'un plan de Rio de Janeiro.

C'était donc cette tapisserie, ce patchwork insensé de cartes qui masquait les murs du couloir, comme si quelqu'un avait mis le monde dans un mixeur et l'avait transformé en papier peint.

Des traits de feutre rouge reliaient les cartes entre elles, établissant d'obscurcs connexions, apparemment absurdes. Il y avait des annotations partout. Sur le Portugal, on avait griffonné « 377 kilomètres », sans raison apparente. Des valeurs de latitude et de longitude étaient notées au petit bonheur la chance dans le couloir. Certaines destinations étaient ornées de photographies. Une photo tirée sur imprimante de l'Opéra de Sydney était collée au moyen d'un petit bout de ruban de protection vert sur une carte de l'Australie. Une photo déchirée du Taj Mahal était fixée sur l'Inde avec une boulette de chewing-gum.

J'ignore comment papa, tout seul, pouvait tolérer ça. Je l'ignore. Quand maman était encore en vie, elle faisait tampon. Elle l'encourageait à sortir de la maison, à aller dans un bar regarder un match avec Lenny Prentice, ou un de ses autres collègues de travail. Ou bien Harry Peyton. Oui, comment papa supportait-il de marcher dans ce couloir jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, en essayant de faire comme s'il n'y avait rien sur les murs hormis cette peinture jaune pâle qu'il avait aidé sa femme à passer au rouleau ?

Je suis allé à la porte de la première chambre, laquelle était, comme d'habitude, fermée. J'ai levé la main pour frapper légèrement dessus, mais juste avant que mon poing ne touche le bois, un bruit m'a fait tendre l'oreille.

J'entendais parler derrière la porte. Une conversation, mais à une seule voix. J'étais incapable de distinguer quoi que ce soit en particulier.

J'ai frappé.

— Ouais ? a fait Thomas.

J'ai ouvert la porte, me disant qu'il était peut-être au téléphone, mais il n'y avait pas de combiné dans sa main. Je lui ai dit que c'était l'heure de dîner, et il m'a répondu qu'il descendait tout de suite.

« Eh bien, ça fait vraiment plaisir d'avoir de vos nouvelles.

— Je vous remercie de prendre mon appel.

— Je ne donne pas mon numéro privé au premier venu. C'est que vous êtes une recrue très spéciale.

— Je vous suis vraiment reconnaissant, monsieur.

— J'ai reçu votre dernier mail. On dirait que les choses avancent très bien.

— En effet.

— C'est encourageant d'entendre ça.

— Je me demande toujours... Vous avez une idée du moment de l'incident, monsieur ?

— Nous aimerions bien, mais autant demander à quel moment des terroristes frapperont à nouveau. Nous n'en savons strictement rien. Mais nous devons nous y préparer.

— Bien entendu.

— Et je sais que vous serez prêt. Vous allez nous être extrêmement précieux. Un atout formidable.

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur.

— Vous avez bien conscience que ce que vous faites comporte des risques ?

— Je le sais.

— Il existe des forces hostiles à notre gouvernement qui seraient ravies de mettre la main sur quelqu'un comme vous.

— J'en suis conscient, monsieur.

— Ça me rassure. Écoutez, il faut que je vous laisse. Mon épouse rentre d'une visite au Moyen-Orient aujourd'hui.

— Vraiment ?

— Oui, elle a fort à faire, c'est sûr.

— Elle regrette toujours de ne pas être devenue présidente ?

— Si vous voulez mon avis, je ne crois pas qu'elle ait eu un seul instant pour y penser.

— C'est sûrement vrai.

— Quoi qu'il en soit, continuez.

— Merci, merci, monsieur le Président. C'est... c'est toujours comme ça qu'il faut vous appeler ?

— Bien sûr. On conserve le titre même quand on n'occupe plus la fonction.

— Je vous rappellerai.

— Je le sais. »

— Disons que tu séjournes à l'hôtel Pont Royal et que tu veuilles aller au Louvre, comment tu t'y prendrais ? m'a demandé Thomas. Allez, elle est superfacile, celle-là.

— Quoi ? De quelle ville parles-tu ?

Il a soupiré et m'a regardé d'un air navré de l'autre côté de la table de la cuisine, comme si j'étais un enfant qui l'avait déçu en ne sachant pas compter jusqu'à cinq. Nous nous ressemblions beaucoup, Thomas et moi. Nous faisions tous les deux dans les un mètre quatre-vingts, le cheveu noir de plus en plus clairsemé, sauf que Thomas avait quelques kilos de plus que moi. J'étais le Vince Vaughn svelte de *Swingers*, et Thomas le Vince Vaughn plus en chair de *La Rupture*. J'avais indéniablement l'air en meilleure santé que lui, mais ça n'avait rien à voir avec la corpulence. Quand on ne met presque jamais le nez dehors et qu'on passe vingt-trois heures sur vingt-quatre dans sa chambre – Thomas arrivait à caser le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner dans la cuisine en trois interruptions de vingt minutes –, on finit par avoir un teint de papier mâché, une pâleur presque malade. Il souffrait probablement d'une carence en vitamine D. Il avait bien besoin d'une semaine aux Bermudes. Et d'ailleurs, même s'il n'y avait jamais mis les pieds, il était sans doute capable de me nommer tous les hôtels de Nassau et toutes les rues dans lesquelles ils étaient situés.

— J'ai dit *Louvre*. Ça ne te donne pas une petite idée de l'endroit dont je parle ? Louvre, *Louvre*, réfléchis.

— Bien sûr, ai-je dit. Paris. Tu parles de Paris.

Il a hoché la tête de manière encourageante, presque frénétique. Il avait déjà avalé le pain de viande que j'avais réchauffé au micro-ondes, alors que je n'avais même pas mangé la moitié de mon assiette ; il y avait d'ailleurs peu de chances que je la finisse. Du polystyrène au beurre m'aurait plus inspiré. Il était assis sur sa chaise, le corps tendu en direction de l'escalier comme s'il était prêt à foncer là-haut d'une seconde à l'autre.

— Bon, tu veux donc aller au Louvre depuis le Pont Royal. Tu prends quelle direction ?

— Je n'en ai aucune idée, Thomas, ai-je répondu d'une voix lasse. Je sais où est le Louvre. Je suis allé au Louvre. J'y ai passé six jours entiers quand j'avais vingt-sept ans. J'ai vécu à Paris pendant un mois. Je suivais des cours de peinture. Mais je ne sais absolument pas où se trouve l'hôtel dont tu parles. Je n'étais pas à l'hôtel, j'étais dans une auberge de jeunesse.

— Le Pont Royal, a-t-il dit.

Je l'ai regardé avec perplexité, attendant la suite.

— Rue Montalembert, a-t-il précisé.

— Thomas, je ne sais absolument pas où...

— C'est juste à côté de la rue du Bac, enfin. C'est un vieil hôtel en pierre grise, avec une porte à tambour en façade qui a l'air en noyer, ou un bois du même genre, et juste à côté il y a un laboratoire qui fait des radios, parce que c'est marqué MAMMOGRAPHIE et RADIOLOGIE au-dessus des fenêtres et, encore au-dessus, il y a des appartements avec des plantes aux fenêtres dans des pots en terre cuite, et l'immeuble doit faire sept étages ; sur le côté gauche se trouve un restaurant qui a l'air très cher avec une sorte de banne noire et des fenêtres foncées et il n'y a ni tables ni chaises sur le trottoir comme pour la plupart des cafés à Paris et...

Tout cela de mémoire.

— Je suis vraiment fatigué, Thomas. J'ai dû aller en ville pour parler à Harry Peyton aujourd'hui.

— Il n'y a pas plus simple que d'aller au Louvre à partir de là. On le voit presque en sortant de l'hôtel.

— Tu ne veux pas savoir ce qui s'est passé chez l'avocat ?

Il a agité frénétiquement les mains.

— Tu traverses la rue Montalembert et un bout de trottoir en triangle ; là tu te retrouves rue du Bac, tu tournes à droite et tu continues dans cette direction jusqu'à couper la rue de l'Université et ensuite la rue de Verneuil – je ne suis pas sûr de bien prononcer –, et il y a cette boutique à l'angle avec toutes ces pâtisseries dans la vitrine qui ont l'air vraiment appétissantes, et du pain aussi, et puis tu traverses la rue de Lille mais tu continues tout droit et...

— D'après Peyton, papa a indiqué dans son testament qu'il nous laissait la maison à tous les deux.

— ... et si tu regardes au bout de la rue, tu peux le voir. Le Louvre, je veux dire. Même s'il est de l'autre côté du fleuve. Tu continues et

puis tu traverses le quai Anatole-France sur la gauche, et sur la droite, c'est le quai Voltaire, je suppose que la rue change de nom à cet endroit, et tu te décales un peu sur la droite mais tu continues sur le pont, le pont Royal. Et une fois de l'autre côté, tu es arrivé. Tu vois comme c'est simple ? Tu n'as pas à faire de détours ni rien. Tu passes la porte, tu tournes et tu y es. Maintenant, essayons un truc plus difficile. Donne-moi le nom d'un hôtel dans n'importe quel quartier de Paris et je te dirai comment y aller. Au plus court. Même si parfois il y a une centaine de chemins différents pour aller au même endroit et que la distance est quand même à peu près la même. Comme à New York. Enfin, pas comme à New York, parce qu'il y a des rues dans tous les sens ; à Paris, elles ne sont pas en quadrillage, mais tu comprends ce que je veux dire, hein ?

— Thomas, j'ai besoin que tu t'arrêtes une seconde, ai-je dit avec patience.

Il m'a dévisagé en clignant deux fois des yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il faut qu'on parle de papa.

— Papa est mort, a-t-il déclaré.

Il m'a de nouveau regardé comme s'il me manquait quelques points de QI. Puis, alors qu'une expression qui ressemblait à du chagrin passait brièvement sur son visage, il a regardé par la fenêtre.

— C'est moi qui l'ai trouvé. Près du ruisseau.

— Je sais.

— Le dîner était en retard. D'abord, j'ai attendu qu'il frappe à la porte pour me dire que c'était l'heure de manger, et comme je commençais à avoir vraiment faim, je suis descendu voir ce qui se passait. J'ai regardé partout dans la maison. Je suis même descendu au sous-sol, en me disant qu'il était peut-être en train de réparer la chaudière ou quoi, mais il n'y était pas. La voiture était là, alors il devait forcément être quelque part. Comme je ne le trouvais pas dans la maison, je suis sorti. J'ai regardé dans la grange.

J'avais déjà entendu tout ça.

— Comme je ne le trouvais pas, j'ai fait un tour, et quand je suis arrivé au sommet de la colline je l'ai vu avec la tondeuse sur lui.

— Je sais, Thomas.

— J'ai soulevé la tondeuse pour le dégager. C'était vraiment dur mais je l'ai fait. Papa ne s'est pas relevé. Alors je suis revenu ici en

courant et j'ai appelé le 911. Ils sont arrivés et ils ont dit qu'il était mort.

— Je sais, ai-je répété. Ça dû être vraiment terrible pour toi.

— Elle est toujours là-bas.

La tondeuse. Il fallait que je la récupère pour le mettre dans la grange. Elle était resté au pied de la colline depuis l'accident. Je ne savais même pas si elle démarrerait. Le réservoir s'était sans doute entièrement vidé quand la machine s'était retournée. En cas de besoin, il y avait un bidon d'essence à moitié plein dans la grange.

— Il y a certaines choses que nous devons régler, ai-je dit. Sur ce qu'il faut faire, maintenant que papa est... tu sais... décédé.

Thomas a hoché la tête, l'air pensif.

— Je me demandais si je ne pourrais pas mettre des cartes sur les murs de sa chambre maintenant. Je manque de place. Parce que maman et lui disaient que je ne pouvais pas en mettre au rez-de-chaussée, ou dans l'escalier, mais sa chambre, elle est au premier, alors je me demandais ce que tu en pensais puisqu'il n'y est plus. Et comme maman a déjà disparu, personne n'y dort.

Ce n'était pas tout à fait vrai. J'avais commencé par dormir dans la chambre vide à côté de celle de Thomas, celle que maman me réservait toujours quand je venais en visite, ce qui n'était pas si fréquent. Mais la veille au soir, j'avais fini par aller m'installer au fond du couloir, dans la chambre de papa. Je n'en pouvais plus de tous les clics de souris que j'entendais à travers le mur. Une fois, j'étais allé demander à Thomas d'éteindre l'ordinateur, mais il avait fait la sourde oreille, alors j'avais changé de lit. Ça m'avait fait drôle, au début, de me glisser sous les couvertures du lit de mon père mort, mais j'avais passé outre. J'étais fatigué, et je ne suis pas vraiment du genre sentimental.

— Tu ne peux pas vivre dans cette maison tout seul, ai-je lâché.

— Je ne suis pas seul. Tu es là.

— Je vais devoir retourner chez moi à un moment ou à un autre.

— Tu es chez toi. C'est ici chez toi.

— Ce n'est pas chez moi, Thomas. Je vis à Burlington.

— Burlington, Vermont. Burlington, Massachusetts. Burlington, Caroline du Nord. Burlington, New Jersey. Burlington, État de Washington. Burlington, Ontario, Cana...

— Thomas.

— Est-ce que tu sais combien d'autres Burlington il y a ? Tu dois être plus précis. Tu dois dire, Burlington, Vermont, sinon les gens ne sauront pas où tu habites vraiment.

— Je pensais que tu savais. C'est ce que tu veux que je fasse, Thomas ? Chaque fois que je te dis que je dois retourner à Burlington, tu veux que j'ajoute : « Vermont » ?

— Ne te fâche pas contre moi.

— Je ne me fâche pas, mais on doit parler de certaines choses.

— D'accord.

— Quand je retournerai chez moi, je vais m'inquiéter de te savoir ici tout seul.

Thomas a secoué la tête comme s'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir.

— Je me débrouillerai très bien.

— C'était papa qui faisait tout dans la maison, ai-je rétorqué. Il préparait les repas, faisait le ménage, payait les factures, allait en ville faire les courses, vérifiait que la chaudière fonctionnait et appelait le réparateur si quelque chose n'allait pas. Tout le reste, il le réparait. Si les lumières s'éteignaient, il descendait au sous-sol et actionnait le disjoncteur pour rallumer. Tu sais où est le tableau électrique, Thomas ?

— La chaudière marche très bien.

— Tu n'as pas le permis. Comment vas-tu faire pour te ravitailler ?

— Je me ferai livrer.

— On est au milieu de nulle part. Qui va aller à l'épicerie acheter les choses que tu aimes ?

— Tu sais ce que j'aime, toi.

— Mais je ne serai pas là.

— Tu pourras revenir. Une fois par semaine, et m'acheter à manger, payer les factures et voir si la chaudière marche bien, après tu pourras retourner à Burlington... Vermont.

— Et au quotidien ? Mettons que tu aies de quoi manger dans la maison. Tu vas savoir te débrouiller pour préparer tes repas ?

Thomas a détourné le regard.

Je me suis penché un peu plus vers lui, et j'ai tendu la main pour lui toucher le bras.

— Regarde-moi.

Il a tourné la tête à contrecœur.

— Peut-être que si tu acceptais quelques changements dans ta routine quotidienne, tu pourrais assumer quelques responsabilités.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, tu as peut-être besoin de mieux gérer ton temps.

Son expression était perplexe.

— Je gère très bien mon temps.

J'ai lâché son bras et j'ai posé les deux paumes à plat sur la table.

— Raconte-moi ça.

— Mais si, je fais un très bon usage de mon temps.

— Décris-moi ta journée.

— Quelle journée ? Un jour de semaine ou de week-end ? a-t-il demandé pour gagner du temps.

— Tu dirais que ton emploi du temps en semaine est très différent de celui de ton week-end ?

Il a réfléchi à la question.

— Pas vraiment.

— Alors n'importe quel jour fera l'affaire. Tu choisis.

À présent, il me regardait avec suspicion.

— Est-ce que tu essayes de te moquer de moi ? Tu me provoques ?

— Tu disais que tu gérais parfaitement ton temps, alors dis-moi.

— Eh bien, je me lève vers neuf heures, et je prends une douche, et ensuite papa me fait le petit déjeuner vers neuf heures trente, et ensuite je me mets au travail.

— Au travail. Raconte-moi ça.

— Tu sais.

— C'est juste la première fois que je t'entends appeler ça un « travail ». Dis-m'en un peu plus.

— Je m'y mets après le petit déjeuner, et je fais une pause pour le déjeuner, puis je retourne travailler jusqu'à l'heure du dîner, et je travaille encore avant d'aller me coucher.

— Vers quelle heure tu te couches, une, deux, trois heures du matin ?

Il a acquiescé de la tête.

— Parle-moi de ce travail.

— Pourquoi fais-tu ça, Ray ?

— Parce que j'ai l'impression que si tu passais un peu moins de temps à ton « travail », comme tu l'appelles, tu serais plus à même de t'occuper de toi. Thomas, ce n'est pas un secret, tu as des problèmes

avec lesquels tu te débats depuis très longtemps, des problèmes qui durent, j'en suis conscient. Tout autant que l'étaient nos parents. Et, comparé à des tas d'autres personnes qui souffrent de la même chose que toi, ceux qui ne sont pas capables de faire taire les voix ou de gérer d'autres symptômes, tu t'en sors très bien. Tu te lèves, tu t'habilles tout seul, on peut s'asseoir ici et avoir une conversation sensée, toi et moi.

— Je sais, a répliqué Thomas d'un ton quelque peu indigné. Je suis parfaitement normal.

— Mais le temps que tu consacres à ton... travail t'empêche de t'occuper de cette maison tout seul, ou d'y vivre tout seul, et si tu n'es pas capable de faire ça, il va falloir que l'on cherche un autre arrangement.

— Comment ça, un autre arrangement ?

J'ai hésité.

— Que tu ailles vivre ailleurs. Peut-être dans un appartement, en ville. Ou alors, et c'est une possibilité que je viens seulement d'envisager, dans une sorte de résidence où tu vivrais avec d'autres personnes ayant des problèmes similaires, où il y aurait du personnel pour s'occuper des choses dont tu ne peux pas t'occuper toi-même.

— Pourquoi tu n'arrêtes pas de dire « problèmes » ? Je n'ai pas de problèmes, Ray. J'ai eu des problèmes mentaux, qui sont tout à fait maîtrisés. Si tu avais de l'arthrite, tu aurais envie que je te dise que tu as un problème avec tes os ?

— Je suis désolé. J'étais juste...

Je ne savais pas quoi dire.

— Cet endroit où je vivrais, ce serait un hôpital ? Pour les fous ?

— Je n'ai jamais dit que tu étais fou, Thomas.

— Je ne veux pas vivre dans un hôpital. La nourriture est dégueulasse, a-t-il commenté en lorgnant le pain de viande que je n'avais pas terminé. Encore pire que ça. Et je ne pense pas qu'il y ait de connexion Internet dans une chambre d'hôpital.

— Personne ne parle d'hôpital. Mais peut-être une sorte de... je ne sais pas... une sorte de résidence avec un encadrement. Tu pourrais probablement faire ta propre cuisine. Je t'apprendrai.

— Je ne peux pas partir, a décrété Thomas sur un ton neutre. Toutes mes affaires sont là. Mon travail est ici.

— Thomas, tu passes pratiquement toute ta journée sur

l'ordinateur, à te balader partout dans le monde. Jour après jour, mois après mois. Ce n'est pas sain.

— C'est une évolution récente, c'est tout, s'est-il défendu. Il y quelques années, je n'avais que mes cartes, mes atlas et mon globe. Il n'y avait pas de Whirl360. C'est bien mieux maintenant. J'ai attendu toute ma vie quelque chose comme ça.

— Tu as toujours été obsédé par les cartes, mais...

— *Intéressé*. J'ai toujours été *intéressé* par les cartes. Moi, je ne dis pas que tu es obsédé par les caricatures idiotes. J'ai vu celle que tu as faite d'Obama, avec une blouse blanche et un stéthoscope de médecin, qui a été publiée dans ce magazine. J'ai trouvé que ça lui donnait un air crétin.

— C'était justement ce que voulait le magazine.

— Eh bien, tu appellerais ça une « obsession », toi ? Je pense que c'est juste ton boulot.

Cette conversation n'était pas censée me concerner.

— Cette nouvelle technologie, ai-je continué, ce Whirl360, ce n'est pas sain. Tu te promènes dans des rues de villes partout dans le monde, ce qui, je te l'accorde, peut-être une chose intéressante à faire, mais, Thomas, *tu ne fais rien d'autre*.

Il a de nouveau regardé par terre.

— Tu m'entends ? Tu ne sors pas. Tu ne vois personne. Tu ne lis ni livres ni magazines. Tu ne regardes même pas la télévision. Tu ne descends jamais regarder un film.

— Il ne passe rien de bien, a-t-il rétorqué. Les films sont très médiocres. Et il y a tellement d'erreurs dedans. Ils vont dire que ça se passe à New York, mais on voit bien à l'arrière-plan que c'est Toronto ou Vancouver ou un autre endroit.

— Tout ce que tu fais, c'est t'asseoir devant l'ordinateur et parcourir les rues les unes après les autres en cliquant sur ta souris. Écoute, tu veux voir du pays ? Choisis une ville. Je t'emmène à Tokyo. Je t'emmène à Bombay. Tu veux voir Rome ? On y va. On s'installera dans un restaurant près de la fontaine de Trevi et tu pourras commander de la pizza, ou des pâtes et terminer avec un *gelato*, et tu t'amuseras comme tu ne t'es jamais amusé. Tu pourras voir la ville en vrai au lieu d'une image fixe sur un écran d'ordinateur. Ces endroits, tu pourras les toucher, sentir les pierres de Notre-Dame sous tes doigts, sentir les odeurs du marché de nuit de Temple Street à Hong

Kong, faire un karaoké à Tokyo. Choisis un endroit, et je t'y emmène.

Thomas m'a dévisagé, le regard vide.

— Non, ça ne me dit rien. Je suis parfaitement bien ici. Je n'ai pas envie d'attraper des maladies, de perdre mes bagages, ou de finir dans un hôtel avec des punaises, ou de me faire agresser, ou de tomber malade dans un endroit dont je ne parle pas la langue. Et puis je n'ai pas le temps.

— Comment ça, tu n'as pas le temps ?

— Je n'ai pas le temps de tout couvrir en personne. Je peux le faire plus vite ici, faire le travail.

— Thomas, quel travail ?

— Je ne peux pas te le dire. Il faut que je vérifie si je peux te le dire.

J'ai laissé échapper un long soupir et passé une main sur ma tête. J'étais épuisé. Mieux valait changer de sujet.

— Tu te rappelles Julie McGill ? Du lycée ?

— Oui, a répondu Thomas, eh bien quoi ?

— Elle est venue à l'enterrement. Elle m'a demandé de tes nouvelles, m'a dit de te passer le bonjour.

Thomas m'a regardé avec l'air d'attendre quelque chose.

— Tu vas le dire ?

— Quoi ? (Et alors j'ai compris :) Ah, oui, *Bonjour*. Si tu étais venu, elle aurait pu te le dire elle-même.

Il n'a pas réagi. Je n'avais toujours pas digéré son refus d'assister à la cérémonie.

— Elle était dans ta classe ?

— Non, a-t-il répondu. Elle avait un an de plus que moi, et un an de moins que toi... Elle habitait au 34, Arbor Street, une maison d'un étage avec la porte au milieu et des fenêtres de chaque côté et trois fenêtres au premier. La maison est peinte en vert et il y a une cheminée sur le côté droit et, sur la boîte à lettres, des fleurs dessinées au pochoir. Elle était toujours gentille avec moi. Elle est toujours jolie ?

— Oh, oui ! Elle a toujours les cheveux noirs mais ils sont courts à présent.

— Elle a toujours un beau corps ? a-t-il demandé sans une once de lubricité, comme s'il voulait savoir si elle roulait encore en Subaru.

— Je dirais que oui. Il y a eu... un truc entre vous deux, non ?

— Un truc ?

Il ne savait vraiment pas de quoi je parlais.

— Est-ce que vous êtes sortis ensemble ?

— Non.

J'aurais dû m'en douter. Thomas n'avait jamais eu de petite amie attirée, et les rendez-vous dont je pouvais me souvenir se comptaient sur les doigts de la main. Son tempérament bizarre et renfermé ne facilitait pas les choses, mais je n'ai jamais été tout à fait sûr que les filles l'intéressaient, de toute façon. À l'époque où je cachais des revues cochonnes sous mon matelas, Thomas amassait déjà son immense collection de cartes.

— Mais je l'aimais bien, a-t-il ajouté. Elle m'a sauvé.

Intrigué, j'ai fouillé dans mes souvenirs.

— La fois avec les jumeaux Landry ?

Thomas a hoché la tête. Il rentrait de l'école à pied quand Skyler et Stan Landry, deux brutes qui à eux deux avaient le QI d'un pot de peinture, lui avaient bloqué le passage et s'étaient moqués de lui parce qu'il parlait tout seul en classe. Ils avaient commencé à le bousculer quand Julie McGill était intervenue.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle leur a crié de me laisser tranquille. Elle s'est interposée entre eux et moi, les a traités de lâches. Et d'autre chose.

— Quoi donc ?

— De branleurs.

— Oui, je me rappelle.

— C'était plutôt embarrassant, une fille qui prenait votre défense, a reconnu Thomas. Mais ils m'auraient tabassé si elle n'était pas passée par-là. Il y a du dessert ?

— Hein ? Euh, je ne sais pas. J'ai cru voir un fond de pot de glace au congélateur.

— Tu pourrais me le monter ? Je suis resté en bas plus longtemps que prévu et il faut que j'y retourne.

Il s'était déjà levé.

— Oui, bien sûr.

— J'ai vu quelque chose.

— Quoi ?

— J'ai vu quelque chose. Sur l'ordinateur. Je pense que tu pourrais y jeter un coup d'œil. Ça ne devrait pas contrevenir aux habilitations

de sécurité.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu devrais juste venir voir. Ce serait trop long à expliquer.

— Tu ne peux pas me donner un indice ?

— Tu devrais venir voir... quand tu m'apporteras la glace.

Je suis monté dans la chambre de Thomas cinq minutes plus tard. Il restait à peine de quoi faire une part dans le pot de glace à la vanille qui se trouvait dans le congélateur, ce qui m'allait très bien, car je n'avais guère d'appétit.

J'aurais dû savoir que je n'arriverais pas à raisonner Thomas sur la manière dont il occupait ses journées. Mes parents s'y étaient essayés pendant des années, sans succès. J'étais stupide de penser que j'aurais pu obtenir un résultat différent. Mon frère était qui il était. Il avait toujours été ainsi, et tout portait à croire qu'il le serait toujours.

Les signes étaient apparus très tôt. Du moins certains d'entre eux. Sa fascination pour les cartes s'était manifestée vers l'âge de six ans. À l'époque, mes parents trouvaient ça plutôt cool. Quand des gens venaient à la maison, ils mettaient Thomas en avant, comme les parents d'un petit prodige du piano à qui l'on demande de jouer du Brahms. « Choisissez un pays, disait papa aux invités. N'importe lequel. »

Les amis de mes parents, qui ne savaient pas trop ce que Thomas faisait, finissaient par en nommer un. « L'Argentine », disaient-ils par exemple. Et alors Thomas, crayon et bloc-notes en main, traçait le contour du pays. Ajoutait quelques points pour les villes et écrivaient leurs noms. Ainsi que ceux des pays voisins. Puis il leur montrait le dessin.

Le problème était que nos visiteurs, en général, n'auraient pas su distinguer l'Argentine du Texas, et auraient été bien en peine de dire si la carte qu'on leur avait montrée était fidèle ou non. Alors papa prenait un atlas sur l'étagère, l'ouvrait à la page de l'Argentine et disait : « Regardez ça ! Non, mais regardez-moi ça ! Vous vous rendez compte ? Il a même mis la ville de Mendoza pile au bon endroit. Ce gamin sera cartographe ou quelque chose dans ce genre, je vous le garantis. »

Si cela dérangeait Thomas d'être exhibé comme une bête de foire, il n'a jamais élevé la moindre objection. En ce temps-là, il m'apparaissait simplement comme un petit frère très doué. Un peu

renfermé, timide, mais rien ne laissait présager qu'il était en proie à des troubles sérieux.

Ceux-ci allaient se manifester bien assez tôt.

Mes parents étaient on ne peut plus fiers de lui. Moi, pas tant que ça. Du moins, pas pendant les vacances en famille, quand maman faisait les valises de tout le monde, que papa les chargeait dans le coffre et que nous nous mettions en route pour Atlantic City, la Floride ou Boston. Ma mère n'avait aucun sens de l'orientation et elle avait toutes les peines du monde à lire les cartes routières distribuées par les stations-service, même si elle faisait preuve de génie pour les replier parfaitement.

C'était donc papa qui lisait la carte. Quand aujourd'hui les gens parlent des dangers d'envoyer des SMS au volant, ça me fait bien rigoler. S'il y avait eu des Smartphones à l'époque, mon père aurait pu pianoter *Moby Dick* sur son clavier tout en négociant le col de Buffalo. Il demandait à ma mère de réduire la carte à une taille raisonnable, la posait ensuite sur son volant, et il y jetait un coup d'œil toutes les deux secondes tandis que nous parcourions l'Amérique.

Jusqu'à ce que Thomas atteigne l'âge de sept ans.

— Je vais lire la carte, papa, avait-t-il proposé.

Au début, mon père l'avait ignoré, mais Thomas insistait. Pour finir, mon père a dû se dire, après tout, laissons le gamin se croire utile. Sauf que pour Thomas, ce n'était pas un jeu ; il ne faisait pas semblant de lire la carte, comme ces enfants qui, bien avant de savoir lire, récitent des mots en ouvrant les pages d'un livre.

Il lui suffisait de regarder la carte quelques secondes avant de dire quelque chose comme :

— Reste sur la 90 pendant encore quinze kilomètres et sors de l'autoroute pour prendre la 22, vers l'est.

— Laisse-moi voir ça, disait papa, qui reprenait la carte et l'étudiait sur le volant.

— Ça, par exemple, disait-il. Le gamin a raison.

Mon frère avait toujours raison quand il s'agissait de lire les cartes.

Un jour, j'ai essayé de les lui arracher, estimant que c'était à moi, l'aîné, d'être le copilote. Cela me fendait le cœur de voir mon père chercher assistance auprès de mon cadet.

— Raymond ! m'a-t-il crié. Fiche donc la paix à ton frère et laisse-le faire son boulot ! Il sait ce qu'il fait.

J'ai alors regardé ma mère, espérant un soutien quelconque.

— Toi aussi, tu es doué pour certaines choses, m'a-t-elle dit. Mais Thomas a un vrai don pour lire les cartes.

— Je suis doué pour quoi ? ai-je demandé.

Elle a dû faire un effort de réflexion.

— Tu dessines très bien. Et si tu faisais des dessins des endroits que nous visiterons pendant le voyage ? Ça serait amusant.

On ne fait pas plus condescendant. Nous avions un appareil photo. À quoi pourraient bien servir mes interprétations artistiques des attractions touristiques que nous visitons ? En quoi était-ce censé les aider ? Blessé, j'ai plongé la main dans la boîte où je conservais du papier, des crayons et des ciseaux à bouts ronds que j'emportais pour me distraire pendant ces trajets et lui ai tendu une feuille vierge de papier Canson noir.

— Ce sont les grottes de Carlsbad, lui ai-je dit – nous y étions allés la veille. Tu pourras l'encadrer quand nous serons rentrés à la maison.

Nous avons eu un premier aperçu des problèmes à venir au cours de vacances d'été passées dans un lodge, au sud de la Pennsylvanie, à environ une heure et demie au sud-est de Pittsburgh, alors que j'avais onze ans et Thomas, neuf. C'était une vieille et majestueuse villégiature, construite à flanc de montagne ; rétrospectivement, l'endroit me fait penser à l'hôtel Overlook dans *Shining*, le film inspiré de Stephen King, même s'il n'y avait pas de sang qui s'écoulait des ascenseurs, ni de femme morte dans la baignoire ou d'enfant faisant du tricycle à fond de train dans les couloirs. Il y avait un mini-golf, une piscine, des soirées bingo, des cookies et de la citronnade servis sur la véranda toutes les après-midi à quatre heures. On s'était bien amusés, cette semaine-là, mais la partie la plus mémorable de ces vacances a été le trajet du retour, lorsque papa a voulu s'écarter de l'itinéraire que Thomas lui avait préparé.

Indifférent à maman qui le suppliait de venir se baigner ou jouer au fer à cheval, Thomas avait passé plusieurs jours à calculer qu'il nous fallait prendre la 99 vers le nord en passant par Altoona, et alors que nous nous étions mis en route avec l'intention de prendre ce chemin, maman a décidé qu'elle voulait faire un crochet par Harrisburg, juste au cas où il y a aurait des choses intéressantes à y faire, et cela impliquait d'obliquer vers l'est, sur la 76. Ce qui nous déroutait d'un bon nombre de kilomètres.

— Tu ne peux pas faire ça ! s'est écrié mon frère depuis la banquette arrière dès qu'il a eu vent de ce changement de plan. Il faut qu'on prenne la 99 !

— Ta mère veut aller à Harrisburg, Thomas, a expliqué papa. Ce n'est pas grave.

— J'ai passé toute la semaine à préparer l'itinéraire.

Il commençait à pleurnicher.

— Pourquoi ne commences-tu pas à concevoir un itinéraire différent à partir de Harrisburg ? Ce serait amusant.

— Non ! Il faut suivre la carte.

— Écoute, fiston, on va juste aller...

— Non !

— Bon sang. Ray ? Prends des jeux ou quelque chose et joue avec ton frère. Où est le livre de jeux ?

Mais Thomas avait déjà défait sa ceinture et, à genoux sur son siège, il commençait à se cogner la tête contre la vitre.

— Nom de...

— Thomas ! a crié maman.

J'ai tenté de l'attraper mais il m'a repoussé et a continué à se cogner la tête. Une petite traînée de sang est apparue sur la vitre.

Papa s'est rangé sur le bas-côté. Maman a sauté de la voiture, manquant perdre l'équilibre dans le gravier, et a ouvert la portière arrière. Elle a pris mon frère dans ses bras, attirant sa tête contusionnée et ensanglantée contre sa poitrine.

— Ça va, a-t-elle dit. On va prendre la 99. On va rentrer à la maison exactement comme tu l'as dit.

Je n'aimais pas entrer dans la chambre de mon frère. Pénétrer dans son domaine me mettait mal à l'aise, encore plus que le couloir. Des cartes, il y en avait partout, collées sur le mur et éparpillées par terre. L'unique bibliothèque débordait de diverses éditions d'atlas, de vieux *Auto Club TripTiks* avec la reliure à spirale (qui s'en servait encore ?), de grands tubes en carton contenant des cartes commandées sur Internet, des centaines d'impressions papier de cartes. Des photos satellites de villes que j'étais incapable d'identifier immédiatement.

Le lit simple, poussé contre un mur, était difficile à trouver tellement il était recouvert de papiers. On aurait dit que des vandales avaient saccagé le siège de *National Geographic*. Je me suis soudain

demandé combien de règles anti-incendie étaient violées. Entre cette pièce et le couloir tapissé de cartes, il aurait suffi que quelqu'un se promène avec une bougie allumée pour que cette maison parte en fumée en quelques secondes.

Il fallait que je me penche sérieusement sur le problème.

Thomas était assis devant son ordinateur. Un clavier et trois écrans plats étaient disposés devant lui, chacun d'eux affichant un navigateur différent. Les écrans montraient trois images de la même rue – vue du côté gauche, du milieu et du côté droit. En haut de chaque moniteur figurait l'adresse d'un site Internet : whirl360.com.

Je devais admettre qu'il s'agissait d'un site assez incroyable. Dix ans plus tôt, je n'aurais pas pu imaginer une chose pareille.

Une fois sur le site, vous aviez pratiquement le monde au bout des doigts. Vous choisissiez un lieu, n'importe où dans le monde, et vous le voyiez d'abord d'en haut, soit sous forme traditionnelle de carte, soit en mode satellite, comme si vous étiez suspendu dans le ciel. Il suffisait ensuite de zoomer et de descendre au niveau des conduits d'aération sur les toits des gratte-ciel.

Plutôt bluffant.

Mais il y avait infiniment mieux.

En cliquant sur une rue en particulier, vous pouviez la voir. La voir *vraiment*. Comme si vous y étiez, en plein milieu. À chaque clic de souris, vous avanciez de plusieurs mètres. En maintenant le bouton de la souris enfoncé, vous vous déplaçiez sur la gauche ou la droite, ou tourniez sur vous-même pour une vue à 360 degrés. Si quelque chose dans une vitrine ou un restaurant attirait votre attention, vous aviez la possibilité de zoomer dessus. Lire le menu du jour – « *Foie aux oignons \$ 5,99* » – si ça vous chantait.

C'était le genre de site sur lequel je me retrouvais de temps à autre. L'année dernière, en déplacement à Toronto, j'avais rendu visite à un ami de fac qui vivait juste au sud de Queen Street dans The Beach, un quartier branché de l'est. Dans son mail, il me proposait de passer chez lui, d'où nous irions ensuite dans un restaurant italien situé à quelques minutes à pied.

Je suis allé sur Whirl360, et j'ai fait le trajet de chez lui à Queen Street, puis j'ai exploré deux pâtés de maisons dans chaque direction. Il n'y avait que deux restaurants. Je me suis renseigné sur Internet, et j'ai identifié celui qui se disait italien. J'ai étudié le menu sur leur site,

et j'ai su avant d'y être que j'allais prendre les raviolis au homard.

Je comprenais donc qu'on puisse être fasciné. Pour quelqu'un comme Thomas, l'arrivée de ce genre de technologie était un rêve. Un peu comme un fan de *Star Trek* qui se réveillerait un matin et découvrirait qu'il vivait pour de vrai sur l'*USS Enterprise*.

La rue qui mobilisait l'attention de Thomas à ce moment-là m'était inconnue. Elle était étroite, avec juste assez de place pour une voie de circulation, et des voitures garées sur la droite. Située sans doute quelque part en Europe.

J'ai posé la glace à côté du téléphone. Thomas disposait de sa propre ligne. Nos parents l'avaient fait installer à l'époque où la connexion Internet se faisait par le téléphone. Il passait tellement de temps connecté qu'ils manquaient certains appels et ne pouvaient en passer aucun, si bien qu'avec cette seconde ligne Thomas pouvait surfer autant de temps qu'il le voulait. À présent, avec le Wi-Fi, il n'avait plus guère l'usage du téléphone, et il ne recevait pratiquement plus que des appels de télévendeurs.

Il a jeté un coup d'œil à la glace :

— Pas de sauce au chocolat ?

— On n'en a plus. (Je n'avais pas regardé, en fait.) Où est-ce que c'est ?

— Salem Street.

— Salem Street où ?

— Boston. Dans le North End.

— Ah, d'accord, oui, bien sûr. Je croyais que tu passais tout ton temps à Paris dernièrement.

— Je roule ma bosse.

Je ne savais pas s'il voulait vraiment faire de l'humour, mais j'ai ri.

— Tu ne vois pas quelque chose de bizarre ? a-t-il demandé.

J'ai regardé. Des gens au visage indistinct – cela semblait être une règle, sur Whirl360, de flouter les visages qui pouvaient être vus de face, ainsi que les plaques d'immatriculation –, marchaient dans la rue. Il y avait des voitures. Des panneaux que je n'arrivais pas à déchiffrer.

— Non, ai-je répondu.

— Tu vois ce SUV gris métallisé, là ?

Il l'a montré du doigt. Le véhicule était visible sur l'écran de droite, de profil.

— Oui, je le vois.

— Regarde ce qu'il a fait. Il a reculé dans cette voiture, la bleue. On voit bien qu'il est rentré dans le phare de la voiture bleue.

— Tu peux agrandir ?

Thomas a cliqué deux fois. L'image du pare-chocs arrière du SUV et de l'avant de la voiture bleue est devenue plus grande, mais plus floue.

— Tu as peut-être raison.

— Tu le vois, hein ?

— Ouais. Donc, juste au moment où les gens de Whirl360 passaient dans le coin avec leur voiture spéciale, ils ont pris une photo de ce type en train d'emboutir la voiture bleue. La fripouille. Ils ont surpris un accrochage, et tu viens de le remarquer. C'est ça ?

— Je parie que le conducteur du SUV ne sait même pas qu'il l'a fait, a commenté Thomas en enfournant une cuillerée de crème glacée.

— Peut-être pas. Bon, je vais regarder un peu la télé. Tu veux te joindre à moi ? On pourrait louer un film ou quelque chose. Un truc avec des extérieurs authentiques qui ne t'énervent pas.

— Il faut qu'on le signale, a déclaré Thomas. Le propriétaire de la voiture bleue doit savoir qui a fait ça.

— Enfin, Thomas. D'abord, ils floutent toutes les plaques d'immatriculation, si bien que tu ne pourras jamais retrouver le propriétaire du SUV, ni de la voiture bleue. Ensuite, cette photo, l'image de cette rue, est probablement en ligne depuis des mois, voire deux ou trois ans. Je veux dire, tu parles d'un accrochage sans gravité qui s'est produit Dieu sait quand. Le propriétaire de la voiture bleue a fait faire les réparations il y a un an, si ça trouve. Il est possible que cette voiture ne lui appartienne même plus. Ce n'est pas une transmission en direct, tu sais. Ce sont des clichés pris à un moment précis.

Thomas ne disait rien.

— Quoi ? Parle-moi.

— Ce n'est pas bien de rester là sans rien faire.

— Mais enfin, ce n'est pas comme si tu venais de voir ce SUV renverser quelqu'un. C'est exactement ce dont je parle, Thomas. Tu passes trop de temps ici. Il faut que tu sortes. Descends regarder un film. Papa a acheté une super-télé : écran géant, haute définition. Elle va tomber en poussière si personne ne la regarde.

— Vas-y, a-t-il dit. Je descends dans un moment. Choisis un film, on le regardera.

Je suis descendu, j'ai allumé la télévision, puis j'ai appuyé sur les bons boutons de la collection de télécommandes afin de me connecter à un service de vidéos à la demande.

Je suis tombé sur un film sorti deux ans auparavant, tourné en Nouvelle-Zélande et intitulé *Le Lecteur de cartes*.

— Hé, Thomas ! Il y a un film que tu vas adorer, ça parle d'un gamin qui adore les cartes !

— Ouais, c'est sûr, je descends dans une minute.

Il n'est pas descendu. Après avoir attendu un quart d'heure, j'ai éteint la télévision sans avoir rien regardé. Je suis allé dans la cuisine, et j'ai bu la toute dernière bière de papa.

Neuf mois plus tôt. Allison Fitch soulève la tête de quelques centimètres de l'oreiller de son canapé convertible et jette un coup d'œil à l'horloge numérique du lecteur DVD à l'autre bout du salon. Presque midi. Quand elle rentre chez elle après le travail, tard le soir, elle fait toujours en sorte de baisser les stores pour que le soleil ne la réveille pas le matin, mais à moins de scotcher du papier noir sur toute la fenêtre, ou d'acheter ces lourds rideaux qui ne laissent rien filtrer, impossible d'empêcher les rayons de pénétrer.

Mon Dieu, il fait beau dehors aujourd'hui. Elle remonte les couvertures sur sa tête.

Là, tout de suite, elle est pratiquement certaine d'être seule dans l'appartement qu'elle partage avec Courtney Walmers, qui, elle, dispose de la chambre. À moins de dénicher un appartement au loyer plafonné, il n'y a pas moyen de survivre seule en ville, et certainement pas avec ce que gagne une serveuse. Courtney bosse dans un bureau, à Wall Street, si bien qu'elle quitte l'appartement à huit heures. Allison prend en général son service vers dix-sept heures. Parfois, si Courtney arrive à s'éclipser de bonne heure, elles se voient cinq minutes.

Allison espère bien que ce ne sera pas le cas aujourd'hui. Elle ne tient pas à croiser Courtney. Cette dernière veut avoir une *discussion* – une vraie discussion *sérieuse* –, et c'est une conversation qu'Allison n'a pas envie d'avoir. Car elle sait exactement de quoi il est question.

D'argent.

C'est toujours une question d'argent. C'est du moins tout ce dont sa colocataire a parlé ces deux derniers mois. Depuis qu'Allison ne paie plus sa part du loyer, ni d'autres dépenses, comme le câble et Internet, Courtney menace de résilier l'abonnement. Allison est certaine qu'elle n'ira jamais jusque-là ; Courtney passe sa vie sur Facebook quand elle est à la maison. Lorsqu'elle est au travail aussi, d'après ce qu'elle a cru comprendre. C'est à se demander pourquoi cette boîte ne l'a pas foutue dehors. Lorsqu'elle va au bar, elle bosse, elle, au moins. Elle se crève le cul, elle, à faire le service, à se farcir des clients imbuables, à se faire insulter par les cuistots qui ne sont pas foutus de prendre une

commande correctement et veulent juste sauver leurs fesses.

Oh, Allison gagne de l'argent, bien sûr. Simplement, elle n'en a pas assez. Elle n'a payé que la moitié de sa part du loyer ces trois derniers mois. Et elle n'a rien remplacé dans le frigo. Tout ce qu'elle peut faire, c'est promettre qu'elle remboursera quand elle le pourra.

Et Courtney, elle lui balance : *«Ouais, eh bien j'attends de le voir pour le croire. »*

La salope.

Elle gagne plus, et pour quoi ? Pour poser ses fesses sur une chaise bien rembourrée devant un ordinateur toute la journée, à faire des affaires, à gagner de l'argent pour d'autres gens. Allison ne comprend pas la moitié de ce que fait sa coloc.

La situation a vraiment dégénéré après qu'Allison a appelé chez elle deux mois auparavant. Elle a parlé à sa mère, là-bas, à Dayton, elle lui a dit que New York n'était pas tout à fait ce qu'elle avait espéré.

« Oh, ma chérie, tu devrais rentrer à la maison ! a suggéré sa mère.

— Maman, je ne rentrerai pas.

— En tout cas, ils ont besoin de personnel chez Target. Dans le journal ils disaient qu'ils embauchaient.

— Je ne rentrerai pas à Dayton pour travailler chez Target, a décrété Allison.

— Tu as rencontré quelqu'un ?

— Maman...

— Je pensais que, travaillant dans un restaurant, tu aurais des tas d'occasions de rencontrer un jeune homme.

— S'il te plaît, maman. »

Pourquoi revient-elle toujours à la charge avec ça ? Pourquoi croit-elle qu'elle a quitté Dayton ? Pour échapper à ce genre de question, voilà pourquoi.

« Tu ne peux pas me reprocher d'espérer que ma petite fille trouvera un garçon qui la rendra heureuse. Ton père et moi avons été très heureux, tu sais. Nous avons bien vécu ensemble. Tu as trente et un ans, tu sais. Tu n'es plus si jeune. »

Bon, il fallait qu'elle donne à sa mère un os à ronger.

« Oui, j'ai rencontré quelqu'un. »

Que ce soit vrai lui facilitait la tâche. Il est toujours plus facile de broder une histoire quand elle contient une once de vérité, lorsque

l'histoire en question est destinée à sa mère. Elle a rencontré quelqu'un, et elle a passé un certain temps avec ce quelqu'un. Des moments plutôt *chauds*. Tout a commencé par un seul regard.

Parfois, deux personnes se regardent et elles *savent*.

Allison a senti sa mère se réjouir à l'autre bout de la ligne.

« Qui ? a-t-elle demandé avec excitation. Parle-moi de lui.

— C'est trop tôt. Il faut voir comment ça tourne. Si c'est le bon, je te le ferai savoir, d'accord ? Ne cherche pas à me tirer les vers du nez. Pour l'instant, j'ai d'autres soucis en tête. »

Le poisson était ferré.

« Comme quoi ?

— Eh bien, les clients, ils sont moins généreux qu'avant question pourboires. Et les affaires tournent au ralenti. Les gens restent chez eux. Et puis il y a eu cette histoire de dent ébréchée.

— Une dent ébréchée ? De quoi tu parles ?

— Je ne t'ai pas raconté ? »

Bien sûr qu'elle ne lui avait pas raconté. Elle venait de l'inventer. Il n'y avait pas de dent ébréchée.

« Tu ne dis jamais rien. Tu te l'es ébréchée quand, cette dent ? Comment c'est arrivé ?

— C'est cette fille avec qui je travaille, Elaine. Elle est complètement débile. Elle fend la foule avec un plateau plein de boissons, tu vois, et elle se faufile au milieu de ces connards de banquiers qui...

— Ally.

— Désolée... Ces crétins de banquiers, et elle a soulevé son plateau juste au moment où j'arrivais dans l'autre direction. Je me suis pris le bord du plateau en plein dans la bouche, les boissons se sont renversés partout et quand j'ai été me regarder dans le miroir des toilettes, je me suis rendu compte que ma dent de devant était un peu ébréchée.

— Oh, mon Dieu ! C'est affreux.

— Ce n'était pas énorme, mais chaque fois que je passais ma langue dessus, ça faisait comme une pointe, tu vois ? Enfin, bref, je suis allée voir ce dentiste sur Madison Avenue, il l'a réparée et je te jure, même à la loupe tu ne verrais rien. »

De cela au moins, Allison était certaine.

« Ça a dû te coûter une fortune, a dit sa mère.

— Oui, c'est sûr, ce n'est pas comme si les serveurs avaient droit

au remboursement de leurs frais dentaires, a-t-elle dit en riant. Mais ne t'en fais pas pour ça, je me débrouillerai, d'une manière ou d'une autre. Courtney comprendra, tu sais, si elle doit attendre un moment que je paye ma part.

— Oh, ma chérie, tu ne peux pas faire ça à ta colocataire. Ce n'est pas correct. Je vais tout de suite chercher mon chéquier. »

Le jour même elle mettait mille dollars au courrier.

Quand le chèque est arrivé, Allison l'a aussitôt déposé sur son compte courant, amenant le solde à 1 421,87 dollars. Pas assez pour qu'elle rembourse à Courtney tout ce qu'elle lui devait, mais c'était au moins un début. Pourtant, plus Allison regardait le solde de son compte sur sa facturette du distributeur automatique, moins elle était sûre de vouloir en donner un seul cent à Courtney.

Ce « quelqu'un » dont elle avait parlé à sa mère partait à la Barbade dans deux semaines et lui avait proposé de l'accompagner. Cependant, comme il n'avait pas été question de lui payer son voyage, elle avait dû répondre : « Désolée, je ne peux pas me le permettre. »

L'argent reçu pour faire arranger sa dent ébréchée avait complètement changé la donne.

Et elle s'était donc réservé une semaine à la Barbade.

C'est à ce moment-là que les emmerdes avaient vraiment commencé.

En voyant Allison faire ses valises avant de sauter dans un taxi pour l'aéroport JFK, Courtney avait dit :

— C'est une plaisanterie ? Dis-moi que tu te fous de ma gueule. Tu me dois plus de deux mille dollars et bizarrement, tu as de quoi partir en vacances ? Tu veux bien m'expliquer ?

— Ce n'est pas *mon* argent, avait répondu Allison. C'est ma mère qui me l'a donné.

— Pardon ?

— Je n'ai pas encore économisé suffisamment sur l'argent de mon boulot pour te rembourser. C'est comme ça que je vais te payer. Cet argent-là, l'argent de ma *mère*, pour *mes* vacances, est complètement à *part*.

Pour Allison, cela tombait sous le sens. Ce que Courtney pouvait être lente parfois ! On avait du mal à croire qu'elle bossait dans la finance. On aurait pu penser qu'elle pigerait.

— Je ne te crois pas. Je ne te crois pas.

— Écoute, j'ai vraiment *besoin* de ce voyage. Tu es allée dans combien d'endroits ces trois dernières années, hein ? Munich, pour commencer. Et puis tu as fait ce voyage au Mexique. Et Londres ? Tu y étais il y a cinq mois. Et pendant tout ce temps, je suis allée où, moi ?

— Que viennent faire mes voyages là-dedans ?

— Ce n'est pas juste que tu aies toujours l'occasion de partir ici ou là, et moi, non. C'est incroyable comme tu peux être mesquine parfois. Faut que j'y aille. Mon avion décolle dans trois heures.

Courtney a dû lui envoyer au moins une centaine de SMS et de mails pendant qu'elle était à la Barbade. Elle était furieuse, la traitait de salope égoïste, égocentrique et narcissique. Cela a failli lui gâcher ses vacances, ce téléphone pépian et sonnant à tout bout de champ.

Mais ça valait quand même le coup.

À son retour, Courtney a annoncé qu'elle allait la foutre dehors, à quoi Allison a rétorqué qu'il faudrait qu'elle y réfléchisse à deux fois, parce qu'il y avait leurs deux noms sur le bail. Puis elle a fait tout un cirque comme quoi elle allait vraiment, vraiment la rembourser, qu'elle allait demander de l'argent à sa mère, qu'elle était certaine de pouvoir trouver une histoire très convaincante, une histoire qui saurait émouvoir son cœur de mère, et qu'il y aurait un chèque au courrier dans moins d'une semaine.

C'était il y avait une semaine. Il y a peu de chances qu'un chèque arrive dans la journée. Elle n'a pas encore rappelé sa mère pour lui redemander de l'argent. C'est trop tôt après l'histoire de la dent. Si elle arrive à trouver une histoire aussi bien ficelée, elle la testera dans une ou deux semaines.

Une histoire de punaises de lit, peut-être. Tout le monde a peur des punaises. Elle racontera qu'elle en a dans son immeuble, que Courtney et elle doivent passer une semaine à l'hôtel le temps que les désinsectiseurs interviennent, vaporisent et tuent ces petites saloperies. Et aussi qu'elle doit jeter tous ses vêtements, que les bestioles s'y cachent peut-être, qu'elle doit aller s'acheter de nouvelles fringues.

Sa mère lui a déjà envoyé par mail tous un tas d'infos sur les punaises de lit. Cette histoire saura très bien jouer sur ses peurs.

Elle enverra de l'argent. Allison en est persuadée. Il faudra juste qu'elle s'abstienne de le dépenser pour autre chose avant de le donner à sa colocataire.

Son portable, posé sur la table basse, sonne.

Elle émerge de sous les couvertures, suppose que c'est Courtney. Elle n'a pas envie de répondre, mais Courtney va la rappeler, encore et encore, alors elle tend le bras vers la table, se saisit du téléphone et décroche.

« Ouais.

— Ça fait une semaine. L'argent de ta mère est arrivé ?

— Pas encore. Je veux dire, je ne suis pas descendue voir s'il y avait du courrier, mais ça m'étonnerait qu'il soit là.

— Et pourquoi ça, Allison ?

— Bon, écoute, je ne l'ai pas encore appelée. J'essayais d'imaginer une bonne histoire à lui vendre. J'ai fini par en trouver une, alors je vais l'appeler aujourd'hui. Dans trois ou quatre jours, l'argent devrait être là.

— T'es vraiment incroyable, toi.

— Je suis sérieuse. Je vais rembourser tout ce que je te dois.

— Je m'en fous que tu sois sur le bail. Si tu ne payes pas ta part tu vas rentrer à l'appartement et trouver toute ta merde dans le couloir. Je te le jure. Je cherche déjà une autre coloc.

— Merde, alors, quel genre d'amie tu es !

— Quel genre d'amie je suis ? Tu ferais quoi à ma place ?

— D'accord, écoute, si je ne t'ai pas payée la semaine prochaine à la même heure, tu n'auras pas besoin de me mettre à la porte. Je partirai, et tu pourras faire venir quelqu'un d'autre.

— Une semaine, a répété Courtney d'un ton sceptique.

— Je le jure. Croix de bois et cetera.

— Je suis une idiote, une vraie conne », soupire Courtney avant de raccrocher.

À quoi bon essayer de se rendormir ? Allison se redresse dans son lit, attrape la télécommande sur la table basse, et allume la télévision. Alors que NY1 donne le dernier flash info, elle regarde sur son téléphone pour voir si elle a des mails ou des messages sur Facebook.

Elle a la ferme intention d'appeler sa mère dans l'après-midi. Mais d'abord elle va se renseigner sur les punaises de lit pour avoir un tas de détails convaincants à insérer dans son histoire. Sa mère doit probablement savoir qu'elle profite d'elle, mais c'est sans doute loin d'être aussi perturbant que les fugues qu'elle faisait autrefois. Quand elle disparaissait plusieurs mois. Au moins, quand elle lui taxe de

l'argent, sa mère sait où elle est.

Le regard d'Allison va du téléphone à la télévision et revient se poser sur le téléphone. Elle entend vaguement quelque chose à propos d'averses dans l'après-midi, d'éclaircies en soirée.

Elle ouvre Safari sur son téléphone et lance une recherche sur les « punaises de lit ». Bordel, un million d'occurrences, rien que ça. Elle restreint la recherche en ajoutant les mots « New York » et obtient presque autant de résultats.

Son regard se pose à nouveau sur la télévision. Quelqu'un s'est jeté sur les rails du métro sur la ligne de la Sixième Avenue. Revient sur son téléphone. Elle ferait peut-être mieux de chercher le nom de la véritable entreprise de désinsectisation à laquelle le propriétaire fait appel, histoire de donner à son histoire une note d'authenticité supplémentaire.

Elle lève à nouveau les yeux sur la télévision. Elle est sur le point de détourner le regard quand elle croit apercevoir un visage connu.

Qu'est-ce que !...

Elle est bouche bée, muette de stupeur, tandis qu'un journaliste debout sur le trottoir, devant un immeuble de bureaux, fait cette déclaration :

« Morris Sawchuck, qu'on aperçoit ici avec sa femme Bridget, devrait être un formidable challenger pour le gouverneur sortant. Il est considéré comme beaucoup plus ferme sur les questions sécuritaires et n'a pas caché le fait qu'il aimerait voir le retour de valeurs plus traditionnelles – c'est un point essentiel de son programme électoral –, bien qu'il n'ait pas dit précisément de quelle manière il comptait s'y prendre pour les restaurer s'il était élu. On raconte que des gens très puissants œuvrent pour lui en coulisse, y compris l'ancien vice-président des États-Unis. À vous les studios... »

Elle éteint le poste et son regard se perd un moment dans le vague tandis qu'elle s'efforce de tout assimiler. Elle se repasse l'image dans sa tête, le couple descendant de l'arrière d'une limousine, saluant des sympathisants de la main, entrant dans un bâtiment pour faire un discours ou quelque chose.

— Sawchuck ? murmure Allison. Un homme politique ?

Elle passe les doigts dans ses cheveux noirs mi-longs et laisse échapper un très long soupir.

— Putain, c'est dingue !

Elle est contente de ne pas avoir déjà appelé sa mère, parce qu'il y a peut-être une autre solution à son problème de trésorerie.

— Tu as un rendez-vous aujourd’hui avec le Dr Grigorin, ai-je annoncé tandis que Thomas versait du lait sur ses céréales. Papa l’avait pris il y a plusieurs semaines.

— Je n’ai pas besoin de la voir, Ray, a répondu mon frère sans me regarder.

— J’apprécierais pourtant que tu y ailles. Papa pensait que c’était bon pour toi d’y aller une fois de temps en temps.

— Je ne veux pas y aller. J’ai du travail.

— Tu pourras t’y mettre quand tu reviendras. Je sais que tu peux quitter cette maison si tu y es obligé. C’est juste que tu préfères l’éviter.

— Si j’avais une raison d’y aller, j’irais, Ray. Mais il n’y en a pas.

J’ai porté ma tasse de café à mes lèvres et j’en ai bu une gorgée. Papa n’avait jamais eu que du café soluble, et il était plutôt infâme, mais au moins il contenait de la caféine. J’y ai ajouté une seconde cuillerée de sucre.

— Il y a une raison, Thomas. Toi et moi venons de vivre quelque chose d’assez traumatisant. Nous avons perdu notre père. Et aussi difficile que ce soit pour moi de tourner la page, j’ai dans l’idée que c’est encore plus perturbant pour toi. Je veux dire, vous viviez tous les deux sous le même toit.

— Il se fâchait très souvent après moi.

— Quand ça ?

— Il me disait toujours de faire des choses que je n’avais pas envie de faire. (Il m’a lancé un regard.) Un peu comme toi en ce moment.

— Mais papa n’a jamais été méchant avec toi. Énervé de temps en temps, peut-être, mais pas méchant.

— Je suppose. Il n’aimait pas que je reste dans ma chambre toute la journée. Il voulait que je sorte. Il ne comprenait pas à quel point je suis occupé.

— Ce n’est pas sain. Tu as besoin de prendre l’air. Thomas, tu dois bien savoir, au fond de toi, qu’il y a un problème. Tu es tellement pris par ce que tu fais que tu n’es même pas allé à l’enterrement de papa.

— Je devais aller à Melbourne ce jour-là.

— Bon Dieu, Thomas, tu ne *devais* pas aller à Melbourne ce jour-là. Tu ne *devais* pas aller à Melbourne, ni à Moscou, ni à Munich, ni à Montréal, merde ! Tu devais aller à l'enterrement de ton père.

Je savais que ce n'était pas juste de lui reprocher cela. Je savais que c'était très probablement plus fort que lui. Aussitôt après avoir prononcé ces paroles, je les ai regrettées. S'emporter contre lui parce qu'il n'arrivait pas à surmonter son obsession, c'était comme s'emporter contre un aveugle parce qu'il ne voit pas où il va.

— Je suis désolé.

Il n'a rien dit. Aucun de nous deux n'a rien dit, pendant presque une minute.

J'ai brisé le silence :

— Je pense qu'il est important, en ce moment, pendant que j'essaye de régler deux ou trois choses, que tu ailles voir le Dr Grigorin. J'aimerais aussi lui parler.

Thomas m'a regardé, inquisiteur.

— Toi aussi, tu as des problèmes ?

— Quoi ?

— En fait, je pense que c'est une bonne idée. Tu devrais lui parler. Elle pourrait t'aider.

J'ai cligné des yeux.

— M'aider ? M'aider à quoi ?

— Par rapport à ton besoin de contrôler les autres. Elle sera peut-être en mesure de te donner quelque chose pour ça. Elle me donne quelque chose pour m'aider avec les voix. Alors elle pourrait peut-être aussi te faire une ordonnance.

— Eh bien, c'est une idée.

— Tu pourrais y aller tout seul, a-t-il suggéré. Tu me raconteras ce qu'elle avait à dire quand tu rentreras.

— On y va ensemble.

Il s'est passé la langue sur ses lèvres, puis il a commencé à ouvrir et à fermer les doigts. Il avait la bouche sèche. L'angoisse montait.

— Le rendez-vous est à onze heures.

— Onze heures, onze heures, onze heures, a-t-il répété en levant les yeux, comme s'il essayait de se rappeler ce qu'il avait écrit dans son agenda.

— Je suis pratiquement certain que tu es libre. Il va falloir qu'on

parte d'ici vers dix heures et demie.

Thomas s'est levé de sa chaise, est allé jusqu'à l'évier avec son bol et l'a rincé sous le robinet. D'habitude il me laissait toujours tout nettoyer, c'est dire à quel point il voulait m'éviter.

— Ne t'en va pas, Thomas.

— J'ai vraiment du pain sur la planche, a-t-il dit en sortant de la cuisine. Tu ne comprends pas combien c'est important.

— Tu pourras jouer avec le GPS dans la voiture.

À cette suggestion, il s'est arrêté.

— Tu as un système de navigation ?

— Intégré au tableau de bord, ai-je précisé.

Il a regardé le placard près de la porte d'entrée, où était accroché son blouson.

— On pourrait y aller maintenant.

— Il est huit heures et demie seulement. On ne va pas poireauter chez le médecin pendant deux heures.

Il a réfléchi à la question.

— D'accord, je serai prêt à dix heures et demie. Mais il faut que tu promettes de parler au docteur de ton comportement.

— Je le promets.

Après que Thomas est monté dans sa chambre et que j'ai eu fini de débarrasser la table du petit déjeuner, j'ai estimé qu'il était temps.

Je suis sorti par la porte de derrière et j'ai traversé le jardin. Celui-ci n'avait pas été tondu depuis une semaine et avait bien besoin d'un rafraîchissement. Je me suis arrêté là où le terrain descendait jusqu'au ruisseau.

Comme je l'avais dit à Harry Peyton, la pente était très forte. Le genre de pente qu'il valait mieux tondre à la débroussailleuse, ou bien peut-être à la tondeuse manuelle. Au pire, si elle vous échappait, elle dévalait la pente en cahotant et finissait dans l'eau.

Beaucoup de propriétaires se seraient contentés de restreindre leurs activités de jardinage au sommet de la colline, laissant l'herbe et le chiendent pousser librement sur la pente. Mais l'idée d'un jardin bien entretenu qui s'étendait jusqu'à l'eau plaisait à mon père. Le petit cours d'eau ne faisait pas exactement de la propriété des Kilbride une maison de plage, mais mon père pensait que c'était ce qu'il pouvait faire de mieux pour s'en approcher. Alors chaque semaine, printemps,

été, automne, il tondait l'herbe de la colline en même temps que celle du reste de la propriété.

À l'occasion d'une de nos conversations téléphoniques, un an avant sa mort environ, je me rappelle que ma mère m'avait demandé de lui faire renoncer à son habitude de passer la tondeuse sur cette colline d'un côté à l'autre en se penchant vers le haut pour empêcher l'engin de verser.

« Il va se tuer.

— Il sait ce qu'il fait, maman.

— Oh, vous, les hommes..., avait-elle soupiré sur un ton exaspéré. J'ai demandé à Harry et Len de lui faire entendre raison, et ils ont dit la même chose. »

Il s'est avéré que les hommes se trompaient.

La tondeuse, avec son capot, ses ailes vertes et son siège jaune, se trouvait au bas de la pente. Le capot reposait de guingois sur le moteur, et le dessus des ailes arrière était éraflé. Le volant était tordu.

D'après ce que j'avais compris, le véhicule avait fait un tonneau et atterri sur mon père. Quand Thomas était arrivé, il n'avait pas pu pousser la tondeuse vers le haut de la colline. Cela aurait été trop difficile. Alors il l'avait poussée vers le bas. Elle avait fait deux autres tonneaux et avait fini sur ses roues, sur le plat, juste avant le ruisseau.

Depuis, elle n'avait pas bougé.

J'ai descendu la colline à pas prudents. Il était facile de voir à quel endroit s'était produit l'accident. L'herbe faisait environ sept centimètres depuis le haut de la pente, puis passait brutalement à une douzaine de centimètres. La terre semblait labourée là où l'engin avait fait des tonneaux.

Je suis resté là un moment, les jambes écartées pour garder l'équilibre, à regarder l'endroit où mon père avait rendu son dernier souffle. Où ce dernier souffle lui avait été arraché. J'ai senti une boule se former dans ma gorge. Puis j'ai fait le reste du chemin jusqu'à la tondeuse.

J'ignorais si je serais capable de la ramener dans la grange. L'accident avait peut-être endommagé le moteur. Toute l'essence avait dû s'écouler du réservoir. La batterie pouvait très bien être à plat.

Avec hésitation j'ai enfourché l'engin et me suis laissé tomber sur le siège. Ça faisait bizarre d'être assis là, sachant que j'étais la première personne à m'y installer depuis mon père. La clé était encore

dans le contact, sur Off. Je m'apprêtais à relever le carter de coupe, qu'on abaisse seulement pour tondre, mais je me suis aperçu qu'il l'était déjà.

J'ai tiré le starter à fond, poussé le papillon des gaz au maximum et tourné la clé.

Le moteur a toussé deux fois, le tuyau d'échappement a craché une fumée noire, et le foutu engin a démarré en rugissant. J'ai repoussé le starter, relâché les gaz, débrayé et enclenché la première vitesse pour gravir la colline.

J'ai retenu mon souffle tout le temps qu'a duré l'ascension.

Une fois la crête franchie, je suis allé remiser la tondeuse dans la grange, et, après avoir bien pris soin de refermer la porte derrière moi, je suis retourné dans la maison.

À dix heures Thomas était en bas, prêt à partir. Vêtu d'une chemise en tissu écossais bleu, d'un pantalon vert olive, de chaussures noires, de chaussettes blanches et d'un coupe-vent de la même couleur qu'un cône de signalisation.

— Où est-ce que tu as dégotté ce blouson ? ai-je dit en riant. Tu fais traverser la rue aux enfants ?

— Non, a-t-il répondu d'un air surpris. Tu sais que je ne voudrais pas d'un travail comme ça. Je n'aime pas la compagnie des petits enfants.

— C'était une mauvaise blague. Où est-ce que tu l'as eu ?

— Une fois, papa m'a laissé aller au Walmart pour acheter des atlas routiers, et il était en solde. Il me l'a acheté.

— Il est un peu voyant, ai-je fait remarquer.

— Tu es prêt à partir ?

— On est en avance.

— Je pense qu'on devrait y aller.

— D'accord.

J'ai attrapé ma propre veste, bien moins fluorescente, et je l'ai enfilée.

Nous sommes sortis sur la véranda et j'ai fermé la porte d'entrée derrière moi. Je pensais que Thomas s'arrêterait peut-être un moment pour profiter du spectacle. Il y avait un petit vent froid, mais le soleil brillait. C'était une belle journée. Mais il a filé droit sur l'Audi et tiré plusieurs fois sur la poignée de la portière.

— C'est fermé, a-t-il constaté.

— Donne-moi une seconde.

J'ai extrait la clé de ma poche pour déverrouiller les portes. Thomas s'est précipité à l'intérieur, a mis sa ceinture, et m'a regardé avec impatience faire le tour de la voiture, monter, boucler ma propre ceinture et mettre le contact. L'écran du tableau de bord qui permettait au conducteur de surveiller des dizaines de fonctions, y compris le GPS, s'est allumé.

— Bon, pour le faire marcher, tu...

— Je peux me débrouiller, a coupé Thomas en se mettant à tourner des boutons et à toucher l'écran. Alors si je veux entrer une adresse...

— Tu vois ce truc, là ? Tu appuies juste...

— J'ai compris. Tu indiques d'abord la ville, c'est ça ?

Je l'ai regardé taper « *McLean* ».

— Qu'est-ce que tu fabriques ? ai-je demandé.

Le cabinet du Dr Gregorin se trouvait à Promise Falls.

— Je veux voir quelles indications il donne pour McLean, Virginie.

— Qu'est-ce qu'on irait faire en Virginie ? C'est à des centaines de kilomètres. Le médecin est à dix minutes. Il nous faudrait la journée pour aller en Virginie.

— Je ne veux pas vraiment aller là-bas. Je n'ai pas de rendez-vous ou quoi. Je voulais juste voir s'il nous donnerait le meilleur itinéraire.

Il a examiné l'écran un moment de plus, visiblement contrarié.

— Très bien, a-t-il finalement déclaré. Je vais entrer les coordonnées du médecin. C'est 2654, Pennington, appartement 304.

— Tu n'as pas besoin de saisir le numéro d'appartement. On ne lui envoie rien par la poste. On va la voir en voiture.

Thomas a cessé d'examiner le GPS pour me regarder.

— Tu me prends pour un idiot ?

Venant de n'importe qui d'autre, la question aurait été sarcastique ou agressive. Mais le ton de Thomas laissait penser qu'il la posait littéralement.

— Non, ai-je répondu. Je regrette que tu l'aies perçu comme ça.

— Tu penses que je m'habille comme un idiot. J'ai bien vu. Tu te moquais de mon blouson. Et maintenant tu penses que je suis trop bête pour arriver à comprendre.

— Non... Bon, d'accord, le blouson est un peu voyant. Mais je ne

pense pas que tu sois idiot. Tu as l'air de savoir comment marchent ces choses presque intuitivement. Vas-y. Entre l'adresse du médecin.

Il s'est exécuté, puis il a attendu plusieurs secondes que le système de navigation fasse ses calculs.

— *Suivez l'itinéraire sélectionné*, a indiqué l'ordinateur de bord.

— C'est Maria, ai-je dit en engageant la voiture dans l'allée.

— Quoi ?

— C'est comme ça que j'appelle la dame dans mon tableau de bord : Maria.

— Ah bon. Pourquoi Maria ?

— Je ne sais pas. Maria est venue comme ça. Ce devrait peut-être être Gretchen, Heidi ou quelque chose qui sonne plus germanique, mais j'aime bien Maria.

Pendant qu'il scrutait l'écran, j'ai descendu l'allée et je me suis engagé sur la grand-route. À aucun moment il n'a quitté des yeux la carte numérique.

— On vient de passer Miller's Lane, a-t-il remarqué.

— Tu le saurais en regardant par la fenêtre... Est-ce que je peux te demander quelque chose ?

— À quel sujet ?

— À propos du jour où tu as trouvé papa. Ça ne t'ennuie pas d'en parler ?

Il a pointé le doigt sur l'écran.

— La ligne rouge, c'est la route que veut nous faire prendre la voiture ?

— C'est ça. Ça te dérange si je te pose une question sur le jour où tu as trouvé papa ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Avant ou après avoir poussé la tondeuse pour le dégager, est-ce que tu as touché aux commandes ?

— Comment ça ?

— Comme tourner la clé, ou relever les lames ?

— Non. Je ne sais même pas la conduire. Papa ne m'a jamais laissé m'en servir. Cet ordinateur se trompe.

Pendant tout ce temps, il n'avait pas quitté l'écran de navigation des yeux.

— Tu n'as donc touché à rien, ai-je insisté. Sur la tondeuse.

— C'est ça.

— Et quand l'ambulance est arrivée, ou la police. Aucun ambulancier n'y a touché ?

— Ils ne se sont occupés que de papa. Et à aucun moment je n'ai vu la police y toucher, mais je n'étais pas tout le temps là. Ils sont peut-être revenus plus tard.

— Mais on ne l'a pas bougé de toute la semaine. Il est resté près du ruisseau tout ce temps.

— Tu as entendu ce que j'ai dit ?

— À propos de quoi ?

— Ce truc se trompe.

Il continuait à fixer l'écran.

— Comment ça, il se trompe ?

— L'itinéraire. Il n'est pas bon.

— *Dans trois cents mètres, tournez à droite.*

— Maria se trompe, a dit Thomas.

— Vraiment ?

— Elle t'indique le mauvais chemin. Il y en a un plus rapide.

— Ça lui arrive. Elle a tendance à rester sur les routes principales. Et certaines des routes vraiment récentes, elle ne sait même pas qu'elles existent. Ne t'en fais pas pour ça. Considère Maria comme une conseillère. Tu peux suivre ses conseils ou non.

— Eh bien, elle ne devrait pas donner de conseils si elle ne sait pas ce qu'elle fait ! a-t-il dit en commençant à tripoter les boutons. Comment on lui dit qu'elle fait une erreur ?

— Ça, je n'en sais rien...

— *Dans cent mètres, tournez à droite.*

— Non ! a crié Thomas à l'écran. Si on suit la direction qu'elle propose, elle va nous emmener sur Saratoga Street. Je ne veux pas prendre Saratoga Street.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Je ne veux pas passer par là !

Il commençait à s'affoler.

— Dis-moi simplement par où tu veux passer. On peut dire à Maria d'aller se faire voir.

Thomas voulait rejoindre le centre en passant par Main Street, pas Saratoga. La distance était à peu près la même. J'ai fait la sourde oreille lorsque, au moment où nous dépassions Saratoga, Maria m'a imploré de faire demi-tour. Comme je persévérais dans la même

direction, elle a recalculé l'itinéraire pour, finalement, vouloir nous renvoyer vers Saratoga Street.

— Ferme-la, lui a intimé Thomas.

— *Dans trois cents mètres, tournez à gauche.*

— C'est invraisemblable, a dit Thomas, de plus en plus agité. Fais-la taire. Qu'elle s'arrête de parler.

Il a frappé le tableau de bord du plat de la main, comme mon père le faisait avec la télé, il y a des années, quand l'image se déréglait.

— Tu n'as qu'à annuler l'itinéraire. C'est ce bouton, là.

Thomas, qui avait si bien su saisir les données, s'est énervé maintenant qu'il s'agissait d'annuler ce qu'il avait programmé.

— *Tournez à droite.*

— Non ! On ne tourne pas ! a-t-il hurlé.

J'ai tendu le bras, tripoté les réglages et fait taire le GPS.

— C'est fini. Je l'ai éteint.

Thomas s'est laissé aller contre le siège en cuir et a pris de grandes inspirations. Pour finir, il s'est tourné vers moi.

— Tu devrais te débarrasser de cette voiture.

Une fois le divertissement du GPS épuisé, Thomas est devenu maussade et m'a demandé de faire demi-tour et de rentrer à la maison. Mais j'ai campé sur mes positions, en lui rappelant qu'il avait un rendez-vous et que nous devions nous y rendre.

Il a boudé.

Je me suis assis dans la salle d'attente pendant que mon frère était accueilli pour sa séance avec le Dr Grigorin. Une autre patiente attendait. Une jeune femme très maigre, vingt-cinq ou trente ans, avec de longs cheveux blonds en bataille qu'elle n'arrêtait pas d'enrouler autour de son index. Elle étudiait avec grand intérêt un point sur le mur, comme s'il y avait là une araignée qu'elle était la seule à voir.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. Comme j'avais un peu de temps, je suis sorti dans le couloir. J'ai pris mon portable, cherché un numéro en ligne, et tapoté sur l'écran pour appeler.

« Promise Falls Standard, a répondu une voix féminine enregistrée. Si vous connaissez le numéro de poste, composez-le maintenant. Pour accéder à l'annuaire, appuyez sur 2. »

J'ai suivi la procédure à grand-peine jusqu'à obtenir une tonalité.

« Julie McGill.

— Julie, bonjour. Ray Kilbride à l'appareil.

— Oh, bonjour, Ray. Comment ça va ?

— Oh, tu sais, on fait aller. Écoute, je tombe mal peut-être ?

— J'attends juste un autre appel, a dit Julie avec un débit de mitraillette. Je pensais que c'était le proviseur du lycée de Promise Falls qui appelait. J'essaye d'avoir des détails sur une petite explosion qui a eu lieu dans leur classe de chimie.

— Mon Dieu.

— Personne n'a été blessé. Mais ça aurait pu. Que puis-je faire pour toi ?

— D'abord, je voulais te remercier d'avoir assisté à l'enterrement de mon père. C'était vraiment gentil de ta part.

— Je t'en prie.

— Je me demandais, si tu avais deux secondes, si on pouvait

prendre un café vite fait pour que je puisse te poser deux ou trois questions à son sujet. Étant donné que c'est toi qui as écrit l'article pour le journal.

— C'était assez court. À peine plus long qu'un entrefilet. Je n'ai pas beaucoup de détails. »

Au ton de sa voix, il était clair qu'elle craignait de rater son coup de téléphone. J'étais sur le point de lui dire de laisser tomber, de m'excuser de lui avoir pris son temps, quand elle a ajouté :

« Mais oui, bien sûr. Pourquoi tu ne passerais pas vers seize heures, on irait se prendre une bière. Je te retrouve devant le journal.

— Oui, d'accord, ce serait...

— Faut que je te laisse. »

Elle a raccroché.

Je suis retourné dans la salle d'attente au moment où le médecin et Thomas sortaient du cabinet.

— Ne vous faites pas aussi rare, disait le Dr Grigorin. Il faut venir me voir plus souvent. C'est bien qu'on reste en contact.

— Alors, vous allez lui parler ? a dit Thomas en me montrant du doigt.

— Oui.

— Dites-lui d'arrêter de me dire quoi faire.

— Comptez sur moi.

Le Dr Grigorin, dont le prénom se trouvait être Laura, avait des cheveux d'un roux flamboyant qui seraient tombés sur ses épaules si elle ne les avait pas noués en chignon. Elle faisait dans les un mètre soixante en talons, lesquels devaient la grandir de sept bons centimètres. Au lieu du costume de médecin de rigueur, elle portait un chemisier rouge et une jupe droite noire qui lui arrivait juste sous le genou. Autant dire que cette jeune sexagénaire ne passait pas inaperçue.

— Monsieur Kilbride, m'a-t-elle dit. Si vous voulez bien entrer.

— Ray. Appelez-moi Ray.

Elle a demandé à Thomas de s'asseoir dans la salle d'attente pendant que nous discutons.

— Je suis censée vous prescrire quelque chose, a-t-elle dit en souriant et en me faisant signe de m'asseoir.

Plutôt que de prendre place derrière son bureau, elle a approché une chaise en face de moi et a croisé les jambes. Très jolies au

demeurant.

— Pour contrôler mon caractère dirigiste.

— C'est cela.

J'aimais son sourire. Ses dents de devant étaient très légèrement écartées.

— Comment vous le trouvez ? a-t-elle demandé.

— C'est difficile à dire. Je sais que la mort de notre père a dû le toucher, mais il ne le montre pas.

— Je vois bien qu'il est troublé, même s'il enfouit ses émotions.

— Sauf avec Maria.

— Qui est Maria ?

Je lui ai expliqué et elle a secoué la tête, amusée.

— Votre père s'inquiétait beaucoup de l'ampleur que prenait l'obsession de votre frère. Thomas m'a dit qu'il était plus raisonnable et qu'il avait regardé un film avec vous l'autre soir.

— Ce n'est pas vrai. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire quitter la maison pour venir ici aujourd'hui. Il ne voulait pas interrompre son *travail*.

— Il vous l'a expliqué ?

— J'ignorais qu'il y avait quelque chose à expliquer. Il aime explorer les villes du monde sur Internet. C'est son truc, ai-je dit avec un grand sourire. Bien qu'il m'ait dit l'autre jour qu'il me fallait une habilitation spéciale pour voir ce qu'il trafiquait.

— Thomas m'a donné le droit de vous dire ce qu'il faisait.

Je me suis un peu redressé sur ma chaise.

— Que voulez-vous dire ?

— Thomas croit qu'il travaille pour la CIA. En qualité de consultant.

— Excusez-moi, la *quoi* ? L'Agence centrale du renseignement ?

— C'est bien ça.

— Travailler comment ? Qu'est-ce qu'il fait... qu'est-ce qu'il *pense* faire pour eux ?

— C'est quelque peu compliqué, et tout ne colle pas tout à fait, un peu comme dans les rêves où plusieurs éléments se télescopent. D'abord, Thomas croit qu'il va y avoir un événement cataclysmique, une sorte d'implosion ou d'explosion, je ne sais plus trop, numérique ou électronique. Un bug informatique mondial peut-être, ou même quelque chose d'orchestré par une puissance étrangère – un virus

informatique ingénieux – qui paralysera tous les systèmes de collecte de renseignements de ce pays.

— Rien que ça.

— Quand cela se produira, la première chose à tomber en panne, ce seront les cartes en ligne. Elles disparaîtront instantanément. Pouf, envolées. Tous les gens de la communauté du renseignement qui en dépendent seront complètement désemparés, parce que des ordres venus d'en haut auront imposé d'économiser le papier...

Elle a dû remarquer mon étonnement car elle a souri.

— Eh oui, des économies de papier ! Voilà que les coupes budgétaires affectent même les délires à présent.

Elle a aussitôt pris un air un peu penaud, comme si elle avait dépassé une limite avec cette plaisanterie.

— Enfin, bref, l'important, c'est que le gouvernement n'aura plus aucune copie de ces cartes.

Ma surprise faisait place à la fascination. Connaissant Thomas comme je le connaissais, tout se tenait, même si c'était de façon bizarre.

— Et quand cela arrivera, a continué Laura, devinez vers qui va se tourner la CIA ?

— Laissez-moi deviner.

— Il sera capable de dessiner pour eux, de mémoire, tous les plans de toutes les grandes villes du monde. Il les a tous là.

Elle s'est tapoté la tempe avec l'index. Elle portait du vernis rouge.

— Mais attendez, ai-je objecté. Il y aurait encore de vieilles cartes un peu partout. Sur papier, dans les bibliothèques, chez les gens. Des millions d'atlas scolaires !

— Voilà que vous vous montrez logique, a rétorqué Laura Grigorin sur le ton de la réprimande. Dans la vision apocalyptique de votre frère, ces ressources ont déjà été détruites. Partout les bibliothèques s'en sont débarrassées pour passer au numérique. Chaque foyer a mis ses vieilles cartes avec les journaux dans la poubelle à recycler et se repose désormais uniquement sur l'ordinateur. C'est pour cela que la catastrophe va être aussi énorme. Le monde se retrouvera dépourvu de cartes, et Thomas sera la seule personne qui saura comment les reproduire. Et pas seulement les cartes, mais aussi l'aspect de chaque rue sans exception. Chaque devanture de magasin, chaque jardin, chaque carrefour.

J'ai secoué la tête.

— Alors il se prépare au cas où cela arriverait.

— Pas au cas où, a-t-elle corrigé. C'est imminent. C'est pour cette raison qu'il passe tout son temps dans sa chambre à parcourir le monde, mémorisant le plus de villes possible avant la catastrophe. J'ai eu un patient, il y a plusieurs années de cela, qui travaillait dans un journal à Buffalo et tous les soirs quand il rentrait chez lui, il emportait les différentes éditions de la journée parce qu'il était convaincu qu'un jour le journal tout entier brûlerait et qu'il serait le seul à en posséder les archives complètes... du moins pour la période où il y aurait travaillé.

— Incroyable.

— Dans sa maison, chaque couloir, chaque pièce, chaque surface était occupée par des journaux. Il fallait qu'il se faufille entre des piles de papier pour se déplacer.

— Ça fait penser à ces émissions sur les accumulateurs compulsifs.

— Ce qui est intéressant, c'est que le journal a bel et bien brûlé.

Je suis resté bouche bée.

— Vous plaisantez ?

Elle a fait non de la tête.

— Et ils ont retrouvé le bidon d'essence qui avait déclenché l'incendie au domicile du patient.

D'abord stupéfait, j'ai fini par éclater de rire.

— Vous n'êtes pas quand même pas en train d'insinuer que Thomas va bricoler un virus destructeur de cartes à l'échelle mondiale ? Parce que je pense que c'est un peu au-dessus de ses capacités.

— Si je vous ai parlé de l'autre histoire c'est uniquement pour vous montrer que l'obsession de votre frère, quoique peu banale, n'est pas tout à fait exceptionnelle. Juste différente dans ses nuances.

Une pensée venait de me traverser l'esprit.

— Mon Dieu, McLean.

— Quoi ?

— Ce n'est pas là que la CIA a son quartier général ? Thomas voulait programmer le GPS de ma voiture pour y aller, et puis il s'est ravisé. Peut-être parce que je n'avais pas encore l'autorisation, ai-je dit en riant. Maintenant qu'il vous laisse me raconter tout ça, je suppose que je l'ai.

— Votre frère vous fait confiance. C'est un atout. Les gens atteints de schizophrénie perdent souvent confiance en ceux qui leur sont le plus proches. Ils ont peur de tout le monde. Bon, comme je vous le disais, il y a différents éléments.

— Je vous écoute.

— En attendant, avant que l'incident qui détruira les cartes ne se produise, Thomas croit que la CIA va peut-être faire appel à lui pour autre chose. Par exemple, imaginons qu'ils aient un agent en danger à... je ne sais pas... Caracas ou ailleurs. Les méchants l'ont débusqué, il est en fuite, et il ne sait pas quelle direction prendre. Le CIA appellera Thomas pour lui demander un itinéraire d'évasion. Il sera en mesure de leur en fournir un plus vite que ne pourrait le faire un ordinateur.

Je me suis frotté le front, puis la nuque.

— Ça, il pourrait très bien en être capable.

— Thomas parle assez souvent de ces itinéraires d'évasion, d'être capable d'aider des gens pris au piège, des gens acculés d'une manière ou d'une autre.

J'ai secoué lentement la tête, en essayant de m'imaginer ce que ce serait d'être à la place de Thomas.

— Et les gouvernements pourraient aussi avoir besoin de lui en cas de catastrophe, a continué Grigorin. Naturelle ou non. Pensez à toutes les tornades que nous avons eues dernièrement, ou aux tremblements de terre à Christchurch, à Haïti, au tsunami au Japon. Des villes entières anéanties, disparues. Ou bien, Dieu nous en garde, un autre 11-Septembre. Les sauveteurs pourraient appeler Thomas, lui dire qu'ils se trouvent à tel ou tel carrefour, et lui pourrait leur dire ce qui se trouvait là, ce qu'ils doivent chercher.

— Rien d'autre ?

— On a plus ou moins fait le tour de la question, a dit le médecin avec un sourire un peu triste.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? ai-je demandé en posant mes mains à plat sur mes cuisses.

— Je ne suis pas sûre. Je comprends que, suite à la mort de votre père, certains changements dans le cadre de vie de Thomas vont peut-être se révéler nécessaires.

Je lui ai alors parlé de mes inquiétudes à l'idée qu'il vive seul dans la maison.

— Vos préoccupations sont légitimes, a-t-elle répondu. Il devrait vivre en ville, dans un environnement où l'on pourra veiller sur lui. Pas de façon répressive, juste quelqu'un qui fera attention à lui. Je vais vous recommander un endroit que vous pourriez aller voir.

— Vous pensez qu'il accepterait ?

Elle s'est adossée à sa chaise et a croisé les bras.

— À mon avis, si vous l'habituez progressivement à cette idée, pourquoi pas. Il aurait la possibilité de garder son ordinateur. De continuer son... hobby. Mais il est important que vous lui fassiez quitter la maison plus souvent. Emmenez-le faire un pique-nique. Voir un film. À l'épicerie. Au centre commercial. Plus il sortira de sa chambre, plus il sera à l'aise, et plus il sera facile de l'installer dans un nouvel environnement. J'imagine que vous ne souhaitez pas retourner dans la maison de votre père et vous occuper de votre frère à plein temps.

— Je... ne pensez pas que je ne me soucie pas de lui.

— Pas du tout. En fait, je ne suis pas sûre que cela soit la meilleure solution pour lui. On doit le rendre plus autonome. Votre père était plein de bonnes intentions, mais il a laissé votre frère devenir complètement dépendant. Il faisait tout pour lui. À bien des égards, il a alimenté l'obsession de votre frère en le dégageant de toute responsabilité.

— Papa devait penser que c'était plus facile de tout faire lui-même. Vous trouvez que Thomas va plus mal depuis que papa est mort ?

— Je l'ignore. Quand je lui ai demandé s'il entendait toujours des voix, ce qu'on associe souvent à la schizophrénie, il a dit que ça lui arrivait de temps en temps. Il parle à l'ancien président Bill Clinton, qui lui sert d'intermédiaire avec la CIA. Grâce aux médicaments, les voix ne sont guère plus qu'un murmure, et je ne souhaite pas augmenter sa dose. Il prend bien son traitement tous les jours, hein ? Vous l'avez vu ? L'olanzapine ?

— Oui.

— Une dose plus forte le rendrait léthargique. Cela pourrait aussi provoquer des vertiges, une prise de poids, une sécheresse de la bouche, un certain nombre de choses qui ne lui plairaient pas. Ce qu'on recherche, c'est un juste équilibre. Avec votre soutien, on peut continuer à gérer la situation de manière adéquate.

— Hier, il s'est mis dans tous ses états parce qu'il avait vu ce qu'il

pensait être un accrochage sans gravité à Boston. Il voulait que j'intervienne, que je prenne contact avec un conducteur anonyme qui s'était fait casser son phare il y a sans doute des mois de cela.

— Vous devez être patient. C'est facile de céder au découragement. Je pense, tout bien considéré, que Thomas est en bonne voie. Il a des problèmes et refuse de me parler de certains d'entre eux, mais...

— Quel genre de problèmes ? De quoi ne parle-t-il pas ?

— Eh bien, s'il en avait parlé, je le saurais. Je sais qu'il y a quelque chose qui remonte à son enfance et qui le hante, mais il ne s'est jamais confié.

J'ai pensé à ce malheureux trajet en voiture, quand Thomas s'était ouvert la tête contre la vitre. Je lui ai raconté l'histoire, en me demandant si elle l'avait déjà entendue.

— Il me l'a racontée, a-t-elle dit.

Ce n'était donc pas cela.

— Le point positif, a-t-elle poursuivi, c'est que Thomas ne jure que par vous. Il a apporté certaines de vos illustrations découpées dans des journaux pour me les montrer.

— Je l'ignorais.

— Je pense qu'il a toujours envié votre talent, être capable de prendre une image qui est dans votre tête et de la retranscrire sur le papier.

— C'est ce qu'il fait avec les cartes, ai-je fait remarquer.

— Vous avez des dons similaires, mais qui se manifestent de façons différentes.

— Vous parliez avec mon père quand il accompagnait Thomas ?

— Oui.

— Comment vous le trouviez ?

— Où est-ce que vous voulez en venir ?

— Je ne sais pas au juste. En parlant avec Harry Peyton, l'avocat qui s'occupe de la succession, et qui était également un ami de papa, je me suis demandé s'il n'était pas déprimé.

— Je ne suis pas en mesure de vous offrir une opinion sur le fait qu'il était ou non déprimé au sens médical. Je ne l'ai jamais traité. Par contre, il semblait... *las*. Je pense que s'occuper de votre frère, seul, l'épuisait.

— Il avait souscrit une assurance en cas de mort accidentelle, ai-je dit. Ça et le reste devraient suffire à mettre Thomas à l'abri du besoin,

du moins pour un certain temps.

Les yeux verts du Dr Grigorin étaient perçants.

— Êtes-vous en train de suggérer quelque chose, Ray ?

— Je ne sais pas, oublions ça, ai-je dit en agitant la main.

— Et vous ? Comment allez-vous ?

— Moi ? ai-je bredouillé, pris de court. Je vais très bien.

Nous en avons fini. Je me suis levé.

— Oh, a-t-elle dit. J'ai failli oublié. Je suis censée vous donner quelque chose pour traiter votre autoritarisme.

Elle a fouillé dans son bureau et en a sorti un flacon de médicament opaque, rempli de très grosses pilules aux couleurs éclatantes.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé alors qu'elle me mettait le flacon dans la main.

— Des M&M's.

Encore tout abasourdie d'avoir reconnu sa nouvelle conquête à la télévision, Allison allume son ordinateur portable pour effectuer quelques recherches.

Elle n'arrête pas de marmonner « Fils de pute ».

Morris Sawchuck, qui convoite la résidence du gouverneur, jouit déjà d'un grand pouvoir en tant que procureur général de l'État. (Nouveau « Fils de pute ».) Il a cinquante-sept ans, et Bridget est sa troisième femme. Il l'a épousée il y a trois ans, et c'est encore un sujet de commérage parmi les intellos de gauche, le fait qu'elle ait vingt et un ans de moins que lui, et soit jolie fille avec ça. Le bruit court qu'ils sont partis en vacances séparément, mais ça, Allison le sait déjà.

Sawchuck a rencontré sa première femme, Katherine Wolcott, alors qu'il était à Harvard. Ils se sont mariés peu après sa licence, et elle a travaillé comme secrétaire juridique pour le soutenir financièrement pendant qu'il poursuivait ses études à la faculté de droit. Cinq ans plus tard, il divorçait pour épouser Geraldine Kennedy (aucun lien avec *les* Kennedy, du moins pas suffisamment étroit pour susciter des invitations dans la propriété familiale de Hyannis Port, comme le laisse entendre un des articles qu'elle a dénichés).

Sawchuck n'a pas divorcé d'avec Geraldine. Elle s'est suicidée en 2001. Assise dans sa BMW, la porte du garage fermée et le moteur en marche, elle a laissé le monoxyde de carbone faire son office. D'après les différents articles, elle aurait fait de fréquents séjours à l'hôpital et aurait été diagnostiquée maniaco-dépressive. Il y a ces propos attribués à Katherine Wolcott, qu'elle nie avoir jamais tenus : « Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas fait pareil. Dieu sait que quand j'étais mariée à cet enfoiré infidèle, j'y ai pensé. »

Il y avait des rumeurs. Et de l'incompréhension. Katherine était belle, et Geraldine était également un canon. Pourquoi fallait-il que ce soient toujours les types mariés à des femmes superbes qui finissent par aller voir ailleurs ?

Sawchuck n'a jamais répondu à ces rumeurs. Il a observé une période de deuil convenable, s'est concentré sur son travail de

procureur. Il a beaucoup fait parler de lui en s'attaquant à des syndicalistes véreux, des mafieux russes, un réseau de pédopornographes. Au sujet de ces derniers, Sawchuck aurait déclaré que s'il trouvait le moyen de les faire pendre par les couilles sur Times Square, il le ferait. Cela lui a valu de marquer des points, même si, à en croire un expert, cette sortie lui coûterait le vote des pédopornographes.

Il fait l'objet de plusieurs menaces de mort. On raconte qu'il ne sort plus sans une arme sur lui.

Deux ans après la mort de Geraldine, il a été aperçu de temps à autre en compagnie d'un certain nombre de femmes différentes, et très séduisantes. Il a eu sa photo dans les journaux à des premières de théâtre, des œuvres de bienfaisance, des réunions politiques, en général avec chaque fois l'une d'elles à son bras. Certains commentateurs se sont inquiétés de ce que son goût pour la séduction puisse, à un moment ou à un autre, devenir un handicap politique. Tout le monde admire les Don Juans jusqu'à un certain point, mais ils possèdent trop de secrets susceptibles de remonter à la surface et de les mettre dans l'embarras. Comme ce vieux président du Conseil italien et son harem de strip-teaseuses, ce type qui fait de l'infidélité un véritable sport olympique. Ces mêmes experts affirmaient qu'avant de viser de plus hautes fonctions Sawchuck devrait s'assagir, ou du moins en donner l'impression.

Et puis Bridget a débarqué.

Un ancien mannequin, des cheveux noir de jais, un mètre quatre-vingts sans chaussures – Allison trouve qu'elles se ressemblent un peu –, qui travaille pour une prestigieuse société de relations publiques ayant des bureaux à SoHo, Londres, Paris et Hong Kong. Elle a organisé un jour un événement afin de collecter des fonds dans le but de construire un terrain de base-ball pour les enfants d'un quartier défavorisé – une des causes chères au procureur général –, et apparemment, ç'a été le grand amour dès le début. Une cour éclair, comme ils disent, s'en est suivie, et avant même qu'un de ces gamins pauvres ait le temps d'atteindre la première base, voilà qu'ils étaient fiancés. Deux mois plus tard, ils étaient mariés.

Ses recherches lui révèlent que Sawchuck a des amis puissants dans toute la classe politique, même si la majorité d'entre eux se situent à droite. Il connaît deux anciens vice-présidents, un républicain

et un démocrate, suffisamment bien pour les avoir à dîner chez lui chaque fois qu'ils sont de passage.

Oh, et il y a autre chose qui intéresse Allison tout particulièrement. Ce type est plein aux as.

Le montant estimé de sa fortune est de ceux qui vous laissent sur le cul. La plus grosse partie provient d'un héritage. On ne gagne pas autant d'argent en travaillant pour l'État, à moins d'être très, très corrompu, et rien ne donne à penser que Morris Sawchuck le soit, même si son plus proche ami et conseiller, Howard Talliman (surnommé Howard le Taliban), est connu pour avoir pris quelques raccourcis ici et là. Le père de Morris, Graham, avait été un très gros promoteur immobilier et possédait deux douzaines de gratte-ciel à Manhattan. À sa mort, Sawchuck avait hérité de l'affaire, à présent gérée de manière indépendante pour éviter toute allégation de conflit d'intérêt. Manifestement, ça ne lui déplait pas d'avoir des biens immobiliers et plus d'argent que n'importe qui peut même en rêver, mais ce qui le rend vraiment accro, c'est l'attention, l'influence et la médiatisation. Il a découvert que le meilleur moyen de les obtenir consistait à poursuivre sans relâche ceux qui enfreignent la loi. Tout le monde aime les justiciers.

Elle saute d'un site Internet à l'autre, trouvant toujours plus d'informations sur la fortune de Sawchuck. Des millions, c'est sûr, voire des milliards.

De quoi vous faire tourner la tête.

On dirait bien qu'elle va pouvoir obtenir de quoi rembourser Courtney et se payer aussi une nouvelle paire de Manolo Blahnik. Une fille a toujours besoin de nouvelles chaussures.

Elle arpente l'appartement pendant près d'une heure, répétant ce qu'elle va dire. Elle n'a pas envie que ça passe pour du chantage pur et simple. Ce qu'elle cherche en fait, c'est un prêt. Sauf que, contrairement à la plupart des prêts, elle rembourserait celui-ci à tempérament. Et que les échéances s'étaleraient sur, disons, les deux mille prochaines années. Bon, d'accord, c'est peut-être plus un cadeau qu'elle recherche. Mais est-ce si grave que ça ? Avec tout cet argent, ce ne doit pas être bien difficile de jeter quelques milliers de dollars dans sa direction ? Et Allison est capable de lui rendre la pareille. Ça ne fait aucun doute. Elle sait exactement comment s'y prendre pour

manifester sa reconnaissance. Et pas seulement en se mettant à genoux et en ouvrant la bouche.

Elle peut manifester sa gratitude en la gardant fermée, cette bouche. C'est sa façon à elle de dire merci.

Elle peut décider par exemple de ne pas aller au *Daily News*, ou au *Times*, ou au *Post*. Ou à l'une de ces émissions de télé comme *Dateline*.

Ce serait sympa de ne pas le faire, non ?

Parce que si ça sort, ce genre de truc, eh bien, ça ne va pas du tout aider Monsieur Je-veux-être-gouverneur.

Peut-être qu'elle n'aura même pas à aller jusque-là. Peut-être qu'elle ne sera pas obligée de parler des journaux ou des émissions de télé. Elle aura sûrement un chèque à la main quelques secondes après avoir prononcé ces mots : « Je sais qui tu es. »

Elle décroche son portable, commence à composer le numéro qu'on lui a donné, puis suspend son geste. Son cœur bat fort. Inventer des histoires pour soutirer de l'argent à sa mère est une chose.

Là, c'est différent.

Voilà ce qui arrive quand une fille quitte Dayton pour la grande ville.

« Allô ?

— C'est moi. C'est Allison.

— Quoi... Allison ?

— Oui, Allison. Tu te souviens de moi ?

— Bien sûr... Écoute, je ne peux vraiment pas parler, là.

— Il faut qu'on se voie.

— Tu tombes mal.

— J'ai vu les infos.

— Tu as... quoi ?

— Je n'avais aucune idée. Aucune idée de qui tu étais. Comment as-tu pu oublier de me parler d'un truc pareil ? D'abord, que tu étais quelqu'un de marié, et ensuite que...

— Écoute, Allison, je vais essayer de t'appeler d'ici une ou deux semaines. Il se passe beaucoup de choses en ce moment. Si tu as vu les infos, tu sais que ça commence à chauffer dans la campagne et... et... il y a d'autres problèmes. Une possible enquête sur...

— Tu te rappelles l'endroit de notre premier rendez-vous ?

— Oui, bien sûr.

— Sois là-bas à quinze heures. Avant qu'il y ait trop de monde, et tu seras toujours à l'heure pour le Lincoln Center, Broadway ou le dîner à mille dollars l'assiette où on t'attend ce soir.

— Je ne peux pas te retrouver. On ne peut pas... Je regrette vraiment, mais il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

— Quinze heures.

— Merde, de quoi s'agit-il à la fin ?

— Eh bien, je peux te rassurer sur un point. Je ne suis pas enceinte. »

À quatorze heures trente, Allison est déjà dans un bar de Gramercy Park, tout près de l'endroit où O. Henry a écrit son conte de Noël, *Le Cadeau des Rois mages*. Elle se débrouille pour occuper le même box qu'à leur premier rendez-vous. Rendez-vous ? S'agissait-il vraiment d'un rendez-vous ? Le mot « rendez-vous » n'implique-t-il pas une forme d'adhésion aux conventions sociales ? Une « rencontre clandestine », peut-être ? Quelle était cette expression démodée, déjà ? « Rendez-vous galant » ?

Elle commande un gin tonic tout en gardant un œil sur la porte. Elle continue à répéter ce qu'elle va dire, tout en se demandant pourquoi elle se donne tant de mal. En dépit de tout le temps qu'elle avait passé à se préparer avant de téléphoner pour organiser cette rencontre, finalement, une fois que la sonnerie a cessé et qu'on a décroché, elle a commencé par dire la première chose qui lui était passée par la tête. À improviser. Y compris cette réplique comme quoi elle n'était pas enceinte, laquelle était, elle doit l'admettre, vachement marrante.

À quinze heures tapantes, quelqu'un pousse la porte et aperçoit Allison dans le box.

Ce n'est pas Morris Sawchuck.

C'est sa femme, Bridget.

Elle ne ressemble pas à la Bridget qu'Allison a vue aux informations. Ses cheveux sont noués sous un foulard rouge et noir qu'Allison devine être un Hermès. Elle porte des lunettes de soleil qui lui mangent la moitié du visage.

Mais c'est bien elle. La petite femme sexy du procureur général. Qui entre en se pavanant sur ses talons de sept centimètres, les mains dans les poches de son trench. Elle fait tourner quelques têtes en

passant devant le bar. Mais on ne la reconnaît pas. Elle fait tourner les têtes de toute façon.

Bridget Sawchuck marche droit sur le box qu'occupe Allison, se glisse sur la banquette en cuir en face d'elle.

— On dirait une putain d'espionne, fait remarquer Allison avec un grand sourire.

— Je n'ai que quelques minutes. Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ?

— Comme je te l'ai dit au téléphone, il faut qu'on parle de certaines choses.

« Je ne veux pas que vous me preniez pour quelqu'un qui fait une fixation sur les titres, mais quel sera le mien ?

— Mince alors, je n'en sais rien. Je dois admettre que je n'y ai pas vraiment réfléchi. Vous avez des idées ?

— Directeur adjoint. Pas de toute l'Agence, mais de la division pour laquelle je travaille.

— Que diriez-vous de : directeur adjoint en cartologie.

— Cartologie ?

— J'ai dit ça comme ça. Je trouverai quelque chose de mieux. Et il faut aussi qu'on parle d'un bureau.

— Je n'aurai pas besoin d'un bureau, monsieur le Président. Je travaillerai de chez moi. J'aime travailler de chez moi. Mon frère vit avec moi à présent, et mon ordinateur est ici.

— Oui, mais n'oubliez pas, une fois que la catastrophe aura frappé, vous serez peut-être limité au papier et au crayon, ou au stylo. Ce virus rendra les ordinateurs obsolètes. Vous allez avoir besoin de grandes tables, de beaucoup d'espaces où étaler les cartes que vous dessinerez pour nous.

— Je pourrai les mettre sur la table de la cuisine et le plancher du salon.

— Ça n'ennuiera pas votre frère ?

— J'espère que non. Il est comme notre père. Toujours à vouloir m'imposer des choses que je n'ai pas envie de faire. Mon père, il me mettait très en colère parfois. Je vous ai parlé de ça ?

— Oui.

— Je m'en veux de ce qui lui est arrivé.

— Il n'a jamais compris l'importance de votre travail. Qu'en est-il de votre frère ? Est-ce qu'il fait obstacle à vos progrès ?

— Non. J'ai parlé de lui à mon médecin, et elle lui a donné des pilules. J'ai dit au médecin qu'elle pouvait lui parler de ce que je faisais.

— Vous pensez que c'était judicieux ?

— C'est mon frère. Je l'avais dit aussi à mon père. Et d'ailleurs, si

vous avez besoin de moi pour une urgence, je veux dire sur-le-champ, il va falloir qu'il sache ce que je fais. Il pourrait y avoir un autre tremblement de terre, ou un tsunami.

— Si vous estimez qu'on peut le mettre dans la confiance, alors très bien.

— Et vous êtes sûr que ça ne vous ennue pas que je communique avec vous directement ? Je vous ai toujours admiré. Au début, j'avais affaire au directeur de la CIA, Goldsmith, mais il a dû démissionner après tous les ennuis qu'il a eus et ensuite, vous n'êtes pas sans savoir qu'il s'est suicidé, alors j'ai trouvé ça logique de m'adresser à vous.

— Ça ne me dérange absolument pas.

— Tant mieux, B... Oh, vous savez ce que j'ai failli faire ? J'ai failli vous appeler Bill.

— Oh, il n'y a pas de mal. C'est comme ça que tout le monde m'appelle. Ne devenons-nous pas bons amis ?

— Oui, en effet. Je vous enverrai un autre rapport par mail, aujourd'hui. Faites bien attention à vous. »

Mon père n'avait pas peur de laisser Thomas tout seul, et moi non plus. Bien que mon frère ait un certain nombre d'idées étranges et d'habitudes bizarres, rien ne donnait à penser qu'il soit une menace pour quiconque ou pour lui-même. Il n'avait jamais manifesté de pulsions suicidaires, ni jamais attaqué personne. Mon père le laissait lorsqu'il allait en voiture à *Promise Falls* pour acheter à manger ou faire d'autres commissions. Ou bien encore, comme Harry me l'avait signalé, pour s'asseoir dans un petit restaurant, commander une tasse de café et regarder par la fenêtre.

J'avais laissé Thomas à la maison pendant les obsèques de papa quand il avait refusé d'y assister. Même si cela m'avait mis hors de moi, je savais qu'il ne risquait pas de s'attirer des ennuis pendant mon absence. Le seul avantage apparent au fait qu'il passait tout son temps dans sa chambre à poursuivre ses visites virtuelles, c'était qu'il ne faisait aucune bêtise. Que pouvait-il lui arriver à fixer ses écrans toute la journée, à part peut-être se fatiguer les yeux ou le poignet à force de manipuler la souris de façon répétée ?

Ainsi, plus tard cette après-midi-là, je n'ai pas hésité à lui dire que je sortais un moment.

— Je rapporterai le dîner.

— KFC, a-t-il dit en me tournant le dos, alors qu'il avançait dans une rue, en Bolivie ou en Belgique, ou allez savoir où.

— Je suis incapable de manger ces trucs, ai-je objecté. Je pensais passer prendre deux sandwiches.

— Pas d'olives noires, a-t-il dit sans quitter l'écran des yeux.

Un quart d'heure plus tard, j'ai garé l'Audi sur le parking du *Promise Falls Standard*. Il était seize heures passées de quelques minutes. Je craignais d'avoir fait attendre Julie McGill mais elle n'était pas là quand je suis entré dans le hall. J'aurais demandé à la personne chargée de l'accueil de la prévenir de mon arrivée s'il y avait eu quelqu'un, mais il y avait seulement un téléphone m'invitant à composer un des numéros de poste dont la liste était scotchée à côté.

J'étais en train de chercher son nom quand j'ai entendu une rafale

de petits bruits secs dans un escalier tout proche.

— Hé, a lancé Julie, je vois que tu as fait connaissance avec la réceptionniste.

D'après elle, l'endroit le plus proche où prendre une bière était le Grundy's, un nouveau bar qui n'existait pas quand j'étais parti pour Burlington. Ce qui signifiait qu'il pouvait quand même avoir plus de quinze ans. Elle portait des bottes noires, un jean, une chemise d'homme blanche à col boutonné et un vieux blouson en cuir noir. Une gigantesque besace noire, qui semblait pouvoir contenir au moins un marteau-piqueur et une dizaine de parpaings, était suspendue à son épaule, la faisant marcher légèrement de guingois. Ses cheveux noirs présentaient une demi-douzaine de mèches grises, et elles n'avaient pas l'air d'avoir été mises là exprès.

Nous nous sommes installés dans un box, et le sac de Julie a rendu un bruit sourd quand elle l'a laissé tomber à côté d'elle.

— Je me balade avec un tas de bricoles, a-t-elle dit.

Elle a levé la main pour faire signe à la serveuse, a attiré son attention et lui a souri :

— Salut, Bee, comme d'habitude pour moi et quelque chose pour le monsieur.

Bee m'a regardé.

— Je prendrai comme elle.

Alors que la serveuse s'éloignait, Julie s'est tourné vers moi :

— Encore une fois, toutes mes condoléances pour ton père. N'empêche que je suis contente de te voir. Ça faisait longtemps.

— Oui, ai-je acquiescé.

Quelque chose dans sa voix laissait entendre qu'il s'était passé des choses entre nous.

Son visage s'est éclairé d'un grand sourire.

— Tu ne te souviens pas ?

J'ai ouvert la bouche, mais rien n'en est sorti. J'ai souri et j'ai dit :

— J'allais essayer de m'en tirer au culot, mais je me suis ravisé. Tu ne m'as pas l'air du genre à te laisser baratiner facilement.

— La fête de Sadie Hawkins. Tu finissais le lycée. J'avais un an de moins. Ann Paltrow t'avait choisi comme cavalier, tu avais bu avant la soirée, où tu étais arrivé plutôt chargé. Vous vous êtes disputés et elle t'a plaqué, et c'est à ce moment-là que tu as commencé à me draguer. Il se trouve que j'avais descendu quelques bières moi-même et en deux

temps, trois mouvements, on s'est retrouvés à fricoter à l'arrière de la voiture de ton père. Ne me dis pas que tu as oublié ça ?

J'ai souri, la gorge un peu serrée.

— J'ai oublié ça.

— Alors je suppose que tu as aussi oublié que j'ai quitté la ville quelques mois après ça, et neuf mois plus tard...

— Nom de Dieu...

Elle a souri, puis elle m'a tapoté la main.

— Je te fais marcher. Pour la dernière partie, en tout cas. Je veux dire, j'ai vraiment quitté la ville, mais c'était parce qu'il fallait que je laisse cet endroit derrière moi. Je n'ai jamais pu trouver ma place ici. Toi aussi, tu avais toujours l'air un peu décalé, mais tu t'en sortais bien parce que – j'espère que tu ne vas pas te vexer –, tu étais une sorte de Monsieur la Vertu.

— Je suppose, ai-je concédé. Et toi... pas trop.

— J'avais mes moments.

— Il y a eu une période, je me rappelle, où, pendant les examens, quelqu'un n'arrêtait pas d'appeler les pompiers en disant que le lycée était en feu, ou qu'il y avait une bombe. On racontait que c'était toi.

Elle a pris un air impassible.

— Je ne sais absolument pas qui aurait pu faire une chose pareille. C'est totalement irresponsable... mais je comprendrais parfaitement que quelqu'un qui n'était pas tout à fait prêt à passer un examen difficile ait pu penser ne pas avoir d'autre choix que de recourir à des mesures extrêmes... Et ce n'est arrivé que deux fois.

— Merde, c'était toi, alors.

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat, a dit Julie. Mais ç'a été une raison de plus pour prendre le large.

— Moi-même, je ne me suis pas attardé beaucoup plus longtemps.

— Et nous voilà de retour tous les deux, a-t-elle constaté au moment où la serveuse nous apportait deux Corona. Toi, tu as une excuse au moins. Un décès dans ta famille.

— Ton excuse à toi, c'est quoi ?

— J'ai voyagé, j'ai travaillé dans plusieurs journaux de petites villes. À l'époque personne ne se souciait vraiment de savoir si tu avais un diplôme de journalisme, ce qui n'était pas mon cas. Quand j'ai postulé au *Los Angeles Times*, j'avais déjà beaucoup d'expérience. Et puis ils ont commencé à dégraisser, et je me suis retrouvée sans

travail. Tous les autres journaux réduisaient aussi la voilure, mais il s'est trouvé, malgré cette très mauvaise conjoncture, que la rédaction du *Standard* recrutait. Une femme s'était fait virer, et il y avait cet autre type, Harwood – mon Dieu, il en avait des problèmes, celui-là –, qui était parti refaire sa vie ailleurs, bonne chance à lui. Alors je suis revenue. Le journal n'a pas d'argent, c'est une vraie feuille de chou dirigée par une bande de branleurs, mais ça paie un dixième des factures en attendant de trouver mieux. Et crois-moi, je cherche.

J'ai ri.

— Quoi ?

— C'est le mot que tu as utilisé pour qualifier tes employeurs. Thomas dit que c'est comme ça que tu appelais les frères Landry.

C'était maintenant à son tour de faire un effort de mémoire.

— Mon Dieu, ces deux-là. Cons comme la lune. Je les traitais de *branleurs* ?

— La fois où ils s'en sont pris à Thomas. Tu t'es interposée et tu les as fait déguerpir. Je sais qu'il est probablement un peu tard pour le dire, mais merci.

— Mon Dieu, j'avais oublié cet épisode.

Elle a saisi sa Corona par le goulot, bu une très longue gorgée et s'est adossée contre le siège.

— Tu sais qu'ils sont morts tous les deux ?

— Non, sérieusement ?

— Ils étaient tous les deux bourrés, garés sur le côté d'une route dans un pick-up. Il y en avait un à l'arrière qui jetait quelque chose par-dessus la ridelle, l'autre a fait marche arrière, sans savoir qu'il était là, a entendu le choc, est descendu pour voir ce qui n'allait pas, mais en oubliant de mettre le frein à main. Il a commencé à courir après sa camionnette, et en trébuchant il s'est fait happer par la roue arrière. Je regrette vraiment que ça se soit passé avant mon arrivée. J'aurais adoré écrire l'article... Désolée, je m'égare. Tu voulais me parler de l'article que j'ai écrit sur ton père.

J'ai secoué la tête, ses excuses n'étaient pas nécessaires.

— Ce n'est pas grave. Oui, j'ai lu l'article, et je me demandais si tu en savais davantage.

— Pas vraiment.

— Sais-tu s'il y a eu une enquête quelconque après ?

— Oui, la procédure habituelle en cas de décès accidentel. Les faits

étaient plutôt limpides. Il n'y a pas eu d'investigation criminelle. J'avais écrit un petit article complémentaire, mais comme je n'apportais aucune révélation, il n'a même pas été publié. Je sais, quand c'est quelque chose qui vous arrive personnellement, c'est très important : les détails comptent. Mais pour le *Standard*, c'était l'histoire d'un jour, et une histoire mineure qui plus est. Ce jour-là, ça m'a comme qui dirait sauté aux yeux sur le registre de police, parce que je savais qui était Adam Kilbride, je savais qu'il était le père de Thomas et ton père à toi.

— Je n'aurais pas dû t'embêter avec ça.

— Ce n'est pas grave, a dit Julie. Ces trucs-là, enfin, tu le sais, c'est dur. Il y a quelque chose que je peux faire pour toi, pour Thomas ?

— Non, ce n'est... Oui, je veux dire, passe de temps en temps. Thomas serait content de te voir. Il est... Je suppose que tu sais qu'il est différent.

— Il l'a toujours été.

— Je pense qu'il l'est encore plus maintenant.

— Il était très branché cartes, s'est rappelée Julie en souriant. Il est toujours là-dedans ?

— Oui.

J'ai siroté ma Corona. Elle avait presque fini la sienne.

— Tu étais un peu bizarre toi-même, tu sais. Toujours à dessiner. Tu n'étais pas vraiment ce qu'on pourrait appeler un sportif.

— Je faisais du javelot, ai-je fait valoir, sur la défensive.

C'était vrai. Ç'a été peu près le seul sport, si on peut l'appeler ainsi, pour lequel je me suis donné à fond. Et j'étais drôlement doué. Pour ça, et pour les fléchettes, dans notre salle de jeux du sous-sol.

— Le javelot. Franchement. Un grand moment de corps-à-corps viril, a lâché Julie, ironique. Je vois que le dessin a fini par payer pourtant. Tes illustrations sont publiées dans le *LA Times* de temps à autre. Elles sont bonnes.

— Merci.

— Tu t'es marié en cours de route ?

— Non. J'ai bien failli une ou deux fois. Et toi ?

— J'ai vécu quelques mois avec un garçon qui compose de la musique de relaxation, tu sais, le genre de truc qu'ils passent quand tu te fais masser ? Avec des oiseaux et des ruisseaux qui gazouillent en fond sonore... Ça te détend. Il avait cet effet sur moi. Je suis

pratiquement tombée dans le coma avec lui. Ensuite j'ai eu une aventure avec un entraîneur de la NBA, un producteur de télé-réalité, et un type qui élevait des iguanes.

Elle s'est interrompue, l'air pensif.

— J'avais le chic pour attirer des gens à l'extérieur des frontières de la normalité. Mais bon, c'était la Californie. C'est peut-être une bonne chose que je sois revenue au bercail.

Un souvenir m'est tombé dessus, sorti de nulle part.

— Violets, ai-je dit.

— Quoi ?

J'ai agité un doigt dans sa direction.

— Tes sous-vêtements. Ils étaient violets.

— Ça me faisait un peu de peine, a dit Julie en souriant, de me dire que je ne t'avais laissé aucun souvenir.

Le lendemain, au petit déjeuner, j'ai dit à Thomas :

— Elle m'a bien plu, le Dr Grigorin.

— Oui, elle est bien, a-t-il répondu en prenant une banane dans la coupe à fruits. Elle t'a donné quoi comme genre de pilules ?

— Va savoir comment s'appellent tous ces médicaments.

Il a pelé sa banane à moitié.

— Elle te l'a dit ?

— Me dire quoi ?

— Ce que je faisais. Je lui ai dit que tu pouvais être mis au courant.

— Elle m'a dit.

— J'ai pensé qu'il était temps pour toi de savoir sur quoi je travaillais.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit toi-même ?

Il a croqué sa banane.

— Je me suis dit que, venant d'elle, tu le croirais. Parce qu'elle est médecin.

— Tu penses que le Dr Grigorin le croit ? lui ai-je demandé. Qu'est-ce que tu fais, déjà ? Tu mémorises des cartes et des plans de villes pour pouvoir aider des agents secrets en cavale ? Parce qu'un jour il n'y aura plus aucune carte et que toutes les informations seront stockées là-haut ?

J'ai tapoté mon index sur ma tempe en un geste évocateur.

Il a posé sa banane et ses paumes sur la table de la cuisine.

— Si elle n'y croyait pas, pourquoi poserait-elle autant de questions sur le sujet ? Si elle n'y croyait pas, elle balayerait la question d'un revers de main. Je suppose que tu ne crois pas à ce que je fais, a-t-il ajouté, déçu. J'avais tort de penser que le Dr Grigorin arriverait à te convaincre.

— Réfléchis, Thomas. Tu n'es rien de plus qu'un type qui vit dans une maison à l'extérieur de Promise Falls, dans le nord de l'État de New York. Tu n'as jamais travaillé dans les services de police ni pour aucune agence gouvernementale. Tu n'as pas les diplômes que

possèdent les experts en cartes, et...

— Cartographes.

— Quoi ?

— Une personne qui est experte dans l'élaboration et l'étude des cartes est un cartographe. Mais il n'y a pas vraiment de diplôme pour ça. On décroche sans doute un diplôme en géographie et on applique ce qu'on a appris en préparant ce diplôme quand on commence à travailler en tant que cartographe.

Il m'avait embrouillé un moment, mais je n'ai pas mis longtemps pour me remettre sur les rails.

— D'accord, donc, tu n'as pas de diplôme de géographie et tu n'as jamais travaillé en tant que cartographe.

— C'est exact, a concédé Thomas en hochant la tête.

— Mais tu crois que sans véritables qualifications ni relations avec les autorités, tu as attiré l'attention de la CIA, cette organisation ayant plusieurs milliards de dollars de budget et des agents partout dans le monde, et qu'ils veulent faire de toi le type qui s'occupe de leurs cartes.

Thomas a acquiescé de la tête.

— Je sais. C'est incroyable, n'est-ce pas ?

— En effet.

— J'ai une bonne mémoire, alors j'ai été choisi.

Je me suis penché en arrière sur ma chaise.

— Tu es l'*élu*.

— Voilà que tu te moques encore de moi.

— Pas du tout... Bon, d'accord, je suppose que c'est l'impression que je donne. Ce que j'essaie de faire, Thomas, c'est de te montrer combien tout cela est absurde. Le Dr Grigorin m'a même raconté que tu étais en contact avec Bill Clinton.

La veille au soir, devant sa porte entrouverte, je l'avais observé poursuivre une conversation avec un correspondant imaginaire. Le téléphone était raccroché, et il n'était pas à son clavier ni en train de regarder l'écran. Je l'avais entendu dire : « J'ai failli vous appeler Bill. »

— C'est vrai, mais tu peux encore l'appeler « monsieur le Président ». Les anciens Présidents, on les appelle encore comme ça.

— Je sais.

— Je ne veux plus en parler. Ces pilules que le docteur t'a

données, elles ne marchent pas. Je pensais qu'elles te rendraient plus tolérant et compréhensif. Mais tu es exactement comme papa.

Il a laissé sa banane entamée sur la table et s'est levé. En retournant dans sa chambre, il a claqué la porte.

Nous avions besoin de provisions. Je ne pouvais pas continuer à aller acheter des sandwiches et des pizzas. J'étais en train de faire le plein de surgelés au Price Chopper quand je suis tombé sur Len Prentice et sa femme, Marie. Len et mon père étaient restés amis après la retraite. Lui qui avait d'ordinaire un teint de papier mâché semblait avoir pris le soleil, dernièrement, même s'il avait perdu un peu de son bronzage depuis l'enterrement. Marie, en revanche, était pâle et paraissait épuisée. Depuis que je la connaissais, elle avait toujours eu des problèmes de santé. Je ne me rappelais plus de quoi il s'agissait au juste, mais je pensais que cela avait quelque chose à voir avec un syndrome de fatigue chronique. Je les connaissais tous les deux – pas bien, il est vrai – depuis près de trente ans. Ils avaient un fils, Matthew, qui avait à peu près mon âge, et avec qui j'avais un peu frayed quand j'étais adolescent. À présent il était comptable à Syracuse, marié, trois enfants.

— Hé, Ray, a lancé Len, qui poussait le chariot. (Marie était à la traîne derrière lui.) Comment vous allez, Thomas et toi ?

Avant que j'aie pu répondre, Marie a lancé :

— Ray, ça fait plaisir de te voir.

— Bonjour, leur ai-je dit. Ça va bien. On se débrouille. Je fais quelques provisions.

— C'était une belle cérémonie, a fait remarquer Marie avec sérieux.

Papa l'avait toujours appelée « Marie Soleil », mais jamais en sa présence. Malgré ses problèmes de santé, elle était perpétuellement joyeuse. Le pasteur aurait pu baisser son pantalon et faire des moulinets avec sa queue qu'elle aurait encore émis un commentaire sur les jolies fleurs.

— Oui. Merci encore d'être venus. Len, je voulais te demander l'autre jour si tu ne t'étais pas endormi sous une lampe à bronzer.

Marie m'a tapoté le bras en riant.

— Oh, toi, alors ! Len est rentré de vacances il y a deux semaines.

— Tu es parti où ? En Floride ?

Il a fait non de la tête, comme si ce n'était pas très important.

— En Thaïlande.

— Dis-lui comme c'était beau.

— Oh, ça oui ! Absolument remarquable. L'eau est d'un bleu lagon comme tu n'en as jamais vu. Tu es allé là-bas, Ray ?

— Jamais, mais j'ai entendu dire que c'était merveilleux. Tu n'es pas partie, Marie ?

— Je n'ai pas assez d'énergie pour voyager, a-t-elle soupiré. Pas aussi loin. Ça ne me déplaît pas de faire ma valise et de passer une semaine dans un lodge à deux heures de voiture, mais marcher en long et en large dans les aéroports, faire la queue à la douane, devoir enlever ses chaussures et les remettre. C'est trop pour moi. Mais ce n'est pas parce que je ne suis pas capable de bourlinguer partout dans le monde que Len ne devrait pas partir avec d'autres qui se sentent plus aptes que moi.

— Ray, a dit Len, j'avais l'intention de venir te voir avant que tu ne retournes à Burlington.

— Je ne sais pas trop quand ça se fera. Il faut que je m'occupe d'abord de Thomas. Je dois décider ce que je fais de la maison. Il ne peut pas y vivre tout seul.

— Oh, Seigneur, non, a renchéri Marie. Ce garçon a besoin qu'on s'occupe de lui.

J'ai senti ma nuque se hérissier, mais je n'ai pas montré mon agacement. Elle avait raison, Thomas avait besoin qu'on s'occupe de lui. Mais c'était un homme. Pas un garçon. Il ne méritait pas d'être traité comme un enfant. J'ai alors éprouvé un accès de culpabilité. J'avais probablement été trop dur avec lui quand je lui avais demandé des explications sur sa mission.

— Oui, c'est vrai. Mais je vais voir si j'arrive à le rendre un peu plus autonome.

J'avais réfléchi à la question. Ce n'était pas parce que mon frère croyait à des choses qui n'existaient pas qu'il ne pouvait pas apporter sa contribution au monde réel. Je voulais lui faire préparer ses propres repas, et qu'il donne un coup de main dans la maison. Si je commençais à lui donner des responsabilités, ça le pousserait peut-être à sortir de sa chambre pendant des intervalles plus longs. Ça l'impliquerait, sinon dans le monde extérieur, au moins dans le fonctionnement domestique.

— Bon, on va te laisser, a dit Len. Ça m’a fait plaisir de te voir.

— Je pense souvent passer vous voir avec quelque chose à manger, les garçons, a dit Marie. Ou vous aimeriez peut-être venir dîner à la maison ?

— C’est très gentil. J’en parlerai à Thomas.

Aucune chance, même si cela valait la peine d’essayer de le faire dîner à l’extérieur avec des gens qu’il connaissait. Un tout petit pas hors de la maison. Nous avons déjà réussi à aller voir la psychiatre sans incident majeur, si l’on ne tenait pas compte de sa prise de bec avec Maria.

— Thomas continue de mémoriser des cartes en prévision de l’attaque du gros virus informatique ? a demandé Len, une esquisse de sourire au coin des lèvres.

Ça m’a pris au dépourvu.

— Tu es au courant ?

— C’est ton père qui me l’a dit. Je suppose qu’il avait besoin d’en parler à quelqu’un.

Lentement, j’ai hoché la tête.

— Len, ne parle pas de ça, s’est interposée Marie. Ce ne sont pas tes affaires.

— Si, c’est Adam qui me l’a dit !

Marie a cligné les yeux.

— C’était un fardeau pour ton père, tu sais ? a ajouté Len.

C’était ce que tout le monde semblait me dire.

J’ai frappé doucement à la porte de Thomas et l’ai ouverte assez grande pour passer la tête.

— Je suis rentré.

Thomas voyageait en cliquant sur sa souris. Il me tournait le dos.

— Bien, a-t-il dit.

— Et c’est toi qui prépares le dîner.

Ça l’a fait se retourner.

— Quoi ?

— J’ai pensé que je te laisserais faire à dîner ce soir.

— Je ne fais jamais le dîner.

— Raison de plus pour commencer. J’ai des trucs surgelés. Ce sera simple.

— Pourquoi tu ne fais pas à dîner ? Papa faisait toujours le dîner.

— J'ai un boulot, moi aussi. Tu as le tien, j'ai le mien. J'ai des coups de fil à passer, et je vais peut-être devoir rapporter une partie de mes affaires de Burlington...

— Vermont.

— D'accord, de Burlington, Vermont, pour pouvoir travailler ici en attendant qu'on s'organise.

— « En attendant qu'on s'organise », a répété Thomas à voix basse.

— C'est ça. Je te montrerai. Comment on allume le four, tout ça. Mais il faudra que tu descendes vers dix-sept heures.

J'ai savouré l'expression abasourdie de Thomas au moment où j'ai refermé la porte.

Comme par un fait exprès, mon portable a sonné. C'était mon agent, Jeremy Chandler, qui s'occupait de moi depuis dix ans.

« J'ai trois trucs pour toi mais ce n'est pas comme si on te demandait de peindre le plafond de la chapelle Sixtine et que tu avais quarante ans pour le faire. Ce sont des magazines et un site Web, Ray, avec des délais. Des délais précis. Si tu ne peux pas faire le boulot, j'ai besoin de le savoir maintenant pour confier ça à d'autres artistes qui, sans être aussi talentueux que toi, sont manifestement bien plus affamés.

— Je te l'ai dit, je suis chez mon père.

— Ah oui, merde, j'avais oublié. Il est mort, c'est ça ?

— Oui, c'est exactement ce qu'il a fait.

— Bon, les obsèques et tout ça, c'est fini ?

— Oui.

— Alors quand est-ce que tu seras de retour dans ton atelier, exactement ?

— J'ai des choses à régler, Jeremy. Il se pourrait que j'aie à installer un atelier improvisé ici temporairement.

— Bonne idée. Autrement, je vais devoir prendre Tarlington pour ces illustrations.

— Mon Dieu, ce type peint avec ses pieds. Ses Obama ressemblent à Bill Cosby. Tous les Noirs qu'il dessine ressemblent à Bill Cosby.

— Écoute, si tu n'es pas capable de prendre ce boulot, tu ne critiques pas. Je t'ai dit que j'avais eu des nouvelles du clan Vachon ? »

Carlo Vachon, un parrain mafieux de Brooklyn assez connu, était sous le coup d'une flopée de mises en examen possibles, allant du

meurtre à des contraventions non payées. Un magazine de New York m'avait commandé un dessin de lui dans lequel j'avais exagéré toutes ses caractéristiques physiques, notamment son tour de taille, alors qu'il pointait une arme sur la statue de la Liberté. Dans ma version, elle avait les bras en l'air.

Je me suis mis à transpirer d'un coup.

« Bon sang. Il y a un contrat sur moi ?

— Non, non, rien de ce genre. Apparemment, il a adoré l'illustration et il veut acheter l'original. Ces types de la mafia, ils adorent qu'on parle d'eux, même quand ce n'est pas vraiment positif.

— Tu l'as, l'original ?

— Je l'ai.

— Envoie-le-lui. Gratuitement.

— C'est fait. Mais ce n'est même pas pour ça que j'appelle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un nouveau site est sur le point d'être lancé. Il a le soutien de gens très importants qui veulent concurrencer le *Huffington Post* en proposant quelque chose de différent, alors je leur ai dit : « Pourquoi pas un dessin animé politique, un peu comme ceux du site du *New Yorker* ? » Ça dure dix secondes, mais en fait, l'animation est réduite au minimum, on crée le mouvement en panotant sur l'image et...

— Je vois très bien. Tu as parlé de moi ?

— Je n'ai même pas eu à le faire. C'est eux qui m'ont contacté. La femme qui monte le truc, elle s'appelle Kathleen Ford. Elle dispose de soutiens financiers dont tu n'as même pas idée. Beaucoup d'argent des médias. Elle veut avoir un entretien avec toi le plus vite possible.

— D'accord, mais là, tout de suite, je... »

On a frappé à la porte d'entrée. D'un poing solide, résolu, un poing qui n'était pas là pour rigoler. Je n'avais pas entendu de voiture arriver, mais Jeremy avait toujours tendance à parler dans son téléphone comme s'il lui fallait couvrir le vacarme d'un 747.

« J'ai de la visite, ai-je dit.

— Ray, ce truc est *énorme*. Il faut que tu rencontres cette bonne femme. Il y a beaucoup d'argent à la clé.

— Je te rappelle. »

J'ai laissé le téléphone sur la table de la cuisine et je suis allé ouvrir la porte.

Ils étaient deux debout sur la véranda, une berline noire garée

derrière mon Audi, pour la bloquer, ai-je supposé, au cas où je déciderais de filer. Un homme et une femme, la quarantaine, tous les deux habillés dans un camaïeu de gris. Tailleur pour elle, costume pour lui, agrémenté d'une cravate étroite et sérieuse.

— Monsieur Kilbride ? a demandé la femme.

— Oui ?

— Je suis l'agent Parker, et voici l'agent Driscoll.

— Hein ?

— Du FBI, a-t-elle précisé sèchement.

Bridget Sawchuck pense que quitte à devoir discuter de sa situation avec l'ami le plus proche et le principal conseiller de son mari, Howard Talliman, autant le faire dans un lieu public. Il sera peut-être capable de résister à la tentation de l'étrangler s'il y a des témoins, quoiqu'elle ne soit pas sûre à cent pour cent que cela la sauverait. Elle l'invite à déjeuner à l'Union Square Café, où elle a réservé une table pour treize heures.

Talliman est le meilleur ami de Morris Sawchuck depuis toujours. Ils ont étudié à Harvard ensemble, se sont soûlés ensemble, ont exercé le droit ensemble, passé des vacances ensemble, ont sans doute probablement baisé ensemble au cours d'un voyage au Japon deux ans après la mort de Geraldine. Très tôt, Howard a commencé à travailler dans les coulisses des campagnes politiques – républicains, démocrates, ça n'avait pas d'importance. Seule la victoire comptait. Si un joueur de hockey pouvait passer des Rangers aux Bruins et écraser ses anciens coéquipiers, Talliman pouvait élaborer une stratégie pour n'importe quel parti disposé à payer son prix. Il n'avait jamais voulu être candidat. Petit et bedonnant, il reconnaît lui-même qu'il a le sex-appeal d'un nain de jardin, mais il sait pratiquer le jeu politique depuis le banc de touche et transformer les autres en vainqueurs.

« Tu peux aller aussi loin que tu veux, avait-il dit à Morris plus de dix ans auparavant. La seule chose qui te limite, c'est ta propre ambition. Si tu en as suffisamment, je te conduirai au sommet. Mais ton ascension devra être graduelle. Procureur inflexible, puis ministre de la Justice... Tu commences par tracer une ligne et tu vois où elle te mène. Et cette putain de ligne, c'est au sommet qu'elle te conduira. »

Howard touille la potion magique, et Morris la boit.

Ce dur labeur a fini par payer. Très gros. Morris va certainement ravir la résidence du gouverneur, et qui sait où il ira après ça ?

Aussi fier soit-il d'avoir fait de son meilleur ami une vedette politique, c'est de lui avoir trouvé une nouvelle, belle et jeune épouse pour se tenir à ses côtés pendant les discours de victoire qui le remplit vraiment d'orgueil. Il avait rencontré Bridget dans l'agence de

relations publiques à laquelle il avait fait appel pour le compte d'un autre client, un juge qui s'était retrouvé les couilles dans un étau après l'arrestation de son fils. Ce dernier dirigeait un laboratoire de production de méthamphétamine depuis la résidence d'été familiale dans le New Hampshire. Dès qu'il a vu Bridget, Howard a su qu'elle serait parfaite aux côtés de Morris dans tous ses déplacements de campagne à travers l'État de New York. Elle était sexy dans un style proche de Michelle Obama et de Jackie Kennedy. Sculpturale, avec un long cou, bien faite mais pas trop forte de poitrine. Une classe folle.

Howard, Bridget s'en rend compte à présent, les a manipulés, Morris et elle, sans même qu'ils le sachent à l'époque. Il avait fait appel à elle afin d'organiser cette soirée de charité pour le terrain de base-ball des gamins, les réunissant au même endroit et au même moment. Il avait fait les présentations, leur avait soufflé à l'oreille que chacun s'intéressait à l'autre.

Un Machiavel armé de l'arc de Cupidon, tel était Howard.

Néanmoins, il avait été bien inspiré. Moins d'une semaine plus tard, elle se retrouvait affalée sur la banquette de la limousine de Sawchuck, les ceintures s'étaient débouclées, les boutons-pressions avaient sauté, et elle s'était retrouvée avec la tête d'un futur gouverneur entre les jambes.

Elle avait aimé ça ; même si elle n'avait pas toujours été, à proprement parler, *exclusivement* hétérosexuelle. Mais bon, une fois qu'elle avait découvert le genre de vie qui l'attendait auprès de quelqu'un comme Morris Sawchuck, elle s'était imaginé qu'elle pourrait à l'avenir se contenter de jouer pour une seule équipe.

Finalement, cela n'avait pas été possible, mais elle n'avait commencé à entrevoir cette vérité qu'après son mariage.

Allison n'était pas sa première hors des sentiers de l'hétérosexualité, mais c'était la première avec qui elle avait fait une escapade de plusieurs jours. Elle n'avait pas pris ça au sérieux, et Allison non plus apparemment. Elle n'avait pas utilisé son véritable nom – elle avait fait en sorte qu'Allison ne voie jamais son passeport – et n'avait pas quitté ses énormes lunettes de soleil et son chapeau chaque fois qu'elles sortaient ensemble. En vérité, même si les gens repéraient son mari en public et lui demandaient même parfois un autographe, très peu de gens la reconnaissaient quand elle était seule. Bien sûr, les hommes la remarquaient, et les femmes aussi, pour toutes

sortes de raisons. Mais on ne la regardait pas de la tête aux pieds parce qu'elle était qui elle était, seulement pour ce qu'elle était : superbe.

Et à présent elle a des ennuis.

Elle jette un coup d'œil à la carte et, quand elle lève les yeux, Howard est devant elle.

— Bridget, dit-il en se penchant pour lui faire la bise sans lui toucher la joue. Tu as l'air délicieuse, comme toujours. On te mangerait à la petite cuiller.

— Et toi, tu as une mine splendide.

— Oh, arrête. Quand je suis passé devant le bar, j'ai entendu quelqu'un dire tout bas qu'il venait de voir Danny DeVito.

Bridget rit avec gêne tandis qu'Howard s'assied en face d'elle. Elle le voit sur son visage : il sait que quelque chose se trame. Il ne serait pas là où il est maintenant s'il n'était pas capable de lire dans les pensées des gens.

Même s'il n'avait jamais su lire dans les siennes. Pas quand il avait fait sa connaissance en tout cas. Autrement ils ne seraient pas là où ils sont maintenant, n'est-ce pas ?

— J'ai dans l'idée qu'on va avoir besoin d'un verre, dit-il. Tu prends quoi ?

— Euh, un blanc à l'eau de Seltz.

Howard arque les sourcils.

— Ça ne peut pas aller si mal que ça, alors. Un blanc à l'eau de Seltz ? C'est le genre de boisson auquel on recourt quand le *Times* est livré avec quinze minutes de retard.

Il se tourne sur sa chaise et capte l'attention d'un serveur.

— Madame va prendre un blanc-siphon. Un scotch sans eau pour moi. Alors, qu'est-ce qui te tracasse, Bridget ? J'imagine que tu ne m'as pas fait venir ici pour entamer une liaison. Franchement, je ne pense pas pouvoir caser ça dans mon emploi du temps.

Howard n'a jamais été marié, et s'il a une vie sentimentale – en dehors de sa passion pour les manigances politiques –, personne n'est au courant. Mais bon, tout le monde a ses secrets.

— Tu sais que je ne ferais jamais rien pour causer des ennuis à Morris, dit-elle, la gorge serrée.

— Ouh là !

— Je ne ferais jamais rien pour le mettre dans l'embarras. Jamais.

— Bien, voyons voir...

Il l'observe attentivement, comme s'il essayait de deviner combien Morris a dépensé pour ses boucles d'oreilles en diamants. S'il avait dit vingt mille dollars, il aurait eu raison, mais ce n'était pas à cela qu'il pensait. Ce qu'il avait en tête, c'était le genre de pétrin dans lequel Bridget s'était fourrée.

— C'est l'argent ou le cul, dit-il. Ou bien les deux. Il n'y a vraiment rien d'autre. Peu importe ce que tu as fait, on en reviendra à l'un ou à l'autre, ou au deux.

— C'est les deux, avoue-t-elle.

— Je vois. C'est si terrible que ça ?

Bridget baisse les yeux sur ses genoux, puis regarde à nouveau Howard.

— Oui, répond-elle en se reprenant. On me fait chanter, Howard.

— Bon, ça, c'est l'aspect pécuniaire. Et l'emprise que ton maître chanteur a sur toi, ce sera l'aspect sexuel. À moins, bien entendu, que j'aie tout faux, et que tu sois allée tuer quelqu'un.

— Je n'ai tué personne.

— Eh bien, reprend Howard, alors qu'on pose leurs boissons devant eux, réjouissons-nous. Encore que j'aie vu des gens rebondir après avoir été condamnés pour meurtre.

Il boit une gorgée de scotch et regarde le serveur qui s'en va. Bridget le soupçonne de s'amuser de la situation, parce qu'il n'aime rien tant que les problèmes. Mais si cela l'amuse, ça ne va pas durer longtemps.

— Et il y a pas de photos de toi où on te voit t'envoyer en l'air avec un bouc ou un truc de ce genre ?

— Non.

— Eh bien, tout le reste doit être du gâteau en comparaison ! Vas-y, accouche.

— J'ai eu une liaison.

Howard hoche la tête d'un air entendu, comme s'il s'attendait à cette réponse.

— On parle d'une liaison récente, quelque chose qui s'est passé après que Morris et toi avez contracté les liens sacrés du mariage ?

— Oui.

— C'est fini ? Cette liaison ?

— Oui.

— Je le connais ?

Elle marque un temps d'arrêt.

— Non.

Howard penche légèrement la tête.

— Cette hésitation était troublante, Bridget. Elle signifie que je le connais peut-être, et que tu mens, ou bien que tu réponds honnêtement mais d'une manière délibérément vague. Voyons si j'arrive à discerner quelle hypothèse est la bonne, dit-il en la transperçant du regard. Je pense que c'est la dernière.

Elle ne dit rien. Si elle avait pu prendre un peu de recul, ce qui était plutôt difficile pour elle à cet instant, elle aurait trouvé Howard fascinant à regarder.

Il garde les yeux rivés sur elle encore un instant, puis il brise le silence :

— Qui est cette fille ?

Il est proprement incroyable.

— Elle s'appelle Allison Fitch.

Howard bat rapidement des paupières. C'est ce qu'il fait quand il fouille dans sa base de données mentale.

— Tu as raison, je ne la connais pas. Tu sais, Bridget, tu aurais pu me dire, quand j'ai fait le nécessaire pour que Morris et toi vous rencontriez et quand je t'ai discrètement demandé s'il y avait quoi que soit de compromettant dans ton passé, que tu étais une brouteuse de gazon.

Assise avec raideur sur sa chaise, Bridget ne dit rien.

— As-tu fait savoir à cette Allison Fitch que tu étais la femme d'un futur gouverneur, l'actuel procureur général de l'État ?

— Non. Je lui ai donné un nom tout à fait différent. Mais elle m'a vue à la télévision, aux infos, pendant une sortie officielle avec Morris, et après ça, ce n'était pas bien difficile de faire le rapprochement.

Elle lui livre la version abrégée de l'histoire. Où elles se sont rencontrées, combien de fois elles se sont vues, leurs vacances ensemble.

Howard a un sourire sans joie.

— Bien, pas de photos avec un bouc, mais avec cette femme ? Est-ce qu'il y a des photos ? Des caméras cachées, ce genre de chose ? Un bouc, à la réflexion, pourrait être moins préjudiciable sur le plan politique.

Bridget plisse les yeux.

— Tu t'inquiètes du risque qu'elles représentent, ou tu veux juste que je t'en fasse une copie ?

— Alors elles existent ?

— Je ne pense pas. Allison ne m'en a jamais parlé. Je ne vois pas pourquoi elle m'aurait filmée. Elle ignorait, à ce moment-là, qui était mon mari.

— Dans ce cas, de quelle preuve dispose-t-elle ? Une stratégie possible consisterait à laisser passer l'orage. Ce serait sordide, mais on reste évasif, on nie, on laisse entendre que ce sont les adversaires de ton mari qui ont mis en scène toute la séquence. Pendant ce temps-là, on fouille dans son passé, on trouve quelque chose sur elle qui détruise sa crédibilité et, crois-moi, on trouvera un truc, même si on doit l'inventer, et au bout d'un moment, quand la presse aura fini de s'amuser avec ça, tout le monde se lassera et on continuera notre petit bonhomme de chemin comme s'il n'y avait jamais rien eu. En fait, en l'absence de preuve, je passe quelques coups de fil, la police ouvre une enquête, et en moins de deux, elle plonge pour extorsion de fonds. Je gère ça comme cet animateur de talk-show, quel est son nom déjà¹, celui avec les dents en avant, qu'un type faisait chanter en le menaçant de révéler au monde entier qu'il avait couché avec la moitié de son équipe. Il a mis les flics dans la confidence, ils ont monté un coup, et ce couillon de maître chanteur a fini en prison. La différence avec toi, c'est que tu vas soutenir mordicus que tu ne connais pas cette femme. Tu l'as peut-être croisée quelque part, en vacances, à une réception quelconque, mais tu ne sais absolument pas qui c'est. Quand on en aura fini avec elle, elle pourra dire qu'il neige en hiver, personne ne la croira.

— Il y a des messages, dit Bridget.

— Pardon ?

— Pas de photos, mais il y a des messages. Entre nous. Des enregistrements de conversations téléphoniques et des SMS.

— Et que disent ces messages, Bridget ? Quelle est leur nature ?

— Ils sont... Je suppose que le terme serait « salaces ».

— Et serais-tu l'auteur d'un de ces messages salaces ou ont-ils tous été écrits par Mlle Fitch ?

— Moitié, moitié, je dirais.

Howard se passe la langue sur les dents.

— Combien demande-t-elle, et qu'a-t-elle l'intention de faire au cas où tu ne satisferais pas à ses exigences ?

— Cent mille dollars. Ou elle balance tout au plus offrant.

— Je vois. Elle n'a pas beaucoup d'imagination, n'est-ce pas ?

— Pardon ?

— À sa place, j'aurais demandé au moins un million. Et comment peut-on savoir qu'elle ne va pas prendre l'argent et aller quand même monnayer son histoire ?

— Elle a dit qu'elle ne le ferait pas.

Howard se renverse sur sa chaise et écarte les bras.

— Ah, eh bien il n'y a pas lieu de s'inquiéter, alors !

— Je sais ce que tu te dis. Qu'elle va revenir à la charge, encore et encore, pour demander toujours plus d'argent.

— Je pense que c'est très probable, Bridget. Peut-être aussi qu'avec le degré de persuasion qui convient, elle pourra se contenter d'une somme raisonnable. Qu'elle acceptera ensuite de disparaître, et qu'on n'entendra plus jamais parler d'elle.

Bridget laisse échapper un soupir.

— Je savais que tu trouverais une solution. Tu es tellement... cool et serein pour ces choses-là.

— Tout ce qui compte, c'est d'éteindre les incendies, ma chère. Nous voulons étouffer celui-ci avant qu'il ne consume toute une forêt, c'est tout.

— Howard, je ne veux pas que Morris soit au courant. Je veux dire, Morris et moi avons été très francs l'un envers l'autre concernant nos... particularités, mais il est loin de se douter que j'ai vu quelqu'un d'autre depuis que nous sommes mariés. Tu ne vas pas lui dire, hein ?

Il secoue la tête et pose une main sur celle de Bridget.

— Quel but cela servirait-il ? Je vous aime trop tous les deux pour ça. Tu as un bel avenir devant toi si tu apprends à contrôler tes... pulsions.

— C'était un écart, dit-elle. Cela ne se produira plus jamais.

— Bien sûr que non, assure-t-il en continuant à lui tapoter la main, parce que je ne laisserai personne, je dis bien, personne, se mettre en travers du destin de Morris, et cela vaut pour toi. Alors, si ce genre de comportement venait à se répéter, je t'étranglerais personnellement avec ton propre soutien-gorge, je te couperais en petits morceaux, je les donnerais à bouffer aux écureuils de Central Park, et je trouverais

un moyen de mettre ça sur le dos de l'adversaire de ton mari. Est-ce clair ?

— Parfaitement.

1. Allusion au chantage dont a été victime David Letterman, le célèbre animateur du *Late Show*. (N.d.T.)

— Nous aimerions entrer pour vous parler, a dit l'agent du FBI Parker.

Ce n'était pas une question.

— De quoi s'agit-il ?

— On en discutera avec vous à l'intérieur.

J'ai demandé à voir leurs plaques, qu'ils m'ont tous les deux montrées rapidement, puis je leur ai fait signe d'entrer dans la maison. Je leur ai indiqué le canapé et les fauteuils du salon, mais ils ont préféré rester debout. Je les ai imités.

— Nous avons besoin de voir une pièce d'identité quelconque, a dit Driscoll.

— Il me faut un avocat, ou quoi ?

— Nous aimerions juste établir précisément à qui nous avons affaire, a expliqué Parker.

Je ne savais pas trop si je devais coopérer ou pas, mais dans le doute et craignant les conséquences si je me montrais désagréable, j'ai pris mon portefeuille et j'en ai extrait mon permis de conduire. Parker s'en est saisi.

— Vous êtes M. Kilbride ? a-t-elle demandé.

— C'est exact.

— Ray Kilbride.

— Oui.

— Vous n'endossez jamais une autre identité ? a-t-elle demandé.

Sa voix avait un ton accusateur. Me soupçonnait-elle vraiment de collectionner les noms d'emprunt ?

— Non, bien sûr que non.

— Que faites-vous dans la vie, monsieur Kilbride ?

— Je suis artiste. Illustrateur.

— Et quel genre de choses illustrez-vous au juste ?

Son ton laissait clairement entendre qu'elle pensait à de la bande dessinée porno.

— Mon travail est publié dans des journaux, des magazines, sur des sites Internet. J'ai eu un dessin dans le supplément littéraire du

Times l'autre semaine.

— Si vous travaillez pour des sites Internet, je suppose que vous effectuez une grande partie de votre travail sur ordinateur.

— Bien sûr.

— Et vous vivez et travaillez ici ?

— Je ne vis pas ici. Je vis à Burlington.

L'agent Driscoll est intervenu :

— À qui appartient cette maison, alors ?

— C'est celle de mon père, ai-je dit en m'éclaircissant la voix.
C'était la sienne.

— Ça veut dire quoi, ça ? a demandé l'agent Parker avec brusquerie.

— Ça veut dire qu'il est mort, ai-je répliqué en la regardant droit dans les yeux.

J'avais cru que cela la remettrait peut-être à sa place, même brièvement, mais elle est restée de marbre.

— Qu'est-il arrivé à votre père ?

— Il est mort dans un accident, derrière la maison, il y a quelques jours. Une tondeuse autoportée s'est renversée sur lui et l'a tué. Il s'appelait Adam Kilbride.

— Votre père possédait-il un ordinateur ? a demandé l'agent Driscoll.

J'ai secoué la tête, incapable de voir de quoi il pouvait bien être question. J'aurais dû avoir percuté à ce stade.

— Quoi ? Oui, il en avait un. Un portable.

L'agent Parker avait sorti son calepin.

— Quel jour est mort votre père ?

— Vendredi 4 mai.

Elle a donné un petit coup de coude à son collègue en lui montrant son calepin.

— Des messages ce jour-là, et depuis.

À présent je comprenais.

— Vous êtes Ray, et votre père s'appelait Adam, résume l'agent Parker. Y a-t-il un Thomas Kilbride qui habite ici ?

— Oui.

— Et quel est son lien de parenté avec vous ?

— C'est mon frère.

— Il est là ? a demandé Driscoll.

— Oui, ai-je répété. Il est là-haut.

J'étais déjà mal à l'aise, mais là, ma gêne a atteint un niveau assez exponentiel. Qu'avait bien pu fabriquer Thomas pour que le FBI nous tombe dessus ? Et comment allait-il réagir quand il apprendrait qu'ils étaient ici pour le voir ?

— Mon frère reste dans sa chambre la plus grande partie de la journée. Je ne sais pas ce que vous lui voulez, mais il est tout à fait inoffensif.

— Qu'est-ce qu'il fait dans sa chambre ? a demandé Parker.

— Il est sur son ordinateur.

— Il y passe beaucoup de temps, n'est-ce pas ?

— Écoutez, mon frère a certains problèmes psychiatriques. Il passe beaucoup de temps tout seul.

— Quel genre de problèmes psychiatriques ? a demandé Driscoll.

— Rien qui mérite qu'on s'en inquiète. Il a ses problèmes, mais il n'embête jamais personne. Il est très... docile, en fait.

— Mais il aime envoyer des mails, a fait remarquer Parker.

La situation ne s'améliorait pas.

— Quel genre de mails ?

— Vous surveillez les communications de votre frère ? a demandé Driscoll.

— Quoi ? Non. Je ne suis même pas au courant de ça. Je vous ai dit qu'il n'était pas très sociable.

— Savez-vous que Thomas Kilbride envoie régulièrement des mails à l'Agence centrale du renseignement ?

— Nom de Dieu !

— Et qu'un grand nombre de ces messages ont été adressés à l'ancien président Bill Clinton ?

J'ai senti mes entrailles se liquéfier.

— Dites-moi que ces messages n'étaient pas menaçants. Que vous n'êtes pas venus l'arrêter.

Les deux agents se sont consultés du regard et c'est Parker qui a pris la parole :

— Non, pas menaçants... mais préoccupants. Vous voulez bien lui demander de descendre ou devons-nous aller le chercher là-haut ?

J'ai secoué la tête.

— Attendez ici.

Je suis monté à l'étage et j'ai ouvert la porte de Thomas, sans

frapper.

— C'est trop tôt pour que je commence à préparer le dîner, a-t-il protesté. Laisse-moi tranquille.

— Il faut que tu descendes, Thomas.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as de la visite.

Je m'attendais à ce qu'il demande de qui il s'agissait, mais il s'est contenté d'un « Ah, bon ». Alors qu'il se dirigeait vers le couloir, je l'ai retenu doucement par le bras.

— Ce sont des gens du gouvernement, l'ai-je averti.

— Oh, c'est super.

— Thomas, ce n'est pas super. Quel genre de messages foireux as-tu envoyés à la CIA ?

— Des rapports provisoires, a-t-il dit avant de se faufiler devant moi pour gagner l'escalier.

Il est allé droit vers eux, la femme d'abord, puis Driscoll, en leur serrant la main.

— Je suis Thomas Kilbride. C'est un plaisir de vous rencontrer. Le Président ne m'a pas dit que vous passeriez me rendre visite.

— Le Président..., a relevé l'agent Parker.

— Enfin, l'ex-Président, a rectifié Thomas. Mais M. Clinton a dit qu'on pouvait encore l'appeler comme ça. Enfin, je n'ai sans doute pas besoin de vous le rappeler si c'est lui qui vous envoie.

— Pourquoi nous aurait-il envoyés ? a demandé Driscoll, impassible.

Pour la première fois, Thomas a eu l'air inquiet.

— Vous n'êtes pas de la CIA ?

— Non, a répondu Parker. L'agent Driscoll et moi sommes du FBI.

Thomas n'a pas été capable de masquer sa déception.

— Du FBI ? Moi qui pensais que vous étiez de la CIA. C'est avec eux que j'ai été en rapport.

Il m'a fait penser à un gamin qui ouvre un cadeau de Noël en pensant que c'est un jeu vidéo et qui découvre une paire de chaussettes.

— En fait, a précisé Parker, ils nous ont contactés. On leur donne un coup de main aujourd'hui.

— Est-ce que ça concerne mon lieu de travail ? Parce que j'aimerais pouvoir travailler depuis chez moi. Je n'ai pas envie d'aller

à Washington. Dis-leur, Ray. Je suis bien ici.

Driscoll est intervenu :

— Monsieur Kilbride, pourquoi ne pas nous asseoir ?

Les agents ont pris les deux fauteuils. Thomas et moi nous sommes assis sur le canapé en face d'eux, de l'autre côté de la table basse.

— Ne vous méprenez pas, a repris Thomas. Je n'avais pas l'intention de vous offenser. Le FBI aussi fait du bon boulot. Mais j'attendais la CIA.

— Eh bien, nous travaillons tous ensemble, a répondu Driscoll. Tous du même bord, pas vrai ?

Je décelais une très légère inflexion dans sa voix. Moins de mordant. Maintenant qu'ils avaient fait la connaissance de Thomas, ils pouvaient constater – du moins je l'espérais – qu'il ne représentait pas une menace.

— Vous avez écrit à la CIA au sujet d'une menace informatique a dit Parker, qui, elle, n'avait rien perdu de son agressivité.

— En fait, a rectifié Thomas, je m'en suis déjà expliqué dans mes messages à la CIA, et le Président Clinton et moi-même en avons discuté.

Tout récemment, ai-je pensé.

— Mais cela ne me dérange pas de me répéter. Je ne dispose à vrai dire d'aucune information précise sur le virus. C'est de la spéculation de ma part. Je ne sais même pas si ce sera un virus. Ce sera peut-être une éruption solaire, ou une sorte d'explosion nucléaire. Ça pourrait même être causé par un météore heurtant la Terre. Ce genre d'événement peut être très cataclysmique.

— Soit, a dit Parker. Quel que soit ledit événement, que va-t-il provoquer à votre avis ?

— Il va détruire tous les systèmes GPS et toutes les cartes stockées dans les ordinateurs. Les effacer comme ça, d'un coup.

Il a claqué des doigts, mais comme il n'avait jamais été très doué, ça n'a presque pas fait de bruit. Thomas a ensuite expliqué de quelle manière il aiderait le pays à traverser cette catastrophe, ayant mémorisé les rues de toutes les grandes villes du monde.

— Et, comme vous le savez, je me tiens prêt, au cas où un agent du gouvernement des États-Unis serait en fuite dans une zone métropolitaine, n'importe où dans le monde. Pour l'orienter. Localisation des rues, ruelles, des choses comme ça.

— Mmmh, a marmonné Parker. Thomas, vous n'essayeriez pas de produire vous-même une sorte de virus qui paralyserait les systèmes informatiques du gouvernement américain ?

— Non, a-t-il répondu, absolument pas offusqué. Je ne suis pas si fort que ça avec les ordinateurs. Enfin, je passe beaucoup de temps sur le mien...

Il a regardé dans ma direction, attendant peut-être que je fasse un commentaire.

— ... Je sais comment les allumer, écrire des mails et utiliser Whirl360 pour me déplacer, mais c'est à peu près tout. Je ne sais pas les démonter. Quand mon ordinateur doit être réparé, mon père l'apporte dans une boutique en ville... mais plus maintenant ; mon père est mort.

— On nous l'a dit. Navré, a compati Driscoll.

— C'est moi qui l'ai trouvé, a poursuivi Thomas. C'est la tondeuse qui l'a tué.

Il a dit cela sur un ton presque solennel, comme s'il tenait à ce que nos hôtes comprennent parfaitement ce qui s'était passé.

— Votre frère nous l'a dit, a ajouté Driscoll.

— Et qu'est-ce que vous attendez de la CIA ? a demandé Parker.

Thomas s'est un peu redressé.

— Je n'attends rien d'eux. C'est moi qui ai quelque chose à offrir. Je propose mes services. Vous devriez déjà le savoir si vous avez vu mes mails. Quand toutes les cartes informatisées planteront, je serai en mesure d'aider le gouvernement.

— Et comment, au juste, comptez-vous vous y prendre ?

Thomas m'a regardé, l'air de dire : *Ils sont crétins, ou quoi ?* et a laissé échapper un soupir.

— Parce que je les ai dans ma tête. Toutes les cartes. Toutes les rues. À quoi elles ressemblent (Il a lâché un *ts-ts* bien sonore pour signaler son irritation.) Quand tous les ordinateurs seront tombés en panne, je serai capable de dessiner les cartes, ou de servir de guide le cas échéant. Même si, à vrai dire, j'aimerais mieux travailler de chez moi. Je suis bien ici. Je pourrais orienter quelqu'un n'importe où dans le monde par téléphone, même en restant ici.

— Bien sûr, a dit Parker. Vous êtes en train de me dire que vous pouvez mémoriser à quoi ressemblent toutes les rues dans un tas de villes différentes rien qu'en les regardant sur Internet ?

Thomas a acquiescé de la tête. Le visage de Parker a pris une expression ironique.

— Très bien. Vous êtes déjà allé à Georgetown, Thomas ?

— Georgetown, Texas ? ou Georgetown, Kentucky ? ou Georgetown, Ontario ? ou Georgetown, Delaware ? ou...

— Georgetown, à Washington.

Thomas a hoché la tête. Il s'y attendait, étant donné qu'il avait affaire à des gens du FBI.

— Je ne suis jamais allé à Georgetown, Washington. En fait, je ne suis allé dans pratiquement aucune ville, de toute façon.

— Bon, disons que je me trouve à Georgetown, et que j'aimerais acheter un livre, et...

Thomas a fermé fort les yeux pendant un moment, puis il les a rouverts.

— Il y a une librairie Barnes & Noble, sur M Street NW, au niveau de Thomas Jefferson Street. Et si vous avez faim, il y a un restaurant vietnamien juste en face, même si je ne sais pas s'il est bon ou pas. Je n'ai jamais mangé vietnamien. Est-ce que c'est comme la cuisine chinoise ? J'aime bien la cuisine chinoise.

Pour la première fois, l'agent Parker a paru décontenancée. Elle a coulé un regard éloquent à son coéquipier. *Non, mais c'est quoi, ce type ?*

— Comme je sais que le gouvernement cherche à faire des économies ces temps-ci, il est important que vous sachiez que je ne cours pas après un gros salaire. Juste de quoi couvrir mes frais. Je n'ai pas un train de vie fastueux. Je propose mes services parce que j'estime que c'est une bonne chose à faire, en tant que citoyen.

— Thomas, l'agent Driscoll et moi-même aimerions voir où vous travaillez ?

— Bien sûr.

J'ai senti mes entrailles se contracter davantage tandis que je leur emboîtais le pas dans l'escalier. Parvenus à l'étage, les agents se sont arrêtés pour embrasser du regard le mur de cartes. Thomas n'a même pas pensé à les leur montrer quand il a ouvert la porte de sa chambre.

— Voilà mon poste de travail, a-t-il annoncé, et c'est aussi ici que je dors.

— Nom de nom, a marmonné Driscoll en embrassant la chambre du regard.

— Qu'est-ce que c'est ? a demandé Parker en désignant les trois écrans. L'un d'eux montrait un immeuble de bureaux dont les fenêtres étaient barrées par les lettres CIBC. Cela ressemblait à un établissement financier. Les deux autres écrans montraient la même rue, l'un vers le haut, l'autre vers le bas.

— Yonge Street, Toronto, a dit Thomas. Elle va du nord au sud depuis le lac Ontario, au niveau de Queen's Quay Boulevard. J'ai commencé à l'extrémité sud et je suis arrivé jusqu'à Bloor. C'est une très longue rue, alors au lieu d'aller jusqu'au bout, j'ai commencé à flâner dans les rues perpendiculaires.

— Combien de temps consacrez-vous à cette activité ? a demandé Parker.

— Je dors environ de une heure à neuf heures du matin, je prends des pauses pour les repas, et je me douche tous les matins, mais le reste du temps, je travaille. J'ai dû aller voir ma psychiatre hier, ce qui m'a fait perdre du temps, mais dites-leur, à la CIA, de ne pas s'inquiéter, je me rattraperai. Et je suis en train de perdre du temps, là, mais comme c'est en rapport avec mon travail, je suppose que ça va.

Les agents ont échangé un regard quand Thomas a prononcé le mot « psychiatre ».

— Montrez-nous ce que vous faites, a demandé Parker.

— D'accord.

Thomas s'est assis sur sa chaise, il s'est emparé de sa souris, puis il a déplacé le curseur dans la rue sur l'écran du milieu.

— Je continue à cliquer pour avancer dans la rue, et puis je peux maintenir le bouton enfoncé pour tourner à trois cent soixante degrés, comme ça, et voir toutes les boutiques et tous les magasins, mais en général on ne peut pas voir les gens distinctement et les plaques d'immatriculation sur les voitures et les camions sont floutées, mais on voit vraiment bien tout le reste.

— Pouvez-vous ouvrir votre programme de messagerie, Thomas ? a demandé Parker.

— Pas de problème.

Il a cliqué sur le petit timbre au bas de l'écran et ses mails se sont affichés. Sa boîte de réception – et je ne me rappelais pas en avoir vu de semblable auparavant – était vide.

— Vous supprimez vos messages tout de suite ? a demandé

Driscoll.

— Je n'en reçois aucun, a répondu Thomas. Je n'ai pas d'amis qui m'écrivent régulièrement. Parfois, je reçois des pubs. Comme celles pour, vous savez, pour rendre votre... votre machin plus gros, ou quoi. Celles-là, je les efface immédiatement.

Il était peut-être temps de soulever une objection. S'ils tenaient à fourrer leur nez dans les mails de mon frère, ils devaient avoir un mandat. Mais je craignais aussi que cela ne les alerte. Une fois qu'ils auraient vu ce que Thomas fabriquait, combien son passe-temps était innocent, leurs soupçons se dissiperaient certainement.

— Montrez-nous ce qu'il y a dans votre dossier des messages supprimés, a demandé Driscoll, qui, de toute évidence, avait besoin d'être convaincu.

— Celui-là, j'oublie toujours de le vider, a dit Thomas. Voilà.

Le dossier était, comme il l'avait dit, rempli de messages indésirables sur les méthodes d'agrandissement du pénis.

— Et maintenant le dossier des messages envoyés, a indiqué Parker.

Un clic de souris, et le dossier s'est affiché. Les messages emplissaient la totalité de l'écran. Des centaines et des centaines. Écrits par Thomas Kilbride.

Tous, sans exception, envoyés à la même adresse.

L'adresse électronique de l'Agence centrale du renseignement.

— Oh, bon Dieu, ai-je murmuré.

— J'aime informer tout le monde de ce que je fais, a commenté Thomas.

J'étais stupéfait. Les agents Parker et Driscoll, un peu moins. Après tout, c'était la raison de leur présence ici. Vu que ces mails avaient été envoyés à la CIA, je supposais qu'ils les avaient déjà vus.

Mais malgré ça, Driscoll s'est penché vers Thomas :

— Pourquoi n'ouvrirait-on pas deux ou trois de ces mails au hasard ?

— Que pensez-vous de celui-là ? a suggéré Thomas, le doigt pointé.

Il a cliqué sur un message qui, comme tous les autres, avait été envoyé à l'adresse électronique de la CIA, laquelle devait être accessible à n'importe qui sur Internet. Thomas avait écrit

«*whirl360maj* » dans la case Objet.

Le message était rédigé ainsi :

Cher ex-Président Clinton,

Aujourd'hui j'ai parcouru toutes les rues de Lisbonne et demain je vais m'attaquer à San Diego. Respectueusement,

s Kilbride

— Le suivant, a demandé Driscoll.

Cher ex-Président Clinton,

Los Angeles va prendre beaucoup plus de temps que je ne l'avais prévu, mais il faut s'y attendre, avec des villes dont la nature même est de s'étendre. San Francisco m'a donné moins de mal parce qu'elle est contenue par les montagnes. J'espère que tout va bien pour vous. Respectueusement,

Thomas Kilbride

— Ouvrons-en un dernier, a dit l'agent Driscoll.
Thomas a cliqué.

Cher ex-Président Clinton,

Comme je suis sûr que vous avez d'étroits rapports avec toutes les agences gouvernementales, pas uniquement la CIA, je vous prie de leur demander de commencer à s'intéresser à l'événement catastrophique qui nous attend. Il est pertinent de le faire maintenant parce qu'une fois qu'il se sera produit il sera beaucoup plus difficile d'y faire face. Comme les ordinateurs seront affectés, je veux vous donner un numéro de téléphone où vous pourrez me joindre, ainsi que mon adresse. Vous n'aurez qu'à m'appeler pour me dire de quelle carte vous avez besoin et je me mettrai immédiatement au travail.

Respectueusement,

Thomas Kilbride

Ses coordonnées suivaient. Je m'étais demandé jusqu'alors si le FBI était remonté des messages à cette maison grâce à une adresse IP ou autre, mais à l'évidence ce genre d'enquête de terrain high-tech n'avait pas été nécessaire.

— Thomas, a demandé l'agent Parker, vous n'avez jamais eu d'ennuis ?

Il a fait mine de réfléchir avant de répondre :

— Quels ennuis ?

Était-ce ce genre de sensation qu'on éprouvait quand on se noyait dans une voiture qui coulait ?

— Je ne sais pas, Thomas. Des ennuis avec la police.

— Non, je n'ai jamais eu aucun problème avec la police.

— Et en 1997 ? a demandé Driscoll.

Oh, non.

— Qu'est-ce qui s'est passé en 1997 ? a demandé Thomas.

— Il n'y a pas eu d'incident cette année-là ? Qui a nécessité l'intervention de la police ?

Thomas m'a regardé, j'ai donc pris la parole :

— Ce n'était rien. Je n'arrive pas à croire que vous ressortiez cette

histoire. La police n'a jamais porté aucune accusation.

— Vous voulez bien nous en parler, Thomas ? a demandé Parker.

— Ray, m'a glissé Thomas à voix basse, tu pourrais leur raconter ?
Je ne me rappelle pas tout.

— Quand nous... quand Thomas et mes parents vivaient en ville – j'avais quitté le nid à peu près à ce moment-là –, il y a eu un malentendu avec les voisins...

Parker et Driscoll attendaient la suite.

— Thomas avait retrouvé les plans cadastraux originaux de notre maison, vous savez, le genre de plans qu'on utilise quand on achète ou qu'on vend un bien immobilier. Les plans montraient l'implantation exacte de la maison sur le terrain. Et ils montraient les maisons de chaque côté de la nôtre et de l'autre côté de la rue.

— Ils étaient erronés, a déclaré Thomas.

Je l'ai regardé en souriant.

— Oui, Thomas pensait que ces plans étaient inexacts, alors il a voulu vérifier en établissant un plan de notre propriété et de celle des voisins. Il a pris un décamètre et...

— Je l'ai toujours, a dit Thomas. Vous voulez le voir ?

— Non, ça ira.

— Il a pris ce décamètre et a commencé à tout mesurer. La distance entre les maisons et le trottoir, la distance entre les maisons, leurs dimensions. Il n'avait prévenu personne. Il s'est juste mis à l'œuvre. Et le fait est qu'il avait raison. Certaines mesures du cadastre étaient très légèrement erronées, ce qui aurait été plutôt satisfaisant, si on n'avait pas fini par surprendre Thomas devant la fenêtre de la chambre de nos voisins, côté sud...

— Les Hitchens, a précisé Thomas.

— C'est exact. Au moment où Mme Hitchens était en train de s'habiller.

— Hmmm, a fait Parker.

— Elle était toute nue, a dit Thomas sur un ton neutre. Cette fenêtre était exactement à huit mètres cinquante du trottoir. Le cadastre la mettait à huit mètres soixante-quinze.

— Mme Hitchens a assez mal pris la chose. Elle a appelé la police. Mes parents ont réussi à les persuader, elle et la police, que les agissements de Thomas étaient parfaitement innocents, mais après ça, les voisins ne se sont jamais vraiment comportés de la même manière

avec mon frère. C'est devenu très inconfortable pour mes parents. C'est à ce moment-là qu'ils ont décidé de déménager.

— Le plan de masse de *cette* maison est parfaitement juste, a dit Thomas.

Parker et Driscoll ont échangé un nouveau regard. Le énième. Puis Parker s'est tournée vers Thomas :

— Pourquoi ne vous remettez-vous pas au travail, Thomas ? Nous allons laisser votre frère nous raccompagner à la porte.

— D'accord, a-t-il acquiescé en retournant à sa souris et à son clavier.

Quand nous sommes redescendus tous les trois, j'ai interrogé Parker :

— Et maintenant ?

— Nous allons faire notre rapport, a-t-elle répondu. Cette visite avait pour but d'évaluer la menace, monsieur Kilbride. Je ne crois pas que l'agent Driscoll en voie une, et je vais devoir me ranger à son opinion. Le gouvernement américain est contacté quotidiennement par de très nombreux... – et à ce moment-là, elle a marqué un temps d'arrêt pour choisir ses mots avec précaution – ... individus dont les interprétations du monde qui les entoure sont quelque peu singulières. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre eux ne représentent pas une menace réelle, ils sont inoffensifs, mais nous consacrons beaucoup de temps à traquer le un pour cent restant.

J'ai pris cela comme une bonne nouvelle, mais j'avais explosé mon compteur de stress. J'étais furieux après Thomas. Il fallait que je me montre indulgent envers lui, cela, je le savais, mais amener le FBI à notre porte ? Le sang qui courait dans mes veines était chargé d'électricité.

Parker a poursuivi :

— Votre frère doit se trouver d'autres passe-temps. S'il continue à communiquer avec des agences gouvernementales avec ses histoires d'effondrement des structures informatiques, on reviendra vous rendre visite. Et si ce n'est pas nous, ce sera quelqu'un d'autre.

— J'ai compris.

— Nous ne vivons plus dans le monde d'il y a vingt ans, a-t-elle rappelé. Personne ne prend ces choses à la légère. Regardez ce qui s'est passé à Tucson. Thomas a parlé d'un psychiatre. Est-ce qu'il voit quelqu'un régulièrement ?

— Oui.

Elle a à nouveau sorti son calepin.

— Son nom ?

Je n'avais aucune envie de le lui donner, mais combien de temps cela lui aurait-il pris pour le trouver elle-même ? Cinq minutes, dix, maximum ? Je devais me fier à Laura Grigorin pour présenter Thomas sous un jour favorable, ou simplement dire à ces deux-là d'aller se faire voir.

J'ai donné son nom à Parker. Cette dernière m'a salué, tandis que Driscoll se contentait d'un hochement de tête. Je les ai regardés depuis le porche tandis qu'ils remontaient l'allée dans leur voiture.

Ce que j'ai fait ensuite, je n'en suis pas fier.

Howard Talliman comprend pourquoi Bridget Sawchuck tenait à lui exposer les détails de son dilemme dans un lieu public. Non seulement cela lui permettait d'éviter une réaction trop explosive, mais il n'y avait rien de suspect à ce qu'ils soient vus ensemble. Il est parfaitement naturel pour Howard de retrouver la femme de son meilleur ami pour déjeuner. Il est autant son conseiller que celui de Morris.

Mais Howard ne veut pas être vu en compagnie d'Allison Fitch. Personne ne doit être au courant de cette rencontre.

Alors il réserve une suite à la journée au Roosevelt, à l'angle de Madison Avenue et de la 45^e Rue. Il veut une chambre avec un coin salon séparé. Allison pourrait trouver légèrement perturbant de partager avec un homme qu'elle n'a jamais vu un espace exigu dont un lit double constitue le meuble principal. Comme une invite. Bridget doit demander à Allison de la rejoindre à l'hôtel à quatorze heures afin de discuter de sa proposition. Allison ignore juste que c'est Howard qui se présentera au rendez-vous.

Il commande du café pour deux au service d'étage, avec pour instruction de l'apporter dix minutes avant l'arrivée prévue de la jeune femme. Il ne sait pas si elle est ponctuelle, mais quand cent mille dollars sont en jeu, on a une très bonne raison d'être à l'heure.

Les tasses et les soucoupes en porcelaine sont disposées sur la table basse, les cuillers en argent et les serviettes en lin blanc à côté, quand des petits coups secs se font entendre à la porte à l'heure exacte. Howard se lève du canapé où il était assis avec décontraction, jambes croisées. Il entrouvre la porte.

— Je suis désolée. J'ai frappé à la mauvaise...

— Mademoiselle Fitch, quel plaisir de vous rencontrer, dit-il, ouvrant la porte en grand et l'invitant à entrer d'un ample geste du bras. Vous êtes pile à l'heure.

Elle hésite, puis pénètre dans la pièce.

— Où est Bridget ? demande-t-elle.

— C'est moi qui vais représenter les intérêts de Bridget

aujourd'hui.

— Vous êtes qui ?

— Mon nom est Howard Talliman.

Il ne voyait pas l'intérêt d'utiliser un nom d'emprunt. Si cette femme avait fait des recherches en ligne sur Bridget et Morris, comme il en était persuadé, alors elle était certainement tombée sur son nom et sa photo à un moment ou à un autre.

— Je suis un ami de la famille, ajoute-t-il.

— Ah, ouais. Je sais qui vous êtes. Vous êtes du genre... vous êtes son directeur de campagne ou un truc comme ça.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir ? J'ai commandé du café.

Tout en se dirigeant vers le canapé, Allison embrasse la pièce du regard.

— Où est le lit ? demande-t-elle. Enfin, c'est pas que... je n'ai jamais vu de chambre d'hôtel où il n'y ait pas de lit.

Howard montre du doigt une porte fermée.

— La chambre est là-derrrière.

Allison est impressionnée.

— Une chambre séparée ?

— Oui.

— Je peux la voir ? demande-t-elle en désignant la porte fermée d'un mouvement de tête.

— Je vous en prie.

Elle ouvre la porte et lâche un sifflement.

— Waouh ! (Elle revient vers le canapé et s'assied.) Ça coûte combien, une chambre comme ça, pour la journée ?

— Nous ne sommes pas vraiment ici pour discuter de cette question.

— C'est juste que si Bridget peut se payer une chambre comme ça juste pour que vous et moi on ait une petite conversation, je vise peut-être trop bas.

Howard s'est déjà fait la réflexion que sa demande de cent mille dollars manquait d'ambition, mais il préfère ne rien dire. Il soulève la cafetière en argent.

— Puis-je remplir votre tasse ?

— Ouais, bien sûr.

Une volute de fumée s'échappe des tasses quand il verse le café. Allison ajoute de la crème et du sucre dans le sien, Howard, lui, le

prend noir. Il se cale confortablement dans son fauteuil, soucoupe dans une main, tasse dans l'autre.

— Bien, mademoiselle Fitch, vous avez assurément semé la pagaille.

— Ouais, enfin, je ne sais pas ce que vous a raconté Bridget exactement.

— Elle m'en a dit suffisamment. Que vous étiez toutes les deux devenues amies, des amies très spéciales, que vous aviez passé quelques jours ensemble à la Barbade, et que vous aviez appris ultérieurement qu'elle était l'épouse de Morris Sawchuck.

— C'est à peu près ça.

Elle boit une gorgée de café, fait la grimace, y ajoute une nouvelle cuillerée de sucre et remue.

— Et une fois que vous avez découvert cela, vous avez vu là une belle opportunité.

Allison Fitch rougit.

— Je ne sais pas si j'appellerais ça comme ça.

— Vous appelleriez ça comment ?

— Je suppose... je suppose que j'appellerais ça « rendre un service à Bridget ».

Howard hausse brièvement ses sourcils broussailleux.

— Expliquez-moi ça.

— Eh bien, je me suis dit qu'elle ne voudrait pas qu'on sache que nous deux... vous savez... on avait eu une histoire ensemble, et je lui offrais une solution pour que ça n'arrive pas.

— Je vois, acquiesce Howard avec un hochement de tête. Vous avez très bon cœur, c'est ça ? Comment au juste comptiez-vous vous y prendre pour faire en sorte que ces informations ne soient pas divulguées ?

Elle plisse les yeux.

— Vous êtes un sacré connard de fils de pute.

— Je suis beaucoup de choses, mademoiselle Fitch.

— Écoutez, vous connaissez déjà la réponse. Je lui ai dit que j'avais pas mal de problèmes de trésorerie ces derniers temps et que si elle pouvait me dépanner, je ferais en sorte que rien ne sorte à son sujet, rien qui puisse anéantir les chances de son mari de devenir gouverneur, Président, chef de chœur, ou tout ce qu'il voudra devenir quand il sera grand. Je veux dire, si on apprenait que sa femme

couche avec quelqu'un d'autre que lui, déjà ça craindrait pas mal, mais avec une autre *femme* ? Tous ses partisans qui quand ils ne claquent pas cinq cents dollars le couvert à un dîner de collecte de fonds pour sa campagne dépensent des millions pour lutter contre le mariage homosexuel vont adorer. Enfin, allez, c'est quoi, cent mille dollars, pour elle et son mari ? C'est genre, quoi ? Un déjeuner ? Une petite virée chez Gucci ou Louis Vuitton ? C'est rien pour eux. J'aurais pu demander bien plus.

Howard Talliman sourit.

— Comment savez-vous que la police n'est pas en train d'écouter cette conversation dans la chambre d'à côté ? Comment savez-vous qu'ils ne vont pas débouler ici et vous arrêter pour extorsion de fonds et chantage ?

Allison se crispe. Il voit dans ses yeux que, l'espace d'une seconde, elle s'attend effectivement à ce que ça arrive. Mais elle se détend presque aussitôt.

— Je ne pense pas que vous feriez ça. Parce que alors tout sortirait. Tout le monde saurait que la femme du gouverneur a une liaison homosexuelle.

— Vous pensez être en mesure de survivre à ce genre de publicité ?

— Bien sûr.

— Comment croyez-vous que votre mère, à Dayton, prendrait la chose ?

Le coup porte. On peut pratiquement entendre un *gloups*. Maintenant, elle sait qu'il a mené sa petite enquête. Mais elle retrouve son calme.

— Maman a des doutes depuis des années.

— Vous ne lui avez pas dit ?

— Non. Mais qu'elle l'apprenne par la presse m'éviterait une conversation pénible, j'imagine. La vraie question, c'est si Bridget et son mari pourraient y survivre.

— Ils nieraient, tout simplement, affirme Howard. Votre parole contre la leur. Elle est mariée à un procureur général et vous, ma chère, vous êtes serveuse.

— Une serveuse qui a des preuves.

Il voulait voir si elle jouerait cette carte. Les SMS. Les conversations enregistrées.

— Des preuves. Et de quelles preuves pourrait-il s'agir ?

— Nous avons eu beaucoup de conversations. Le genre de conversations dont il reste des traces.

— Votre téléphone.

Elle fait oui de la tête.

— Voyons voir ça, prouvez-le-moi, dit-il.

— Vous me prenez pour une idiote ? Comme si j'allais vous le donner.

— Si vous voulez les cent mille dollars, il faudra donner votre téléphone au moment de la livraison pour que je puisse m'assurer que ces messages ont été effacés.

Allison semble réfléchir à cette question, comme si elle craignait de perdre son ascendant.

— Je suppose que c'est faisable.

Howard pose sa tasse et sa soucoupe sur la table et s'éclaircit la voix.

— Et quelle assurance a Bridget que vous ne reviendrez pas lui réclamer davantage d'argent ?

— Il faudra me croire sur parole, déclare Allison en esquissant un sourire malicieux.

— Oui, je devrai m'en contenter, reconnaît Howard en se donnant une tape sur les genoux. Eh bien, merci infiniment d'être passée. Nous vous contacterons.

À croire qu'il s'agit d'une audition.

— Vous n'avez pas mon argent ?

— Pas pour le moment, dit Howard en se levant. Vous vous attendiez peut-être à ce que Bridget l'apporte aujourd'hui, mais je voulais d'abord me faire une idée de la situation. Rassembler une somme pareille va prendre du temps. Je présume que vous ne vous attendiez pas à ce que je vous fasse un chèque.

Elle se lève, soudain embarrassée.

— Non, bien sûr que non, est-ce que tout sera en liquide ?

— Vous conviendrez avec moi, je pense, qu'il est préférable de ne laisser aucune trace de cette transaction.

— Mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire de tout cet argent ?

— Je vous suggère de louer un coffre de dépôt et d'effectuer des retraits en fonction de vos besoins.

Elle a une étincelle dans le regard. Elle imagine déjà tout cet

argent, la masse que représentent cent mille dollars.

— OK, OK, je peux faire ça. Où est-ce que ça se loue, ces coffres, là ?

Howard soupire.

— J'essayerais une banque.

— Vous me contacterez quand vous aurez l'argent ?

— Absolument.

Howard anticipe. Quels seraient les dégâts si cela s'ébruitait ? En supposant qu'elle aille effectivement voir la presse ? Comme il l'a dit à Bridget, il est persuadé qu'ils pourront trouver suffisamment de choses sur cette femme pour la discréditer. Ils la décrédibiliseront aux yeux du public. Ça pourrait s'avérer difficile, c'est sûr. Mais enfin, ce n'est pas Bridget qui se présente à une élection. Si ce scandale doit finir par la détruire, tant pis. Morris pourra probablement y survivre, même si cela implique de couper les ponts avec Bridget. Il se pourrait même que tout cela lui vaille quelque sympathie, une fois la tempête médiatique retombée. Liaisons extraconjugales, robe bleue tachée, galipettes avec des femmes de chambre : la liste des scandales dont les hommes politiques semblaient capables de se relever était plutôt longue.

Mais si on lui donne ses cent mille dollars... de quoi ça aura l'air si cela s'ébruite quand même ? Howard réfléchit à toute vitesse. Il y a un moyen de jouer le coup. Il portera le chapeau, dira qu'il a fait ça pour éviter à son ami et à sa femme douleur et embarras. Il démissionnera de son poste de conseiller s'il le faut, du moins publiquement, et continuera à tirer les ficelles dans la coulisse.

N'empêche que ce sera un beau merdier si ça sort. Un merdier surmontable, mais qui reculera légèrement le calendrier. Ils ont déjà dû ralentir un peu les choses à cause de leur autre problème, de crainte que le truc ne leur explose à la figure, mais la situation paraît se décanter de jour en jour. Quant à cette jeune femme, elle disparaîtra peut-être, peut-être seulement, une fois qu'elle aura eu son argent.

Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire...

C'est ce moment-là, qu'Allison Fitch dit :

— Essayez pas de m'avoir, parce que vous savez, je sais des trucs.

— Je vous demande pardon ? demande Howard en clignant les yeux.

Elle est debout à présent, et se dirige vers la porte.

— Maintenant que je sais qui est Bridget, à qui elle est mariée, ça me revient, des trucs que j'ai vus, des trucs que j'ai entendus, ça commence à faire sens.

Howard réprime un frisson.

— De quoi parlez-vous exactement ?

Ses dernières paroles avant de disparaître dans le couloir sont les suivantes :

— Fournissez-moi les cent mille dollars et vous n'aurez pas à vous en faire.

Howard a les yeux rivés sur la porte qui se ferme.

Il va falloir qu'il ait une autre petite conversation avec Bridget. Mais avant cela, il passerait un coup de fil à Lewis. Chaque fois que la situation semblait sur le point de dégénérer, il appelait Lewis.

Quand je suis entré dans sa chambre, Thomas est resté les yeux fixés sur son écran sans se retourner.

— Je les ai trouvés sympas, a-t-il dit, mais ils auraient dû envoyer la CIA.

Je me suis approché de son bureau encombré de cartes et d'ordinateurs et me suis agenouillé. Ensuite, j'ai tendu le bras pour attraper le cordon du bloc multiprises relié à la prise murale. Et je l'ai arraché d'un coup sec. Le ronronnement léger de l'ordinateur a cessé immédiatement avec un *pop* à peine audible.

— Hé ! a protesté Thomas.

Puis j'ai allongé le bras de quelques centimètres encore pour débrancher la ligne téléphonique. Thomas regardait fixement, abasourdi, les écrans soudain noirs.

— Allume-les ! a-t-il crié. Rallume-les !

J'ai crié à mon tour, plus fort.

— Qu'est-ce que tu avais dans la tête ? Tu peux me le dire ? Qu'est-ce que tu avais dans la tête, bordel de merde ? Contacter la CIA ? Leur envoyer des mails ? Tu es malade ou quoi ?

Je savais que je n'aurais pas dû dire ça, mais c'était plus fort que moi.

— Bon Dieu, j'y crois pas. Le FBI ! Le FBI à notre porte ! Tu as de la chance qu'ils ne t'aient pas arrêté, Thomas. Ou nous deux ! Je n'en reviens pas qu'ils soient repartis d'ici sans au moins emporter ton ordinateur. Dieu merci, tu n'as menacé personne. Est-ce que tu as la moindre idée de ce à quoi ressemble le monde aujourd'hui ? Tu te mets à envoyer des mails à des agences gouvernementales en leur racontant qu'un cataclysme se profile à l'horizon. Tu imagines le nombre de sonnettes d'alarme que ça peut déclencher ?

— Rebranche-le, Ray !

Il s'était levé de sa chaise à présent et, à genoux, il tentait de récupérer le cordon de la multiprise.

Je l'ai saisi par les épaules pour l'en empêcher.

— Non ! Cette fois c'est trop. J'en ai ma claque. Ça suffit !

Mais Thomas a recommencé à avancer. Je l'ai pris par les jambes et l'ai tiré de sous la table où il s'était glissé.

— Je te déteste, a-t-il crié.

Des larmes coulaient sur ses joues rougies par la colère.

— Tu en as fini avec ça ! ai-je dit. C'est fini ! Tu vas sortir de cette pièce et tu vas mettre le nez dehors. Tu vas commencer à vivre comme une personne normale.

— Laisse-moi tranquille, laisse-moi tranquille, laisse-moi tranquille, a-t-il gémi.

Je l'avais traîné jusqu'au milieu de la pièce, et nous étions maintenant tous les deux étalés par terre. Le parquet nu m'avait facilité la tâche, mais nous avons entraîné avec nous plusieurs cartes et sorties d'imprimante. Il a saisi une des feuilles froissées sous sa cuisse, il l'a dépliée et a tenté de l'aplatir.

— Regarde ce que tu as fait !

Je lui ai arraché la carte des mains, l'ai froissée en boule et l'ai jetée à l'autre bout de la pièce.

— Non !

Je savais que c'était injuste. Crier sur Thomas, débrancher son ordinateur et, peut-être pire que tout, traiter une de ses précieuses cartes comme une serviette en papier usagée. J'avais perdu le contrôle de la situation, et j'avais perdu le contrôle de moi-même. La perte de mon père, mon retour ici pour essayer de savoir quoi faire de la maison et de Thomas, et maintenant la visite de deux agents fédéraux... j'avais disjoncté. Je n'avais cependant aucune excuse pour m'en prendre à Thomas aussi durement.

Je n'aurais pas dû être surpris quand il a disjoncté à son tour.

Il s'est jeté sur moi comme un boulet de canon. Ses mains se sont refermées autour de mon cou. Je suis tombé sur le dos et il m'a atterri dessus, nos jambes entrelacées, ses mains me serrant toujours la gorge.

— Tu es exactement comme papa ! a-t-il crié.

Il avait les yeux écarquillés, déments. Comme je suffoquais, je l'ai saisi par les poignets, mais impossible de me libérer.

— Thomas, ai-je articulé d'une voix enrouée. Lâche-... moi !

J'ai attrapé son oreille de la main droite et tiré un coup sec.

Thomas a crié et lâché prise. Je me suis dégagé en roulant sur moi-même et en me tortillant. Il était comme assommé. Il a considéré le chaos autour de nous, puis m'a contemplé en secouant la tête.

— Non, non, non, a-t-il dit, et, au lieu de diriger de nouveau sa colère contre moi, il a commencé à se frapper. Il se tapait le front avec les paumes, tantôt la gauche tantôt la droite. Fort.

— Thomas ! ai-je dit. Arrête !

J'ai tenté de le ceinturer, mais ses bras étaient pareils à des pistons. Il se frappait la tête suffisamment fort pour produire un bruit de bois entrechoqué. Je me suis jeté sur lui et je l'ai cloué au sol pour qu'il arrête.

Il a fait entendre des grognements de frustration incompréhensibles.

— Ça va ! Thomas, arrête !

J'ai continué à peser sur lui, en espérant que le fait de restreindre ses mouvements le calmerait.

— Ça va ! ai-je répété. Je suis désolé.

Comme si on avait actionné un interrupteur, il s'est arrêté net. Son front commençait à se couvrir d'ecchymoses. Entre la raclée qu'il venait de s'infliger et ses yeux bouffis et rougis, on aurait dit qu'il venait de sortir perdant d'une rixe de bar.

Il pleurait.

J'ai senti l'émotion me submerger. Ma gorge s'est serrée, ma respiration s'est accélérée.

Voilà que je pleurais à mon tour.

— Thomas, je suis désolé. Je vais te lâcher, d'accord ?

— D'accord.

— Je me lève. Promets-moi que tu ne te taperas plus, d'accord ?

— Je ne me taperai plus.

— Bon, c'est bien. Tout va bien, ai-je dit en l'aidant à s'asseoir.

Il a jeté un coup d'œil à la multiprise.

— Je vais la rebrancher, a-t-il averti.

— Laisse, j'y vais.

À quatre pattes, je suis allé la chercher et j'ai inséré la fiche dans la prise, la tour de l'ordinateur s'est mise à bourdonner. Avant que Thomas puisse se lever, je lui ai dit :

— Mais il faut qu'on établisse certaines règles, d'accord ? Avant que tu reprennes tes explorations.

Il a lentement hoché la tête.

— La première chose que nous devons faire, c'est te mettre une poche de glace sur la tête. Ça te va ?

Il a réfléchi à ma proposition.

— D'accord, a-t-il dit.

J'ai tendu la main, et j'ai été soulagé qu'il la prenne. J'ai remarqué que ses mains aussi étaient couvertes de bleus.

— La vache, tu t'es mis dans un drôle d'état.

Il m'a regardé.

— Comment va ton cou ?

Il me faisait mal.

— Très bien, ai-je menti.

— Je regrette d'avoir essayé de te tuer.

— Tu n'as pas essayé de me tuer. Tu étais juste en colère. Je me suis comporté comme un con.

— Ouais, a-t-il renchéri en hochant la tête. Comme un con.

Il s'est assis à la table de la cuisine pendant que je cherchais une poche de glace dans le congélateur. Papa avait toujours une foulure ou une élongation quelque part et il y avait assez de poches de glace là-dedans pour ouvrir un Dairy Queen.

— Mets ça sur ta tête, ai-je dit en en tendant une à Thomas.

J'ai approché une chaise pour pouvoir passer mon bras autour de ses épaules.

— Je n'aurais pas dû faire ça, ai-je dit.

— Non.

— J'ai un peu perdu les pédales.

— Tu as pris tes médicaments ?

Je n'avais pas pris un seul M&M's depuis que j'étais revenu du cabinet du Dr Grigorin.

— Non, j'ai oublié de les prendre.

— On a des problèmes quand on ne prend pas ses médicaments.

J'ai gardé mon bras autour de lui.

— Ce que j'ai fait est inexcusable, je sais... que tu es comme tu es, et ce n'est pas en te criant dessus qu'on va y changer quoi que ce soit.

— Quelles sont les règles ? a-t-il demandé.

— Je... je veux juste que tu me consultes d'abord avant d'envoyer des mails ou de passer des coups de téléphone. Mais tu peux continuer à explorer toutes les villes que tu voudras aussi longtemps que tu voudras. On fait comme ça ?

Il a réfléchi à la question en continuant à appliquer la poche de glace sur sa tête.

— Je ne sais pas.

— Thomas, il y a des gens au gouvernement qui ne comprennent pas que tu essayes de les aider. Ils ne comprennent pas que tu es un gentil. Je veux m'assurer qu'il n'y a aucun malentendu. Il n'y a pas que toi qui pourrais avoir des ennuis, il y a moi aussi.

— J'imagine, a-t-il concédé. (Il a retiré la poche.) C'est vraiment froid.

— Essaie de la garder. Ça va réduire le gonflement.

— D'accord.

— Je ne t'avais jamais vu aussi en colère, ai-je fait remarquer. Je veux dire, je t'ai cherché, mais je ne savais pas que tu avais cette colère en toi.

Ses yeux étaient masqués par la poche de glace qu'il plaquait contre son front.

— Je vais retourner au travail, maintenant, a-t-il annoncé en se dégageant de sous mon bras pour se diriger vers l'escalier, laissant la poche sur la table.

Le dos tourné, il a demandé :

— C'est toujours moi qui fais à dîner ce soir ?

J'avais oublié.

— Non, ai-je répondu. Ne t'en fais pas pour ça.

Bridget sort de l'immeuble de la 35^e Rue qui abrite le siège de l'agence de relations publiques pour laquelle elle travaille lorsqu'elle le voit qui l'attend.

Il l'empoigne fermement par le coude et l'entraîne sur le trottoir.

— Howard ! proteste-t-elle en regardant sa main. Lâche mon bras. Tu me fais mal.

Howard Talliman ne dit rien. Il accélère le pas et Bridget a bien du mal à garder l'équilibre sur ses talons. Il la guide dans un hall d'immeuble, le premier endroit qu'il a repéré où il pourra lui parler à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Qu'est-ce qu'elle sait ? siffle Howard une fois à l'intérieur.

Il a acculé Bridget contre un mur en marbre et n'a toujours pas relâché son étreinte.

— Howard, qu'est-ce que tu...

— Elle dit qu'elle a entendu des choses.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je l'ai rencontrée. Au moment de partir, elle a dit qu'elle avait entendu des choses.

— Entendu quoi ? Qu'est-ce qu'elle a dit avoir entendu ?

— Elle n'a pas développé, mais elle a laissé entendre que c'était compromettant. Des choses que tu avais dites, des choses qui ont fait sens une fois qu'elle a su qui tu étais.

— Howard, je jure...

— Tu as parlé à Morris pendant que tu étais à la Barbade ?

— Bien sûr. On se parle tout le temps.

— Tu as parlé à Morris quand tu étais avec Allison Fitch ?

— Oui, oui, j'en suis sûre. Howard, je ne sens plus ma main. Tu me coupes la circulation.

Il relâche son étreinte mais il est toujours à quelques centimètres d'elle, son visage tout près du sien.

— Était-elle présente quand tu as eu ces conversations ?

— Non... enfin, elle était peut-être dans la pièce d'à côté. J'ai parlé à Morris quand j'étais dans la salle de bains, ou peut-être quand

Allison y était. Je lui ai téléphoné du bord de la piscine, un jour, quand elle était partie nous chercher à boire.

— Elle a pu entendre n'importe laquelle de ces conversations. Elle était peut-être derrière toi, ou derrière la porte.

— Oui, c'est possible, mais même si elle l'a fait, on n'a pas... Je suis certaine de ne jamais avoir rien dit qui...

— Tu connais la situation de Morris, dit Howard d'un air sévère.

— Il ne me raconte pas tout.

— Mais tu *sais*.

— Je sais sur quoi ils enquêtent, d'accord. Comment pourrais-je ne pas être au courant ? Morris est en train de perdre les pédales à cause de ça, à se dire que tôt ou tard ça va se savoir, que Goldsmith va le mouiller.

Elle était donc au courant.

Howard n'avait jamais pu convaincre Morris de ne pas discuter de ses affaires avec sa femme. Il lui avait manifestement confié que Barton Goldsmith, le directeur de la CIA, avait impliqué Morris dans son plan consistant à négocier avec une poignée de terroristes présumés. Goldsmith soutenait qu'il faisait cela pour protéger la population des États-Unis, mais il s'est avéré que ladite population ne l'avait pas tout à fait vu de cet œil après que le *New York Times* avait révélé la pression exercée par Goldsmith sur plusieurs procureurs et agences gouvernementales partout dans le pays pour permettre à certains terroristes présumés d'être acquittés en échange d'informations.

Comme ces deux cinglés qu'on avait coincés alors qu'ils étaient sur le point de faire sauter une bombe dans un parc d'attractions de Floride. À peine avait-il été avisé de leur arrestation que Goldsmith avait fait pression sur les responsables les plus haut placés des services de police pour les retenir jusqu'à l'arrivée de ses hommes. Ses experts du renseignement avaient affirmé qu'un attentat bien plus important était en préparation, et les deux clowns avaient accepté de dire tout ce qu'ils savaient en échange de deux allers simples pour le Yémen. (Le gouvernement américain avait même payé leur voyage de retour, relevait le *Times*, détail qui restait en travers de la gorge des contribuables presque autant que la perspective du drame qu'ils avaient failli provoquer.)

Goldsmith avait fait valoir que cet arrangement avait permis de

déjouer les plans d'un autre terroriste (version kamikaze cette fois, avec slip explosif ou chaussure piégée) avant que celui-ci n'embarque dans un vol Paris-Washington. Selon l'article du *Times* on n'était pourtant arrivé à établir aucun lien concluant entre les deux événements. Le journal laissait entendre que Goldsmith exagérait la valeur des informations qu'il avait soutirées aux deux terroristes du parc d'attractions pour justifier leur renvoi chez eux.

Goldsmith avait été cloué au pilori. Il avait démissionné. Puis le procureur général de Floride.

Ce que le *Times* ignorait, c'est que la Floride n'était pas le premier incident de ce genre.

Un Saoudien en séjour irrégulier sympathisant d'al-Qaida avait tenté de faire exploser un Ford F-150 bourré d'explosifs à deux pas du musée Guggenheim. Il l'avait garé en pleine nuit et avait réglé la bombe de manière à ce qu'elle se déclenche à neuf heures du matin. Mais une femme qui regardait par sa fenêtre s'était demandé ce que faisait ce type à farfouiller sur le plateau d'un pick-up et avait appelé la police. Une équipe de démineurs était arrivée et avait désamorcé l'engin avant l'arrivée des vendeurs de bagels. Le propriétaire du véhicule avait été retrouvé et l'homme, arrêté. Aussitôt informé, Goldsmith avait mis la main sur le suspect et découvert que ce dernier avait quelques camarades de même sensibilité qu'il était tout disposé à balancer en échange d'un billet de retour.

Goldsmith avait appelé Morris, qui avait commencé par regimber. Il était prêt à poursuivre ce fils de pute. Il avait répondu à Goldsmith que passer des accords avec des terroristes ne l'intéressait pas. « Vous savez, lui avait dit le directeur de la CIA, les individus soupçonnés de terrorisme ne sont pas les seules personnes sur lesquelles on possède un grand nombre d'informations, si vous voyez ce que je veux dire. »

Tous les hommes politiques ambitieux ont des secrets qu'ils ne souhaitent pas voir déterrer de leur vivant. Morris Sawchuck n'avait pu que deviner ce que Goldsmith prétendait savoir sur son compte. Peut-être avait-il eu vent d'un ou plusieurs coups fourrés qu'Howard avait commis en son nom. Des dons de campagne qui n'avaient pas tout à fait suivi les canaux officiels. Peut-être même quelque chose sur le passé sexuel de Bridget. Voire le sien.

Sawchuck avait cédé.

Le poseur de bombe était rentré chez lui.

Depuis que le *Times* avait sorti son article, Howard et Morris attendaient la suite. Le *Times* continuerait à fouiner et découvrirait que Morris avait cédé. Ils imaginaient les gros titres : LE PROCUREUR GÉNÉRAL DE NEW YORK AUTORISE LE TERRORISTE DU GUGGENHEIM À QUITTER LE PAYS.

Il serait fini.

On n'accédait pas au poste de gouverneur, et encore moins à la Maison-Blanche, en ayant libéré des terroristes. Morris pourrait s'estimer heureux de siéger au conseil d'administration d'un centre universitaire de seconde zone si cela s'ébruitait. La crainte d'Howard, c'était qu'Allison Fitch ait surpris Bridget lorsqu'elle abordait le sujet au téléphone avec son mari.

— Bon Dieu, Bridget, jusqu'où va ta bêtise ? Et celle de Morris ?

— Il n'a jamais rien dit de précis. Tout était très vague. Simplement qu'il était inquiet. Qu'il espérait que tout ça se tasserait bientôt.

— C'est le problème, Bridget. Nous pensons que tout ça va se tasser bientôt. Il est fort probable que ça finira par passer, dit-il tout bas. Mais pas si tu commences à l'ouvrir au téléphone quand une bimbo lesbienne doublée d'une maîtresse chanteuse est susceptible de t'entendre.

— Howard, je t'assure, elle bluffe. Elle n'a jamais rien entendu. J'en suis sûre.

Il se retourne, s'éloigne de deux pas, fait volte-face et la regarde à nouveau.

— Cette histoire de chantage... on peut s'en dépêtrer. Mais si cette femme a vraiment entendu quelque chose, elle détient des informations qui valent beaucoup plus que quelques galipettes entre filles. Elle a de la dynamite. Tu comprends ce que je dis, Bridget ? De la dynamite. Une putain de bombe atomique.

— Howard, franchement, j'en suis sûre, même si elle avait entendu tout ce que j'ai dit, il n'y a rien qui puisse...

— Ça suffit, dit-il. Tais-toi.

Il secoue lentement la tête puis pointe sur elle un doigt accusateur.

— Pas un mot à Morris. Pas un seul mot.

Puis, brusquement, il la plante là, et sort du hall à grandes enjambées.

Bridget s'appuie contre le mur pour tenter de recouvrer son calme.

Howard n'a pas à s'inquiéter. Elle ne dira rien à Morris. Howard lui fait bien plus peur que son mari.

« Le FBI a envoyé des gens pour me parler, monsieur le Président.

— Oui, bien sûr, c'est logique.

— C'est vous qui l'avez sollicité ?

— C'est la procédure habituelle.

— D'accord. Parce qu'ils n'ont pas été gentils. Ils ont demandé si j'avais déjà eu des ennuis.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Ils étaient au courant pour la fois où j'ai vu Mme Hitchens toute nue. Mais ils ne savent pas pour l'autre chose.

— Et vous ne leur avez pas dit ?

— Non. En fait, je crois qu'ils parlaient seulement des ennuis dont j'étais responsable. Mais pour l'autre chose, ce n'était pas ma faute. Je n'aime pas en parler. Papa voulait en parler juste avant de mourir ; il voulait que j'en parle, moi. C'était très déroutant, parce que pendant des années et des années, il n'a pas voulu que j'en parle, à personne. Et je n'en ai jamais parlé. Même le Dr Grigorin n'est pas au courant.

— Je sais.

— À vous, je peux le dire sans crainte.

— Et votre frère ? Vous ne devriez pas lui dire ?

— Non. Non, je ne pense pas. »

Au volant de sa voiture, Michael Lambton rentre chez lui, et le moins qu'on puisse dire c'est que ça le démange.

Il pourrait tirer un coup en rentrant – secouer Vera pour qu'elle se réveille à moitié et roule sur le dos –, mais ce n'est pas exactement ce qu'il a en tête. L'heure est à la fête, après tout. Et quand l'heure est à la fête, est-ce qu'on a vraiment envie de se payer la même tranche de cul que celle qu'on peut s'offrir tous les jours de la semaine ?

Et il y a certainement de quoi se réjouir. Il a réussi son coup. Enfin, c'est tout comme. Le vote a lieu le samedi qui vient, et tout porte à croire que ces connards vont l'approuver. De justesse, sans doute, mais ils vont ratifier un contrat qui ne leur octroie aucune augmentation de salaire, réduit leurs prestations sociales, et ne prévoit aucune clause relative à la sécurité de l'emploi. Mais ils auront toujours leur boulot, et ils n'ont pas envie qu'on délocalise leur job au Mexique, en Chine, à Taïwan ou un autre de ces endroits à la con.

Ils veulent continuer à fabriquer des pièces automobiles – des garnitures de portière, des tableaux de bord et des volants –, et à les envoyer dans les usines General Motors, Toyota, Honda et Ford, pas seulement ici, dans cette bonne vieille Amérique, mais à l'étranger aussi. Ils ont vu ce qui se passe dans tout le pays, depuis des années maintenant, les emplois qui disparaissent. Et quand les emplois s'en vont, est-ce qu'ils reviennent un jour ? Faut pas rêver.

C'est ce que Lambton leur raconte quand il leur présente l'offre de la boîte. Il appelle ça une « proposition de merde ». Il appelle ça un « putain d'affront ». Il appelle ça un « coup de poing dans le ventre de tous les ouvriers et ouvrières de cette usine ».

C'est ça qu'il dit. Mais il affirme aussi qu'elle est « le meilleur espoir que nous ayons de conserver nos emplois ».

— Regardons les choses en face, les gars. Ces enfoirés peuvent fermer boutique et s'implanter à Niakoué City, Corée du Sud, avant même que vous ayez eu le temps de rentrer chez vous du boulot, d'ouvrir une canette et de vous poser devant le *Tonight Show*. Est-ce que ce contrat me plaît ? Je *déteste* ce contrat. Mais je suis ici pour

vous dire ce soir, en tant que responsable syndical, que dimanche je voterai pour ce contrat de merde. Et vous savez pourquoi ? Parce que je suis réaliste. Parce que j'ai des bouches à nourrir et que je sais que vous aussi. Parce que j'ai un emprunt à rembourser et que je sais que vous aussi. Parce que j'ai des gosses à envoyer à l'école et que je sais que vous aussi. Parce qu'il y a des gens qui dépendent de moi, tous les jours, et que je sais que vous aussi.

Ça grogne dans le local syndical, mais Lambton s'attendait à pire. À une époque, ils lui balançaient des chaises dessus. Mais ça, c'était avant, quand il y avait encore une division Pontiac et Oldsmobile. Avant que Hummer et Saturn ne soient bradés. Avant que Chrysler soit à deux doigts de couler. Maintenant la donne n'est plus du tout la même. Et malgré certains signes encourageants montrant que les grands constructeurs automobiles vont acheter des pièces à cette usine en particulier dans un avenir proche, les gens sont encore nerveux. Ils ne veulent pas faire capoter cette reprise. Ils veulent garder leurs maisons.

Au fond d'eux-mêmes, ils savent que Michael a raison. Ce qu'il a à leur dire ne leur plaît pas, mais ils savent que ce n'est pas le genre à raconter des conneries. Ils savent que Michael s'occupe d'eux. Que Michael est un type réglo.

Ils savent que dalle.

Il y a des semaines de cela, les patrons de l'entreprise l'ont fait venir pour une petite conversation dans la salle du conseil. Ils étaient trois d'un côté d'une longue table en acajou, Lambton de l'autre.

Ils ont fait glisser des papiers sur la table jusqu'à lui.

— Vous allez vendre notre proposition à vos adhérents, a dit le PDG. Vous pouvez la débiter autant que vous voulez. Vous pouvez leur dire qu'ils méritent mieux. Vous pouvez leur dire que la boîte les oblige à bouffer de la merde, à l'avaler en souriant et à demander : « Je pourrais en avoir encore, monsieur ? » Mais au final, vous allez leur faire accepter notre proposition parce que c'est la meilleure qu'ils puissent espérer dans le contexte actuel. Dites-leur que s'ils ont envie qu'un Juan, un Felipe ou un Tchang fabrique ces pièces à leur place, ils votent contre. S'ils veulent garder leur boulot, ils accepteront ce contrat.

Là, Michael avait calmement repoussé sa chaise, s'était levé, avait dézippé son jean et envoyé un jet d'urine sur la table. Le contrat avait

été complètement trempé.

Les patrons, de l'autre côté de la table, avaient repoussé un peu leurs chaises en voyant la flaque de pissе s'étendre.

Lambton avait remballé son sexe dans son pantalon et remonté sa braguette.

— Voilà ce que je pense de votre offre. L'économie repart. GM fait une bonne année, Chrysler aussi. Le plan de sauvetage a marché. Vous vous faites du pognon et vous pouvez continuer à payer à mes gars un salaire décent ; et ne songez même pas à supprimer le moindre de nos avantages... C'est bon, on a fini ?

Le P-DG s'était alors tourné vers l'homme à côté de lui.

— Allez me chercher des serviettes en papier et épongez-moi ça.

L'homme avait été estomaqué qu'on lui demande de faire ça, mais il s'était exécuté. Une fois la table nettoyée, le P-DG y avait posé une sacoche en cuir.

— Il y a un demi-million là-dedans, avait-il dit. Vous pouvez compter si vous voulez. Tout ce que vous avez à faire, c'est persuader vos gars de voter pour ce contrat.

Lambton avait pris un moment pour réfléchir à ce changement de tactique.

— Ça change la donne, en effet, avait-il répondu.

Ce ne serait pas la première fois qu'il ferait des saloperies pour de l'argent. C'était un homme pratique.

— La moitié maintenant, le reste après le vote, en supposant qu'il se passe comme il doit se passer, avait dit le P-DG de l'entreprise.

Et là, tandis qu'il quitte la réunion syndicale, il est certain d'obtenir l'autre quart de million. Dans quelques jours, les membres de la section locale voteront à bulletin secret. Michael est un vieux routier, il a harangué de nombreuses foules, il sait interpréter un état d'esprit. Dans tous les votes auxquels il a pris part, il ne s'est jamais trompé une seule fois.

Ils vont accepter. Ils voteront en se bouchant le nez, mais ils vont accepter.

Alors qu'il rentre chez lui, assis dans le siège conducteur en cuir chauffé de son SUV, il pense à tout ce pognon qui l'attend, et il lui vient une gaule monstrueuse.

Il songe, brièvement, à entrer dans un bar, peut-être qu'il tombera sur quelqu'un. Mais ça risque d'être très aléatoire. Il pourrait finir par

devoir payer, et même s'il en a largement les moyens, il a le sentiment que ce n'est pas digne de lui. Il se considère comme séduisant. Il a peut-être la taille un peu épaisse, mais Tony Soprano aussi avait de la brioche, et ça ne l'empêchait pas de baiser à droite à gauche chaque fois que ça lui prenait.

Alors qu'il roule sur la voie express, actionnant les essuie-glaces toutes les dix secondes environ pour chasser une petite bruine, il aperçoit une voiture arrêtée sur le bas-côté à une centaine de mètres devant lui.

Un break japonais, le coffre ouvert. D'une certaine façon, Lambton estime que c'est la faute des Japonais s'il a accepté l'argent, s'il a transigé sur ses principes. C'est les Japs qui ont failli torpiller l'industrie automobile nord-américaine. Les Allemands aussi. Deux anciens ennemis qui obtiennent enfin leur revanche. D'accord, il a pris l'argent, il a fait bosser ses gars, mais c'est les Japs et les Boches qui lui ont forcé la main. Parce que à bien y réfléchir, ils...

Attends voir deux secondes, c'est quoi, ça ?

Une nana qui essaye à grand-peine de sortir une roue de secours du coffre. Il ne peut la voir que de derrière, mais ce qu'il voit lui plaît. Des cheveux blonds jusqu'aux épaules, blouson noir, jean, bottes hautes. Mince. Elle pourrait être un peu plus en chair, mais ça va.

Le panneau de plancher du hayon est maintenu ouvert, et le pneu est à moitié sorti.

Il ralentit à sa hauteur, la reluquant à travers la fenêtre embuée côté passager. Elle lui jette un coup d'œil et il constate qu'elle approche probablement de la quarantaine. Joli visage.

Se ranger sur le côté et l'aider, ou pas ?

Il n'a pas à réfléchir longtemps. Il avance lentement sur l'accotement juste devant sa voiture. Il a la main sur la portière quand son portable sonne.

— Merde.

Il met la main dans sa veste, regarde le numéro. Ce n'est pas quelqu'un qu'il connaît. Mais des tas de gens l'appellent, dont certains qui préfèrent utiliser chaque fois des téléphones différents. Des téléphones dont il est difficile de suivre la trace. Michael Lambton sait que ça peut être très important.

Mais là, tout de suite, il n'a envie de parler à personne. Il doit s'occuper de cette demoiselle en détresse. Il rempoche son téléphone.

Lambton ne voit aucune voiture venir d'un côté ou de l'autre sur cette portion de route. *Pas beaucoup de circulation par ici*, pense-t-il. Il pourrait arriver quelque chose à quelqu'un, personne n'en saurait jamais rien.

Ne laisse pas ton esprit vagabonder, se dit-il à lui-même. Puis : *Bon, peut-être juste une ou deux minutes.*

Il boutonne sa veste trois-quarts. Pas simplement pour se protéger du crachin. Il ne voudrait pas effaroucher cette jeune dame dès le départ en lui faisant admirer le renflement qui orne le devant de son pantalon.

— Des ennuis ? crie-t-il.

Voilà son plan : il lui donne un coup de main, change son pneu, et ensuite il voit si elle veut prendre un café quelque part. Il sera trempé comme une soupe à ce moment-là. Elle se sentira désolée pour lui, redevable. Elle aura du mal à dire non. Peut-être qu'elle lui proposera d'aller chez elle pour se sécher.

La femme le regarde de derrière sa voiture.

— Oh, mon Dieu, merci de vous arrêter ! Je crois que j'ai roulé sur un clou ou quelque chose !

— Vous avez appelé l'AAA ? demande-t-il, en espérant qu'elle dira non. Il n'a pas envie qu'un chauffeur de dépanneuse lui casse son coup.

— Je m'en veux, vous savez ? Je reçois ces prospectus au courrier, qui me disent que je devrais m'inscrire, mais je les jette. Je suis idiote, pas vrai ?

Il a fait le tour de la voiture à présent, et la regarde avec attention. Un mètre soixante-quinze, dans les soixante-soixante-cinq kilos, des pommettes saillantes. Des petits nichons, mais on ne peut pas tout avoir. Elle a un petit air européen. De longues jambes, dans un jean qui la moule comme un legging rentré dans ses bottes. Des gants en cuir. Il y a quelque chose d'athlétique dans son maintien.

— Vous devriez vous inscrire, lui dit-il, mais il a peur qu'elle lui demande de les appeler en utilisant sa propre carte de membre.

Il n'est plus qu'à quelques centimètres d'elle à présent. Il ne veut pas la serrer de trop près, lui faire peur. Elle a l'air sur ses gardes. Genre : *Je suis contente que tu te sois arrêté, mais s'il te plaît, ne commence pas à me l'agiter sous le nez, d'accord ?*

— J'ai de la chance que vous soyez passé par-là.

— Vous vous appelez comment ?

— Nicole.

— Moi, c'est Frank, dit-il.

Pourquoi utiliser son véritable nom ? À l'évidence, ce n'est pas le début d'une relation à long terme ?

— Vous voulez vous asseoir dans ma voiture pendant que je m'occupe de ça ?

— Oh, ça va aller.

Le portable de Lambton sonne de nouveau, mais il fait mine de ne pas l'entendre.

— Je peux faire quelque chose ? demande-t-elle. Tenir une lampe électrique ou autre ?

— Si vous n'en avez pas, répond-il j'en ai une dans la voiture.

Elle sort son propre portable de la poche intérieure de son blouson, ce qui est plutôt intrigant ; la plupart des femmes les gardent dans leur sac à main.

— J'ai une appli qui transforme le téléphone en lampe électrique.

— Vous ne devriez pas, il va être tout mouillé, dit-il.

Il s'est saisi du pneu et le hisse par-dessus le pare-chocs arrière.

— Bon, quel pneu est à plat ? demande-t-il en tenant toujours la roue de secours.

Il lui vient à l'esprit à ce moment-là qu'il n'a rien remarqué, que la voiture ne semblait pas donner de la bande ou s'affaisser au niveau d'un des quatre pneus.

— À l'avant, côté passager, indique Nicole.

Pendant qu'il va jeter un coup d'œil à l'avant de la voiture, Nicole se baisse comme pour remonter une de ses bottes.

— Nicole, ce pneu ne m'a pas l'air...

Le pic à glace, rapide et silencieux, s'enfonce dans son flanc droit, juste au-dessus de la taille, provoquant une sensation de brûlure. Le temps qu'il prenne conscience de la douleur, Nicole l'a retiré, rouge et luisant, et le plonge de nouveau dans son corps, plus haut cette fois, entre les côtes.

Nicole le retire et l'enfonce une troisième fois.

Fort.

Bouche bée, Michael s'écroule sur le gravier mouillé. Il essaye de parler mais il n'y a que du sang qui sort de sa bouche.

Nicole s'agenouille près de lui.

— Vos gars voulaient que je vous le dise : ils savent que vous les avez vendus. Ils sont au courant pour la trahison. Ils savent que vous les avez baisés.

Puis, pour faire bonne mesure, elle plante le pic à glace une quatrième fois, lui transperçant le cœur.

Elle se redresse et offre son visage à la pluie. Bienfaisante. Purifiante.

Elle fait rouler Michael Lambton dans le fossé et remet la roue de secours à sa place. Une fois au volant et alors qu'elle va reprendre la route, son portable sonne.

— Oui ?

— C'est moi.

Ni bonjour, ni préambule. Mais elle reconnaît la voix de l'homme. C'est Lewis.

— Salut, dit-elle.

— J'appelle pour savoir si tu serais disponible. Je veux dire, ce n'est pas comme si tu travaillais encore exclusivement pour Victor.

— Je suis pas mal occupée pour le moment.

— J'ai peut-être quelque chose pour toi.

— Je suis au Canada. Je m'apprête à partir en vacances.

— Mais si j'avais quelque chose pour toi, tu pourrais t'en charger ? Tu ne le regretterais pas.

— Ça veut dire quoi, « si » ?

— Je dois convaincre mon boss. Je pense qu'il acceptera. Je le saurai très bientôt.

Elle réfléchit. Elle a besoin de repos, mais en même temps, elle a horreur de refuser un travail.

— C'est quoi, le job ?

— Une nana qui travaille dans un bar, dit-il. Du gâteau.

— Ça me paraît à la portée de n'importe qui, remarque Nicole.

— C'est un coup qui demande de la discrétion.

— Préviens-moi quand tu auras parlé à ton boss.

Elle met fin à l'appel.

Il y a quelque chose dans sa voix. Quelque chose qui lui rappelle, juste un petit peu, celle de son père. Elle ne lui a pas parlé depuis des années. Ce sale fils de pute. Mais il est toujours présent dans son esprit, ce cher vieux papa.

Elle l'entend encore dire : « Bon Dieu, *l'argent* ? On a fait tout ce

chemin jusqu'en Australie pour que tu remportes *l'argent* ? Tu sais ce qu'on dit ? Si tu gagnes le bronze aux Jeux, tu es juste heureux de rentrer à la maison avec une breloque. Mais quand tu remportes l'argent, quand tu as été à un cheveu de gagner l'or, ça te bouffe pendant le restant de tes jours. C'est comme d'être le second type à avoir marché sur la Lune. Qui se souvient de lui ? »

Elle se rappelle encore la gifle qu'elle avait reçue quand elle avait répondu : « Buzz Aldrin. »

Le lendemain matin, on aurait dit que rien ne s'était passé.

Thomas est descendu pour le petit déjeuner comme si c'était un jour ordinaire. Alors que je me sentais encore coupable de la façon dont j'avais réagi après la visite du FBI, Thomas, lui, se comportait comme à son habitude ; il restait dans sa chambre, il parcourait le monde.

Il y avait tant de choses chez lui qui me rendaient perplexe. J'aurais aimé pouvoir m'introduire dans sa tête. Il avait toujours été un mystère pour moi, même quand on était gamins. Il était entouré de cette bulle qui m'empêchait de communiquer avec lui, et qui l'empêchait, lui, de m'atteindre. Je m'étais toujours demandé pourquoi lui et pas moi ? Pourquoi était-il... touché – était-ce le mot qui convenait ? – par des problèmes psychiatriques, et pas moi ? Où était la justice là-dedans ? Dieu avait-il regardé mes parents en se disant : Tiens, je vais leur en donner un avec la tête sur les épaules ; quant à l'autre... je vais m'amuser un peu avec lui ?

Les théories ne manquaient pas pour expliquer la schizophrénie de Thomas. Quand nous étions enfants, c'était la mauvaise relation avec les parents – et plus particulièrement avec la mère – qui était montrée du doigt, ce qui ne cadrerait pas bien avec notre cas, puisque notre mère avait été une femme aimante et patiente, bien plus susceptible d'atténuer la détresse psychique de quelqu'un que de l'exacerber. Au fil du temps, d'autres facteurs ont été mis en avant. La génétique. L'environnement. Un déséquilibre chimique à l'intérieur du cerveau. Le stress. Un traumatisme d'enfance. Les aliments transformés. Une combinaison de tout cela.

Ou bien toute autre chose.

En résumé, personne n'en savait rien. Je ne pouvais pas plus dire pourquoi Thomas était tel qu'il était qu'expliquer pourquoi j'étais tel que j'étais. Et Thomas, bien que perturbé, était également extrêmement doué. Son aptitude à mémoriser tout ce qu'il voyait sur Whirl360 dépassait mes capacités de compréhension. Je lui avais demandé une fois s'il serait plus heureux sans son prétendu don. Et il

m'avait retourné la question du tac au tac : Est-ce que je serais plus heureux si je n'avais aucun talent artistique ? Ce que j'estimais être sa malédiction était à ses yeux son talent. C'était ce qui le rendait différent. Le rendait fier. Son obsession était sa source de plaisir. Et quand on y réfléchissait, n'était-ce pas le cas de tous les gens de talent ?

Je ne savais pas.

Ce que je sais en revanche, c'est que mes parents ont fait tout leur possible pour aider Thomas, et l'ont aimé sans réserve. Ils l'ont emmené voir des médecins. Des spécialistes. Ils ont rencontré tous ses professeurs. Ils n'ont jamais cessé de se faire du souci pour lui. Souvent, en tant que frère aîné, j'étais moi aussi entraîné dans ce cercle d'angoisse. Un jour – je devais avoir quinze ans –, Thomas avait disparu pendant des heures. Il prenait souvent son vélo pour se promener dans Promise Falls, afin de la cartographier, d'en mémoriser chaque centimètre carré. Il revenait, son carnet rempli de plans de rues si détaillés que l'emplacement des panneaux de stop et des bouches d'incendie y était représenté.

Mais ce jour là, il n'était pas rentré à la maison à temps pour le dîner. Ce qui ne lui ressemblait pas.

— Va voir si tu arrives à le trouver, m'avait demandé ma mère.

J'avais sauté sur mon vélo et pris le chemin du centre-ville. C'était là que je le trouverais, j'en étais sûr. L'enchevêtrement des rues était plus complexe et plus divertissant pour quelqu'un ayant les obsessions de Thomas. Je ne l'avais pas trouvé.

Mais j'avais trouvé son vélo.

Il était rangé dans une ruelle perpendiculaire à Saratoga Street, entre un salon de coiffure pour hommes et la Promise Falls Bakery, qui faisait les meilleures tartes au citron de l'histoire de l'univers. Pensant que Thomas était peut-être en train d'en manger une, je suis entré, mais la dame derrière le comptoir ne l'avait pas vu.

J'ai parcouru la rue dans les deux sens, jetant un coup d'œil dans toutes les boutiques, demandant si quelqu'un n'avait pas vu mon frère. À un moment, alors que j'étais sur le trottoir devant un magasin de chaussures, j'ai même surmonté ma gêne à l'idée d'attirer l'attention sur moi et j'ai crié : « Thomas ! »

Quand je suis retourné à l'endroit où j'avais trouvé son vélo, celui-ci avait disparu.

Je suis rentré à la maison en pédalant comme un fou. Thomas était arrivé dix minutes avant moi et s'est montré particulièrement maussade, restant muet durant tout le dîner. Mais ce soir-là, je l'ai entendu dans le sous-sol en train de se disputer avec notre père, ou, plus précisément, j'ai entendu notre père lui parler avec colère. J'en ai déduit que mon frère se faisait engueuler pour avoir disparu de la circulation, mais quand je l'ai interrogé plus tard sur la question, il m'a dit que ce n'était rien.

Ce qu'il avait bien pu fabriquer ce jour-là n'avait jamais plus été évoqué.

J'étais donc assis à la table de la cuisine, réfléchissant à ces choses et à d'autres sujets importants en regardant Thomas manger ses céréales, quand une idée m'est venue :

— Au lieu de préparer le dîner, j'ai quelque chose d'autre à te faire faire.

Il a levé les yeux de son bol.

— Quoi ? a-t-il demandé d'une voix inquiète.

— La maison. Elle a besoin d'être nettoyée.

Il a promené son regard dans la cuisine, puis dans le salon.

— Elle m'a l'air bien comme ça.

— Elle a besoin d'un coup d'aspirateur. On ramène des tas de saletés de l'extérieur avec nos chaussures. Je nettoie les salles de bains, tu passes l'aspirateur.

— C'est toujours papa qui faisait le ménage, a-t-il fait savoir.

Comme je ne réagissais pas, il a ajouté :

— Il le faisait toujours. Je ne me suis jamais servi de l'aspirateur.

— Tu reconnais que la maison a besoin d'être nettoyée ?

Sa réponse s'est fait attendre.

— Peut-être.

— Eh bien, puisque papa n'est plus là, comment doit-on régler le problème, à ton avis ? Nous vivons tous les deux ici, du moins pour le moment, et je veux que tu prennes part à la résolution de ce problème.

— Tu pourrais le faire, non ? a-t-il dit pensivement.

— Je fais déjà les courses. Et je prépare les repas. Et je m'occupe de l'avocat. Et, Thomas, j'ai un travail. Soit je vais devoir retourner à Burlington...

Il a ouvert la bouche, mais j'ai levé le doigt en signe

d'avertissement et l'ai réduit au silence.

— Soit je vais devoir retourner à Burlington, soit je vais devoir travailler ici. Dans un cas comme dans l'autre, j'ai des choses à faire.

— Moi aussi.

— C'est vrai. Mais si je dois rogner sur mon temps de travail pour aller faire des courses, alors il est juste que tu le fasses aussi.

Thomas lançait des regards nerveux autour de lui.

— Je ne sais pas où est l'aspirateur.

J'ai montré du doigt le placard près de la porte de derrière.

— Il est juste là.

— Quand est-ce que tu veux que je fasse ça pour toi ?

— Il faut que tu comprennes, Thomas, que tu ne fais pas ça pour *moi*. C'est pour l'entretien de la maison. Apporter sa contribution, partager les tâches ménagères, on fait ça l'un pour l'autre, et pour nous-mêmes. Tu me comprends ?

— Oui. J'imagine. Alors, quand est-ce que tu veux que je le fasse ?

J'ai réprimé un geste d'agacement.

— Et pourquoi pas maintenant ? Tu t'en débarrasses, comme ça tu as le reste de la journée à toi. C'est tout ce que je vais te demander de faire aujourd'hui.

— Combien de pièces je dois faire ?

— Toutes.

— Le sous-sol ?

— D'accord, laisse tomber le sous-sol.

— Et les escaliers ?

— Oui, les escaliers.

Ses épaules s'affaissaient déjà sous le poids de la corvée.

— Va chercher l'aspirateur, que je te montre les bases.

Il a repoussé sa chaise et s'est dirigé jusqu'au placard, d'où il a sorti l'appareil avec toute la grâce et l'aisance d'un yack manipulant des clubs de golf.

— Comment ça se branche ? a-t-il demandé. La prise dépasse seulement de trois centimètres. Elle n'arrivera pas jusqu'au mur.

— Appuie ton pied sur l'espèce de pédale, là... Non, juste à côté... et tu pourras tirer sur le fil. Continue à tirer jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus. Laisse-moi te montrer quelques trucs.

Je lui ai donné une petite leçon. Comment l'allumer et comment l'éteindre, et à quoi servaient les divers accessoires.

— Ça, c'est pour les tapis, ai-je dit. Et ça, pour les parquets.

— Et le carrelage ?

— Même chose que le parquet. Tu le passes sur tout le sol. Il n'y a rien de bien sorcier.

J'aurais sans doute fait la même tête que Thomas si quelqu'un m'avait abandonné dans le cockpit d'une navette spatiale. À ma demande, il a actionné la touche Marche-Arrêt, et l'appareil a rugi.

— J'ai du courrier et des trucs dont je dois m'occuper, alors je te laisse.

J'étais revenu à Promise Falls de façon tellement précipitée que je n'avais pas emporté d'ordinateur ; j'utilisais mon téléphone portable, et toute correspondance qui exigeait une réponse de plus de quelques mots était assez pénible à taper sur un si petit clavier. De plus, j'avais quelques factures à payer.

Papa avait acheté un ordinateur portable, son deuxième. « Celui-ci est plus léger, plus rapide », m'avait-il dit dans un e-mail quelques mois auparavant. Il s'était mis à lire la presse en ligne, mais continuait à acheter une édition papier tous les jours. Il disait que c'était pour les petites annonces locales, mais en fait c'était surtout pour le rituel consistant à prendre la voiture et aller chez le marchand de journaux. C'était son aventure quotidienne de la matinée. Il prenait un café aussi, mais il revenait toujours à temps pour préparer le petit déjeuner de Thomas.

L'ordinateur portable était sur le comptoir de la cuisine. Je l'ai emporté sur la véranda. Le Wi-Fi fonctionnait jusque-là, et je voulais échapper au vacarme de l'aspirateur. En passant devant lui, j'ai observé la technique de Thomas. Il parcourait le sol penché en avant, comme s'il faisait littéralement la chasse à la poussière qu'il devait aspirer. De toute évidence, il croyait qu'il fallait laisser la brosse plusieurs secondes sur chaque endroit du tapis pour qu'elle fasse son travail. À ce rythme-là, il n'arriverait pas à sa chambre avant midi.

Je me suis assis dans un des fauteuils en osier, et j'ai allumé l'ordinateur. J'aurais bien supporté une petite laine, mais il ne faisait pas assez froid pour que je retourne à l'intérieur me chercher un pull.

J'ai saisi le mot de passe pour accéder à ma messagerie. Quelques spams, deux mots de Jeremy Chandler, un message d'un rédacteur du *Washington Post* faisant l'éloge de ma dernière illustration qui

représentait le Congrès comme un bac à sable plein d'enfants.

À l'intérieur, on aurait dit que l'aspirateur venait d'avaler un écureuil. Thomas avait sans aucun doute aspiré la frange du tapis. Il finirait bien par comprendre.

J'ai trouvé le site Web du *Promise Falls Standard*. Julie n'avait pas d'adresse électronique personnelle, mais dans la rubrique Contact, il était indiqué qu'on pouvait joindre un journaliste en tapant l'initiale de son prénom suivie de son nom de famille, puis @pfstandard.com.

J'ai pu ainsi écrire à Julie.

Merci pour la bière et d'avoir pris le temps de parler. Ça m'a fait plaisir de te revoir. Comme je l'ai dit, si tu passes dans le coin, viens dire bonjour à Thomas.

J'ai appuyé sur Envoyer.

J'avais pensé à elle depuis notre rencontre au Grundy's, et j'espérais qu'elle répondrait à mon invitation. Je n'étais pas resté beaucoup de temps avec elle, mais suffisamment tout de même pour me rendre compte qu'elle était à l'écoute. On pouvait lui parler simplement, avec franchise. Et je n'avais pas beaucoup de gens avec qui discuter ces temps-ci. Je ne pouvais pas franchement parler à Thomas quand tout ce qui l'intéressait était de retrouver son Whirl360. Il se souciait davantage d'aider la CIA à affronter une catastrophe mondiale imaginaire que de m'aider à décider quoi faire de lui et de la maison.

J'ai lancé Safari en soupirant. Je voulais me renseigner sur la résidence que Laura Grigorin avait suggérée.

Alors que je commençais à taper mes mots-clés dans Google, une liste de recherches antérieures s'est affichée à l'écran. Probablement les recherches que papa avait faites la dernière fois qu'il avait utilisé cet ordinateur. Avant de mourir.

J'ai jeté un coup d'œil à la liste. Elle était brève. Trois points :

Smartphones

Dépression

Prostitution infantine

J'ai regardé fixement la liste pendant un long moment. Avec la sensation que le sol allait s'ouvrir sous mes pieds et m'avaler tout entier.

La porte s'est ouverte.

— Je crois que l'aspirateur est cassé, a dit Thomas.

Assis sur un banc de Central Park, entre l'Arsenal et la 66^e Rue, Howard attend Lewis Blocker.

Cela fait des années qu'il emploie l'ex-flic de New York. Au départ, Lewis travaillait en indépendant et ne faisait pour Howard que des boulots occasionnels. Son emploi du temps étant chargé, il n'était pas rare qu'il refuse une proposition d'Howard. Afin d'éviter ce genre de désagrément, ce dernier avait fini par lui verser un salaire à l'année, le double de ce qu'il gagnait en tant que flic. De cette façon, il pouvait être certain que Lewis serait disponible chaque fois qu'il aurait besoin de ses compétences.

Et là, Howard a besoin de Lewis plus que jamais auparavant. Il n'a jamais été confronté à une crise comparable à celle-ci.

Lewis s'approche enfin. L'homme fait un tout petit moins d'un mètre quatre-vingts, et s'il avait quelques cheveux sur le caillou il l'atteindrait probablement. Le cou épais, les épaules larges, un peu de bedaine. Mais c'est juste le rembourrage de ses impressionnants abdos. Howard sait que s'il lui donnait un coup de poing en plein ventre de toutes ses forces, Lewis ne broncherait pas, tandis que lui finirait avec un poignet cassé. Ses yeux sont petits et pénétrants, encadrant un nez légèrement dévié sur la gauche. On le lui avait cassé des années auparavant et il avait choisi ne pas le faire arranger. Comme ça, les gens savaient qu'on lui avait fait mal, qu'il avait survécu, et qu'il ne rechignerait pas à prendre d'autres coups.

Lewis salue Howard d'un hochement de tête et s'assied à côté de lui.

— Alors ? interroge Howard.

— Tu pourrais lui donner les cent mille dollars, dit-il, mais ça ne sera pas la fin de tes ennuis.

— Continue.

— Je me suis renseigné.

Howard ne prend pas la peine de demander s'il s'est montré discret. C'est pour sa discrétion qu'il le paye. Lewis sait comment trouver des réponses sans attirer l'attention sur lui.

— Allison Fitch doit de l'argent. Elle signe des chèques sans provision. Elle emprunte de l'argent et ne rembourse pas. Elle n'a pas payé sa part du loyer, et sa colocataire veut la mettre dehors. Quand elle touche de l'argent, au lieu de rembourser ses dettes, elle claque tout.

— Je vois.

— Si tu lui donnes une telle somme, elle va perdre la tête. Elle va tout dépenser aussi vite que la merde vient au cul du canard. Si tu veux mon avis, ces cent mille dollars ne vont faire que l'enfoncer encore plus. Elle va se louer un appart, prendre une voiture tape-à-l'œil en leasing, ouvrir un compte à crédit renouvelable chez Bloomingdale's. Les cent mille dollars fondront comme neige au soleil et elle en réclamera cent mille de plus.

Howard hoche la tête.

— Elle va donc revenir à la charge.

— Ça ne fait aucun doute. Et la façon dont elle va dépenser cet argent va attirer l'attention. Beaucoup trop. Les gens vont se demander d'où elle sort cette fortune. Certaines personnes vous font cracher au bassinet, mais elle sont malignes. Elles mettent l'argent de côté, le gardent pour les mauvais jours, ce genre de choses. C'est cependant la minorité. Et les gens raisonnables ne font pas dans le chantage en général, tu sais ?

— Je comprends. Et si... je n'arrive pas à croire que je suis en train de faire cette suggestion... et si on lui donnait plus d'argent dès le début, mais en lui faisant bien comprendre qu'il n'y en aura pas d'autre ? Jamais.

Lewis le considère d'un air réprobateur.

— D'accord, je sais, l'idée était stupide, admet Howard. Ce qu'on pourrait faire peut-être, c'est lui donner les cent mille, mais assortis d'une petite conversation avec elle. Tu peux être très persuasif. Tu lui fous la peur de sa vie, tu lui fais comprendre que si elle fait étalage de son argent, attire l'attention sur elle ou revient en réclamer, ce ne sera peut-être pas dans son intérêt.

— Je lui fais mal, suggère Lewis. Un peu.

Howard n'arrive pas à regarder l'ex-flic dans les yeux. Il regarde une nounou philippine guider trois petits enfants de l'Upper East Side, tout de Burberry vêtus en direction du zoo.

— C'est toi qui vois, Lewis, déclare Howard. C'est toi

l'expert.

— Ouais. Voilà pourquoi je pense que tu devrais suivre mes conseils. Parce qu'on n'a même pas abordé ton autre problème.

Howard le regarde.

— Ce qu'elle pourrait savoir ?

Lewis acquiesce d'un signe de tête.

— J'ai parlé à Bridget, dit Howard. D'après elle, il est *possible* que Fitch ait surpris une de ses conversations téléphoniques avec Morris. Et il est *possible* que lors de ces conversations, ils aient discuté de son problème.

— Mais elle n'en est pas sûre.

Howard fait non de la tête.

— Ce n'est pourtant pas des choses qu'on peut laisser au hasard.

Howard se frotte les mains.

— Si tu avais une petite conversation avec elle, tu arriverais peut-être à déterminer ce qu'elle sait et ce qu'elle ne sait pas.

Lewis baisse les yeux sur ses pieds. Deux pigeons picorent des grains de pop-corn près du bout de sa chaussure. Tout à coup, il donne un coup de pied, et touche un des pigeons à la tête. L'oiseau s'éloigne en chancelant, comme s'il avait trop bu.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Howard. Si elle ne sait vraiment rien, elle comprendra qu'on a d'autre chose à cacher que l'homosexualité de Bridget. Ça lui donnera encore plus de prise.

— Bon Dieu, dit Howard tout bas. Quelle merde. Et franchement, Lewis, comment ça a pu t'échapper pour Bridget ?

Lewis plisse les yeux.

— Peut-être parce que tu ne m'as rien demandé d'autre qu'une vérification superficielle. Finances, casier judiciaire, amendes impayées. Elle est sortie de cet examen blanche comme neige. Elle était tellement parfaite pour Morris que tu ne voulais sans doute pas courir le risque de tout faire foirer en creusant trop profondément.

Howard soupire. C'est vrai, Lewis a raison. Il ne peut pourtant pas s'empêcher d'ajouter :

— Eh bien, tu aurais dû le faire de ta propre initiative. Tu aurais dû faire ce que tu savais être le plus prudent.

— C'est intéressant que tu dises ça.

— Comment ça ?

— Parce que je vais te dire ce que, selon moi, tu dois faire

concernant Allison Fitch.

— Quoi ? demande Howard, sur ses gardes.

— Tu dois faire en sorte qu'elle ne devienne pas un problème récurrent.

— Et qu'est-ce que tu proposes ?

Lewis ne dit rien, il attend qu'Howard comprenne tout seul.

Et de fait, celui-ci blêmit.

— Oh, non, tu n'es pas sérieux.

Une fois encore, Lewis se tait.

— Bon Dieu, murmure Howard. Non, ce n'est pas... Écoute, j'ai fait certaines choses au cours de ma carrière. Des choses que j'ai été obligé de faire. Mais, Lewis, on ne tue pas les gens.

Lewis le gratifie d'un hochement de tête mesuré.

— Ce ne serait pas nous, Howard.

— Quoi ?

— Ce ne serait pas nous. Ce ne serait pas moi, et ce ne serait pas vous. Il n'y aurait aucun lien avec nous.

Howard a la bouche très sèche.

— Alors...

— J'ai déjà eu une discussion préliminaire avec quelqu'un au sujet de notre situation, dit Lewis d'une voix calme. Je connais son travail, et elle est en mesure de faire ça pour nous.

— Oh, Lewis, bon Dieu.

Howard respire à fond, souffle lentement. Puis, brusquement, il se tourne vers Lewis :

— Elle ?

Lewis confirme d'un hochement de tête.

— Il faut que tu te demandes si tu as vraiment envie que ce problème s'éternise. Si tu es prêt à le supporter indéfiniment, prêt à ce que cette femme continue à réclamer plus d'argent, à ce qu'elle raconte à ses copines comment elle a reçu cet argent, à courir le risque qu'elle sache quelque chose de très préjudiciable pour Morris, alors vas-y et donne-lui les cent mille dollars maintenant.

Howard se prend la tête entre les mains quelques secondes, puis il se redresse.

— Fais ce que tu as à faire, dit-il en regardant droit devant lui.

— L'aspirateur a avalé le bord, s'est lamenté Thomas quand je suis rentré dans la maison, laissant l'ordinateur portable de papa sur le fauteuil de la véranda.

Il a montré du doigt l'appareil. La brosse avait apparemment avalé la moitié du tapis qui courait de la porte d'entrée à la cuisine.

— Thomas, tire sur le tapis pour le faire sortir.

— Avec ma main ?

— Oui.

— Et s'il se rallumait et aspirait mes doigts ?

— Il ne va pas...

Le téléphone a sonné.

— Bon sang, ai-je dit en décrochant. « Allô ?

— Vous êtes Ray Kilbride ? »

Une voix de femme.

« Oui.

— Ray, c'est Alice, du cabinet de Harry Peyton. Nous nous demandions si vous auriez un moment pour passer signer quelques papiers en rapport avec la succession de votre père.

— Euh, oui, bien sûr, ai-je dit en m'efforçant de rassembler mes pensées. Bien sûr. Harry voudrait que je passe quand ?

— Eh bien, c'est plutôt tranquille ici pour l'instant. Le moment n'est peut-être pas bien choisi, mais si vous aviez l'occasion...

— Très bien. Je serai là dans quelques minutes. »

J'ai raccroché. Quand je me suis retourné, j'ai failli buter contre Thomas qui était resté planté là, attendant des instructions.

— Qu'est-ce qui se passe ? a-t-il demandé.

— Il faut que j'aille au cabinet de l'avocat signer quelques papiers.

— Je vais retourner travailler, a déclaré mon frère en regardant nerveusement vers le premier étage. J'ai beaucoup de retard.

— Très bien. Je m'occuperai de l'aspirateur. Je reviens tout de suite.

En chemin, je n'ai pas arrêté de me demander pourquoi mon père

aurait écumé Internet à la recherche d'informations sur la prostitution infantine. Ses deux autres sujets, je pouvais comprendre. Il avait parlé de s'acheter un nouveau téléphone qui puisse être connecté à Internet, prendre des photos et accomplir un certain nombre d'autres tâches. Et, sur la foi des bribes d'informations que j'avais obtenues récemment de Harry et Len, papa était peut-être déprimé. Il avait très bien pu faire le diagnostic lui-même.

Mais la prostitution infantine ?

De nombreuses pistes me venaient à l'esprit et je n'avais envie d'en suivre aucune.

J'ai essayé de me concentrer sur les raisons logiques susceptibles d'expliquer pourquoi papa aurait fait une telle recherche. Il devait y en avoir une.

Réfléchis.

D'accord. Il avait peut-être vu quelque chose à la télévision, un magazine d'information sur l'exploitation sexuelle des enfants. Ce qu'il avait vu l'avait tellement révolté qu'il avait voulu en apprendre davantage. Peut-être pour faire un don à une organisation caritative qui œuvrait pour libérer des enfants de cet esclavage partout dans le monde.

Est-ce que cela ressemblait à mon père ? Avait-il pour habitude de chercher des associations auxquelles donner son argent ?

Non.

C'était un homme bien. Cela ne faisait aucun doute. Quand les gens avaient besoin d'aide, il était là. Je me rappelais que lorsque j'étais enfant, la maison de nos voisins – pas les Hitchens, mais les gens de l'autre côté – avait pris feu. Les pompiers étaient arrivés avant que la maison ne soit détruite, mais la cuisine avait subi des dommages considérables. Comme ils n'étaient pas assurés et n'avaient pas les moyens d'engager quelqu'un pour reconstruire, ils avaient choisi de faire les travaux eux-mêmes. Le seul problème était qu'ils avaient la volonté mais pas les compétences. Même s'il n'avait jamais travaillé en tant que plombier ou charpentier, papa était un bricoleur plutôt doué. Il avait appris pas mal de choses en regardant son propre père. Pendant un mois, chaque fois qu'il en avait eu le temps, il avait travaillé à cette cuisine.

Il aimait donc se rendre utile, mais de façon pragmatique. Il était prêt à donner de son temps et de son énergie, mais ce n'était pas le

genre de type à décrocher son téléphone et à divulguer son numéro de carte de crédit pour une organisation humanitaire quelconque.

Il fallait que je trouve une autre explication pour justifier ses recherches sur la prostitution enfantine.

Il avait peut-être entendu dire que c'était un problème dans le nord de l'État de New York et voulait s'assurer que ledit problème n'avait pas encore touché Promise Falls. C'était encore moins probable.

Alors, quelle autre raison pouvait-il avoir ?

Celle que je ne pouvais pas me résoudre à envisager : papa était *intéressé* par le sujet.

En rentrant à la maison, j'irais consulter l'historique des sites Internet sur lesquels ses recherches l'avaient conduit. Peut-être que ces sites, quels qu'ils soient, éclaireraient ses motivations.

J'avais déjà entendu des histoires de gens qui découvraient des choses sur leurs parents après leur mort. Une mère qui avait abandonné un enfant à l'adoption avant de se marier. Un père qui avait eu une liaison avec sa secrétaire. Une mère qui pendant des années avait caché son addiction aux médicaments. Un père qui avait mené une double vie, avec une autre famille cachée dans une autre région du pays.

N'importe laquelle de ces découvertes aurait été choquante, mais ce ne serait rien comparé au fait d'apprendre que mon père était un pervers. Ce qui à ma connaissance n'était pas vrai. Et ce que je n'arrivais tout simplement pas à croire. Restait une seule autre possibilité.

Papa n'avait jamais fait de recherches sur la prostitution enfantine. Quelqu'un d'autre s'était servi de son ordinateur.

— Ça va, Ray ? m'a demandé Harry Peyton alors que j'approchais ma chaise afin de signer quelques documents.

— Oui, bien sûr.

— Tu as l'air stressé.

J'ai griffonné ma signature aux endroits qu'il m'indiquait.

— Je vais très bien.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Pour toute la paperasserie ça se passe sans accroc.

— Tant mieux.

— Comment c'est à la maison ? Comment va Thomas ?

J'ai posé le stylo et je me suis renversé sur ma chaise.

— Comment va Thomas, ai-je répété en baissant les yeux. En voilà une bonne question.

— Ray, qu'est-ce qui te tracasse ?

— Harry, on peut dire que tu es mon avocat, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Je veux dire, je sais que tu étais l'avocat de papa et que tu gères la succession et tout, mais est-ce que tu pourrais être mon avocat pour d'autres questions ?

— Oui, a-t-il assuré. Je suis ton avocat. Tu peux me parler.

J'ai ouvert la bouche pour parler mais je n'ai pas su par où commencer. En tout cas, pas par papa et ce que j'avais découvert dans son ordinateur. Cette découverte n'était pas la seule chose à m'avoir ébranlé ces vingt-quatre dernières heures.

— Le FBI nous a rendu visite, ai-je dit.

— Ils ont quoi ? Seigneur ! Ray, tu aurais dû m'appeler. Ils avaient un mandat ?

— Ils m'ont juste montré leurs pièces d'identité.

— Bon Dieu !

Je lui ai tout raconté. Comment ils étaient entrés, comment ils nous avaient posé des questions, à Thomas et moi. Comment ils avaient découvert que Thomas avait envoyé tous ces mails à la CIA, adressés à Bill Clinton. Sans omettre non plus la conversation imaginaire avec l'ancien Président.

Harry a posé ses mains à plat sur la table.

— Incroyable. Tu n'avais pas besoin de ça, Ray.

— Il y a une autre question que je voudrais te soumettre.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est à propos de mon père.

— Continue.

— Est-ce que papa ... As-tu une idée de ce que pouvait être sa vie privée ?

— Qu'est-ce que tu entends par « vie privée » ? Tu veux parler de sa vie sexuelle ?

— Je suppose.

— Je ne sais pas, a dit Harry avec un haussement d'épaules. Tu veux dire, depuis que ta mère est décédée ?

Ce n'était pas tout à fait ça, mais j'ai acquiescé.

— Oui, c'est ça.

— Honnêtement, je ne saurais pas te dire. Je ne le vois pas ramener quelqu'un à la maison, et ton père ne s'absentait jamais pour de longues périodes, à cause de Thomas. Il n'aurait certainement pas découché. Mais bon, s'il avait rencontré quelqu'un, il aurait pu la retrouver dans la journée, là, il pouvait laisser ton frère quelques heures.

— Tu l'as déjà vu avec une femme ? Il ne t'a jamais dit qu'il voyait quelqu'un ?

Harry a secoué la tête.

— Non. Mais tu sais, il y a tout lieu de penser qu'un homme de son âge devait être sexuellement actif. Je peux te demander en quoi c'est un problème, Ray ? Tu penses qu'une femme va surgir de nulle part en prétendant avoir des droits sur la succession ?

— Non, non, tout va bien. Tu sais quoi ? Oublie que je t'ai posé la question. Ce n'est rien.

C'était peut-être ce que j'aurais dû faire. Oublier. Faire comme si je n'avais jamais vu ces deux mots sur l'ordinateur.

Mais avant de passer à autre chose, il me fallait consulter l'historique de ses recherches Internet. Je ne voulais pas savoir, mais il fallait que je sache.

Quand je suis rentré, Thomas était là où je m'attendais à le trouver. L'ordinateur de papa était posé sur la table de la cuisine, fermé. Thomas avait dû le rentrer et l'éteindre.

J'ai relevé l'écran, j'ai appuyé sur le bouton, et après avoir attendu la trentaine de secondes qu'il lui fallait pour s'allumer, j'ai ouvert le navigateur, et dans la fenêtre de recherche j'ai tapé une seule lettre pour faire apparaître les recherches précédentes.

Il n'y avait rien.

Rien sur les Smartphones, la dépression, ou la prostitution infantine.

— Qu'est-ce que ça veut dire, bordel ? ai-je dit tout bas.

J'ai déplacé le curseur sur Historique et j'ai cliqué. Il était vide. La liste de tous les sites visités avait été effacée.

Même après toutes ces années, il lui arrive souvent de rêver qu'elle est sur les barres.

On est en 2000. Les Jeux de Sydney. Nicole a quinze ans. Elle exécute son enchaînement aux barres asymétriques devant des milliers de spectateurs, des centaines de caméras, les autres membres de l'équipe de gymnastique artistique, son entraîneur. Elle frotte la magnésie sur ses mains, puis saute pour attraper la barre inférieure, s'en saisit fermement, sent la traction dans ses bras, accomplit deux rotations avant d'avoir suffisamment d'élan pour se propulser jusqu'à la barre supérieure, et puis c'est parti : elle tourne. Le stade, les gens passent dans son champ de vision, sauf qu'elle ne les voit pas. Ils ne sont plus là à présent. Il n'y a pas de spectateurs, pas de caméras, pas d'équipe, pas d'entraîneur. Il y a seulement elle, Nicole, et ces deux barres. Pendant la minute suivante, qui semble bien plus longue qu'une minute, il n'y a rien d'autre dans tout l'univers. Quand elle rêve, cette minute peut se prolonger pendant des heures. Elle s'élève vers le ciel. Vole comme un oiseau. En état d'apesanteur. C'est incomparable, indescriptible. Ce doit être difficile, voire impossible pour quelqu'un qui a marché sur la surface de la Lune de décrire son expérience. Elle n'a peut-être pas marché sur la Lune, mais quand elle est aux barres, l'euphorie qu'elle ressent ne doit pas être bien différente. Olga le sait. Nadia le sait. Il est impossible de le dire avec des mots. Il y a les barres, et puis il y a tout le reste.

Les nuits où elle ne rêve pas des barres, elle rêve de mises à mort.

Qui sont, à leur manière, tout aussi élégantes. Fondre sur sa proie aussi silencieusement et aussi rapidement que passer d'une barre à l'autre. Pas d'effort inutile. Pas de gestes superflus. D'une certaine manière, c'est beau, une exécution parfaite.

Qu'elle rêve d'enchaînements aux barres asymétriques ou d'assassinats, ses performances lui valent toujours la médaille d'or. Jamais l'argent. Jamais le bronze. Parfois, ses rêves s'entremêlent. Lorsqu'elle lâche la barre supérieure en effectuant sa manœuvre finale, préparant sa sortie, ses mains désormais libres tiennent soudain un

poignard. Quand son corps, instrument à part entière, touche le sol, le poignard aussi.

Malheur à celui qui attend en dessous.

Elle est dans Orchard Street.

Nicole a l'adresse. On l'a briefée. Elle a une photo. Grande, longs cheveux bruns. La cible sera là. Allison Fitch. Elle partage un appartement avec une amie, mais cette dernière travaille la journée. Allison travaille dans un bar la nuit et dort pendant la journée.

Elle ignore qui est cette Allison Fitch et ce qu'elle a fait. Elle ne sait pas qui, exactement, tient à ce que cette femme disparaisse, mais étant donné que c'est Lewis qui l'a engagée, elle suppose que sa cible représente une menace pour quelqu'un de très important. Fitch possède des informations sur ce quelqu'un. Sur son téléphone, sans aucun doute, vu qu'on lui a demandé de le récupérer.

Mais rien de tout cela n'a vraiment d'importance pour Nicole. C'est un boulot.

Elle traverse Orchard Street en rabattant sa casquette de base-ball sur son front. Elle tâte le sac plastique dans sa poche. Il est solide. Même si la femme le griffe avec ses ongles, il ne se déchirera pas. Nicole n'utilise pas d'armes à feu. Elle n'aime pas les armes à feu. Elle n'aime pas le bruit qu'elles font. Pas besoin de s'interroger beaucoup pour comprendre pourquoi. Dès qu'elle s'est mise à l'athlétisme, elle a détesté le pistolet de départ. Quand elle attendait que le coup parte, les muscles bandés, la respiration bloquée. C'était ces derniers millièmes de seconde, avant que l'arme n'explose, qu'elle avait toujours détestés le plus.

Elle ne les aime pas plus maintenant, même quand elles sont équipées d'un silencieux. Une arme est lourde, difficile à dissimuler. Et elle sollicite peu le corps. N'importe qui peut s'en servir. Nicole aime l'engagement physique. La suffocation exige de la force. Les coups de pic à glace aussi. Mais aujourd'hui, elle utilisera un simple sac plastique.

Personne n'a jamais été arrêté pour port de sac plastique, même si elle est en possession d'autres instruments qui ne manqueraient pas d'intéresser la police, enfin, dans le cas où elle se ferait arrêter pour une raison ou une autre. Elle se tient devant l'immeuble et, avant d'entrer, elle regarde des deux côtés de la rue.

Elle ne voit aucune voiture de police, rien qui puisse l'inquiéter.

À une rue de là, il y a bien une voiture avec un truc bizarre attaché sur le toit, coincée dans la circulation, mais cela ne la concerne pas.

Nicole entre dans le hall de l'immeuble, étudie la liste des noms de l'interphone. Elle appuie sur plusieurs boutons à la fois, en faisant bien attention de ne pas sonner chez Allison Fitch. Quelques secondes plus tard, une voix grésille dans le haut-parleur.

« Oui ? »

Mais un autre locataire, moins prudent, a déjà appuyé sur le bouton d'ouverture. Nicole pénètre dans le hall et attend deux bonnes minutes. Simple précaution. Quelqu'un va sans doute ouvrir la porte de son appartement pour voir qui sonnait à l'interphone. Il ou elle va jeter un coup d'œil dehors et, ne voyant personne, s'en retourner chez lui.

C'est un immeuble sans ascenseur. Elle gravit les deux longues volées de marches, soulagée de ne croiser personne. Cependant, même si elle rencontrait quelqu'un, elle sait que tout ce dont on pourrait se souvenir la concernant, à part qu'elle est une femme blanche d'une quarantaine d'années, sera aléatoire. La visière de la casquette ainsi que les lunettes de soleil couvrent la plus grande partie de son visage. Cet après-midi-là, ses cheveux sont noirs, mais ce soir ils seront blonds.

Une fois dans le couloir, elle s'arrête un instant pour déterminer où se trouve l'appartement donnant sur Orchard Street. Ce doit être celui qui se trouve tout au bout du couloir. Elle s'approche du 305, mais avant de se donner la peine de crocheter la serrure, elle essaye de tourner le bouton de porte avec sa main gantée, au cas où elle ne serait pas verrouillée.

La porte est fermée à clé. Elle plonge la main dans la poche de son coupe-vent et trouve les outils dont elle a besoin en pareille occasion. La serrure a l'air plutôt simple. S'il y a une chaîne à l'intérieur, ça la ralentira pendant peut-être trente autres secondes. Elle a plusieurs élastiques dans sa poche. Tout ce qu'il y a à faire, c'est attacher l'élastique à la chaîne, puis passer l'extrémité sur le bouton de porte. Ensuite, quand on ferme le battant, la chaîne sort de son sillon.

Elle a répété ça un million de fois. Maintenant, elle peut le faire les yeux fermés.

La porte s'ouvre.

La chaîne n'est pas mise.

Elle entrebâille à peine et tend l'oreille. Depuis le seuil, elle aperçoit un coin cuisine et derrière, un petit salon. Un canapé-lit a été laissé déplié, les couvertures de travers. Deux personnes partagent cet appartement. Si la cible n'utilise pas le canapé-lit, c'est qu'elle doit être dans la chambre. Nicole devine que celle-ci se trouve à gauche du salon.

D'un mouvement fluide, elle entre dans l'appartement et ferme la porte derrière elle sans le moindre bruit.

Maintenant qu'elle est dans la place, elle reste un instant immobile, l'oreille aux aguets. Une fenêtre doit être ouverte, parce qu'on entend distinctement les bruits de la rue. C'est une bonne chose. Bien qu'elle se déplace furtivement, un peu de bruit de fond ne peut pas faire de mal.

Nicole guette les signes d'une présence. Un ronflement, une respiration douce. Une douche qui coule.

Un cœur qui bat.

Elle n'entend rien, elle sent pourtant qu'il y a quelqu'un. Elle fait deux pas en direction du salon, guettant la porte qui donnerait dans la chambre.

Elle passe tout doucement devant une table de cuisine et ses deux chaises Ikea. Une feuille imprimée, avec les horaires de travail d'Allison Fitch notés au crayon, est maintenue sur le frigo par un aimant en forme de chat.

Bon sang, pense-t-elle. Pourvu qu'il n'y ait pas de chat là-dedans. Elle n'en voit pas de trace. Pas de bol par terre. Un certain désordre règne néanmoins dans la cuisine. L'évier est rempli de vaisselle sale. Une tasse de café à moitié pleine est posée sur la table.

Nicole peut voir la porte et l'intérieur de la chambre. C'est une petite chambre typique des appartements new-yorkais. Trois mètres sur deux mètres cinquante, peut-être. Juste assez de place pour le lit double défait. Une fenêtre sur le mur du fond. Relevée.

Elle est là.

Pas dans le lit, mais debout à la fenêtre, lui tournant le dos. Ses cheveux bruns flottent sur ses épaules. Ses mains sont posées sur le climatiseur. Elle regarde dans la rue. Elle est habillée. Jupe bleu foncé, chemisier blanc. À la façon dont elle se tient, elle doit probablement porter des talons, mais Nicole ne peut en avoir le cœur net car le lit lui cache la vue.

Trois mètres cinquante seulement les séparent.

Elle évalue la distance mentalement. Elle n'a pas le temps de contourner le lit. Il va donc falloir passer par-dessus. Prise d'élan, saut, impulsion du pied gauche sur le lit, réception sur le pied droit de l'autre côté. Elle sera sur elle en une demi-seconde. Elle a chaussé ses Nike.

Et elle remarque, juste là, près du pied du lit, un sac à main. C'est certainement là que se trouve le téléphone. Nicole sort sans bruit le sac plastique blanc de sa poche. L'agite légèrement pour l'ouvrir.

En une seconde, elle saute sur le lit, qu'elle utilise comme un tremplin pour passer de l'autre côté. Le temps que sa proie comprenne qu'elle n'est pas seule, il est déjà trop tard. Nicole a passé le sac sur sa tête.

Elle laisse échapper un cri étouffé, puis, exactement comme prévu, la voilà qui griffe le sac pour tenter de l'arracher. Mais Nicole l'a enroulé plusieurs fois autour de son poignet, le serrant si fort qu'il lui fait comme une seconde peau.

La fille suffoque et s'effondre sur le climatiseur juste au moment où passe la voiture avec le truc bizarre sur le toit. Elle reste là une seconde, puis tombe par terre.

Nicole s'agenouille. Elle garde le sac bien serré sur la tête de sa victime pendant une bonne minute, juste pour être sûre. Une fois certaine que la fille est morte, elle retire le sac, le roule en boule et le remet dans la poche de son blouson.

Ensuite, le téléphone.

Elle s'empare du sac à main posé sur le lit, l'ouvre et trouve le portable presque aussitôt.

Elle sort le sien, le déverrouille, appuie deux fois.

« C'est fait. Les nettoyeurs sont prêts à partir ? »

Pour ce boulot, le client ne veut pas qu'on laisse le corps sur place. Ce que Nicole fait, elle le fait bien, mais les déménagements ne font pas partie de son champ de compétences.

« Oui. »

Elle raccroche sans ajouter un mot. Une performance en or. Pas de chute. Pas de points perdus pour méforme ou demi-élan. Pas d'hésitation à la sortie. Aucune déduction de points, à son humble avis.

Pas de foule en délire, non plus, mais on ne peut pas tout avoir.

Elle se lève, lance un dernier regard à la morte, et s'apprête à partir quand elle entend la porte de l'appartement s'ouvrir.

Il est trop tôt pour que l'équipe de nettoyage soit déjà là.

J'ai frappé bruyamment à la porte de Thomas pour lui dire que le dîner était presque prêt.

— Qu'est-ce qu'on mange ?

— Des hamburgers au barbecue.

Une fois le dîner terminé et la vaisselle dans l'évier, Thomas s'est levé d'un bond pour retourner là-haut, mais je l'ai attrapé par le bras pour le retenir.

— Il faut vraiment que j'y aille.

— Je dois te parler de quelque chose.

J'ai retiré ma main avec prudence, je n'étais pas sûr qu'il n'en profiterait pas pour fuir.

— De quoi veux-tu parler ?

— C'est toi qui as rentré le portable de papa qui était sur la véranda.

Il a confirmé de la tête.

— Quelqu'un aurait pu le prendre.

— Qu'est-ce que tu as fait avec ?

— Je l'ai mis dans la cuisine.

— Je veux dire, est-ce que tu t'en es servi ?

— Je l'ai éteint. La batterie allait être à plat.

— Est-ce que tu as fait quoi que ce soit d'autre avec ?

— Comme quoi ?

— As-tu touché à l'historique ?

— Je l'ai effacé, a admis Thomas.

— Tu l'as effacé ?

Il a hoché la tête.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je fais toujours ça. Avant d'éteindre un ordinateur, j'efface toujours l'historique. Tous les soirs quand je vais me coucher j'efface l'historique sur mon ordinateur. C'est comme, je ne sais pas, me brosser les dents ou quoi. C'est comme si l'ordinateur était tout propre pour le lendemain matin.

Je me suis senti soudain très fatigué.

— D'accord, c'est ce que tu fais avec ton ordinateur. Mais pourquoi l'as-tu fait avec l'ordinateur de papa ?

— Parce que tu m'as laissé m'en occuper.

— Tu as toujours effacé l'historique sur le portable de papa ?

— Non, parce que papa l'éteignait lui-même. Je peux y aller maintenant ? Il y a quelque chose de vraiment important sur mon écran.

— Ça peut attendre. Tu as regardé l'historique avant de l'effacer ?

Thomas a fait signe que non.

— Pourquoi je ferais ça ?

— Thomas, ai-je insisté avec une grande fermeté. Je veux que tu me répondes franchement. C'est très important.

— D'accord.

— Est-ce qu'il t'arrive d'utiliser le portable de papa ?

— Non, jamais. J'ai le mien.

— Est-ce que papa aurait prêté son ordinateur à quelqu'un ? Ou est-ce que quelqu'un serait venu ici et l'aurait utilisé ?

— Je ne pense pas. Je peux y aller maintenant ?

— Encore une seconde.

— J'ai déjà perdu du temps ce matin, à cause de l'aspirateur.

— Thomas, s'il te plaît. Si personne n'a utilisé cet ordinateur depuis que papa est mort, pourquoi l'historique contenait encore quelque chose quand je m'en suis servi ce matin ? Pourquoi ne l'avais-tu pas effacé ?

— Parce que quand papa s'en servait il l'éteignait lui-même. Je lui disais d'effacer l'historique, mais ça ne le tracassait pas comme moi.

Je me suis adossé contre ma chaise.

— Très bien. Merci.

— Je peux y aller, alors ?

— Oui, tu peux y aller.

Mais au lieu de se lever et de remonter dans sa chambre, il est resté assis, comme s'il avait quelque chose à me demander.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je sais que tu m'en veux encore parce que les gens du FBI sont venus chez nous. Depuis, je n'ai envoyé aucun mail à la CIA ni au Président Clinton.

— C'est bon à savoir.

— Mais si je voyais quelque chose dont j'avais vraiment besoin de

leur parler ?

— Comme quoi ?

— Quelque chose dont la CIA devrait vraiment être informée, comme un crime, ça irait si je leur envoyais juste un petit mail ?

— Thomas, je me fiche de savoir si tu as vu quelqu'un mettre une bombe atomique dans un bus de ramassage scolaire. Tu ne contactes pas la CIA.

Je voyais bien la frustration sur son visage.

— Thomas, de quoi s'agit ? Un autre accrochage ?

— Non, quelque chose de plus grave.

— Parce que je te rappelle que tu t'es déjà mis dans tous tes états pour quelque chose qui n'était pas important.

— Ce n'est pas pareil.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— C'est à propos d'une fenêtre.

— Une fenêtre ?

— C'est ça.

— Quelqu'un a cassé une fenêtre et tu veux le signaler à la CIA ?

— Il s'agit de quelque chose qui s'est passé à une fenêtre. Parfois des choses se passent aux fenêtres.

— Thomas, écoute, quoi que tu aies vu, ne te tracasse pas pour ça. Brusquement, il a repoussé sa chaise et s'est levé.

— Très bien, a-t-il dit avant de se diriger, l'air furieux, vers l'escalier.

— Thomas, n'envoie pas de message à la CIA. Je ne plaisante pas.

Il a continué sur sa lancée.

— Thomas ! Tu m'écoutes à la fin ? ! ai-je crié quand il est arrivé au pied des marches.

Il s'est arrêté, la main sur le garde-corps.

— C'est toi qui n'écoutes pas, Ray. J'essaie de te parler. J'essaie de faire ce que tu as demandé. Tu ne veux pas que je contacte la CIA, c'est pour ça que je te demande ce que je dois faire concernant ce qui se passe à la fenêtre et tu n'écoutes pas.

— D'accord, d'accord. Tu veux que je jette un coup d'œil ?

— Oui.

— Très bien. Je vais y jeter un coup d'œil.

Je l'ai suivi et alors que j'allais entrer dans sa chambre, il m'a suggéré d'aller chercher une chaise pour que je n'aie pas à me pencher

par-dessus son épaule tout le temps. Ce qui signifiait que ça allait prendre un moment.

Il y avait une chaise pliante en plastique rangée dans le placard de la chambre de papa. Je l'ai prise, je suis retourné dans la chambre de Thomas, et je me suis installé à côté de lui. Thomas a agité sa souris pour réactiver les écrans.

— Alors, où est-ce qu'on peut bien être ce soir ? ai-je demandé.

— C'est Orchard Street.

— Et où se trouve Orchard Street ?

— À New York. Lower Manhattan.

— OK, montre-moi ce que tu as trouvé.

Thomas a pointé le doigt, à un centimètre de l'écran. Il montrait une fenêtre, parmi d'autres parfaitement alignées sur la façade de ce qui semblait être un bâtiment de quatre étages. Un vieil immeuble d'habitation datant probablement de la fin du XIX^e siècle, bien que je ne connaisse pas grand-chose à l'architecture de New York.

— Tu vois cette fenêtre ? Au deuxième ?

J'ai regardé. Il y avait une espèce de tache blanche sur la moitié inférieure.

— Oui, je la vois.

— C'est quoi, à ton avis ?

— Aucune idée.

— Je vais zoomer dessus.

Il a cliqué deux fois sur l'image. Agrandie, elle est devenue légèrement moins nette mais ça commençait toutefois à ressembler à quelque chose.

— Et maintenant, tu penses que c'est quoi ?

— Comme ça, on dirait... on dirait une tête, ai-je répondu. Mais enveloppée dans quelque chose.

— Ouais, a acquiescé Thomas, si tu regardes là, tu peux voir la forme du nez et de la bouche, et là, le menton, et plus haut, le front. C'est un visage.

— Oui, tu as raison, Thomas. C'est un visage.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas vraiment quoi en penser. On dirait quelqu'un avec un sac sur la figure.

— Mais si on peut voir aussi bien tous les traits du visage, c'est que le sac doit être très serré.

— J'imagine. Peut-être que c'est un masque ou quelque chose.

— Mais il n'y a pas de trous pour les yeux, la bouche ou le nez. Si c'est un masque, comment la personne est censée respirer ?

— Tu peux encore zoomer dessus ? te rapprocher ?

— Je pourrais l'agrandir, mais ça va commencer à devenir flou. C'est la meilleure image que je puisse obtenir.

Je l'ai regardée fixement, ne sachant pas trop quoi en penser.

— Je ne sais pas. C'est comme ça, point barre. C'est probablement quelqu'un qui faisait l'imbécile avec un sac sur la tête. Les gens font n'importe quoi. Cette personne savait peut-être que la voiture Whirl360 passerait et s'est dit que ce serait marrant de faire un truc débile devant la caméra.

— Depuis le deuxième étage ? Si tu voulais faire un truc débile, tu ne te mettrais pas plutôt sur le trottoir ?

— Peut-être. Je ne sais pas.

— Je ne pense pas que cette personne fasse l'idiote, a-t-il affirmé.

— D'accord, alors à toi de me dire ce qui, selon toi, se passe sur cette image.

— Je pense que cette personne est en train de se faire tuer. Que c'est un meurtre.

— Ben voyons. Enfin, Thomas...

— On est en train de l'étouffer.

Je me suis détourné de l'écran pour le regarder.

— C'est ce que tu crois ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, bon sang ?

— Je veux que tu vérifies.

— Que je vérifie, ai-je répété.

— Oui. Je veux que tu ailles là-bas.

— Tu veux que j'aille à New York et que je vérifie ce qui se passe à cette fenêtre ? Tu rêves.

— Eh bien alors, j'imagine que je vais devoir passer quelques coups de fil et, désolé, mais je ne vais pas avoir d'autre choix que d'envoyer un mail à la CIA pour leur demander de s'en occuper.

— Thomas, écoute-moi très attentivement. D'abord, tu ne passes aucun coup de fil à la CIA, au ministère de l'Intérieur, ni même aux pompiers de Promise Falls, d'ailleurs. Et pour ce qui est d'aller à New York voir cette stupide fenêtre, c'est hors de question.

Là-dessus, je suis retourné au rez-de-chaussée.

Quelques minutes plus tard, alors que je m'installais confortablement sur le canapé, me demandant ce qu'il pourrait y avoir à regarder sur le grand écran plat de papa, Thomas est descendu.

Il ne m'a rien dit, il n'a même pas regardé dans ma direction. Il s'est approché du placard près de la porte d'entrée et s'est saisi d'un blouson. Il l'a enfilé, et il était en train de remonter la fermeture éclair quand j'ai demandé :

— Où vas-tu ?

— À New York.

— Vraiment ?

— Oui.

— Où ça à New York ?

— Je vais aller voir cette fenêtre.

— Comment comptes-tu t'y rendre ?

— Je vais marcher... je connais le chemin.

— Ça va te prendre un moment, ai-je remarqué.

— C'est à trois cent sept kilomètres, a-t-il dit. Si je marche trente kilomètres par jour, je serai là-bas dans...

— Oh, pour l'amour du Ciel !

Si ça roule bien, vous pouvez faire Promise Falls-New York en environ trois heures et demie. Mais le *si* est de taille, notamment en ce qui concerne la dernière partie du trajet. Vous êtes là, à rouler à bonne allure, vous pouvez presque toucher les gratte-ciel de Manhattan, et puis un crétin dans une fourgonnette de livraison fait une queue de poisson à un taxi, provoque un carambolage, et c'est parti pour faire du pare-chocs contre pare-chocs pendant deux heures.

Alors j'ai opté pour le train. Mon plan était simple : partir de bonne heure le matin, faire ce que j'avais promis de faire et rentrer le soir même, histoire de ne pas laisser Thomas seul toute une nuit. Peut-être qu'en d'autres circonstances je lui aurais fait confiance, mais depuis l'incident avec le FBI, je ne voulais pas le quitter des yeux plus longtemps que nécessaire.

Il avait promis qu'il ne ferait rien pour me contrarier en mon absence, du moment que je respectais ma partie du contrat.

Si Thomas voulait croire que je faisais ce voyage pour ses beaux yeux, libre à lui. Mais quand il avait commencé à insister pour que j'aille en ville, j'avais tout de suite pensé à cette femme que Jeremy voulait que je rencontre. Il fallait vraiment que je m'en occupe. Cela signifiait une future rentrée d'argent et, d'après ce que j'avais compris, un gros paquet. Dès que j'ai eu quitté la chambre de Thomas, j'ai appelé Jeremy pour lui demander s'il pouvait organiser quelque chose pour le lendemain. Il a répondu qu'il me rappellerait. Une heure plus tard, il m'annonçait que Kathleen Ford était prise pour le déjeuner, mais qu'ensuite elle pouvait prendre un verre avec nous au Tribeca Grand Hotel.

Je lui ai répondu que j'y serais.

Jeremy a proposé qu'on déjeune vite fait avant, et nous avons décidé de nous retrouver au Waverly Restaurant, sur la Sixième Avenue, entre Waverly Place et la 8^e Rue, ce qui serait assez pratique pour aller jusqu'à cet hôtel et faire ensuite ma petite course pour Thomas.

Quand j'ai dit à mon frère où j'allais déjeuner, il a fermé les yeux

pour se concentrer :

— Sur l'Avenue of the Americas, ou plutôt la Sixième Avenue, je crois que c'est comme cela qu'on l'appelle, et Waverly Place. Il y a un signe au néon au-dessus de la porte, WAVERLY en lettres vertes et RESTAURANT en rouge, juste en face d'un drugstore Duane Reade, et côté sud, de l'autre côté de Waverly Place, il y a une boutique qui vend des vitamines. Le *t* de RESTAURANT, le premier, ne s'allume pas quand tu regardes l'enseigne en venant de Waverly par l'ouest.

Levé à l'aube, je suis allé en voiture à Albany, puis j'ai pris le train à Rensselaer. J'ai réussi à dormir encore un peu pendant les deux heures et demie du trajet. Durant les moments où j'étais réveillé, j'ai regardé le paysage qui défilait par la fenêtre, et j'ai eu le temps de me demander si ce n'était pas une bêtise d'accepter de passer à l'adresse d'Orchard Street, là où Thomas avait vu la tête à la fenêtre ; si ça n'allait pas l'encourager.

Mais si cela l'empêchait d'envoyer un autre message à une agence fédérale et d'attirer davantage l'attention, c'était la meilleure chose à faire. À moins de lui passer la camisole de force, il n'y avait en réalité aucun moyen de l'empêcher d'entrer en contact avec le monde extérieur. Je n'allais pas débrancher son ordinateur une fois encore, car même si j'étais prêt à en supporter les conséquences, Thomas pourrait de toute façon toujours décrocher le téléphone et appeler quelqu'un. Il pourrait aussi écrire une lettre et la mettre au courrier. Et tant qu'il choisissait de rester à la maison, je ne voulais pas qu'il se sente prisonnier.

Le problème, en l'occurrence, c'était qu'il pourrait voir autre chose, à une autre fenêtre, dans une autre ville, demain, et que, si cette ville se trouvait être Istanbul, il s'attendrait probablement à ce que j'y aille aussi.

Il me faudrait agir au cas par cas. S'il tombait sur quelque chose d'autre à l'occasion d'un de ses voyages virtuels et s'il voulait que j'enquête, je lui ferais remarquer que la dernière fois que je lui avais cédé, cela m'avait coûté toute une journée, en plus d'un billet de train. Restait à savoir s'il se laisserait persuader.

J'avais réussi à le dissuader de toute action téméraire quand il s'était mis dans tous ses états au sujet de cet accrochage mineur à Boston. Il était donc possible de le décourager de se mettre martel en tête pour des futilités. Mais quelque chose dans ce visage derrière la

fenêtre l'avait touché.

« Les gens ne lèvent pas assez les yeux », m'avait-il dit.

J'étais content d'avoir un moment à moi pour réfléchir. Mes pensées me ramenaient sans cesse à mon père. Je faisais peut-être trop de cas de ces deux mots qu'il avait saisis dans la fenêtre de recherche.

Il avait vu quelque chose sur la prostitution enfantine aux informations.

Ça l'avait consterné.

Il avait décidé d'en savoir davantage.

Fin de l'histoire.

Il fallait vraiment que j'arrête de laisser mon esprit s'aventurer dans des territoires où il n'aurait jamais dû aller.

Alors que le train longeait l'Hudson, j'ai sorti le tirage papier de la scène à la fenêtre que j'avais emporté en quittant la maison. Je devais admettre que l'image avait quelque chose de fascinant. J'avais du mal à croire la théorie selon laquelle la voiture de Whirl360 ayant pour mission de filmer toutes les rues de Manhattan avait surpris un meurtre au moment même où il se commettait. C'était un peu tiré par les cheveux. Plus je regardais l'image pourtant, plus je devais reconnaître que l'interprétation de Thomas n'était pas totalement délirante. On avait en effet plus ou moins l'impression de voir un homme ou une femme en train de se faire étouffer, comme si quelqu'un s'était approché par-derrière, lui avait passé un sac sur la tête et l'avait serré sur son visage.

Cela pouvait être un certain nombre d'autres choses aussi. Par exemple, ça ressemblait à ces têtes en polystyrène qu'on utilise pour présenter les perruques. Il y en avait peut-être une posée sur ce climatiseur. Ou bien quelqu'un, au moment où l'image avait été prise, était passé devant la fenêtre en en tenant une.

Le cliché était flou.

Avant de m'embarquer dans cette mission, j'avais proposé de faire quelques recherches en ligne. Thomas maîtrisait parfaitement Whirl360, mais lorsqu'il s'agissait de surfer sur Internet à la recherche d'informations spécifiques, j'étais plus doué que lui. Sur l'ordinateur portable de papa, j'avais tapé dans la fenêtre de recherche « *Orchard Street, New York* », ensuite, avant de presser le bouton pour lancer la recherche, j'avais ajouté le mot « *meurtre* ».

Mon but était de couper l'herbe sous le pied de Thomas. Si nos

recherches ne faisaient apparaître aucune histoire de gens étouffés à leur fenêtre, j'espérais qu'il se calmerait un peu.

Et des histoires de gens étouffés à leur fenêtre, il n'y en avait pas. J'ai néanmoins obtenu quelques résultats intéressants. Un site du *New York Times* recensait tous les articles ayant fait mention d'Orchard Street. J'ai ainsi appris que quelques personnes y étaient mortes, et pas de mort naturelle. En mai 2003, un homme avait été renversé par un chauffard qui avait pris la fuite au volant d'une Mercedes décapotable. Au milieu des années 1990, un différend entre les deux propriétaires d'une boutique de sacs à main avait incité le fils de l'un d'eux à engager un tueur à gages pour tuer l'autre. La police avait procédé à son arrestation avant que le meurtre puisse avoir lieu. Sept ans auparavant, un jeune cadre du secteur bancaire avait été abattu d'une balle dans la poitrine entre Grand et Broome. La police examinait des hypothèses concurrentes ; le banquier avait-il été tué par quelqu'un qu'il connaissait, ou par un parfait inconnu ?

Tous ces événements s'étaient déroulés avant même que Whirl360 n'existe. Bien qu'on ne sache pas quand la photo de la tête à la fenêtre avait été prise, on pouvait supposer sans risque qu'elle datait de ces deux ou trois dernières années. On ne trouvait rien au sujet d'éventuelles morts suspectes dans Orchard Street qui datait de cette période, du moins rien sur un meurtre par suffocation. Le seul fait divers qui avait tant soit peu attiré mon attention était un entrefilet relatif à une serveuse de trente et un ans appelée Allison Fitch et domiciliée à Orchard Street (aucune adresse spécifique n'était donnée) dont on avait signalé la disparition la dernière semaine du mois d'août dernier. L'article avait été publié dans la première semaine de septembre, mais comme il n'y avait aucun article de suivi, il semblait probable que le problème s'était résolu de lui-même. Des milliers de gens disparaissaient chaque jour à travers les États-Unis, et en quelques heures, presque tous réapparaissaient. Les statistiques étaient disponibles pour qui voulait les consulter.

Je suis descendu du train à Penn Station et j'ai d'abord mis le cap sur Canal Street, où se trouvait Pearl Paint, l'immense magasin de fournitures de beaux-arts. Après avoir déambulé dans ses étages pendant près de deux heures, j'ai fini par acheter une dizaine d'aiguilles d'aérographe et deux buses Paasche, ainsi qu'une boîte de stylos Sharpie à pointe fine, et une autre boîte de marqueurs à pointe

large. J'en avais déjà tout un stock à Burlington, mais on n'avait jamais trop de Sharpie.

Ensuite j'ai sauté dans un taxi qui m'a déposé devant le Waverly. Avant d'entrer, il fallait que je voie avec quelle exactitude Thomas, qui n'y avait jamais mis les pieds, l'avait décrit.

La boutique de vitamines et le Duane Reade de l'autre côté de la rue étaient bien là. Ainsi que le néon défectueux.

Plutôt bluffant, c'est sûr.

Quand j'ai poussé la porte, Jeremy était déjà dans un box près de la devanture, étudiant le menu, une tasse de café devant lui. Je me suis glissé en face de lui.

— Tu ne devineras jamais à côté de qui j'ai pissé, a-t-il dit.

Jeremy essayait toujours d'impressionner en racontant ses rencontres fortuites avec des célébrités.

— Je donne ma langue au chat.

— Philip Seymour Hoffman. Dans les toilettes de ces cinémas du côté du Lincoln Center.

— Ne me dis pas que tu as engagé la conversation.

Il ne l'avait pas fait. J'ai montré du doigt les vieilles photos noir et blanc de célébrités qui ornaient les murs.

— Tu as déjà pissé à côté d'un de ceux-là ?

— Ils sont tous morts.

J'ai commandé du café et un sandwich au fromage fondu et au bacon. Jeremy a pris des œufs brouillés et des frites maison, servies directement dans le poêlon. Nous avons discuté du déclin des journaux et des magazines, et de l'essor de sites tels que le *Huffington Post*, une nouvelle opportunité qui arrivait à point nommé.

D'après lui, Kathleen Ford voulait un dessin animé par semaine et était disposée à payer 1500 dollars pour chacun d'eux. Ça pouvait sembler beaucoup, mais cela demandait en fait des dizaines de dessins.

— Je parie qu'il existe un logiciel ou quelque chose qui te faciliterait la tâche, a-t-il dit.

J'en connaissais en effet un ou deux qui rendraient le travail beaucoup moins fastidieux. Une fois l'idée trouvée, il me faudrait probablement deux jours pour en expédier un, ce qui me laisserait du temps pour d'autres boulots en free-lance.

Jeremy a payé l'addition, puis nous avons pris un taxi pour nous

rendre à l'hôtel. Ford est arrivée avec un quart d'heure de retard, mais elle donnait l'impression d'être de ces femmes qui n'ont jamais à s'excuser pour leur manque de ponctualité. Les gens devaient seulement s'estimer heureux de la voir apparaître. Un mètre soixante-quinze, mince, la cinquantaine, des cheveux d'un blond éclatant, impossible de voir l'étiquette de ses vêtements et de ses accessoires, mais j'imagine qu'ils venaient de chez Chanel, Gucci, Hermès, et Diane von Machintruc. Je l'ai trouvée immédiatement fascinante. Elle a commencé par déclarer qu'elle était une grande admiratrice de mes illustrations, et une fois que nous nous sommes *translatés* – un mot que je n'aurais jamais pensé utiliser dans ce contexte – jusqu'au bar, elle a parlé presque sans interruption de tous les New-Yorkais importants qu'elle connaissait et qui allaient contribuer financièrement à son nouveau site Internet, y compris Donald Trump, qu'elle connaissait fort bien, soit dit en passant, sans toutefois cautionner ses expérimentations capillaires. Elle ne m'a pas posé la moindre question, sinon pour demander des nouvelles de mon père, qui, avait-elle appris, n'était pas en bonne santé. Au moment de filer à son rendez-vous suivant, elle m'a annoncé que j'avais le boulot. Le site devait être opérationnel dans trois mois.

J'ai accepté.

Une fois qu'elle a eu disparu, Jeremy m'a confié qu'il avait eu l'impression de voir passer une tornade. Nous nous sommes promis de nous reparler, et je suis parti. J'ai hélé un taxi devant l'hôtel.

— Houston et Orchard, ai-je indiqué.

Tandis que le chauffeur prenait cette direction, je me suis laissé aller contre la banquette en vinyle noir. C'était bien la première fois que je passais un entretien d'embauche comme celui-là.

J'ai ri doucement dans ma barbe, puis je me suis concentré sur ce que j'allais fabriquer ensuite. J'ai repensé à la conversation que j'avais eue avec Thomas la veille au soir.

« Et quand j'arrive à cette adresse dans Orchard Street, avais-je dit, je suis censé faire quoi au juste ? Il est quand même peu probable que cette tête soit toujours à la fenêtre après tout ce temps.

— Je ne sais pas, m'avait répondu Thomas. Tu trouveras quelque chose. »

Howard Talliman avait mal dormi.

Cela faisait neuf mois qu'il dormait mal. Il n'avait pas passé une bonne nuit de sommeil depuis la fin du mois d'août.

Il avait aussi perdu du poids. Huit kilos. Il avait regagné deux crans à sa ceinture. N'étaient les valises sous ses yeux et la pâleur grisâtre de son teint, il aurait été plutôt à son avantage, du moins autant que pouvait l'être un type gaulé comme un pot à tabac.

Son apparence et ses emportements dus au manque de sommeil étaient pour lui une source d'embarras. Ils envoyaient un message on ne peut plus clair : quelque chose le préoccupait. Or, Howard ne voulait pas qu'on le pense inquiet.

Il n'était pas dans la nature d'Howard de s'inquiéter. C'était lui qui inquiétait les autres. Il n'était pas dans la nature d'Howard de se sentir angoissé. C'était lui qui angoissait les gens.

Mais il était dur, ces temps-ci, de maintenir les apparences.

« Tu as une tête à faire peur, lui avait dit Morris Sawchuck. Tu es allé voir un médecin, Howard ? »

— Je vais très bien, avait affirmé celui-ci. C'est pour toi que je m'inquiète, Morris. Tu as toujours été ma principale préoccupation. »

D'ordinaire, la pression lui réussissait plutôt bien. C'était son oxygène. Dans toutes les campagnes électorales auxquelles il avait participé, il importait peu que la situation semble mal engagée, que son candidat soit derrière dans les sondages. Il ne baissait jamais les bras. Il ne paniquait jamais, même quand tout le monde autour de lui disait que tout était perdu. Il évaluait les problèmes et les résolvait. Une fois, il avait fait la campagne d'un conseiller municipal, candidat à sa réélection, dont le principal challenger était une femme qui se prévalait de sa grande expérience en matière de bénévolat. Elle consacrait des centaines d'heures à aider les pauvres et les défavorisés, alors que son candidat était juste un enfoiré opportuniste.

« Il faut trouver un moyen, avait suggéré Howard, de retourner son altruisme en point négatif. »

À quoi toute l'équipe de campagne avait répondu : « Comment ? »

D'après Howard, si le service militaire de John Kerry au Vietnam avait pu être utilisé contre lui, tout était possible. Il fallait s'attaquer au point fort de cette femme et trouver un moyen de le saper. Howard avait mis Lewis Blocker sur le coup. Ce dernier avait réuni des preuves susceptibles d'être utilisées pour insinuer que l'engagement de cette femme s'était développé au détriment de ses enfants et de son mari. Son fils adolescent avait été interpellé pour possession de cocaïne, même si l'affaire n'avait jamais été portée devant un tribunal. Quant à son mari, il passait beaucoup de temps dans les bars du quartier et ne pouvait croiser une serveuse sans vouloir lui pincer les fesses. Howard avait fait en sorte que la presse le découvre sans jamais transmettre les informations directement. Ces histoires ne prouvaient-elles pas que cette femme fermait les yeux sur ce qui se passait chez elle ? Alors qu'il ne restait plus que deux semaines de campagne, Howard avait inondé la circonscription de prospectus dépeignant son candidat comme un père de famille solide, laissant entendre que son adversaire se souciait davantage d'inconnus que de sa propre famille.

Personne ne trouvait à redire quand un homme faisait passer sa carrière avant sa famille. Mais une femme ?

Un argument traître, sournois et mensonger. Mais qui avait marché. Ses admirateurs et ses détracteurs avaient jugé ces méthodes « parfaitement cyniques » après que la femme avait perdu par plus de trois mille voix.

C'était vers cette époque qu'Howard avait salarié Lewis Blocker de façon permanente.

Ça ne pouvait pas mieux tomber pour Lewis, qui avait besoin d'argent. Il avait dû quitter la police avant de pouvoir prétendre à une pension de retraite. Avec plusieurs autres agents, il avait été appelé sur une prise d'otages. Un homme terré dans un appartement menaçait de tuer sa famille. Des coups de feu avaient été tirés à l'intérieur du logement. Puis la porte s'était ouverte à la volée et quelqu'un était sorti en coup de vent. Lewis, posté au bout du couloir, avait fait feu.

C'était malheureusement le fils du tireur, âgé de seize ans, qui tentait de s'enfuir.

Aucune accusation n'avait été portée contre lui, mais la carrière de Lewis Blocker avait pris fin ce jour-là.

Parfois, songeait Howard Talliman, les choses n'arrivaient pas sans raison. Si un jeune homme devait mourir pour que Lewis Blocker

puisse favoriser la carrière politique de grands hommes, eh bien, qui était-il pour contester la volonté divine ?

Pourtant, Dieu n'avait certainement pas pu vouloir que les choses tournent comme elles avaient tourné au mois d'août dernier.

Les actes qu'il avait approuvés à ce moment-là, l'engrenage mis en place par Lewis pour protéger Morris Sawchuck pourrait aisément les détruire tous.

Sawchuck était plus qu'un ami proche. C'était son ticket pour la gloire. Une fois Sawchuck gouverneur de New York, ce ne serait plus qu'une question de temps avant qu'il ne gravisse les échelons supérieurs. Sawchuck avait la personnalité, le sens de la mise en scène – même ses *dents* étaient parfaites – pour parvenir à la Maison-Blanche.

Howard avait cru que la liaison homosexuelle de Bridget avec Allison Fitch, et, plus grave encore, ce que cette dernière aurait pu savoir des problèmes politiques de Morris, serait susceptible de faire dérailler tout ça. Il s'était fié à l'instinct de Lewis pour déterminer la marche à suivre. Il s'était également fié à l'instinct de celui-ci pour désigner la personne la mieux placée pour agir.

Non qu'Howard se soit attendu à ce qu'il n'y ait aucune retombée une fois le boulot exécuté. Lorsqu'une jeune femme est assassinée ou disparaît, il y a de fortes chances que cela attire l'attention.

Le *Times* avait sorti un article. La police essayait de reconstituer les déplacements d'Allison Fitch après qu'elle ne s'était pas présentée à son travail. L'article signalait qu'elle était originaire de Dayton. Sa mère était citée, disant qu'elle n'avait aucune nouvelle.

Le *New York Post* avait aussi publié quelque chose, à peine un entrefilet, juste avant les sports. Et NY1 en avait parlé une fois. Avec son visage souriant à l'écran pas plus de cinq secondes.

Après ça, plus grand-chose. Une personne disparue à Manhattan ne faisait pas longtemps l'actualité. Une fille de l'Ohio qui ne se présentait pas à son travail ? La belle affaire. Peut-être qu'elle n'avait pas tenu le coup dans la grande ville et qu'elle était rentrée chez elle. À moins que quelqu'un ne tombe sur un cadavre, une disparition intéressait les médias à peine plus de quelques heures.

Et aucun corps n'avait été découvert.

Normalement, la découverte d'un corps aurait dû tranquilliser Howard Talliman. Parce que même si le reste du monde avait ignoré

ce qui était arrivé à Allison Fitch, lui au moins aurait su.

Or, il ne savait pas.

Lewis non plus.

Cela faisait un moment que personne ne savait rien.

Peu de temps après que Nicole avait été envoyée exécuter son contrat, Lewis avait téléphoné à Howard.

« J'ai eu des nouvelles. Il y a un problème.

— Quel genre de problème ? »

Lewis le lui avait exposé. Normalement, Allison Fitch, qui travaillait la nuit, devait se trouver chez elle dans la journée, en train de dormir, alors que sa colocataire, cette Courtney Walmers qui travaillait à des heures normales, ne devait pas y être.

À ce moment de l'histoire, Howard avait commencé à avoir un très mauvais pressentiment.

Mais ce jour-là, avait continué Lewis, un événement imprévu s'était produit.

« La femme dans l'appartement n'était pas Allison Fitch. On n'a pas éliminé la bonne cible. »

Howard, assis dans son bureau, s'était efforcé de rester calme. Mais merde, la colocataire ? Morte ? Une fille qui n'avait jamais représenté aucune menace ? Qu'il ne connaissait même pas ? Bien sûr, il avait déjà causé des dommages collatéraux dans le passé. Ses manigances politiques n'avaient pas détruit que la réputation de ses adversaires. Il avait vu des candidats battus perdre leur maison pour rembourser des dettes de campagne. Quitter leur femme ou être quittés par elle. L'un d'eux était devenu alcoolique, il avait foncé dans une butée de pont avec sa voiture et n'avait plus jamais remarché.

Mais rien de comparable. Personne n'était jamais mort.

Pourtant, aussi inattendue et désastreuse que soit cette nouvelle, Howard s'était quand même demandé si la femme que Lewis avait engagée, une fois qu'elle avait pris conscience de son erreur, avait finalement effectué le boulot prévu au départ. Qu'était-il arrivé à la cible ?

« Et Fitch ? avait-il demandé à Lewis.

— Disparue. Elle a débarqué à l'improviste, et lorsqu'elle a vu ce qui s'était passé, elle s'est envolée. »

Dans les mois qui avaient suivi, Allison Fitch était demeurée introuvable. Probablement morte de peur, terrifiée à l'idée de se

montrer.

Tant qu'elle traînait dans la nature, c'était une bombe à retardement qui attendait juste d'exploser.

Le jour où Lewis l'avait appelé, Howard avait éclaté de rage contenue et de terreur.

« Bon Dieu, c'est un plantage colossal.

— Pire que ça », avait répondu Lewis.

Thomas avait peut-être eu tort de me faire confiance en semblant si certain que je reviendrais de Manhattan en ayant résolu le Mystère de la Tête à la Fenêtre. Je n'étais pas très chaud à l'idée d'aller à Orchard Street.

Je veux dire, une fois que je serais en mesure de voir, de mes propres yeux, la fenêtre en question, qu'est-ce que j'étais censé faire ? J'espérais que la tête serait toujours là, qu'il s'agissait en réalité d'une tête à perruque en polystyrène, et que j'en aurais donc la confirmation.

Alors que je descendais Orchard – j'avais sauté du taxi sur East Houston, juste devant Ray's Pizza, à deux portes de Katz's Delicatessen, j'ai eu peur que la tête ne soit plus là. Auquel cas je ne saurais absolument pas quoi faire.

Tourner les talons et rentrer à la maison, très probablement.

Sans rivaliser avec le Village, ou SoHo, cette partie de la ville possédait un charme particulier. Ces vieux immeubles étaient riches en détails architecturaux et historiques. J'ai commencé au niveau du numéro 200, passant devant une boutique de cadeaux, un petit restaurant et quelques immeubles en pleine rénovation. À l'angle de Stanton Street, j'ai senti une odeur de pizza s'échapper de chez Rosario.

J'ai continué à flâner, passant devant un magasin de bagages qui empiétait sur la moitié du trottoir, puis plusieurs boutiques de vêtements et un magasin de guitares. Aucune de ces devantures ne ressemblait à l'image que je gardais pliée dans la poche de mon blouson. Je l'ai sortie pour y jeter à nouveau un rapide coup d'œil et je me suis alors rendu compte que l'immeuble sur lequel s'était focalisé Thomas était situé au niveau du numéro 60. J'avais sauté de mon taxi trop tôt, et j'allais devoir traverser Delancey avant d'arriver au bon endroit.

J'ai donc continué à marcher.

Quelques minutes plus tard, j'étais arrivé à destination, du moins me semblait-il. Sous la fenêtre, il y avait normalement une boutique

spécialisée dans les foulards et les écharpes, et à côté un tabac qui vendait des journaux. L'accès aux appartements se faisait par une porte d'entrée entre les deux commerces. Elle devait se trouver sur le trottoir de droite.

J'ai pensé qu'il serait plus facile de repérer l'immeuble depuis le trottoir opposé. J'aurais une meilleure vue.

Et tout à coup, elle était là.

La fenêtre.

J'ai regardé à nouveau la photo, pour en avoir le cœur net. J'ai examiné la disposition des fenêtres voisines, le cheminement de l'échelle de secours, la devanture en dessous.

Je l'avais trouvée.

Pas de tête blanche au-dessus du climatiseur.

Nada.

À part le climatiseur, il n'y avait rien à voir. Pas même un pot de fleurs. La fenêtre était fermée, et la vitre sans rideau paraissait noire, reflétant l'immeuble de l'autre côté de la rue.

J'ai sorti mon téléphone et j'ai pris un cliché de l'immeuble en zoomant sur la fenêtre.

Ainsi, j'étais venu jusqu'à New York, j'avais trouvé mon chemin jusqu'ici, jusqu'à la scène du... La scène de quoi, exactement ? Enfin, au moins, je pourrais montrer cette photo à Thomas pour prouver que j'avais honoré sa demande.

Quel tour de force !

Cela suffirait-il à le satisfaire ? Peu probable. J'avoue qu'à sa place je trouverais mes efforts un peu tièdes.

Ça ne me tuerait probablement pas de monter à l'appartement, de frapper à la porte et de dire bonjour à celui ou celle qui vivait là. Peut-être que si je jetais un coup d'œil furtif à l'intérieur, cette tête en polystyrène que je voulais voir à tout prix serait posée sur la table de la cuisine.

Une autre affaire résolue par Ray Kilbride, illustrateur le jour, combattant du crime la nuit. Sauf que, bon, il faisait encore jour.

J'ai examiné la fenêtre pour avoir une chance de trouver à quel appartement elle correspondrait une fois que je serais dans l'immeuble, puis j'ai traversé la rue. Je suis entré dans le hall, qui n'était rien de plus qu'une alcôve avec des boîtes à lettres et un interphone. La porte intérieure était verrouillée. Ce qui n'était pas

surprenant.

À en juger par le répertoire de l'interphone, il semblait y avoir cinq appartements au deuxième étage, les derniers noms étaient indiqués au moyen de minces bandelettes de ruban noir et brillant sorti de ces pinces à étiqueter Dymo. Papa en possédait une quand on était petits, et je me rappelle que j'étiquetais tout dans ma chambre. « *Étagère* ». « *Lit* ». « *Porte* ». « *Fenêtre* ».

Les morceaux de ruban avaient tous l'air usés par le temps, certains commençaient à se décoller, et la moitié de celui de l'appartement 305 était manquante ; on lisait : « *ch/Walmers* ». Kazinski était au 304, Goldberg au 303, Reynolds au 302, et Michaels au 301. J'ai sorti mon téléphone pour prendre une photo, au cas où j'aurais besoin de me rappeler un de ces noms plus tard. J'ai également pris une photo du mot affiché près de l'interphone, avec un numéro pour les demandes de location.

Que faire, que faire ?

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'un jeune homme d'une vingtaine d'années est sorti en coup de vent. Instinctivement, j'ai tendu le bras pour saisir la poignée avant que la porte ne se referme.

Parvenu au deuxième étage, j'ai mis un moment pour me repérer et savoir quel appartement avait le plus de chances d'être celui qui donnait sur la rue au-dessus de la boutique de foulards.

Je me suis décidé pour le 305.

Plusieurs options s'offraient à moi. Je pouvais frapper à la porte, et, en supposant que quelqu'un m'ouvre, dire : « Bonjour, comment ça va, je m'appelle Ray Kilbride et mon frère, Thomas, qui est un peu... Eh bien, vous savez. Bon, bref, il était en train de surfer sur le Net quand il a remarqué par hasard que quelqu'un se faisait étouffer à votre fenêtre. Ça vous dit quelque chose ? Parce que je sais pas vous, mais moi, c'est le genre de truc dont je me souviendrais. »

Peut-être y avait-il une meilleure approche.

Je pouvais sortir la feuille de mon blouson, la montrer à la personne qui viendrait ouvrir la porte, et dire simplement : « On a vu votre appartement sur Whirl360 et on a remarqué ça à votre fenêtre, ça ne vous dérange pas de me dire de quoi il s'agit ? »

Pas terrible non plus. Mais des deux, c'était l'option qui avait ma préférence.

Je pourrais inventer un genre d'alibi. Dire que j'étais illustrateur.

J'avais un sac Pearl Paint à la main, après tout. Je pourrais raconter qu'on m'avait passé une commande pour illustrer un article du *Times* sur l'architecture du sud de Manhattan, et qu'en regardant cette rue sur Internet, j'étais tombé sur cette image, et il fallait que je sache ce que c'était.

Pitoyable.

Voilà ce que j'allais faire : j'allais frapper à la porte, montrer la sortie d'imprimante à la personne qui m'ouvrirait et poser la question, tout simplement.

Elle me répondrait peut-être. Si elle avait à son tour des questions, je ferais de mon mieux pour y répondre. Je serais franc, je lui dirais que j'avais un frère obsédé par Whirl360, et que de temps à autre il remarquait quelque chose sur le site et voulait en savoir davantage.

Mon Dieu.

Tenant la feuille dans une main, j'ai frappé à la porte de l'autre, celle qui tenait toujours le sac Pearl Paint. Il cognait contre le battant à chaque coup frappé.

Comme personne ne venait ouvrir, j'ai fait une nouvelle tentative au bout de trois secondes.

Et j'ai attendu.

J'ai hésité à frapper une troisième fois. Des gens dormaient peut-être. Est-ce que je voulais vraiment les réveiller pour ça ?

Je m'apprêtais à le faire quand une porte s'est ouverte au bout du couloir. L'appartement 303, ai-je pensé. Je me suis retourné et j'ai vu une femme solidement charpentée, des bigoudis sur la tête, qui me regardait à travers des lunettes à grosse monture noire. Elle se tenait sur le seuil, à moitié dedans, à moitié dehors, mais sa tête dépassait de telle manière que je pouvais la voir en entier.

— Personne n'habite ici, a-t-elle dit.

— Pardon ?

— Personne n'habite ici. Les filles, elles sont parties.

— Ah, d'accord, je ne savais pas.

— Ça fait des mois qu'elles sont plus là, a-t-elle précisé. Le propriétaire n'a pas reloué.

— D'accord, ai-je répété en hochant la tête. Merci.

Elle a reculé dans son appartement et refermé la porte.

Alors, c'était tout ?

J'ai tourné à gauche en sortant de l'immeuble, pour remonter vers

le nord. Qu'allais-je dire à Thomas en rentrant à la maison ? Pas grand-chose, en fait. J'avais tenté le coup, mais l'appartement était vide.

Que pouvais-je bien faire d'autre ?

J'étais dans le train, à regarder l'Hudson, quand, surgi de nulle part, quelque chose qui me préoccupait depuis un certain temps à un niveau inconscient est remonté en bouillonnant à la surface : *Pourquoi le carter de la lame était-il relevé et le contact en position Off, sur la tondeuse de papa ?*

Thomas savait qu'il allait devoir préparer lui-même son petit déjeuner et son déjeuner. Ray lui avait dit que ce serait de sa responsabilité. Il lui avait dit aussi que s'il devait se lever aux aurores pour se rendre à Manhattan et poursuivre cette aventure farfelue (Thomas était presque certain que c'étaient les mots qu'il avait utilisés), alors le moins qu'il puisse faire était de se nourrir par lui-même.

— D'accord, avait dit Thomas. Qu'est-ce qu'on a ?

— Il y a du pain, de la confiture, du beurre de cacahuètes et du thon. Regarde un peu. Ouvre les placards et sers-toi.

— Si je fais du thon, où est l'ouvre-boîte ?

— Thomas, regarde-moi.

— Oui, Ray ?

— Réfléchis un peu. Si tu ne trouves pas quelque chose, cherche-le.

— OK.

Même si Ray n'avait pas l'air très impatient d'aller jeter un œil à cette fenêtre sur Orchard Street, Thomas était content qu'il ait accepté. Il n'était pas sûr qu'il aurait envoyé un autre message à la CIA exposant ses inquiétudes au sujet du visage recouvert d'un sac ; il tenait à ce que ses relations avec l'Agence restent professionnelles. Si les gens du gouvernement le soupçonnaient de se mêler de toutes les activités suspectes qu'il observait sur Whirl360, ils pourraient se montrer moins enclins à utiliser ses services quand surviendrait la Grande Catastrophe, quelle qu'elle soit.

En réalité, plus les semaines passaient, plus il se sentait prêt. À la fin de chaque journée, quand il finissait par fermer Whirl360, effacer l'historique de son ordinateur, éteindre la lumière et poser la tête sur l'oreiller, il s'endormait en se promenant dans une des villes qu'il avait arpentées récemment. La veille, il avait flâné dans San Francisco. Il descendait Hyde Street, en tournant dans cette partie de Lombard Street qui fait comme un tire-bouchon, avec la Coit Tower au loin. Ou il continuait tout droit dans Hyde Street, quand elle commençait à descendre, et là-bas au loin ce devait être Alcatraz. Ensuite, après

Chesnut, les immeubles faisaient place à un espace presque vide sur la gauche qu'on appelait le Russian Hill Open Space. Et s'il continuait dans cette direction sur Hyde, il serait bientôt...

Endormi.

Ray l'avait réveillé en passant la tête dans sa chambre vers cinq heures du matin.

— Je m'en vais. Ne fais pas de bêtises.

— Compte sur moi, avait marmonné Thomas dans son oreiller.

Quand il avait fini par se lever, le soleil entrait par la fenêtre. Il avait allumé son ordinateur et lancé Whirl360 avant d'aller dans la salle de bains, de passer sous la douche et de s'habiller.

Il était resté un moment dans la cuisine à regarder fixement les placards. Il était presque certain que les céréales étaient dans celui près du frigo. Il l'avait ouvert avec hésitation, comme s'il s'attendait à voir sauter un rat, mais la boîte de Cheerios était bien là.

Le lait se trouvait dans le frigo. Ça, il le savait, bien sûr. Il avait pris un bol, y avait versé des céréales, puis du lait, ensuite il avait mangé le tout avant de retourner dans sa chambre, laissant la vaisselle sale sur la table, les céréales et le carton de lait sur le comptoir. Ce n'était pas de la négligence de sa part. Si Ray lui avait clairement fait comprendre qu'il devait se nourrir par lui-même, il n'avait pas parlé de nettoyer. Ray voudrait sans doute s'en charger en rentrant, pour être sûr que ce serait fait correctement. C'était comme ça avec leur père. Il voulait se charger du nettoyage. Il ne laissait jamais Thomas faire la vaisselle. C'était pour cette raison qu'il ne savait pas comment charger le lave-vaisselle, faire fonctionner l'aspirateur, faire la lessive, frotter les sols, ou faire la poussière. La seule tâche qu'il trouvait potentiellement amusante, c'était de tondre le gazon, mais son père ne voulait pas le laisser conduire la tondeuse. Et maintenant, quand bien même Ray le lui permettrait, il ne voudrait pas y toucher.

Après le petit déjeuner, il avait continué son exploration de San Francisco, traversant les quartiers de Mission, Sunset, Richmond et Haight-Ashbury, et, sans se presser, il avait franchi le Golden Gate Bridge. Il avait fallu beaucoup de clics de souris pour effectuer sa traversée. Cette partie du voyage était si captivante qu'il avait presque oublié son déjeuner.

Il était redescendu dans la cuisine juste avant treize heures. Un sandwich au thon lui paraissait au-dessus de ses forces, parce qu'il

faudrait qu'il utilise un ouvre-boîtes, et même quand c'était son père qui ouvrait du thon, il avait l'habitude de jurer quand le couvercle finissait par s'ouvrir d'un coup en répandant de l'huile partout. Alors il s'était rabattu sur du beurre de cacahuètes et du pain. Il était justement en train de se faire un sandwich quand on avait frappé à la porte.

Pendant une seconde, il n'avait rien fait, parce que c'était toujours quelqu'un d'autre qui ouvrait la porte, mais comme il s'était soudain rappelé qu'il était seul, il avait posé son couteau plein de beurre de cacahuètes et était allé voir qui c'était.

— Bonjour, Thomas.

C'était Len Prentice, ou, comme son père appelait souvent son ancien patron, Lenny.

— Bonjour, monsieur Prentice.

La voiture de Len était garée près de la véranda, mais il n'y avait personne d'autre à l'intérieur. Il était venu seul. Il était resté là comme s'il attendait qu'on l'invite à entrer, mais Thomas n'en avait aucune envie. Il n'avait jamais aimé Len Prentice.

— Ton frère est dans les parages ? avait-il demandé.

— Il est à New York aujourd'hui.

— Qu'est-ce qu'il fait là-bas ?

— Il vérifie qu'on n'a pas assassiné quelqu'un en lui mettant un sac sur la tête.

Len était resté interdit une seconde.

— Tu es vraiment cinglé, hein, Thomas ? avait-il fini par lâcher. Je peux entrer ?

Thomas avait hésité avant de répondre.

— Ben, oui.

— Je passais par là et j'ai pensé faire un saut pour voir comment vous vous débrouilliez tous les deux.

Thomas n'avait rien répondu. Ce n'était pas comme si Len Prentice lui avait posé une question.

— Tu n'aurais pas une bière ou quelque chose ?

Thomas, en toute honnêteté, avait répondu :

— Je ne sais pas.

— Ça ne fait rien, je vais aller voir.

Len avait traversé le salon jusqu'à la cuisine, ouvert le frigo, et trouvé ce qu'il cherchait.

— Alors qu'est-ce que tu fais pour t'occuper, Thomas ? avait-il demandé en prenant une gorgée.

— Je travaille sur l'ordinateur.

Len avait hoché la tête d'un air entendu.

— Ah, oui, d'accord. Tu y passes presque tout ton temps, c'est ça ?

— J'ai des trucs à faire.

— Tu m'as dit que Ray faisait quoi, déjà ?

— Il est à New York.

— Ouais, ouais, mais précisément ? Qu'est-ce qu'il y fait ?

— Il retrouve un ami pour son travail, et il essaye de découvrir ce qui est arrivé à la personne de la fenêtre.

Len avait repris une gorgée.

— La personne à qui on a mis un sac sur la tête ?

Thomas avait opiné.

— Ton père avait l'habitude de me parler. Je n'étais pas seulement son patron, tu sais. Lui et moi étions amis. Et il disait que tu dénichais toujours des photos de trucs sur Internet qui te mettaient carrément en boule. Il me disait qu'il envisageait de te couper la connexion. Sauf que c'était seulement en te laissant devant ton ordinateur toute la journée qu'il arrivait à avoir un peu la paix.

Thomas avait envie que Len Prentice s'en aille pour qu'il puisse finir de préparer son sandwich au beurre de cacahuètes et remonter dans sa chambre.

— C'est Marie qui m'a suggéré de passer. Elle pense que ce serait bien que toi et ton frère veniez dîner à la maison.

— Il faudrait que j'en parle à Ray.

Il n'avait pas envie d'y aller, mais ça le gênait de le dire. Il demanderait à son frère de leur répondre qu'ils ne pouvaient pas.

— Ton père disait qu'il ne savait pas pourquoi tu étais comme tu es. Heureux d'être cloîtré dans cette maison tout le temps, assis devant ton ordinateur toute la journée. Sans jamais mettre le nez dehors à part pour voir ta psy. Comment s'appelle-t-elle ? Gagarine ?

— Grigorin.

— Le truc que je n'arrive pas à croire, c'est que tu n'aies même pas voulu assister à l'enterrement de ton propre père. Ta petite fixette informatique était si importante que tu ne pouvais même pas faire ça pour lui ?

— Pourquoi me dites-vous ces choses, monsieur Prentice ?

— Je sais pas. C'est juste histoire de faire la conversation, en fait. Je suis un homme simple, Thomas. Je ne connais pas grand-chose au jargon psychiatrique. Je croyais que ta schizophrénie, ça voulait dire que tu avais une double personnalité, mais ton père m'a expliqué que c'était une idée fausse, que ce n'était pas du tout comme ça. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi, alors que tu es conscient d'avoir un problème, tu ne fais rien pour y remédier.

— Je n'ai pas de problème.

Len avait eu un petit rire.

— Un fils qui ne va pas à l'enterrement de son père ? Ça, à mon avis, c'est un problème.

— J'avais des choses à faire. Et...

— Et quoi, Thomas ?

— Et il y avait des gens là-bas que je ne voulais pas voir.

— Qui donc ? C'est de moi que tu parles ? Est-ce que je n'ai pas toujours été gentil avec toi ?

Thomas avait secoué la tête.

— Il faut que je prépare mon déjeuner. Je me fais un sandwich au beurre de cacahuètes.

— J'ai une idée. Et si je t'emmenais déjeuner ?

— Quoi ?

— Je veux dire, pourquoi est-ce que je ne t'emmènerais pas en dehors de la *maison*, dans une *voiture*, pour aller chercher quelque chose à manger ?

— J'ai déjà commencé à faire le sandwich, avait objecté Thomas en désignant le comptoir de la cuisine.

— Et alors ? Tu pourras le manger plus tard, dans l'après-midi, pour le goûter. Je t'emmène faire un tour en voiture. Ça te ferait du bien de sortir de la maison.

— Non.

— J'insiste.

— Je ne veux pas y aller.

La distance s'était réduite entre eux.

— Je pense que là, ton père a fait fausse route. Il te laissait toujours n'en faire qu'à ta tête. Il aurait dû être plus autoritaire, te faire vivre de nouvelles expériences. On pourrait aller à Promise Falls au MacDonald's, ou se manger une part de pizza. On pourrait même aller à la maison, demander à Marie de te préparer quelque chose.

Thomas avait fait un pas en arrière.

— Tu sais, d'après ce que j'ai entendu dire, il va falloir que tu t'habitues à quitter cette maison. Comment vas-tu faire quand ton frère vendra ?

— Je ne suis pas sûr qu'il fasse ça.

— Tu ne penses tout de même pas qu'il te laissera tout seul ? Ce n'est pas génial comme idée.

— Peut-être qu'il décidera de vivre ici, avait rétorqué Thomas. On pourrait vivre ensemble.

Mais au moment même où il l'avait dit, Thomas n'était rien moins que sûr de le vouloir. Il adorait Ray, mais ce dernier pouvait se montrer difficile. Comme son père, il était critique. Le reprenait constamment pour des choses sur lesquelles il n'avait aucune prise.

— En tout cas, quoi qu'il arrive, je suis sûr que ce sera pour le mieux, avait assuré Len. Bon, tu veux prendre un blouson ou quelque chose ? Je ne sais pas toi, mais moi j'irais bien au KFC. Tu aimes le KFC ?

Thomas aimait effectivement le KFC, et Ray ne voulait pas y aller pour lui. Leur père en rapportait parfois. Mais Thomas ne voulait aller nulle part avec Len Prentice. Il se sentait de plus en plus angoissé, comme si des bestioles grouillaient sous sa peau. Sa respiration s'était accélérée. Il aurait peut-être eu envie de sortir, pas trop longtemps, avec des gens, des gens qu'il appréciait et en qui il avait confiance, mais il n'appréciait pas Len Prentice et ne lui faisait pas confiance.

Et son père non plus. Ils avaient été amis, se retrouvaient de temps en temps pour regarder un match, boire une bière. Mais chaque fois qu'il rentrait à la maison après avoir passé du temps avec Len, il disait : « Bon sang, ce type peut vraiment vous pomper l'air. »

Len avait pris Thomas par le bras. Sans brutalité, mais fermement.

— Allons-y, camarade. On va s'amuser un peu.

Thomas s'était dégagé d'un mouvement brusque. Il y avait mis plus de force que nécessaire et sa main était accidentellement partie et il avait giflé Len.

Celui-ci s'était immobilisé et s'était frotté la joue.

— Eh bien, Thomas, je regrette vraiment que tu aies fait ça.

À dire vrai, Lewis Blocker ne dormait pas si bien, lui non plus.

Allison Fitch était en liberté, quelque part, et ne pas savoir où elle se trouvait ni ce qu'elle pourrait faire l'inquiétait pour les mêmes raisons qu'Howard Talliman. Si elle se décidait à entrer dans un poste de police pour déballer tout ce qu'elle savait, c'était fini pour eux. Fini pour Howard, fini pour Morris, et fini pour Lewis.

Tout ce qu'Howard et lui avaient fait pour tenter de rattraper ce « plantage colossal », comme Howard l'avait si justement appelé, serait réduit à néant dès l'instant où Allison Fitch se déciderait à sortir de sa cachette. Une fois qu'elle aurait parlé du meurtre aux autorités, avoué sa tentative de chantage et révélé sa rencontre avec Howard, ils seraient tous dans une belle merde.

Ils devaient faire en sorte que cela n'arrive pas.

Plusieurs dispositions avaient été prises en ce sens. Pour commencer, Lewis avait chargé Nicole de surveiller la mère de Fitch dans l'Ohio. Tôt ou tard, la fille tenterait d'entrer en contact avec elle. Quelle fille dans le pétrin ne voudrait pas parler à sa maman ? Quelle fille ne serait pas tenaillée par la culpabilité à l'idée que sa mère était désespérée par sa disparition ? Ne finirait-elle pas par se dire qu'elle devait apaiser les craintes maternelles ?

Lewis était franchement partagé sur l'opportunité de garder Nicole sur ce projet, après la façon dont elle avait merdé. La confiance qu'il avait en elle avait été très sérieusement ébranlée, et sa première impulsion avait été de lui faire payer son erreur au prix fort. Mais dans l'immédiat, il avait besoin de toute l'aide qu'il pourrait recevoir, et Nicole, se sentant menacée, s'était engagée, sans limite de temps, à remettre les choses en ordre. Il se servirait donc d'elle jusqu'à ce que ce gâchis soit réparé.

Lewis souhaitait également maintenir une surveillance sur l'appartement de Fitch. Même s'il jugeait très improbable qu'elle retourne chez elle, il était possible que quelqu'un de sa connaissance puisse se pointer à un moment ou à un autre. Peut-être juste une amie passant dire bonjour. Ou bien, et c'était l'éventualité sur laquelle il

comptait le plus, quelqu'un avec qui Allison avait été en contact et qui aurait reçu pour instructions d'aller à son ancien appartement voir ce qui s'y passait.

Dans un cas comme dans l'autre, ce genre de visiteur serait susceptible de fournir un indice sur l'endroit où se trouvait actuellement Allison Fitch.

Lewis ne pouvait pas poster quelqu'un dans le couloir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Trop voyant. Et, bien qu'il ait contacté le propriétaire en se faisant passer pour le parent d'une des locataires précédentes et fait le nécessaire pour que le loyer soit payé chaque mois, il n'avait pas assez d'effectifs pour laisser quelqu'un dans l'appartement à toute heure du jour et de la nuit au cas où un visiteur se présenterait. Il y était resté lui-même le premier mois et la seule personne qui était venue frapper à la porte était un type qui distribuait la carte des plats à emporter d'un restau italien plus loin dans la rue.

Il n'arrivait pourtant pas à se défaire de l'idée qu'une personne digne d'intérêt pourrait, un jour ou l'autre, se présenter. Et quand cela arriverait, il voulait voir qui c'était.

Pour cette raison, il avait installé une caméra.

Un appareil grand comme une tête d'épingle, à détecteur de mouvement, monté derrière la porte, avec une vue imprenable sur le couloir. Dès que quelqu'un s'approchait à quelques pas de l'appartement, la caméra se déclenchait. Chaque soir, il examinait les éventuelles images, automatiquement envoyées sur son ordinateur.

Il y avait presque toujours quelque chose. D'habitude, c'était le gardien qui passait l'aspirateur dans le couloir. Un jour, un livreur de pizza qui s'était trompé de porte. Lewis l'avait vu sortir son portable, appeler son responsable et régler la question.

Ça lui avait même donné un peu faim.

Pour Halloween, des gamins étaient entrés dans l'immeuble et avaient fait du porte-à-porte pour réclamer des bonbons. Deux filles, l'une déguisée en Lady Gaga, l'autre en extraterrestre – en fait, il ne savait pas trop qui était qui – avaient sonné en vain à l'appartement 305.

Tous les jours, quelque chose. Mais rien d'utile.

Il était sur le point d'abandonner cette idée, de retirer la caméra, et d'arrêter de payer le loyer.

Et puis le type avec le sac Pearl Paint avait débarqué.

Lewis était assis à sa table de travail dans le bureau de son appartement du Lower East Side, face à l'immense écran de son ordinateur. Il le scrutait. L'homme avait frappé trois fois en tenant à la main le sac de fournitures. Au cours de son enquête sur Allison Fitch, avant et après sa disparition, Lewis ne l'avait jamais vu. Il ne savait absolument pas qui il était, ni si sa visite revêtait une signification quelconque.

Est-ce qu'il vendait quelque chose ? S'était-il trompé d'appartement ? Connaissait-il l'une des deux locataires précédentes et était-il passé lui rendre visite ? S'il avait connu les deux filles qui avaient vécu ici, n'aurait-il pas crié à travers la porte quelque chose comme : « Hé, y a quelqu'un » ? Et puis, comment était-il entré dans l'immeuble ? Avait-il une clé ? Est-ce que quelqu'un l'avait laissé entrer en sortant de l'immeuble, ou avait-il sonné chez un tas de gens au hasard jusqu'à ce qu'un locataire soit assez bête pour lui ouvrir ?

Mais surtout, est-ce que ça comptait ? Ce visiteur avait-il une importance quelconque ?

Et puis Lewis avait aperçu la feuille de papier dans son autre main.

Qu'est-ce que c'était ? Elle était passée deux fois devant l'objectif, mais très rapidement. Il avait visionné le court extrait plusieurs fois mais sans arriver à voir de quoi il s'agissait.

Alors il avait mis la vidéo sur Pause, puis utilisé le curseur pour zoomer tout doucement jusqu'à pouvoir discerner la feuille de papier.

Il s'agissait apparemment d'une feuille A4 standard. Du genre qu'on met dans son imprimante. Il y avait une image carrée en couleur dans le quart supérieur gauche. On aurait dit un alignement de fenêtres, même s'il était difficile d'en être sûr.

En haut de la page, des lettres imprimées. Impossible à déchiffrer à l'écran. Mais on distinguait une sorte de logo multicolore dans le coin supérieur gauche. Sans en être sûr, Lewis croyait le reconnaître. Il commençait par un *W* stylisé, et semblait se terminer par trois chiffres.

Il était presque certain de savoir ce que c'était. Le logo de Whirl360. Ce site Internet qui vous donnait la possibilité d'explorer les villes du monde entier. Il l'utilisait de temps en temps. Comme tout le monde, il avait regardé si la maison dans laquelle il avait grandi figurait sur le site. Il avait saisi son ancienne adresse à Denver et, effectivement, elle était là.

S'il s'agissait bien, comme il le soupçonnait, du logo de Whirl360, l'image sur la feuille avait été logiquement imprimée à partir du site.

Il avait agrandi l'image autant que le permettait l'ordinateur. Cela semblait en effet être une rangée de fenêtres, comme celles des vieux immeubles d'habitation du quartier où se trouvait l'appartement d'Allison Fitch. Mais il était impossible de voir quoi que ce soit avec précision.

Lewis s'est dit que si ce type avait pu trouver l'image sur Internet, lui aussi le pouvait.

Il s'était donc connecté sur Whirl360, il avait tapé : « Orchard Street, New York », et presque instantanément, c'était comme s'il était sur place, se déplaçant dans la rue en cliquant sur la souris. Quand il était arrivé au niveau du bloc où vivait Fitch, il avait fait glisser le curseur sur l'écran, ce qui lui avait permis de faire un tour sur lui-même.

Peut-être que le type qui avait cogné à la porte était une sorte d'étudiant en architecture. Ou quelqu'un du service d'urbanisme de la ville. Allez savoir.

Il avait positionné l'image de manière à se trouver juste en face de l'immeuble, avait déplacé la souris à son sommet, avait cliqué en maintenant le bouton enfoncé et l'avait fait glisser, comme s'il se dévissait le cou pour voir les étages supérieurs.

— Quoi ? avait-il dit tout bas. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il était concentré sur une fenêtre en particulier. Avait cliqué pour agrandir l'image.

— Bordel de merde, avait-il murmuré.

Ils se sont retrouvés sur le même banc de Central Park. Lewis Blocker a tendu à Howard Talliman une feuille de papier pliée en deux.

— C'est quoi ? a demandé Talliman.

— Quelque chose que j'ai imprimé sur le Net. Jette donc un œil.

Talliman a déplié la feuille et l'a regardée, perplexe.

— Je n'ai aucune idée de ce que c'est.

Howard n'était jamais allé chez Allison.

— Cette fenêtre, c'est l'appartement. Ce que tu as dans les mains, c'est une page imprimée à partir d'Internet.

De l'index, Howard a effleuré la tête à la fenêtre.

— Lewis, c'est bien ce que je pense ?

— Oui.

Howard a rendu la feuille à Lewis, qui l'a mise dans son blouson.

— Je ne comprends toujours pas.

— Tu connais Whirl360 ?

— Je ne vis pas dans une grotte, Lewis.

— Ça a été imprimé directement à partir du site. Cette image est en ligne en ce moment même. N'importe qui dans le monde avec un ordinateur qui explore Orchard Street et qui se place sous cet angle-là peut voir ça. Je pense qu'une de ces voitures Whirl360 avec caméras panoramiques passait dans la rue au moment où Nicole faisait son truc à la fenêtre.

Howard commençait à mesurer l'énormité de cette découverte.

— Mon Dieu. Comment as-tu découvert ça ? Tu viens de tomber dessus ?

— Non, a répondu Lewis. Ça a été porté à mon attention.

— Quoi ? Comment ?

— Quelqu'un est venu à l'appartement. Un homme, la petite quarantaine, je dirais. Il a frappé à la porte. La caméra s'est mise en route.

— D'accord.

Lewis a tapoté son blouson où se trouvait la feuille imprimée.

— Avec une feuille exactement comme celle-ci à la main.

Howard avait la bouche ouverte. Il a porté la main à son front.

— C'était qui ?

— Je ne sais pas.

— Alors dis-moi ce que tu *sais*, Lewis ?

Celui-ci n'a pas bronché.

— Je sais que nous avons deux problèmes, Howard. Le premier c'est cet homme. Qui est-il ? Pourquoi tient-il cette feuille imprimée ? Comment a-t-il découvert cette image sur Internet ? Est-il tombé dessus, ou bien savait-il qu'elle était déjà là ? Agit-il seul ou pour le compte de quelqu'un d'autre ? Sait-il ce que cette image représente ? Travaille-t-il pour la police ? Pourquoi frappait-il à la porte de Fitch avec la feuille à la main ? Que voulait-il ? Qui cherchait-il ?

— Bon Dieu, a juré Howard.

Il a marqué un temps d'arrêt, puis a regardé Lewis.

— C'est quoi le second problème ?

— L'image. Elle est toujours là, sur ce site Internet. Attendant que quelqu'un d'autre la trouve.

Il était près de vingt-deux heures quand j'ai tourné dans l'allée. Ce qui m'a d'abord frappé, c'est que la maison semblait plongée dans l'obscurité.

La lumière de la véranda, celle sur le côté de la maison et celle de la porte de la grange sont toutes sur minuterie automatique, si bien qu'elles se sont allumées à mon approche. Mais aucune lueur n'émanait de derrière les fenêtres. Le salon était dans le noir. Même chose à l'étage. Pas même un halo bleuté d'ordinateur provenant de la chambre de Thomas. Cela semblait peu probable, mais sans doute s'était-il couché de bonne heure.

La porte d'entrée était fermée à clé. Je suis entré et j'ai allumé quelques lampes, puis je me suis immobilisé et j'ai tendu l'oreille. Aucun bruit. Non que Thomas soit normalement bruyant. Il n'y avait pas de son sur Whirl360.

— Thomas ? ai-je appelé doucement.

Je pensais qu'il dormait et ne voulais pas le réveiller. Je croyais qu'il m'aurait attendu, impatient de savoir ce que j'avais appris. Pas grand-chose, en fin de compte, mais ça, il ne le savait pas encore. Mon regard portait jusqu'à la cuisine.

— Merde, ai-je dit tout bas.

La table était couverte de vaisselle sale. Pas uniquement du petit déjeuner, mais du déjeuner aussi. Pour le dîner, je ne savais pas trop. J'ai mis la main sur le carton de lait à moitié plein qu'on avait laissé sorti. Il était à la température de la pièce. Je l'ai reniflé.

— Pouah ! ai-je dit, et j'ai vidé le lait dans l'évier.

J'ai alors remarqué le couteau couvert de beurre de cacahuètes collé au comptoir à côté du pot ouvert.

Je suis monté jusqu'au premier et j'ai frappé tout doucement à la porte de Thomas. Comme il n'y avait pas de réponse, je l'ai ouverte sans faire de bruit.

Je n'ai pas allumé la lumière pour voir s'il était dans son lit. Le clair de lune qui entrait à flots par la fenêtre éclairait les couvertures. Le lit était vide. À ce moment-là, j'ai allumé.

La tour de l'ordinateur continuait à bourdonner, mais l'écran était noir. Thomas avait pour habitude de tout éteindre quand il avait terminé sa journée.

Je suis sorti dans le couloir, j'ai fait quelques pas jusqu'à la salle de bains. La porte était ouverte. J'ai allumé.

Aucune trace de lui.

— Thomas ! ai-je appelé, sans plus me soucier de faire trop de bruit. Thomas ! Je suis rentré !

Une sensation de malaise est montée en moi. Je n'aurais jamais dû aller à Manhattan et le laisser seul toute une journée. Il s'était attiré des ennuis, mais lesquels exactement ? Pourvu que le FBI ne soit pas revenu pour l'emmener.

Je suis redescendu au rez-de-chaussée, et je me suis dirigé vers la porte du sous-sol qui se trouvait à côté de la cuisine.

— Thomas ?

Toujours pas de réponse. Je suis quand même descendu. Arrivé en bas, j'ai tiré la chaînette pour allumer l'ampoule nue qui pendait au plafond. La pièce servait surtout de débarras, et il y avait d'innombrables cartons que mes parents avaient entreposés là au fil des années. Une masse énorme qu'il allait falloir trier. J'ai fait le tour de la pièce, jeté un coup d'œil derrière la chaudière. Thomas n'était pas là.

Je suis sorti par la porte de la cuisine et ai avancé de quelques pas dans le jardin. Il faisait frais et la lune éclairait faiblement le paysage. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, et si j'avais étudié l'astronomie, j'aurais peut-être été capable d'identifier d'autres constellations que la Grande Ourse.

— Thomas ! ai-je crié, puis, tout bas : Nom de Dieu.

Je me suis demandé si je devais appeler la police, mais j'ai décidé de poursuivre mes recherches. À commencer par la grange. J'ai traversé le jardin au pas de course et j'ai ouvert la large et imposante porte coulissante. Une fois à l'intérieur, j'ai trouvé le gros coffre électrique vissé dans une poutre verticale et j'ai allumé. Il n'y avait pas grand-chose là-dedans, à part la tondeuse qui avait tué notre père.

— Thomas ! Bon sang, si tu te caches...

Je me suis interrompu, sachant que ce n'était vraiment pas son genre de jouer à cache-cache. Ni à quoi que ce soit d'autre. Je me suis tu et j'ai tendu l'oreille. On entendait le chœur nocturne des grillons,

le genre de bruit de fond permanent auquel on ne prête pas vraiment attention. Non loin de moi, j'ai perçu un bruissement provenant des ballots de paille qui dataient de l'époque où le bâtiment appartenait encore à un fermier.

Une souris a détalé pour se mettre à l'abri.

J'ai fait quelques pas à l'intérieur de la construction, passant la main sur le capot fendu de la tondeuse. À ce moment précis, j'aurais voulu que Thomas possède un téléphone portable... J'aurais essayé de l'appeler.

Alors que je me creusais la tête pour savoir où il pouvait se trouver, je me suis demandé s'il n'était pas descendu jusqu'au ruisseau où il avait découvert papa. J'ai éteint dans la grange et j'ai couru jusqu'au sommet de la colline derrière la maison.

— Tu es en bas, Thomas ?

Rien.

Qui appeler, à part la police ? Thomas n'avait pas d'amis. Il n'y avait aucune chance qu'il soit allé passer la nuit chez quelqu'un.

Ça ne lui ressemblait pas.

Je suis retourné à l'intérieur, puis, décidant que je ne pouvais pas attendre plus longtemps, j'ai appelé la police de Promise Falls. Je leur ai dit que mon frère avait disparu.

— Monsieur, nous envoyons un agent chez vous le plus tôt possible, a répondu l'opératrice, mais en attendant, j'ai besoin que vous me donniez une description de votre frère. Pour commencer, quel âge a-t-il ?

J'ai dû réfléchir un moment.

— Trente-cinq ans. Il a deux ans de moins que moi.

— Et depuis quand a-t-il disparu ?

— Je ne sais pas. Je me suis absenté pour la journée, je viens de rentrer et il n'est pas là.

— Attendez une seconde, monsieur Kilbride. Nous parlons bien d'un homme de trente-cinq ans ? Et il se pourrait qu'il soit sorti juste avant votre retour, vous n'en savez rien. Il est peut-être allé faire une course, ou bien un tour en voiture.

— Non, ce n'est pas son genre. Il ne quitte pas la maison.

— Il a peut-être fini par en avoir assez d'être enfermé.

Ça allait être trop long à expliquer.

— Thomas est un patient en psychiatrie. Enfin, pas exactement un

patient, mais il consulte une psychiatre de manière régulière, et ce n'est pas normal pour lui de partir, de ne pas être là.

— Vous avez laissé une personne malade toute seule, monsieur Kilbride ?

— Bon sang, ce n'est pas... Vous ne pourriez pas juste envoyer quelqu'un, j'essayerai de leur expliquer ?

— Nous allons dépêcher une patrouille, monsieur. Mais...

— Il faut que j'y aille, ai-je coupé.

Je n'avais pas envie de passer mon temps à discuter avec la dispatcheuse de la police en attendant qu'un flic se présente.

Même après ce coup de fil, mon malaise se muait en sentiment de panique. Je suis sorti sur la véranda, scrutant le route et, sur la gauche, à une centaine de mètres de là, la maison de notre plus proche voisine. Une femme qui vivait seule depuis que son mari était mort quelques années auparavant. Mais je ne voyais pas ce que je pouvais faire d'autre dans l'immédiat à part la réveiller.

Au même moment une voiture a ralenti sur la route, venant de la ville. Elle a quitté tout doucement le bitume et s'est engagée dans notre allée, ses pneus faisant craquer le gravier.

La voiture s'est approchée de la maison. J'ai descendu l'escalier de la véranda, craignant que ce ne soit pas Thomas qu'on me ramenait, mais quelqu'un venu m'apporter de mauvaises nouvelles à son sujet.

Comme j'avais les phares en pleine figure, je n'arrivais pas à distinguer la voiture ni à voir si quelqu'un se trouvait à côté du conducteur. Quand la portière s'est ouverte côté passager, j'ai vu mon frère sortir, mais toujours pas la personne qui conduisait.

— Thomas ! Où étais-tu passé, bon sang ?!

Il tenait quelque chose à la main, grand comme une moitié de bloc-notes. Je me suis alors rendu compte qu'il s'agissait d'une de ces tablettes high-tech qui vous permettent de faire tout un tas de choses, y compris surfer sur Internet. Il avait l'air absolument indifférent à l'inquiétude qu'il m'avait causée.

— J'étais sorti chercher quelque chose à manger. Au KFC. Ce truc est bien mieux que le GPS de ta voiture. Qu'est-ce que tu as trouvé à New York ? Je veux tout entendre. Viens, rentrons dans la maison parce qu'il fait froid dehors.

Il est passé sans se presser devant moi, a gravi les marches et est entré.

J'ai entendu la porte du conducteur s'ouvrir et se fermer. Quelques secondes plus tard, quelqu'un est apparu et m'a regardé avec un grand sourire.

— Salut, a dit Julie. Il est fantastique, ton frère. On s'est bien marrés. Et cette histoire de tête dans un sac ! La vache, quelle histoire !

Avant de dire quoi que ce soit, j'ai sorti mon téléphone portable pour rappeler la police et leur dire que mon frère était rentré à la maison sain et sauf. Puis j'ai demandé à Julie :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu m'as dit de passer. Je suis passée. Tu étais sorti. Thomas était là. Il se creusait la tête pour savoir quoi faire à dîner, alors je lui ai demandé s'il voulait sortir manger un morceau et il a dit « d'accord ». Bon, maintenant, tu m'invites à prendre un verre ou je vais devoir rentrer chez moi parfaitement sobre ?

— Qu'est-ce que tu as découvert ? a crié Thomas.

Il se tenait sur la véranda, la tablette à la main.

— Donne-moi une seconde, lui ai-je répondu. J'arrive tout de suite. J'ai de nouveau regardé Julie.

— D'où est-ce qu'il sort ce truc ?

— Je lui ai prêté. Je lui ai montré comment il pouvait consulter des cartes dessus depuis n'importe où. Il n'a pas besoin de rester assis à son bureau tout le temps.

— J'en veux une, Ray, est intervenu Thomas. Tu peux m'en acheter une ?

— Thomas, ai-je répondu d'une voix où perçait nettement ma contrariété. J'arrive dans une minute.

Il est retourné dans la maison.

— Il a raison, a remarqué Julie.

— À quel propos ?

— Ta façon de lui parler. Il a dit que tu étais méchant avec lui.

— Je ne suis pas... Il a dit ça ?

Julie a acquiescé.

— C'est ce qu'il a dit.

— Je ne suis pas méchant avec lui. J'essaye de faire de mon mieux. Elle a souri.

— J'en suis sûre.

— Tu me traites avec condescendance.

Son sourire s'est épanoui.

— Oui, j’imagine. Écoute, je vais rentrer et...

— Non, viens, entre, ai-je protesté. Tu vas pouvoir m’expliquer ce qui fait de moi un frère infect.

— Tu as combien de temps ?

Comme nous montions les marches, j’ai dit :

— Je suis surpris que tu aies réussi à lui faire quitter la maison. Il déteste quitter la maison.

— Le laisser jouer avec ce gadget m’a facilité les choses. Ça, et lui proposer d’aller au KFC.

— Il ne pouvait pas refuser, ai-je dit, alors que nous entrions à l’intérieur.

On entendait des clics de souris à l’étage.

— Montez ! a-t-il lancé.

— Je ferais mieux de gérer ça. Tu veux monter ?

Elle a hoché la tête.

— Je dois te préparer à ce que tu vas trouver là-haut.

— Thomas m’a déjà montré, a dit Julie. Ce n’est pas si terrible. Mon frère avait des femmes à poil partout sur son mur. Je préfère les cartes.

Je l’ai dévisagée une seconde et j’ai secoué la tête.

— D’accord.

— Alors ? a demandé Thomas quand nous sommes entrés dans sa chambre.

Les yeux sur l’écran du milieu, il explorait une métropole quelque part.

— Si tu veux que je te raconte, il faut que tu t’arrêtes et que tu me regardes.

— C’est exactement ce qu’il me disait, m’a glissé Julie. Tu lui parles comme si c’était un gamin.

Je lui ai décoché un regard au moment où Thomas lâchait la souris et opérait un quart de tour sur sa chaise d’ordinateur.

— Alors, qu’est-ce qui s’est passé ?

Je me suis éclairci la voix.

— Eh bien, je suis donc allé jusqu’à Orchard Street, et j’ai trouvé l’adresse. Tiens, c’est une photo de l’immeuble.

J’avais sorti mon téléphone et ouvert l’application Appareil photo.

Thomas a examiné la toute petite image, puis l’a comparée à la photocopie tirée de Whirl360.

Il a hoché la tête.

— C'est bien la fenêtre. Les motifs de brique correspondent.

— Et comme tu peux le constater, ai-je dit, il n'y a pas de tête à la fenêtre.

— Tu dis ça comme si ça prouvait quelque chose, a rétorqué Thomas.

— Je le fais simplement remarquer, c'est tout.

— Si quelqu'un avait eu un accident de voiture au bout de notre allée il y a six mois et que tu avais pris une photo, ce n'est pas en prenant une autre photo aujourd'hui que tu prouverais que l'accident n'a jamais eu lieu.

— Il t'a eu, là, a lâché Julie.

Je l'ai ignorée.

— Je sais, Thomas. Je te dis juste ce que j'ai vu.

— Qu'est-ce que tu as fait d'autre ?

— Je suis monté à l'appartement. J'ai frappé à la porte.

Thomas m'a dévisagé.

— Et alors ?

— Personne. L'endroit est vide.

— Vide ?

— Apparemment. C'est ce que m'a dit une dame dans le couloir. Ça fait des mois que plus personne n'habite là.

— Tu lui as demandé si quelqu'un avait été tué dans l'appartement ?

— Non, je ne lui ai pas demandé si quelqu'un avait été tué dans l'appartement. Mais j'imagine que c'est le genre de détail dont elle aurait parlé.

— Pas si c'est elle qui l'a fait, a observé Thomas.

— Je n'ai pas eu l'impression d'avoir affaire à une meurtrière. Elle a dit que les filles ou je ne sais qui avaient déménagé il y a longtemps.

— Et depuis l'appartement est resté vide ?

J'ai haussé les épaules.

— Je suppose.

— Ce n'est pas un peu bizarre ?

— Comment ça ?

— J'ai entendu dire qu'il y avait une pénurie d'appartements à New York. Pourquoi quelqu'un laisserait un appartement vacant tout ce temps ?

— J'en sais rien, Thomas.

— Le propriétaire a dit quoi quand tu lui as posé la question ?

— Hein ?

Thomas tenait toujours mon téléphone, et il était passé à la photo suivante en passant son pouce sur l'écran.

— C'est quoi, ça ?

— Oh, c'est l'interphone, dans le hall.

— Et c'est le numéro du propriétaire, là ?

— Oui, effectivement.

— Tu lui as parlé, alors ?

— Non, je ne lui ai pas parlé.

— Pourquoi ne lui as-tu pas parlé ? Il serait probablement au courant si quelqu'un avait été tué dans un de ses appartements.

— Thomas, écoute, je t'ai rapporté des photos, j'ai frappé à la porte, il n'y avait personne, je ne sais pas ce que j'aurais pu faire d'autre.

Julie a fait entendre une sorte de grognement.

— Quoi ? ai-je dit.

— Ça aurait été si difficile que ça de parler au gardien ? ou à d'autres voisins ?

— Et en quoi ça te regarde ?

Elle a souri.

— Tu étais déjà sur place. Dans la ville, dans l'immeuble. Tu aurais pu frapper à quelques portes de plus, pour que ça vaille le déplacement.

Je lui ai lancé un regard noir.

— Ouais, a acquiescé Thomas en me regardant avec désapprobation. C'est à se demander pourquoi tu t'es donné cette peine. J'aurais dû y aller moi-même hier soir.

— Tu ne serais pas arrivé avant une semaine, ai-je ironisé.

— Mais quand je serais arrivé, j'aurais trouvé quelque chose, au moins. Tandis que maintenant, on est pas plus avancés qu'avant.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce n'était pas très sérieux comme enquête. Certainement pas à la hauteur des standards de la CIA. Je n'ose pas penser à ce qu'ils diraient de ça.

— Ouais, a renchéri Julie.

— D'accord, ai-je dit en levant les mains en signe de défaite. La

prochaine fois, tu pourras quitter la maison, prendre le train, aller à New York et jouer au détective. Moi, je resterai ici pendant que tu iras recueillir des indices. Thomas, j'ai fait ce que je pouvais. Franchement. Il n'y a absolument rien sur Internet à propos d'un meurtre à cette adresse. Aucun article. Quoi que tu aies vu, il est assez évident que ce n'était rien. La meilleure chose à faire à présent serait de laisser tomber.

J'ai sorti la feuille de ma poche, je l'ai froissée et jetée à la poubelle. Thomas a regardé la boule de papier rebondir dans la corbeille puis il s'est retourné vers moi.

— C'est un peu salaud, a commenté Julie.

Je l'ai de nouveau fusillée du regard, puis j'ai soupiré. Elle avait peut-être raison, mais la journée avait été longue, et j'étais exténué.

Je m'attendais à ce que Thomas donne raison à Julie, mais ce qu'il a dit ensuite m'a complètement pris de court :

— Je n'aime pas Len Prentice.

— Quoi ?

Il m'a fallu deux petites secondes pour comprendre de quoi il s'agissait.

— Pourquoi n'aimes-tu pas Len ?

— Il veut me faire faire des trucs que je ne veux pas.

— Thomas, de quoi tu parles ?

— Il voulait m'emmener déjeuner et j'ai pas voulu y aller.

— Aujourd'hui ? Il est passé ici ?

Thomas a fait oui de la tête.

— Il m'a empoigné pour me forcer à sortir, et alors je l'ai frappé.

Je me suis avancé d'un pas et j'ai mis la main sur son épaule.

— Bon sang, Thomas, tu as frappé Len Prentice ?

— Un petit peu seulement.

Il s'est levé de sa chaise d'ordinateur afin de pouvoir me montrer. Il a pris ma main et l'a posée sur mon bras.

— Il m'a saisi comme ça, alors je me suis dégagé et je l'ai frappé au visage.

Il a reproduit le geste au ralenti, me touchant la joue avec le dos de la main.

— Bon sang, tu as giflé Len Prentice ?

— Je ne l'aime pas. Je ne l'ai jamais aimé.

— Thomas, tu ne peux pas frapper les gens comme ça.

— Je te l'ai dit, c'est lui qui a commencé à me prendre le bras. Je ne l'ai pas frappé fort. Il n'a pas saigné ou pleuré ni rien.

— Qu'est-ce qu'il a fait ensuite ?

— Il est parti.

J'ai soupiré. Je n'allais plus jamais pouvoir laisser Thomas seul. Du moins, pas toute une journée. Avant que je puisse vendre cette maison et retourner à Burlington, j'allais devoir l'installer dans un endroit où il serait surveillé. J'étais également alarmé par le fait que, dans un laps de temps très court, Thomas s'était montré physiquement violent. Deux fois. Il s'en était pris à moi. Et voilà qu'il avait frappé Len Prentice. Pour sa défense, il avait été provoqué les deux fois.

— Thomas, ai-je dit, ça ne te ressemble pas de te mettre en colère. Ce n'est pas ton genre.

— Je sais, a-t-il admis en se rasseyant dans son fauteuil, les yeux sur les écrans. D'habitude, j'ai bon caractère.

Il s'est mis à cliquer sur la souris et n'a rien ajouté.

J'ai senti la main de Julie sur mon dos.

— Viens, a-t-elle dit doucement, je pense qu'on a tous les deux besoin d'un verre.

— Qui est Len Prentice ? a demandé Julie alors que je lui tendais une bière fraîche.

Je lui ai dit qui il était et qu'elle se rappelait peut-être l'avoir vu à l'enterrement. Je le lui ai décrit, et elle s'est souvenue.

— Thomas ne l'a jamais aimé.

— Qu'est-ce qu'il fichait ici à essayer d'entraîner ton frère à déjeuner ?

— Je ne sais pas. Le problème avec Len, c'est qu'il a du mal à se faire à l'idée que certaines personnes puissent être différentes. Il pense que si Thomas entend des voix, il n'a qu'à mettre des boules Quies, et que sa femme malade devrait avoir plus d'énergie pour pouvoir voyager avec lui. Tu sais : « Marche, ça ira mieux. »

— Ouais, je vois le genre.

— Je devrais probablement l'appeler. Voir s'il l'a mal pris. Il est trop tard maintenant. Peut-être demain matin. Non, mais je te jure...

Pendant quelque seconde, nous sommes restés là dans la cuisine, appuyés au comptoir, à boire nos bières à petites gorgées, en silence.

— Merci d'être si gentille avec lui, ai-je fini par dire, de l'emmener dîner, de le laisser utiliser ton iPad.

— Tu vois, c'est de ça qu'il parlait.

— Pardon ?

— Tu me remercies de passer du temps avec lui. Comme si je faisais du baby-sitting, ou que je m'occupais de ton chat.

— Loin de moi...

— Thomas est un homme bien. Un type honnête, bien intentionné. Ouais, d'accord, il a quelques problèmes. Il sort légèrement de l'ordinaire. Il m'a raconté comment il t'avait persuadé d'aller à New York à la recherche de cette personne avec la tête dans le sac, ce qui, je dois l'admettre, est plutôt bizarre. Pardonne-moi de t'avoir traité de salaud, à propos. (Son sourire laissait entendre qu'elle ne regrettait rien du tout.) Tu es vraiment allé à New York juste pour ça ?

— J'avais un rendez-vous pour un travail.

— Comment ça s'est passé ?

— Pas mal.

— Tu vas t'installer là-bas ?

— Non, c'est le genre de travail que je peux faire depuis mon atelier.

Elle a hoché la tête.

— En tout cas, ce qu'il y a avec ton frère, c'est qu'il a plus à offrir que ces histoires de cartes. C'était ce que j'allais dire.

Je n'avais aucun commentaire à faire.

— Tu savais qu'il rêvait de votre père toutes les nuits ?

J'ai tourné la tête.

— Il t'a dit ça ?

— Oui.

Il ne m'en avait jamais parlé.

— Je suis sûr qu'il lui manque.

— Il a dit que quand il flâne dans toutes ces différentes villes dans son sommeil il n'arrête pas de le voir assis dans des cafés et des restaurants.

Ça m'a attristé.

— Et tu rappelles Margaret Tursky ? a demandé Julie.

J'ai dû faire un effort de mémoire.

— Oui, je me rappelle. Rousse ? Avec un appareil dentaire ?

— Thomas en pinçait sérieusement pour elle.

Je l'ai regardée d'un air sceptique.

— Ça m'étonnerait.

— Je t'assure. Il me l'a dit quand on était au KFC.

— Lui et moi, on n'aborde pas vraiment ces sujets-là. On parle de problèmes plus immédiats. Y a pas mal de choses à gérer, ici, ces derniers temps, Julie, depuis que notre père est décédé.

Elle s'est tournée, appuyant sa hanche contre le comptoir.

— Écoute, je sais que je ne devrais peut-être pas dire ça, que ce ne sont pas mes affaires. C'est juste que Thomas n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Il me fait penser à ma tante. Elle est morte maintenant, la pauvre, mais elle est restée un certain temps en fauteuil roulant, et chaque fois que je la sortais, au restaurant ou je ne sais où, les gens me demandaient ce qu'elle voulait : « Est-ce que votre tante aimerait un apéritif ? Votre tante désire-t-elle une entrée ? » Les cons. « Demandez-lui », je leur disais. Ce n'était pas parce qu'elle ne pouvait pas marcher qu'elle était sourde. C'est la même chose avec Thomas. Ce

n'était pas parce qu'il a une case en moins, et je dis ça avec respect, qu'il n'a pas des tas de trucs à offrir. (Elle m'a donné un petit coup dans la poitrine.) Et tu n'es pas méchant.

— Mais il a dit que je l'étais.

— En effet, a-t-elle confirmé avec un hochement de tête. Mais après ça, il a aussi ajouté que tu essayais de bien faire. Ray, il t'aime, vraiment. Je n'avais pas l'intention de te blesser.

— Non, tu as raison. Je suppose... je suppose que tout ce que je vois, c'est son... son... handicap, même si lui ne voit pas les choses de cette manière. Je ne le regarde pas toujours dans sa totalité.

Elle s'est rapprochée et m'a gratifié d'un petit coup de poing amical à l'épaule.

— C'est peut-être pour cela que je suis journaliste. J'aime avoir une vision d'ensemble. Je n'ai pas la prétention d'être supérieure ou quoi. Simplement, toi, tu vis la situation de trop près, et, comme tu dis, tu ne sais plus où donner de la tête. Ne culpabilise pas.

— Il doit te faire sacrément confiance, pour te dire ces choses, ai-je remarqué.

— C'est peut-être simplement que personne ne lui a jamais rien demandé. Pendant qu'on mangeait notre poulet, je lui ai parlé du lycée. Et à propos de poulet, je pense que cette bouffe ne me réussit pas très bien. (Elle a bu le reste de sa bière.) Ça va aider.

— Laisse-moi juste recommencer et te remercier, sans que ce soit désobligeant pour quiconque.

— De rien, a-t-elle dit en souriant.

Elle a encore fait un pas en avant, réduisant la distance entre nous, s'est hissée sur la pointe des pieds, et m'a fait une bise sur la joue.

— Tu es pardonné.

J'ai posé ma bière sur le comptoir et j'ai saisi Julie par le bras. Je me suis penché pour l'embrasser, et pas sur la joue, mais alors que je touchais au but, Thomas s'est mis à crier à l'étage :

— Ray !

J'ai lâché Julie et je me suis écarté en entendant Thomas descendre l'escalier.

— J'ai appelé le propriétaire, a-t-il annoncé.

Je me suis rappelé qu'il s'était attardé sur la photo de l'interphone. Il avait mémorisé le numéro.

— Il avait des choses intéressantes à dire, a poursuivi Thomas. Des

choses que tu aurais découvertes si tu avais pris le temps de demander.

Julie s'est dirigée vers la porte.

— Bonne nuit, les gars.

Il y avait des moments où Nicole se demandait comment elle en était arrivée là.

Pas *précisément* là, dans l'Ohio, dans cet appartement de Dayton face à la résidence de la mère d'Allison Fitch – elle y était arrivée en voiture.

Non, ce qu'elle se demandait vraiment, c'était comment quelqu'un qui avait participé aux jeux Olympiques alors même que personne n'y croyait et qui était revenu de Sydney avec une médaille d'argent autour du cou, comment cette même personne pouvait être assise là, entourée d'appareils d'écoute et de surveillance, attendant le coup de chance qui lui permettrait de localiser et de tuer Allison Fitch.

Comment cette jeune athlète talentueuse qui était passée aux barres asymétriques devant des millions de téléspectateurs avait-elle fini par gagner sa vie en tuant des gens ?

Eh bien, il fallait bien faire quelque chose, non ?

N'importe qui d'autre serait peut-être rentré des Jeux la tête haute. D'accord, tu n'as peut-être pas remporté l'or, mais rapporter une médaille d'argent, ça veut dire qu'il s'en est fallu d'un cheveu, non ?

« Presque, ça ne compte qu'au jeu du fer à cheval », avait toujours aimé dire son père.

Et ce qu'on disait était vrai, que remporter l'argent, c'était pire que d'arriver troisième et de gagner le bronze. Quand tu remportes le bronze, tu te dis : D'accord, je rentre à la maison avec une médaille, et c'est carrément le pied, et le truc génial, c'est que je n'ai pas à culpabiliser d'avoir été si proche de la victoire. Mais quand tu arrives deuxième, quand l'écart entre ton score et celui du vainqueur se réduit à des différences d'interprétation inexplicables entre juges, tu deviens tout simplement fou. Les si te rendent dingue. Et si ta réception avait été un poil plus assurée ? Et si tu avais tenu ta tête un peu plus droit ? C'était parce que tu ne souriais pas ? Ou bien que ta tête ne leur revenait pas, tout simplement ?

Qu'aurais-tu pu faire pour remporter l'or ?

Tu passes des nuits sans fermer l'œil, à te poser la question.

« Presque, ça ne compte qu'au jeu du fer à cheval. »

L'enfoiré.

Et son entraîneur ne valait pas mieux. Ces deux hommes impossibles à satisfaire avaient placé tous leurs espoirs et tous leurs rêves en elle. Elle avait été stupide de penser faire ça pour elle. En fait, elle faisait ça pour eux. Elle aurait très bien pu être fière d'avoir gagné l'argent, mais pas eux.

« Pense aux contrats de promotion que tu as perdus, lui avaient-ils dit. Des millions de dollars, envolés. La vie que tu aurais pu avoir ! »

Son père ne lui avait pas adressé la parole pendant tout le voyage de retour. Un vol plutôt long, Sydney-Los Angeles, puis la correspondance pour New York, le trajet en limousine jusqu'à Montclair.

Elle avait commencé à avoir de mauvais résultats en classe. Abonnée aux A, elle était passée aux C, voire pire. « C'est quoi ton problème ? » lui demandait son père. Est-ce qu'elle avait pris une pilule qui rendait bête, en Australie ? Est-ce que c'était quelque chose dans l'eau ?

Nicole – bien sûr, elle ne s'appelait pas comme ça à l'époque – savait ce qui n'allait pas. Elle ne pourrait jamais rendre son père heureux, alors à quoi bon ? Peut-être que si sa mère n'était pas morte du cancer quand elle avait douze ans les choses auraient été différentes. Cette femme avait eu une carrière d'agent immobilier prospère. Elle n'avait pas vécu à travers sa fille, contrairement à son père, dont la plus grande réussite dans l'existence avait été le poste de directeur adjoint d'un magasin Payless Shoes.

Elle ne s'était pas contentée de laisser ses notes filer. Elle faisait la fête. Couchait à droite à gauche. Se droguait. Laisait son corps autrefois parfaitement musclé se déformer. À l'âge de dix-huit ans, elle avait rencontré un homme de trente ans son aîné ; il ne dirigeait pas vraiment un laboratoire de méthamphétamine, mais travaillait pour quelqu'un qui le faisait.

Il s'appelait Chester – comme un personnage de vieux western – et possédait un camping-car, un Winnebago, qu'il bourrait de drogue. Au fond, Chester était un nom parfait, étant donné que le camping-car était l'équivalent moderne d'un chariot ou d'une diligence. La méthamphétamine était planquée partout. Dans le frigo, sous les lits, dans les flancs du camping-car. Puisqu'il était impossible d'expédier la

drogue par FedEx ou Purolator et qu'on ne pouvait pas la transporter par avion, il fallait la coltiner soi-même d'un bout à l'autre du pays. Et, parce que le patron de Chester était lié à un gros distributeur installé à Los Angeles, cela impliquait beaucoup de voyages dans le Nevada.

Conduire un camping-car tout seul pouvant paraître un peu suspect, Chester avait engagé Nicole pour l'accompagner. Si jamais la police l'obligeait à s'arrêter et s'ils posaient la question, il leur dirait que c'était sa fille et qu'il l'emmenait dans l'Ouest, chez sa mère. En dehors de ça, Chester lui demandait aussi de donner un coup de main. Elle faisait les repas quand ils filaient sur l'autoroute, pour gagner du temps. Elle conduisait lorsqu'il faisait la sieste. Ils ne s'arrêtaient que pour faire le plein.

Il lui arrivait de satisfaire d'autres besoins de Chester que ceux exigeant d'aller lui chercher un verre, de lui faire un sandwich ou de lui couper une pomme. Elle n'aimait pas ça, mais il ajoutait toujours un billet de cent dollars quand elle l'aidait à soulager ce qu'il appelait ses « tensions autoroutières ».

Rendre les hommes heureux était décidément une tâche sans fin.

Ils avaient fait le trajet du New Jersey à Las Vegas une dizaine de fois. Il garait toujours le camping-car dans le même entrepôt de la banlieue de Vegas, et procédait à l'échange avec les mêmes personnes, des types qui auraient pu faire de la figuration dans *Scarface, le retour*. Cela dit ils n'étaient pas méchants et quand la transaction était terminée, ils allaient tous prendre un verre. Ils aimaient bien Nicole, et ils adoraient taquiner Chester parce qu'il passait son temps à faire ces milliers de kilomètres, aller et retour, à travers le pays, avec cette jeune bombe à ses côtés. Chester les gratifiait d'un hochement de tête et d'un clin d'œil, ne faisant rien pour les détromper.

D'une certaine manière, elle le détestait pour cela.

C'était au cours du treizième voyage que les choses avaient déraillé.

Nicole avait su que quelque chose n'allait pas dès que la porte de l'entrepôt avait commencé à coulisser. D'habitude, la première chose qu'ils voyaient, c'était la Cadillac Escalade des petites frappes garée à l'intérieur, le hayon ouvert, les gars appuyés contre la calandre. Mais là, à la place de l'Escalade, il y avait une Ford Explorer avec deux hommes à l'intérieur.

— Je n'aime pas ça, avait dit Nicole, qui, debout derrière Chester, regardait à travers l'immense pare-brise comme s'il s'agissait d'un écran de cinéma.

— Ne t'en fais pas. J'ai reçu un coup de fil il y a deux heures, pendant que tu dormais. Ils ont dit qu'ils enverraient quelqu'un d'autre pour réceptionner aujourd'hui.

— Ils ont dit pourquoi ?

— Tu crois qu'ils vont me raconter leurs petits soucis ? Ne t'en fais pas.

Nicole avait reculé de quelques pas dans la cuisine, elle avait ouvert un tiroir et s'était saisie de quelque chose. Après s'être garé le long de l'Explorer, Chester s'était extrait de son énorme siège conducteur, et avait ouvert la portière.

Les deux hommes étaient descendus de voiture à présent, ils attendaient près de la portière du camping-car.

Les clones de Tony Montana se donnaient peut-être trop de mal pour jouer les durs, mais eux au moins étaient toujours bien sapés. Beaux costards, chaussures cirées, cheveux plaqués en arrière, quelques bagues en or de trop, des lunettes de soleil haut de gamme complètement ringardes. Ils donnaient l'impression de travailler pour quelqu'un qui avait le souci des apparences. Qui ne voulait pas que ses employés sortent sans avoir l'air de parfaits professionnels.

Ces types-là, ceux qui étaient descendus de l'Explorer, Nicole avait l'impression qu'ils venaient de traire les vaches. Jeans, chemises à carreaux, santiags. N'était-ce pas des chapeaux de cow-boy qu'elle avait aperçus sur le tableau de bord de leur voiture ? L'un avait des cheveux blonds et sales ; l'autre, la boule à zéro. Mais il était trop jeune pour être chauve. Il avait dû se raser la tête. Le genre de skinhead à tenir des réunions nazies dans une grange.

— Salut, les mecs, avait lancé Chester s'approchant à quelques dizaines de centimètre d'eux. Je crois pas qu'on se connaisse.

Le blond avait passé sa main droite derrière son dos, brandi une arme et abattu Chester d'une balle dans la tête.

Ça avait fait un sacré boucan dans le grand entrepôt vide.

À la seconde où il a esquissé le geste de prendre son arme, Nicole a su ce qu'il allait suivre. Et elle a su qu'elle allait devoir s'attaquer à lui en premier. Le chauve n'avait pas esquissé le moindre mouvement. Peut-être avait-il une arme lui aussi, mais pas dans la main en tout

cas ; elle devait s'occuper du blond.

Elle se trouvait légèrement en retrait quand le coup était parti. Heureusement qu'elle n'était pas juste derrière Chester, vu que la balle lui avait traversé la tête et était ressortie de l'autre côté.

Il n'était même pas encore tombé à terre qu'elle avait sorti son couteau de sa poche. Celui qu'elle utilisait pour couper les pommes de Chester. Une lame de dix centimètres, un manche robuste. Très bien aiguisé. Elle n'avait pu dissimuler que la lame dans son jean. Le manche dépassait, facile à saisir.

Quelque chose s'était passé à cet instant précis. L'impression qu'elle était de nouveau à Sydney. Tout à coup, son corps savait instinctivement comment se mouvoir, bondir, évaluer les distances.

Et il n'y en avait pas beaucoup à franchir.

À l'évidence, Blondinet ne s'attendait pas à ce qu'elle passe à l'attaque. Qui savait à quoi il s'attendait... Peut-être qu'il se disait, parce que c'était une fille, qu'elle resterait plantée là à hurler comme une hystérique dans un putain de film. Peut-être qu'il se disait qu'elle tenterait de fuir. Peut-être qu'il se disait qu'elle resterait là pendant qu'il lui tirerait dans la tête, à elle aussi.

Mais il était évident qu'il n'avait pas prévu qu'elle se jetterait sur lui. Ni qu'elle aurait un couteau. Ni qu'elle le lui planterait dans le cou avant qu'il ait le temps de braquer l'arme sur elle.

Un coup de couteau rapide et puissant. Blondinet a produit un bruit de gorge, comme s'il s'étouffait avec un os de poulet. Il n'a même pas essayé de tourner son arme vers elle. Il l'a lâchée presque immédiatement, puis s'est écroulé sur le ciment à son tour.

Le chauve a fait un bond en arrière quand le sang a giclé. Il n'allait pas mettre longtemps pour sortir une arme, s'il en avait une. Quand il s'est retourné et s'est mis à courir vers l'Explorer, elle en a déduit qu'il n'en avait pas sur lui, mais qu'il y en avait sans doute une dans la voiture.

Elle aurait pu ramasser le pistolet de Blondinet, mais elle a su, presque instinctivement, que ce n'était pas son arme de prédilection.

Elle a foncé et l'a rattrapé alors qu'il avait à peine eu le temps d'ouvrir la portière de la voiture. Elle s'est jetée de tout son poids contre la portière, la refermant brutalement sur lui, écrasant sa tête contre le montant.

Alors qu'il était sonné, elle lui a planté le couteau dans les côtes.

Elle a ouvert la portière pour le laisser glisser sur le ciment. Elle s'est affalée sur lui, a plongé le couteau une seconde fois pour lui faire comprendre qu'elle ne plaisantait pas.

— Pour qui tu travailles ? a-t-elle demandé.

— Putain, je suis en train de crever.

— Dis-moi pour qui tu travailles et j'appelle une ambulance.

— Higgins, a-t-il soufflé.

Alors elle lui a tranché la gorge.

On avait retrouvé la Cadillac au milieu du désert. Ils avaient tous été tués d'une balle dans la tête, leur SUV incendié.

Le boss, un certain Victor Trent, avait offert du travail à Nicole. Il était impressionné et reconnaissant, non seulement qu'elle ait éliminé les deux hommes qui avaient tué ses employés, mais qu'elle ait eu la présence d'esprit de leur faire cracher le nom d'« Higgins » avant de les achever.

S'il l'avait connue depuis un peu plus longtemps, et si elle avait eu un peu plus d'expérience, il lui aurait demandé de s'occuper d'Higgins elle-même. Mais il avait préféré mettre un de ses hommes de main sur le coup. Higgins avait rencontré son créateur dans le désert aussi, mais personne ne l'avait jamais retrouvé. Pas plus que les deux hommes que Nicole avait tués dans l'entrepôt.

Victor avait intégré Nicole dans sa garde rapprochée. Elle possédait, il s'en était rapidement rendu compte, des qualités qui dépassaient de beaucoup celles d'autres filles – et de la plupart des garçons – de son âge. Elle avait du sang-froid. De la discipline. La volonté d'apprendre.

Et il ne demandait qu'à être son professeur.

Très vite, Nicole lui était devenue indispensable quand il avait un problème à régler. Dans l'entourage de Victor, la réputation de la jeune femme s'était vite répandue. Il y avait toujours du travail pour une fille comme elle.

Elle ne lui avait jamais dit qui elle était avant et il ne lui avait jamais demandé. Un jour, en 2004, il l'avait fait venir dans son bureau pour lui confier une mission. Les Jeux d'été d'Athènes passaient à la télévision. Victor lui avait dit combien il adorait regarder les Jeux pendant que Nicole se tenait là, regardant Carly Patterson aux barres asymétriques. Il était loin de se douter, et c'était mieux ainsi.

Elle avait travaillé cinq ans pour lui et elle était bien payée. Puis un jour Victor lui avait présenté Lewis Blocker, un ancien flic new-yorkais. Victor avait engagé Lewis pour des missions de surveillance, et par ailleurs, il voulait qu'il enseigne le métier à Nicole. Il lui avait beaucoup appris.

Pour finir, elle en était arrivée à ne plus vouloir travailler uniquement pour Victor Trent. Elle lui était redevable à bien des égards, mais elle estimait que leur relation était devenue aussi avantageuse pour l'un que pour l'autre. Elle avait réglé bien des problèmes pour lui, et elle souhaitait à présent avoir la liberté d'en régler pour d'autres aussi.

Nicole l'avait donc invité à dîner au Picasso, le restaurant du Bellagio. Elle lui avait dit qu'il avait été un mentor merveilleux pour elle, quel prix elle attachait à son amitié et à ses conseils. Elle avait préparé le terrain aussi doucement que possible avant de lui annoncer qu'elle voulait faire cavalier seul. Cela ne signifiait pas qu'elle cesserait de travailler avec lui, mais maintenant, elle serait indépendante.

— J'en ai besoin, avait-elle dit. Pour moi. C'est ce que je dois faire. Et je n'aurais jamais été en position d'y parvenir sans ton soutien et tes conseils.

— Espèce de salope ingrate, avait-il lâché avant de partir sans avoir fini sa salade de homard du Maine avec sa vinaigrette au champagne.

Au fond, les hommes étaient vraiment tous les mêmes.

Jusqu'à maintenant, elle avait plutôt bien mené sa barque.

Nicole ne connaissait personne pour qui un contrat avait si mal tourné que celui-ci. Non que les tueurs à gages se réunissent tous les quatre matins pour comparer leurs notes. Mais on entendait des choses. Des informations circulaient. Il y avait des gens dont vous connaissiez le travail. Certains étaient doués, d'autre pas tant que ça. Ils faisaient parfois des erreurs. Ça arrivait dans n'importe quelle profession.

Mais son erreur, elle devait le reconnaître elle-même, était hors du commun.

Il était déjà assez grave qu'elle ait tué la mauvaise personne. Rien que cela aurait suffi à indisposer n'importe quel client. Mais que la

vraie cible se pointe, voie ce qui s'était passé et parvienne à prendre la fuite ? Pas le genre de prouesse à mettre sur un CV.

Évidemment, il y avait d'autres tueurs qui avaient foiré leur coup. Des sadiques qui s'étaient condamnés eux-mêmes en enregistrant leurs meurtres sur vidéo. Des maris suffisamment stupides pour chercher dans les *Pages jaunes* des tueurs à gages susceptibles de s'occuper de leur femme. Des femmes qui faisaient de même pour leur mari, ignorant que les tueurs professionnels avec lesquels elles conspiraient étaient en réalité des flics infiltrés. Des hommes d'affaires aux abois qui mettaient le feu à leur entreprise, sacrifiant quelques vies au passage, et rangeaient leurs baskets imbibées d'essence au fond de leur penderie.

Ces gens se faisaient pincer et finissaient en prison. Pourquoi ? Parce que c'étaient des *amateurs*. Supprimer des vies, ce n'était pas leur job. Ils étaient comptables, agents de change, vendeurs de voitures ou dentistes.

C'étaient peut-être des professionnels dans leur secteur, mais ce n'étaient pas des tueurs professionnels.

Nicole était censée être une professionnelle. C'était son travail. Elle le prenait au sérieux. Elle n'avait aucun compte à régler avec ses cibles. Elle ne les connaissait pas. Ce n'était pas personnel. Elle n'était pas gouvernée par la jalousie, la cupidité ou l'obsession sexuelle, ces passions qui vous font trébucher, qui vous aveuglent. Elle ne faisait pas ce métier parce qu'elle prenait plaisir à mettre fin à la vie des gens, même si elle ressentait la satisfaction du travail bien fait. On pouvait dire cependant qu'elle aimait particulièrement accomplir ses missions quand ses cibles étaient des hommes. Elle s'imaginait toujours qu'il s'agissait de son entraîneur. Ou bien de son père. Ou de Victor.

Puisqu'elle avait foiré un contrat, elle avait l'obligation de se rattraper. Tout ce qu'on avait dans la vie, c'était une réputation, et elle comptait faire son possible pour restaurer la sienne. D'ailleurs, c'était ce qu'ils attendaient d'elle.

Dommage que cela prenne bien plus longtemps que prévu.

Nicole surveillait la résidence de la mère d'Allison Fitch depuis des mois à présent. Elle avait commencé quelques jours à peine après la disparition d'Allison, alors que Doris Fitch était sortie rencontrer la police de Dayton afin de discuter des progrès accomplis à New York

pour retrouver sa fille. Nicole avait profité de son absence pour cacher un micro dans son téléphone, un autre à l'intérieur de l'appartement lui-même et pour installer sur son ordinateur portable un programme qui lui permettrait de le surveiller depuis son propre portable. Elle avait sollicité Lewis quand elle avait rencontré quelques difficultés techniques, et celui-ci l'avait aidée à les résoudre. Nicole était donc en mesure de lire les mails de Doris Fitch, tout ce qu'elle écrivait sous Word, et même de consulter les opérations qu'elle effectuait sur son compte bancaire, au cas où Doris ferait des retraits d'espèces importants, inhabituels. Ce n'était qu'une question de temps avant que sa fille ne la contacte.

Ce dispositif n'était pourtant pas infaillible ; Allison pouvait parfaitement passer par un tiers pour relayer un message à sa mère. Mais même si cela se produisait, Doris ferait probablement une entorse à sa routine quotidienne. En réservant un billet d'avion, par exemple.

Nicole gardait bon espoir : à un moment ou à un autre Allison se manifesterait. L'ex-serveuse avait probablement peur de le faire, et avec raison. Elle devait se douter que sa mère était sous surveillance. Mais elle espérait peut-être aussi que les individus qui la surveillaient baisseraient la garde au bout d'un certain temps, la croiraient peut-être morte.

C'est pourquoi Nicole devait se montrer plus patiente qu'elle. Elle espérait simplement que ce ne serait plus très long. Elle n'avait pas gagné un sou depuis des mois et puisait dans ses économies.

Il était peut-être temps de changer de carrière. De quitter la profession avant que la chance ne l'abandonne, si ce n'était pas déjà fait. Elle avait un mauvais pressentiment concernant Lewis ; que peut-être, quand ce serait terminé, il allait lui régler son compte à cause de son erreur.

Il faudrait qu'elle se tienne prête.

En attendant Allison, Nicole avait amplement le temps de réfléchir à sa situation.

Doris Fitch vivait dans une résidence à Northridge, dans la banlieue de Dayton, près de la 75. Nicole avait trouvé un logement inoccupé de l'autre côté de la rue qui lui permettait de voir non seulement l'appartement des Fitch, mais également le parking où elle garait sa voiture, une Nissan Versa noire.

Il lui était impossible de rester à la fenêtre pour surveiller l'appartement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours par semaine. Elle avait besoin de provisions. Et de dormir aussi. Mais elle avait pris ses dispositions. L'équipement de surveillance était commandé par la voix. Dès qu'il était activé, l'enregistrement commençait. Si la Versa bougeait, un signal discret alertait Nicole.

Il était néanmoins prudent qu'elle reste dans les parages. Elle craignait qu'Allison Fitch ne débarque en taxi devant l'immeuble à un moment où elle aurait relâché sa surveillance.

Le portable de Nicole a sonné.

— Ouais ?

— Salut, a dit Lewis.

— Quoi ?

— Il y a du nouveau.

— Je suis occupée.

— Il faut que tu viennes à Chicago.

Elle n'aimait pas la façon dont ce fils de pute lui parlait ces derniers temps.

— Impossible.

— Ça ne se discute pas. C'est aussi important que ce que tu attends en ce moment.

— Qu'est-ce qui se passe à Chicago ?

— Tu as ton ordi devant toi ?

— Attends. OK, vas-y.

— Va sur le site de Whirl360. Tu connais ?

— Ouais.

— Va à New York. Orchard Street. Je suppose que tu connais l'adresse.

Interloquée, Nicole a ouvert Internet, elle est allée sur le site et a saisi l'adresse. Les images de la rue ont mis quelques secondes pour se charger.

— Bon, je suis dans la rue. Je fais quoi ?

— Déplace l'image vers le haut.

Nicole avait cliqué et fait glisser son doigt vers le bas du pavé tactile, modifiant la perspective à mesure que le point focal passait du niveau de la rue au deuxième étage de l'immeuble. Jusqu'à l'appartement où elle s'était déjà trouvée une fois.

Elle avait repéré la fenêtre.

Elle avait cliqué pour agrandir l'image.

— Dis-moi que c'est une blague.

Elle n'a même pas envisagé de prendre l'avion. Elle pouvait être à Chicago en quatre heures. Prendre l'I-70 West, contourner Indianapolis par le nord, suivre l'I-65 jusqu'à Gary, puis l'I-90 le reste du trajet.

Elle espérait que si Allison Fitch décidait de venir voir sa mère le lendemain, ce serait pour une visite prolongée.

Lewis lui avait donné un nom : Kyle Billings. Trente-deux ans. Il travaillait pour Whirl360, à leur siège de Chicago, depuis trois ans. D'après les informations dont disposait Nicole, Kyle était responsable, entre autres choses, de superviser le programme qui supprimait certaines images au moment de leur publication en ligne. Plaques d'immatriculation, visages. C'était censé se faire de manière automatique, mais Kyle Billings était la personne chargée de s'en assurer. C'était lui qui avait conçu le programme.

Nicole devait obliger Kyle à s'introduire dans ce programme et à effacer l'image d'Orchard Street avant que quelqu'un d'autre ne tombe dessus. Elle avait demandé à Lewis d'où il tenait l'info. Apparemment, un type s'était présenté à la porte, une capture d'écran Whirl360 à la main. Lewis était dessus et essayait de comprendre à qui il avait affaire.

Quel merdier.

D'abord, tuer la mauvaise personne.

Ensuite Allison Fitch qui s'échappait.

Et maintenant ça.

Concentre-toi.

N'était-ce pas ce qu'elle avait fait à Sydney ? Se concentrer sur la tâche à effectuer. Faire le vide dans sa tête. Oublier la foule. Les caméras de télévision. Les commentateurs.

Juste elle et les barres.

C'était ce qu'elle devait faire à présent. Penser à ce qui devait être accompli *aujourd'hui*. Pas à ce qu'elle aurait à faire demain. Ou le jour suivant. Ou celui d'après.

Aujourd'hui.

Ce qu'elle avait à faire ce jour-là, c'était trouver Kyle Billings et utiliser tout son pouvoir de persuasion pour qu'il accède à la base de

données des rues de Whirl360, y efface l'image de cette fenêtre au deuxième étage et l'en élimine définitivement.

Elle savait que Kyle Billings ferait exactement ce qu'elle voudrait.

Kyle Billings avait une femme.

« Thomas ?

— Oui ?

— C'est Bill Clinton.

— C'est vous ?

— C'est bien moi.

— Oh, bonjour. Ça fait plaisir d'avoir de vos nouvelles.

— Comment ça se passe ?

— Ça se passe très bien. Je mémorise plus de rues chaque jour. Vous avez reçu mes mises à jour ?

— Bien sûr, bien sûr. Vous vous en tirez très bien. C'est du superboulot. Tout le monde est stupéfait de voir ce que vous êtes capable de faire.

— Merci beaucoup.

— Mais, Thomas, il y a quelque chose qui m'inquiète un peu.

— Oui ?

— J'ai cru comprendre que le FBI était venu vous voir l'autre jour.

— C'est exact. Rappelez-vous, on en a parlé. Je pense qu'ils venaient juste s'assurer que je restais concentré sur mon travail, vous savez ?

— Bien sûr. Mais vous devez faire très attention à qui vous parlez ces temps-ci, Thomas. Que ce soit le FBI, la CIA et même la police de Promise Falls. Même les gens qui sont proches de vous.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Simplement de faire très attention à ce que vous dites. Ne révélez jamais rien de personnel. Par exemple, prenez la mort de votre père, je comprends que vous puissiez trouver cela pénible, mais si vous ne faites pas front, les gens vont penser que vous êtes faible. Il en va de même pour tous les événements traumatisants de votre existence. Vous les gardez pour vous et vous allez de l'avant. Vous comprenez ?

— Je crois, oui.

— C'est bien. Et vous devez aussi effacer vos traces. Comme l'historique de votre ordinateur...

— Je le fais déjà.

— Et l'historique de vos appels, aussi.

— Bien sûr, je fais tout ça, Bill.

— Je n'ose pas vous dire à quel point je suis fier de vous, Thomas. Tout le monde à l'Agence est très impressionné.

— Vous pouvez compter sur moi. Puisque je vous ai au téléphone, je voulais vous parler de quelque chose. Quand je mémorisais les rues de New York, j'ai vu...

— Thomas, il faut que je me sauve. Peut-être la prochaine fois, d'accord ?

— OK, Bill. OK. Au revoir. »

Thomas n'a rien voulu me dire de sa conversation avec le propriétaire après le départ de Julie. Il a dit qu'il était trop en colère contre moi et il est retourné s'enfermer dans sa chambre. Je l'ai entendu qui bavardait avec l'un de nos anciens Présidents.

Si bien que le lendemain matin, quand il est descendu dans la cuisine, plutôt que de le supplier de me donner des détails, je ne lui ai rien demandé, à part la sorte de céréales qu'il voulait.

Alors qu'il en était à la moitié de son bol et que je me versais une seconde tasse de café, Thomas a dit :

— Tu ne veux pas que je te parle de ma conversation ?

— Avec qui ? ai-je demandé, pensant qu'il voulait parler de Bill Clinton.

— Avec le propriétaire. M. Papadopolous.

— Si tu en as envie. Tu ne l'as pas fait hier soir, alors c'est à toi de voir.

— Je crois que je l'ai réveillé. Il avait l'air très fâché. Et j'ai eu un peu de mal à le comprendre. Il avait une sorte d'accent.

— Un accent grec, je parie.

— Pourquoi ?

— Peu importe. Continue ton histoire.

— Je lui ai dit qui j'étais, et que j'étais consultant pour la CIA.

J'ai posé mon café.

— Bon sang, Thomas, non.

— Je ne voulais pas mentir. Et je pense qu'en m'identifiant de la sorte, il a répondu plus volontiers à mes questions.

Le FBI n'allait pas tarder à revenir. Ils avaient peut-être fermé les yeux sur les mails dont Thomas bombardait la CIA, mais aller raconter aux gens qu'il travaillait pour le compte d'une agence fédérale ? Ça ne pouvait pas être pire.

— Je lui ai demandé qui avait habité là avant, a dit Thomas.

— Continue.

— Deux femmes.

— C'est aussi ce que m'a dit la voisine dans le couloir, lui ai-je

rappelé.

— Je lui ai demandé si elles étaient sœurs, ou s'il s'agissait d'une mère et sa fille, ou juste d'amies, et il a dit qu'elles étaient colocataires, mais pas très bonnes amies, parce que parfois l'une d'elles ne payait pas son loyer à temps et l'autre devait avancer la somme.

J'ai approuvé de la tête.

— Bonne question.

— Il a dit qu'elles s'appelaient Courtney et... l'autre, je pense qu'il a dit Olsen, mais j'avais du mal à comprendre à cause de son accent.

— Donc, tu as un prénom et un nom de famille.

— Olsen était un prénom. J'ai les noms de famille. Je les ai notés. Il a dit qu'à sa connaissance Olsen n'a toujours pas été retrouvée.

J'ai dressé l'oreille.

— N'a pas été retrouvée ? Comment ça, n'a pas été retrouvée ?

— C'est ce qu'il a dit. Et je lui ai demandé ce qu'il voulait dire et il a répondu que la CIA devait être bien bête si elle n'était pas déjà au courant, et j'ai dû lui expliquer que la CIA avait de nombreuses antennes et que c'était une très grande organisation et...

— Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il a dit qu'Olsen avait disparu. Et quand je lui ai demandé qui occupait l'appartement à présent, il a répondu personne.

— C'est ce que je t'ai dit.

— Mais, a poursuivi Thomas, l'index levé comme s'il était Sherlock Holmes. L'appartement est loué.

— Par qui ?

— M. Blocker.

— Qui c'est, ça ?

— Le locataire de l'appartement.

— Je sais, mais qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Pourquoi quelqu'un louerait un appartement sans l'occuper ?

— Il y a des tas de raisons. Peut-être qu'il ne vit pas à New York mais qu'il est susceptible d'y venir pour affaires.

Thomas était sceptique.

— Ça paraît peu économique.

— Les gens qui ont de l'argent n'ont pas ces soucis, ai-je fait remarquer. Il est simplement plus facile pour eux d'avoir un pied-à-

terre plutôt que de louer une chambre d'hôtel chaque fois qu'ils viennent en ville.

Thomas avait beaucoup de mal à concevoir de telles notions.

— Je ne sais pas. Mais ce que je crois, en revanche, c'est que c'est probablement cette Olsen qui est à la fenêtre. Elle s'est fait tuer, et c'est pour ça que personne ne l'a vue.

— Je vois. Et pourquoi a-t-elle été tuée ?

Il a réfléchi un moment.

— Pour que M. Blocker puisse avoir son appartement quand il vient à Manhattan.

J'ai éclaté de rire.

— Selon toi, il s'agirait donc de cela ? Quelqu'un avait besoin d'un appartement, alors il a tué pour s'en procurer un ?

— J'ai entendu dire qu'il était difficile de trouver une location à New York, a ajouté Thomas avec le plus grand sérieux.

— J'ai été dans l'immeuble. Je ne pense pas que ces appartements méritent qu'on commette un crime pour eux, ai-je dit en posant mes paumes sur la table. Écoute, Thomas, récapitulons. Tout ce que nous savons, c'est que deux femmes ont habité là et qu'elles n'y habitent plus, et ton ami propriétaire dit que c'est maintenant M. Blocker qui paye le loyer mais qu'il n'y habite pas.

— Le propriétaire n'est pas mon ami. Je ne le connais même pas.

— D'accord. Mais ces bribes d'informations ne permettent pas de conclure au meurtre.

— Sauf qu'une des femmes a disparu.

— D'après le propriétaire, qui n'est pas exactement inspecteur à la police de New York. Il se peut que la femme ait été retrouvée mais que personne ne se soit donné la peine de le prévenir.

— C'est une bonne idée, a dit Thomas.

— Qu'est-ce qui est une bonne idée ?

— D'appeler la police de New York.

— Je n'ai pas dit qu'il fallait faire ça. J'ai juste dit que le propriétaire n'était peut-être pas notre meilleure source d'information.

— Alors on devrait trouver la meilleure source.

— Je ne sais pas si l'idée est si bonne que ça.

— Eh bien, dans ce cas, je peux envoyer un mail et demander à la CIA de les contacter.

Pour sûr, ça, ce n'était pas une bonne idée.

— D'accord. Laisse-moi m'en occuper. Je passerai un coup de fil à la police de New York. Je les interrogerai sur cette femme disparue, pour voir si elle a refait surface.

— Et dis-leur d'aller sur Internet, de jeter un œil à Orchard Street sur Whirl360, et de regarder le visage à la fenêtre.

— Bien sûr.

Thomas a recommencé à manger ses céréales. J'ai poussé un gros soupir de soulagement. La question était réglée. De manière plus définitive que ne le croyait mon frère. Il y avait aussi peu de chances que je décroche le téléphone pour parler à la police de New York que quelqu'un de la police de New York me prête la moindre attention si jamais je passais ce fameux coup de fil.

J'imaginai la réaction d'un inspecteur de New York si je lui disais que mon frère – celui-là même qui était désormais fiché par le FBI pour avoir envoyé des mises à jour relatives à son projet de mémorisation des rues à un ex-Président – croyait avoir vu un meurtre sur Internet.

Exactement le genre de coup de fil que j'avais envie de passer, c'est sûr.

— Laisse-moi te demander quelque chose, ai-je dit à Thomas.

— Vas-y, a-t-il répondu, une goutte de lait coulant sur son menton.

— Quand ce grand désastre se produira, quand toutes les cartes en ligne seront effacées, ce sera à cause de quoi à ton avis ?

Il a posé sa cuiller et s'est tamponné le menton avec une serviette en papier.

— Je pense que la cause la plus probable sera une attaque extraterrestre, a-t-il déclaré sur un ton neutre. L'attaque ne viendra pas de notre système solaire, même si je pense qu'il est possible qu'elle soit lancée depuis Vénus ou Mars. Une fois que les extraterrestres auront mis nos systèmes de cartographie hors service, il sera plus facile pour eux d'atterrir sans se faire repérer.

Un sentiment de tristesse et de désespoir m'a soudain envahi.

— Je t'ai bien eu, a dit Thomas sans même esquisser un sourire. Tu devrais voir ta tête.

J'ai prévenu Thomas que je prenais la voiture pour aller en ville et que je serais de retour une heure plus tard environ.

Tout en cliquant sur sa souris, il a dit :

— Oui, oui.

— J'aimerais que tu fasses à déjeuner aujourd'hui. Pour nous deux. Et je ferai le dîner.

Il s'est interrompu et il a pivoté sur son siège.

— Je dois aussi tout remettre en ordre ?

— Oui. Hé, Julie disait qu'au lycée tu en pinçais plus ou moins pour Margaret Tursky. C'est vrai ?

— Je ne vois pas en quoi ça te regarde.

J'avais tenté le coup.

— À plus.

Il a hoché la tête et s'est remis au travail. Je ne pensais pas m'absenter assez longtemps pour qu'il fasse une connerie, mais qui pouvait savoir ?

Je me suis arrêté dans l'allée d'une maison de plain-pied, de style ranch, sur Ridgeway Drive et j'ai sonné à la porte. C'est Marie Prentice qui m'a ouvert.

— Tiens, Ray, quelle surprise ! s'est-elle écriée en tenant la portemoustiquaire ouverte. (Elle s'est retournée pour crier à l'intérieur de la maison :) Len ! Ray est ici ! Ray, tu as emmené ton frère ? Il est dans la voiture ?

— Je suis venu seul, Marie, ai-je dit, en entrant dans leur maison.

— Oh, comme c'est dommage ! a-t-elle fait, légèrement essoufflée mais parvenant quand même à déborder d'enthousiasme à chaque syllabe. Ç'aurait été *tellement* bien de le voir.

Marie collectionnait des petites figurines en céramique d'animaux de la forêt qui ornaient pratiquement toutes les surfaces de la maison. La console dans l'entrée était encombrée de biches, de rats laveurs, d'écureuils, de tamias, dont aucun n'était à la même échelle, du moins je l'espérais, ou alors il existait des tamias capables de manger Bambi au déjeuner.

En regardant dans le salon, j'ai aperçu le reste de la ménagerie. Len s'était réservé une petite portion de territoire sur la table basse pour ses télécommandes, mais autrement les animaux avaient pris le pouvoir. Marie se prenait également pour une artiste peintre, et les murs étaient décorés de ses portraits de hiboux, d'originaux et de petits lapins.

— Len ! a-t-elle crié une nouvelle fois.

Une porte s'est ouverte dans le couloir juste à côté du salon, et Len

a émergé du sous-sol. J'étais prêt à parier qu'il passait beaucoup de temps là-dessous. Je savais qu'il avait un atelier et qu'il fabriquait des meubles.

— Ray est passé ! a annoncé Marie. C'est gentil, non ?

Len a esquissé un sourire nerveux.

— Salut. Tu es seul ?

— Oui.

— Tu veux du café ? a demandé Marie. J'allais justement en faire.

— Non, merci. Je voulais juste parler à Len un instant.

— Viens donc en bas, je vais te montrer sur quoi je travaille, a-t-il dit, en me lançant un regard m'informant qu'il connaissait la raison de ma présence ici et ne voulait pas parler en présence de sa femme.

— Bien sûr, ai-je acquiescé.

— Tu es sûr que tu ne veux rien prendre ? a insisté Marie en nous suivant jusqu'à la porte du sous-sol.

— Ça ira, Marie, a dit Len, qui m'a invité, bras tendu, à le précéder dans l'escalier.

Il a fermé la porte derrière lui et m'a suivi.

— Bel atelier, ai-je fait remarquer.

On avait l'impression que Len disposait, dans cette pièce bien éclairée, de tous les outils dont un artisan pouvait avoir besoin : scie sauteuse, perceuse à colonne, tour, un grand établi, un aspirateur, et un mur orné d'outils à main de toute sorte. À l'autre bout de la pièce, une large volée de marches menait à une porte battante à deux vantaux par laquelle il devait sortir ses meubles. Il n'y avait pas un grain de sciure par terre, ce qui était logique, étant donné que je ne voyais aucun projet en cours. Aucun pied de chaise ni tiroir de commode, aucune porte de placard ne traînait, attendant d'être assemblée.

— Je fais en sorte que ça reste agréable.

— Alors, sur quoi tu bosses ? ai-je demandé. Cette pièce paraît bien trop propre pour qu'on y fabrique quoi que ce soit.

— Je n'ai aucun projet en cours, a reconnu Len. Je pensais que tu voudrais parler en privé.

— Thomas m'a dit qu'il y a eu un incident hier soir. Je suis venu pour en savoir davantage. J'ai cru comprendre qu'il t'avait frappé.

Len a levé la main et a touché sa joue.

— Ouais, enfin...

— Je suis désolé. Il n'aurait pas dû faire ça.

— C'est sûrement plus fort que lui. Vu qu'il est fou et tout.

— Il n'est pas fou, ai-je rétorqué. Il a une maladie mentale. Tu le sais.

— Allons, Ray. C'est juste un façon polie de dire qu'il est complètement timbré.

J'ai senti un picotement sur ma nuque.

— Que s'est-il passé exactement ? Quand tu es venu à la maison ?

— J'ai fait un saut, juste pour voir comment vous alliez, vous deux. Ton père aurait voulu que je le fasse, et tu n'étais pas là, il n'y avait que Thomas. Il a dit que tu étais à New York.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai essayé de faire un truc sympa, voilà ce qui s'est passé.

— Je ne comprends pas pourquoi Thomas se serait mis en colère dans ce cas.

— Je voulais simplement le...

— Tout va bien en bas ? a appelé Marie, qui avait ouvert la porte.

— Ça va très bien, merci ! a aboyé Len.

La porte s'est refermée. Len s'est éclairci la voix avant de poursuivre.

— J'ai proposé de l'emmener déjeuner.

— Tu sais que Thomas n'aime pas beaucoup quitter la maison.

J'ai omis d'ajouter qu'il n'aurait surtout pas aimé la quitter pour sortir avec Len.

— Oui, oui, je sais ça, mais j'ai pensé que sortir lui ferait du bien. Il ne peut pas rester cloîtré tout le temps. Ce n'est pas sain. Ça rendait ton père cinglé.

— Quand est-ce que Thomas t'a frappé, alors ?

Len a haussé les épaules d'un air las.

— J'ai dû trop insister pour le convaincre de sortir. Je l'ai pris par le bras, en pensant que ça l'encouragerait, tu vois ? Il a retiré son bras d'un coup et m'a cueilli sur le côté du visage. Si Thomas t'a dit qu'il s'est passé autre chose, s'il t'a dit que je lui ai fait mal ou quoi, c'est totalement faux. C'est un de ses délires, voilà ce que c'est.

— Il n'a jamais rien dit de tel.

Il a acquiescé avec satisfaction.

— Tant mieux. Parce que les fous peuvent dire des tas de trucs qui ne sont pas vrais, tu vois ce que je veux dire ? Il pense qu'il a pour ami

un ancien Président, merde !

J'ai répliqué d'une voix calme et ferme :

— Len, je suis sûr que tu voulais bien faire, et je sais que tu as été l'ami de mon père pendant très longtemps, mais, sans vouloir te manquer de respect, je ne te laisserai pas traiter Thomas de fou. C'est quelqu'un de gentil, de doux, quelqu'un de bien. Je ne prétendrais pas qu'il n'est pas un peu bizarre. Mais s'il ne veut pas accepter ton invitation à déjeuner, tu dois respecter sa décision comme tu le ferais avec n'importe qui d'autre.

J'ai pris une inspiration, et alors que je me tournais vers l'escalier, Len m'a retenu.

— Il n'est pas si doux que ça, tu sais.

— Quoi ?

— Ton père m'a dit que Thomas pouvait se mettre dans des colères noires. Et qu'il avait tenté de le pousser dans l'escalier une fois. Oh, il trouvait toutes sortes d'excuses au comportement de ton frère, mais si tu veux mon avis, il faudrait le mettre à l'asile.

— Je ne sais pas pourquoi il a fallu que tu mettes cette robe rouge à la soirée hier soir, a reproché Kyle Billings à sa femme, Rochelle. Je t'ai dit, avant même qu'on parte, que tu devrais mettre autre chose.

— Tu sais que je l'aime, cette robe. J'aime la sensation qu'elle me donne.

— Quoi ? La sensation d'être une salope ? C'est ça que tu cherches ?

— Va te faire foutre, a-t-elle rétorqué avant de sortir comme une furie de leur salle de bains – jacuzzi, douche pour deux, double vasque, bidet, la totale –, de traverser la chambre avec ses fenêtres incurvées donnant sur la rue bordée d'arbres, pour aller directement dans son dressing.

Il y en avait un pour elle et un pour lui, tous les deux plus spacieux que le studio en sous-sol du South Side de Chicago où Kyle avait vécu dix ans auparavant. Souris et moisissures, et presque chaque soir, les locataires du dessus qui se disputaient pour tout et n'importe quoi, de la tartine insuffisamment beurrée au fait qu'il restait tard dehors à picoler avec ses amis.

À présent, Kyle n'avait plus à écouter ses voisins se quereller, et ses voisins n'avaient pas à les écouter, lui et Rochelle. Ils possédaient une maison restaurée à plusieurs millions de dollars sur Forest Avenue, à Oak Park, juste à côté d'une maison dessinée par Frank Lloyd Wright, comme plusieurs autres dans la rue. Kyle Billings croyait que ce n'était qu'une question de temps avant que l'une d'elles se retrouve sur le marché et qu'il puisse mettre la main dessus. De quoi enfin impressionner son père. Celui-ci semblait n'en avoir rien à cirer que Kyle soit devenu multimillionnaire avant ses trente ans grâce à la magie de son Whirl360, mais il vouait un véritable culte à Frank Lloyd Wright, le plus grand des architectes américains, vivants ou morts. « Pourquoi t'acheter cette maison, et pas celle-là ? avait dit son père en montrant du doigt la maison de Wright la plus proche. Je pensais que tu gagnais bien ta vie. »

Connard.

Kyle Billings a suivi sa femme dans son dressing.

— Tu sais que quand tu t'habilles comme ça, tu vas attirer l'attention sur toi. Tu allumes tout le monde. Tous les types présents, ils avaient la langue qui traînait presque par terre. Ils te baisaient tous du regard.

Elle a fait volte-face, s'est plantée face à lui, pieds nus dans son short en jean et son tee-shirt rouge, les mains posées sur les hanches d'un air de défi.

— Je pourrais me mettre à porter la burka, si tu veux. C'est le look que tu veux pour moi ?

— Bon Dieu, a soupiré Kyle.

Il savait, au fond, qu'il était idiot de râler pour ça. S'il regardait les choses en face, qu'est-ce qui l'avait d'abord attiré chez Rochelle Billings – Kesterman avant qu'elle ne l'épouse –, quand il l'avait aperçue lors de ce salon informatique à San Francisco cinq ans auparavant, allant et venant sur scène en talons aiguilles, attirant plus de regards sur elle que sur les particularités d'une application pour téléphone portable ?

Elle était aussi superbe à présent qu'elle l'était à l'époque, avec ses cheveux noirs qui lui arrivaient aux fesses, ses longues jambes, et ses seins, petits mais pleins d'entrain, qui vous regardaient droit dans les yeux. Sa peau couleur café crème lui donnait un petit côté exotique. Il avait fallu qu'il fasse immédiatement sa connaissance. Il était allé la trouver derrière le rideau après son numéro, et l'avait invitée à boire un verre. Là, il avait orienté la conversation sur sa réussite, la 911 Turbo, l'appartement qu'il possédait à Chicago, à l'époque, avec vue sur le lac Michigan. Et surtout, comment ce nouveau truc sur lequel il travaillait, qui permettrait aux gens d'explorer les villes du monde entier depuis chez eux, confortablement installés dans leur fauteuil de bureau, allait le rendre plus riche que Dieu.

Rochelle n'y avait pas été insensible.

Cinq mois plus tard, ils étaient mariés.

Kyle savait que si elle avait pu lui faire tourner la tête elle allait donner le torticolis à d'autres types aussi. Pendant un temps, il s'en était accommodé. De voir des hommes lui faire de l'œil. Ils échangeaient des regards avec lui et il leur souriait, un sourire qui disait : *Ouais, tu peux mater autant que tu veux, tête de nœud, mais la nuit, c'est moi qui la baise.*

Et quel coup c'était !

Avec elle le sexe prenait une autre dimension. Rochelle était inventive au lit, et pas le moins du monde égoïste. Et, comme si ça ne suffisait pas, elle était incroyablement souple. Au lycée et jusqu'à la fac, elle avait fait de la gymnastique et participé à des compétitions. Elle avait abandonné, mais elle continuait à s'entraîner quatre jours par semaine, plus lesté que jamais.

Kyle se savait privilégié. N'importe quel homme aurait tué pour la posséder. Mais son attitude vis-à-vis de la beauté de sa femme avait changé au fil du temps. La fierté avait fait place à la jalousie et au doute. Si elle pouvait avoir n'importe qui, combien de temps encore voudrait-elle de lui ? Il avait de l'argent. Ils avaient cette maison. Ils allaient en Europe deux ou trois fois par an, séjournaient dans les meilleurs hôtels. Il avait dépensé deux cent mille dollars pour lui offrir cette Mercedes avec les portes papillon.

Le problème, c'est qu'il n'était pas le seul à avoir de l'argent. Si c'était tout ce qu'elle désirait, il y avait des tas de types qui devenaient millionnaires du jour au lendemain. L'aimait-elle pour lui ou pour la vie qu'il lui offrait ?

Elle n'avait jamais montré le moindre signe de vénalité. Et pourtant, ça n'empêchait pas Kyle de se torturer. De se demander si elle n'aimait pas un peu trop s'exhiber. À présent il voulait qu'elle se calme, qu'elle atténue son côté sexy. Porter une jupe courte, d'accord, mais pas si courte qu'elle laisse voir son string quand elle se cassait la figure sur ses Louboutin.

— Tu me rends folle, tu sais, a-t-elle dit en passant en revue des vêtements à quatre-vingt-dix pour cent noirs sur la tringle. Peut-être que je m'habille comme ça pour t'exciter, toi, et personne d'autre. Tu as déjà pensé à ça ? Où est passé ce pantalon ?

— Tu envoies des signaux, a-t-il insisté. Et même si ce n'est pas intentionnel, crois-moi, d'autres types reçoivent le message.

Elle a décroché un cintre, examiné un pantalon, l'a remis en place.

— Merde, où est-ce qu'il est ?

— Tu m'écoutes ?

Rochelle s'est arrêtée et lui a lancé un regard noir.

— Non, je ne t'écoute pas. Parce que tu déconnes à pleins tubes.

Elle est sortie du dressing en le bousculant un peu et s'est approchée de sa table de chevet pour décrocher un téléphone

portable.

— J'ai besoin d'être un peu tranquille, loin de toi. Je suis dans le patio, au cas où tu te déciderais à t'excuser de t'être comporté comme un parfait connard.

Alors qu'elle quittait la chambre, il s'est assis lourdement sur le bord du lit. Incapable de détacher les yeux de son cul. C'était sa seule consolation quand elle se mettait en rogne après lui ; il avait l'occasion de la regarder s'éloigner.

— Imbécile, a-t-il murmuré, et il ne parlait pas de sa femme. Espèce d'imbécile.

Il savait, en son for intérieur, que la possessivité produisait l'exact opposé du résultat qu'il souhaitait. Il en avait été témoin avec certains de ses amis. Plus ils s'accrochaient à une femme, plus elle essayait de partir.

Il est resté là dix, puis vingt minutes, à se demander s'il devait aller la trouver pour s'excuser ou sortir de la maison, monter dans sa Ferrari et rouler pendant deux heures. Non, peut-être prendre la voiture, mais pour aller lui acheter des fleurs, ou quelque chose de bien mieux. Aller sur Magnificent Mile¹ et revenir avec quelque chose de cher et de brillant. Dans les dix mille. Il laisserait traîner le reçu quelque part où elle le trouverait.

Il a attendu trois bons quarts d'heure avant de décider qu'il était prêt à ravalier sa fierté, à lui dire qu'il était désolé, lui dire que si elle voulait s'habiller comme ça, parfait, mais il fallait qu'elle sache...

Son portable a émis un *glink* ! Un message. Il s'est levé du lit, s'est saisi du téléphone. C'était une photo sous le nom de Rochelle.

Sa femme lui avait envoyé une photo.

Une photo très étrange.

Celle d'une femme – non seulement Kyle était presque certain qu'il s'agissait d'une femme, mais il était presque certain qu'il s'agissait de la sienne, à en juger par le tee-shirt rouge et le short en jean –, même s'il était difficile d'en être tout à fait convaincu, à cause du sac plastique qui recouvrait sa tête. Son menton, ses lèvres, son nez et ses sourcils formaient la carte en relief des traits de son visage.

Et, quoique l'image ne montrât pas tout son corps, il arrivait à distinguer ses bras et une matière argentée dessus. Était-ce du ruban adhésif ? Qui l'immobilisait sur un fauteuil ? Pas une chaise de jardin, parce que cette photo n'avait pas été prise à l'extérieur. N'était-ce pas

un des fauteuils du sous-sol ?

— Putain, qu'est-ce que ça veut dire ?

C'était quoi, ce jeu malsain ?

— Rochelle ! a-t-il crié.

Au moment où il se dirigeait vers l'escalier, le téléphone a fait un autre bruit dans sa main. Un appel, cette fois.

De Rochelle.

« Hé, c'est quoi, cette photo de toi... »

— Monsieur Billings.

— Hein ? »

Une voix de femme, mais qui ne ressemblait pas à celle de Rochelle.

« Monsieur Billings, il faut que vous écoutiez.

— Rochelle ?

— Ce n'est pas Rochelle, et vous devez m'écouter très attentivement. »

Il s'est arrêté au beau milieu de l'escalier.

« Votre femme peut encore respirer, mais tout juste, a affirmé l'inconnue. Si je serre un peu plus le sac, elle n'aura plus du tout d'oxygène.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui se passe, merde ! Je descends...

— Si vous descendez, elle mourra. Vous m'écoutez, Kyle ? Elle mourra. »

Il s'est arrêté au pied des marches, près de la porte d'entrée.

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Vous devez écouter, Kyle, a répété la femme avec calme. Vous devez. Ou Rochelle mourra.

— Bon Dieu, a-t-il murmuré, et, sentant ses jambes faiblir, il a empoigné la rampe de sa main libre.

— Tout va bien se passer à condition que vous écoutiez et que vous fassiez exactement ce qu'on vous dit de faire.

— J'ai de l'argent, a-t-il dit avec précipitation. Je peux vous procurer de l'argent. »

Et puis il s'est rappelé : *Merde, on est dimanche*. Mais il pouvait se débrouiller. Il y aurait bien un moyen. Quand on avait autant d'argent que lui, la banque était ouverte quand vous vouliez qu'elle le soit.

« Ce n'est pas une question d'argent.

— De quoi, alors ? Les voitures ? Vous voulez les voitures ?

Prenez-les. Mais, je vous en supplie, ne faites pas de mal à ma femme. Dites-moi juste ce que vous attendez de moi.

— Je ne veux rien qui vous appartienne. Je veux que vous fassiez quelque chose pour moi. Mais d'abord, quelques règles de base : vous n'appellerez pas la police. Vous n'informerez personne en aucune façon de ce qui se passe. Si vous tentez quoi que ce soit pour prévenir quelqu'un, votre femme sera privée d'air et mourra.

— Je comprends, je comprends. Vous voulez quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous allez me trouver une autre photo très semblable à celle que vous avez reçue il y a une minute. Et puis vous allez vous en débarrasser. »

Nicole est alors entrée dans les détails.

— D'habitude, on ne vous voit pas ici le dimanche, monsieur Billings, a observé le vigile posté à l'accueil de Whirl360, tandis que Kyle traversait le hall à grands pas.

— Salut, Bob, a répondu Kyle. Je ne fais que passer, j'en ai pour une seconde.

Bob a pressé un bouton, et des panneaux en plexiglas se sont ouverts pour permettre à Billings d'entrer. Quelques mètres plus loin, Kyle a appuyé sur le bouton de l'ascenseur. Alors qu'il entrait dans cabine vide, il a effleuré du doigt l'appareil Bluetooth fixé sur son oreille.

« Laissez-moi parler à Rochelle, a-t-il exigé.

— Une seconde. Dites bonjour, a répondu la voix dans son oreille.

— Kyle ? »

Sa femme donnait l'impression d'être à plusieurs mètres de sa ravisseuse, comme si la femme avait tenu le téléphone portable en l'air.

« C'est bon, vous l'avez entendue, a-t-elle dit. Elle va très bien. J'ai retiré le sac de sa tête pour qu'elle puisse respirer plus facilement. Et cet échange avec Bob, c'était très bon. Vous aviez l'air très naturel. Vous vous en sortez très bien.

— Bon, les portes vont s'ouvrir.

— Parfait, a conclu Nicole. Je suis là si vous avez besoin de moi. »

Kyle a pénétré dans le principal open space de Whirl360. Ce n'était pas comme dans les autres entreprises. Bien sûr, il y avait des dizaines

de postes de travail dans le bureau paysager, mais rares étaient les sociétés à entourer l'espace de travail de tables de billard, de baby-foot et de jeux vidéo. Lorsque les employés de Whirl360 avaient besoin d'une pause, ils quittaient leurs écrans d'ordinateur et disputaient quelques parties de golf virtuel, combattaient des extraterrestres et regardaient la télévision en 3D. Et quand ils avaient rechargé leurs accus ils se remettaient au boulot.

Le bureau était calme. Une poignée d'employés étaient assis devant leurs terminaux, intégrant de nouvelles images prises par les voitures de Whirl360 qui photographiaient les rues des villes du monde entier chaque seconde de chaque minute de chaque heure du jour.

— Hé, Kyle.

— Quoi de neuf, Kyle ?

— Comment ça va, Kyle ?

Tous se sont sentis obligés de le saluer.

Il a gratifié chacun d'eux d'un hochement de tête et s'est installé au poste sur lequel il avait l'habitude de travailler. Pas de bureaux individuels ici. Tout le monde, quelle que soit sa position dans la hiérarchie de l'entreprise, était regroupé ici, dans la salle principale.

Kyle aurait souhaité pouvoir faire ce qu'il avait à faire depuis chez lui, satisfaire immédiatement les exigences de la preneuse d'otage. Mais Whirl360 était doté d'un des meilleurs systèmes antipiratage de la planète. Y accéder hors de l'immeuble était impossible.

« Je suis à mon bureau, a dit Kyle, suffisamment bas pour que personne ne puisse l'entendre.

— Excellent, a dit Nicole. Ici, tout va bien.

— Je fais ce truc que vous me demandez et on n'entend plus jamais parler de vous ? a-t-il murmuré.

— C'est exact. Vous effacez l'image, vous la faites disparaître du système comme si elle n'avait jamais existé, et c'est bon.

— J'ai votre parole ?

— Bien sûr.

— D'accord, je suis entré, a-t-il confirmé en émettant une rafale de frappes sur un clavier. New York... Orchard Street... Ça ne devrait pas être long. »

Nicole a éloigné le téléphone de son oreille. Si Kyle avait quelque chose à lui dire, elle l'entendrait. Elle était plutôt optimiste. Elle

devinait qu'il voulait en finir au plus vite, qu'il voulait lui donner satisfaction. Il n'allait pas se planter.

— Il est en train de le faire ? a demandé Rochelle.

Comme Nicole l'avait dit à Kyle, Rochelle n'avait plus le sac sur la tête, mais elle demeurait attachée au fauteuil en cuir Eames avec du ruban adhésif entoilé, dans le luxueux sous-sol des Billings. Où il y avait tout. Une table de billard ; une télévision 3D de soixante pouces ; un train électrique Lionel avec des montagnes, des immeubles et des ponts, qui devait faire trois mètres sur six.

— Il s'en sort très bien, a répondu Nicole, assise en face d'elle dans un fauteuil identique.

Elle portait une autre casquette de base-ball avec une visière, ainsi qu'une paire de lunettes de soleil, afin de rendre son visage moins reconnaissable. Elle n'avait pas quitté ses gants en latex depuis qu'elle se trouvait dans la maison. Le système d'alarme ne lui avait pas posé de problème. Elle savait s'occuper de ces choses.

— Il fera ce que vous direz, a assuré Rochelle. J'en suis certaine.

— J'y compte bien.

— On ne dira jamais rien à personne. Promettez-moi que vous ne lui ferez pas de mal.

— Je ne pense pas que cela soit nécessaire.

Elle a entendu un bruit dans le téléphone, et l'a de nouveau collé à son oreille.

— Je vais me chercher du café, Kyle. Tu veux quelque chose ?

La voix d'un collègue de travail.

— Non, non, ça va, a décliné Billings.

— Tu sais cette Jag dont je te parlais ? Eh bien, on est allés l'essayer hier, et elle tourne bien, tu sais, et il y a tout dessus, mais elle est rouge et à mon avis, une XKE rouge, ça devait être génial dans les années 1960, mais aujourd'hui, je trouve que le rouge, c'est criard. Hé, tu es allé à la sauterie au Hyatt hier soir ?

« Débarrassez-vous de lui. »

— Ouais, on y est allés. On est rentrés assez tard.

— C'était le truc pour les SDF, c'est ça ?

— Ouais. Ils ont récolté beaucoup d'argent.

— Qu'est-ce que tu as sur ton écran, là ?

— Rien... je fais juste un test sur le brouillage. Pour voir pourquoi parfois certaines plaques ou certains visages ne sont pas totalement

floutés. C'est essentiellement une question d'angle de prise de vue. Si le logiciel n'est pas sûr de ce que c'est, il ne va pas le brouiller.

« Il faut que je vous le répète ? » a demandé Nicole.

— Écoute, c'est sympa de discuter, mais j'ai du pain sur la planche, là, merci d'être passé.

— À plus.

— Oui, c'est ça.

« Il est parti ? » a demandé Nicole.

— Oui, a chuchoté Kyle. C'est bon. »

Nicole a poussé un petit soupir de soulagement. Rochelle la dévisageait avec insistance. Elle avait déjà surpris son regard deux ou trois fois.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a fait Nicole en reposant le téléphone sur sa cuisse.

— Ça ne me regarde pas ce que vous faites, ni pourquoi. Ça m'est égal. Ça m'est complètement égal.

— Bien.

— C'est pour ça que je veux que vous sachiez que vous n'avez pas à vous inquiéter si je vous dis ça. Mais je veux juste que vous sachiez...

C'était quoi, ce regard que Rochelle lui lançait ? Nicole l'avait déjà vu auparavant, mais cela faisait très, très longtemps. Son optimisme quant au déroulement de l'opération était en train de fondre comme neige au soleil.

— Tout ce que je voulais dire, a continué Rochelle, c'est que je vous ai trouvée incroyable.

— Pardon ?

— À Sydney. J'ai regardé chaque minute des Jeux. Mais *surtout* la gymnastique.

— Vraiment.

— Dès que je vous ai vue, même avec les lunettes, il y avait quelque chose... Je crois que c'est le menton, la façon dont vous le tenez. Juste avant votre premier saut sur la barre inférieure, il y a eu ce truc que vous avez fait avec votre menton. Cette sorte de mouvement volontaire.

— Personne ne me l'avait jamais fait remarquer, a dit Nicole. Mais maintenant que j'y pense, je vois ce que vous voulez dire.

— J'ai fait de la gymnastique pendant tout le lycée et même à la

fac, mais je n'ai jamais été aussi douée que vous. Loin de là. J'étais votre plus grande fan.

Rochelle s'est fendue d'un sourire admiratif, en dépit de la situation dans laquelle elle se trouvait.

— Comme je l'ai dit, je ne sais pas comment vous en êtes arrivée là, à ce que vous faites maintenant, mais je suis sûre qu'il y a des raisons qui expliquent pourquoi les choses ont tourné ainsi. Personne n'a la vie qu'il s'attendait à avoir, non ?

— C'est vrai.

— Ce que je tenais vraiment à vous dire, c'est qu'on vous a volée.

Tout à coup Nicole s'est sentie très... très quoi ? Triste. Elle s'est sentie triste. Triste pour ce qui lui était arrivé à Sydney, et pour tout ce qui lui était arrivé depuis. Sa vie aurait pu être bien différente, si elle avait remporté l'or. Où pourrait-elle être à présent ? Pas ici, dans ce sous-sol à Chicago.

Et il y avait autre chose qu'elle ressentait.

Elle était touchée.

— Merci, a-t-elle dit, avec sincérité. Merci de dire ça. C'est plus ou moins l'impression que j'ai eue, mais on ne le dit pas tout haut, parce que alors tout le monde pense qu'on est mauvaise perdante.

— Oh, vous avez eu beaucoup de classe. Vous avez levé la tête bien haut quand ils vous ont donné l'argent sur le podium. Mais vous savez quoi ?

— Quoi ?

— Je voyais bien. Je voyais bien, en vous regardant, que votre cœur était brisé.

Nicole a tapoté la monture de ses lunettes. Elle ne voulait pas que Rochelle voie ses yeux.

— Oui, ç'a été un moment de grande émotion, a reconnu Nicole, qui se sentait encore plus émue à cet instant même.

— Je parie que s'ils avaient fait une enquête, ils auraient découvert que les juges avaient été achetés. Les Russes, peut-être. Ou les Français.

— Je n'en sais rien, a dit Nicole. Il n'y a jamais eu aucune allégation de corruption.

— Eh bien, a insisté Rochelle d'un ton catégorique, moi, c'est ce que je pense. Même si j'imagine que ce serait difficile, après toutes ces années, de les inciter à ouvrir une enquête.

— Je crois que vous avez raison. Ce qui est fait est fait. Personne ne m'a jamais vraiment dit quelque chose comme ça avant.

— J'espère que ça ne vous dérange pas.

— Non, ça va.

— J'avais fait des recherches sur vous sur Internet, je me demandais ce qui vous était arrivé. Mais pendant des années, il n'y a pas eu un seul article.

— Non. J'ai laissé cette vie derrière moi. J'ai... j'ai tout laissé derrière moi.

— Par contre, j'ai lu des trucs comme quoi tout le monde attendait beaucoup de vous, la pression qu'on avait fait peser sur vous.

Nicole a souri à l'idée qu'on pouvait encore se rappeler ça.

— Mon entraîneur était furieux après moi. Et mon propre père ne voulait plus me parler. Il m'a reniée après ça.

Nicole a marqué un temps d'arrêt.

— Je suppose qu'il vivait son rêve à travers moi et que je l'ai gâché.

— Vous plaisantez ? a commenté Rochelle. C'est horrible.

— C'est comme ça.

— La seule raison pour laquelle je vous dis ça, même si je sais que ça peut paraître un peu bête, c'est que vous avez été une vraie source d'inspiration pour moi à l'époque. J'avais une photo de vous scotchée au mur de ma chambre.

— Ma photo ?

— Je l'ai encore. Plus sur mon mur. Mais j'ai gardé des trucs. Je les ai rangés quelque part, avec beaucoup de coupures de journaux sur vous. Je me disais que vous voudriez savoir, parce que je n'aurais jamais rien dit qui puisse causer du tort à la grande Annabel Kristoff.

C'était son nom à l'époque.

Nicole a souri, sans joie.

— Ça faisait longtemps qu'on ne m'avait pas appelée comme ça.

Elle a dégluti pour avaler la boule qui lui nouait la gorge, puis elle a repris le téléphone.

Kyle était en train de murmurer :

« ... là ? vous êtes là ? Allô ! ?

— Je suis là, a répondu Nicole.

— C'est fait.

— L'image a disparu ?

— Oui. La tête a été effacée, et maintenant la fenêtre a juste l'air sombre.

— Peut-on encore avoir accès à des versions antérieures ?

— Non. Elles sont effacées. La base de données a été nettoyée.

— C'est parfait. »

Nicole souriait à Rochelle, qui lui rendait son sourire, les larmes aux yeux.

« OK, Kyle, je suppose qu'on en a fini. Merci pour ça. Vous trouverez Rochelle dans le sous-sol quand vous rentrerez.

— Elle va bien ?

— Très bien. Rochelle, dites bonjour. »

Nicole a tendu le téléphone.

« Salut, chéri ! Je t'aime ! Je suis désolée pour ce matin.

— Moi aussi, bébé. Je me suis comporté comme un con. Tout va bien se passer. »

Nicole a repris le téléphone.

« OK, Kyle. Au revoir. »

Elle a mis fin à l'appel et jeté le téléphone – de Rochelle – sur le tapis. Et puis elle est restée là un moment à regarder par terre, les coudes appuyés sur les genoux.

À réfléchir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a demandé Rochelle. Vous ne partez pas ? Il a fait ce que vous vouliez, non ?

— Oui, en effet.

Il faut quand même que je le fasse. Même si c'est une fan.

Nicole a ramassé le sac plastique dont elle s'était servie plus tôt.

— Qu'est-ce que vous faites avec ça ? a demandé Rochelle.

Ç'a pris bien plus de temps qu'elle ne l'aurait voulu. La femme a lutté avec acharnement, avec plus d'acharnement que la plupart des autres. Elle a violemment balancé sa tête d'avant en arrière aussi longtemps qu'elle l'a pu avant que l'air ne vienne à manquer. Assez longtemps pour qu'une larme tombe sur l'extérieur du sac.

Quand tout a été fini, Nicole s'est laissée aller dans son fauteuil et a attendu que Kyle Billings rentre chez lui.

L'attitude de Len Prentice et ses commentaires m'avaient ébranlé.

Traiter Thomas de fou, dire qu'il devrait être « mis à l'asile » m'avait rendu furieux, mais m'avoir révélé que Thomas avait tenté de pousser notre père dans l'escalier était également profondément troublant. Était-ce si grave que ça en avait l'air ? Est-ce que ça s'était vraiment passé ? Papa ne m'avait jamais parlé d'un incident de ce genre, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne s'était pas produit. Il n'était pas dans sa nature de se décharger de ses problèmes sur sa famille. Environ dix ans auparavant, il avait remarqué une grosseur sur un testicule et n'en avait rien dit à maman. Il était allé chez le médecin pour la faire examiner. Quand il avait eu le résultat des examens, il s'était trouvé que tout allait bien, et la grosseur s'était résorbée d'elle-même. Ce n'était que quelque temps plus tard, quand Maman était tombée malade, que leur médecin commun lui avait demandé comment Adam se sentait.

Elle l'avait engueulé puis m'avait tout raconté, dans l'espoir que je l'engueulerais à mon tour, mais je ne l'avais pas fait. Papa était comme il était, et je savais qu'on ne le changerait pas. Quels qu'aient été les problèmes rencontrés en vivant sous le même toit que Thomas, il me les avait cachés. Il craignait sans doute que je me sente obligé de l'aider – ce que j'aurais fait volontiers –, s'il m'en avait parlé. Mais il aurait refusé mon aide, parce qu'il considérait Thomas comme de sa responsabilité, pas de la mienne, et que j'avais ma propre vie à mener.

Il avait pourtant dû avoir envie de se décharger sur quelqu'un, quelqu'un qui n'aurait pas éprouvé le besoin d'intervenir et de l'aider réellement. Len avait prêté une oreille attentive à mon père, même si pour moi, rien dans son attitude ne dénotait la moindre compassion. Pour autant que je puisse en juger, c'était un con au jugement simpliste.

Je voulais interroger Thomas sur le sujet, mais était-il un témoin crédible de ses propres actions ?

En quittant la maison des Prentice, j'ai eu l'impression d'être englouti dans une sorte de tourbillon. J'étais venu à Promise Falls avec

l'intention de m'occuper de la succession de mon père, d'installer mon frère quelque part et de me débarrasser de la maison, et je n'avais en fait rien commencé de tout cela. Je n'arrêtais pas d'être distrait. Tout d'abord par les mots bizarres et troublants découverts sur l'ordinateur portable de papa. Puis par l'obsession de Thomas pour ce foutu visage à la fenêtre. Et maintenant il y avait cet incident malheureux entre Thomas et Len Prentice, qui apparemment avait été précédé d'un autre, entre Thomas et notre père.

Mais ce n'était pas tout. Une autre chose aussi me travaillait : la tondeuse, avec sa clé en position Off et les lames relevées, indiquant que papa avait cessé de tondre. Mais le boulot n'était pas terminé, alors pourquoi les avait-il relevées ?

Je ne pouvais m'empêcher de me demander s'il n'avait pas été interrompu. Quelqu'un était-il descendu de la colline pour venir lui parler ? Comme il était pratiquement impossible de tenir une conversation quand la tondeuse était en marche, papa avait coupé le contact. Et, pensant que cette interruption allait se prolonger, il avait relevé les lames.

Était-ce ce qui s'était passé ? Quelqu'un s'était-il arrêté pour bavarder ? Ce n'était pas l'endroit idéal pour cela. L'emplacement était précaire, étant donné la raideur de la pente. Papa, assis sur la tondeuse, aurait été obligé de se pencher sans cesse en arrière pour empêcher la machine de verser. Il aurait suffi qu'il se tienne droit sur le siège pour que cette foutue machine se renverse.

Ce qui avait fini par arriver.

Mais si la tondeuse avait fait des tonneaux et l'avait tué alors qu'elle était déjà à l'arrêt et si papa s'était arrêté parce que quelqu'un avait voulu lui parler, alors qui pouvait bien être cette personne, et pourquoi n'avait-elle pas immédiatement appelé les secours ?

C'était Thomas qui avait fini par appeler le 911. Après qu'il avait trouvé papa, déjà mort, écrasé sous la machine.

À moins...

À moins que Thomas ait été la personne pour qui papa s'était arrêté. Pour avoir une conversation. Si elle avait dégénéré en violente querelle, il aurait fallu une simple poussée pour que papa dévale la pente, emportant le tracteur avec lui.

Non.

C'était impensable. Mon imagination s'affolait plus encore que

quand j'avais découvert « Prostitution enfantine » dans l'historique de l'ordinateur portable de papa. Mon esprit s'aventurait en des lieux où il n'avait rien à faire.

Sans doute le stress. Le stress de perdre mon père, de devoir assumer la responsabilité de mon frère... Ça laissait des traces.

Je n'avais même pas pris le temps de pleurer. Quand aurais-je pu le faire ? À peine arrivé dans la maison de mon père, j'étais déjà lancé dans la mêlée. Organiser les obsèques, rencontrer Harry Peyton, m'occuper de Thomas, l'amener voir Laura Grigorin.

Maintenant seulement je me rendais compte à quel point je me sentais à la dérive sans mon père, privé de ses conseils et de son sang-froid.

— Tu me manques, me suis-je surpris à dire tout haut, les mains cramponnées au volant. J'ai besoin de toi.

Je me suis rangé sur le bas-côté et j'ai posé un moment le front sur le volant.

Je n'avais pas pleuré une seule fois depuis cet appel de la police de Promise Falls m'annonçant la nouvelle. À présent, je devais lutter de toutes mes forces pour contenir mon chagrin. Peut-être que je tenais plus de mon père que je ne m'en étais rendu compte. Je gardais les choses pour moi, ne partageais pas mes problèmes.

J'aimais mon père. Sans lui ici à mes côtés, j'étais perdu.

J'ai sorti mon téléphone.

« Le *Standard*. Julie McGill à l'appareil.

— Pourquoi tu ne viendrais pas dîner à la maison ce soir ?

— C'est George Clooney ?

— Oui.

— Alors, volontiers. »

En entrant dans la cuisine, j'ai vu un sandwich au thon posé sur une assiette de mon côté de la table. Celle-ci était flanquée d'une serviette en papier pliée et d'une bouteille de bière ouverte, à présent tiède au toucher.

Le salaud. Il m'a fait à déjeuner.

Je le lui avais demandé, mais je suppose que je ne m'attendais pas à grand-chose de sa part. Je m'en voulais.

J'ai frappé à sa porte.

— Merci de m'avoir fait un sandwich.

— Il n’y a pas de quoi, a-t-il répondu, le dos tourné.

— Tu es où ?

— À Londres.

— C’est comment ?

— Vieux.

— Tu as mangé ? J’espère que tu ne m’as pas attendu.

— J’ai mangé. Et j’ai mis mon assiette, mon verre et le bol dans lequel j’ai mélangé le thon et la mayonnaise dans le lave-vaisselle.

— Merci, mon pote. On va avoir une invitée pour le dîner.

— Qui ça ?

— Julie.

— OK.

Je me suis assis au bord du lit. Thomas avait toujours les yeux rivés sur l’écran.

— Disons que tu sortes de l’Opéra sur Bow Street, à Covent Garden, et que tu veuilles aller à Trafalgar Square. Est-ce que tu tournes à droite pour descendre jusqu’au Strand, ou à gauche pour monter jusqu’à...

— Thomas, arrête deux secondes. Il faut que je te parle.

— Dis-moi juste quel chemin tu prendrais.

— À gauche.

— Erreur. Le chemin le plus rapide serait de prendre à droite jusqu’au Strand, puis à droite et toujours tout droit. Tu ne peux pas te tromper.

— Tu voudrais bien t’arrêter une seconde ?

Il a fait oui de la tête.

— J’aimerais te poser quelques questions. Concernant papa.

— Quoi ?

— Bon, d’abord, le jour où il est mort, est-ce que tu es sorti pour aller lui parler quand il coupait l’herbe sur la colline ?

Thomas a penché la tête de côté.

— J’allais le faire. Je le cherchais.

— Tu n’es pas sorti, pas même pour lui dire que quelqu’un avait appelé ou quoi ? Quelque chose qui lui aurait fait éteindre la machine et relever les lames.

— Non, a-t-il répondu. La seule fois où je suis sorti, c’était pour partir à sa recherche parce que j’avais faim.

— Et il était coincé sous la tondeuse.

Il a hoché la tête.

— Vous deux, vous vous entendiez plutôt bien en général, non ?

— Il se mettait parfois en colère contre moi. Tu m'as déjà interrogé là-dessus.

— As-tu... Je ne sais pas comment te demander ça sans avoir l'air de t'accuser de quelque chose.

Thomas ne semblait pas inquiet.

— De quoi s'agit-il ?

— As-tu essayé de pousser papa dans l'escalier ?

— C'est papa qui t'a raconté ça ?

Que valait-il mieux : le laisser penser que notre père me l'avait dit ou lui avouer que je l'avais appris de Len Prentice ?

J'ai éludé.

— C'est vrai ?

— Oui. En quelque sorte.

— Ça s'est passé quand, et comment ?

— Il y a un mois environ.

— Raconte-moi.

— Il voulait parler de quelque chose qui s'était passé il y a longtemps, a expliqué Thomas en jetant un coup d'œil sur la rue de Londres affichée à l'écran.

— Quoi ? Quelque chose qui lui était arrivé ?

— Non. Quelque chose qui m'était arrivé à moi.

— À toi ? Qu'est-ce qui t'était arrivé ?

— Je ne suis pas censé en parler. Papa m'a dit de ne pas le faire. À l'époque. Il m'a dit que je ne devrais jamais évoquer ça, ou il se mettrait vraiment en colère contre moi.

— Mais enfin, Thomas, de quoi tu parles, là ? Ça s'était passé quand ?

— Quand j'avais treize ans.

— Papa t'a fait quelque chose quand tu avais treize ans dont il t'a demandé de ne jamais parler ?

Mon frère a hésité.

— Non... non, pas exactement.

— Thomas, écoute, quoi qu'il se soit passé, c'était il y a longtemps, et papa n'est plus là. S'il y a quelque chose dont tu aies besoin de me parler, tu peux le faire.

— Il n'y a rien que je veuille te dire. Le Président Clinton dit que je

ne suis pas censé parler de ces trucs. Que ça me fait passer pour un faible. Et je suis en route pour Trafalgar Square.

— D'accord, mais, Thomas, on ne peut pas juste revenir sur ce qui a eu lieu il y a un mois. De quoi s'agissait-il ?

— Papa voulait évoquer cette chose qui s'était passée quand j'avais treize ans.

— Tu n'en avais jamais parlé pendant toutes ces années ?

— Non.

— Mais comme ça, de but en blanc, papa a voulu en reparler ?

J'avais du mal à comprendre de quoi Thomas pouvait bien parler, quelle était cette chose vieille de vingt ans.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il a dit qu'il avait peut-être eu tort, qu'il avait peut-être mal agi et qu'il le regrettait. Il m'a suivi dans l'escalier en disant qu'il voulait qu'on en discute, mais moi je n'avais pas envie. J'avais vraiment fait tout mon possible pour ne pas y penser pendant toutes ces années, alors je me suis retourné et j'ai dit que je n'avais pas envie d'en parler, et que s'il n'avait pas voulu m'écouter quand j'avais treize ans, pourquoi il voudrait m'écouter maintenant, et j'ai tendu la main pour l'empêcher de me suivre, je n'ai pas poussé fort mais il a trébuché sur la marche et il est tombé un petit peu.

— Tombé un petit peu ?

Thomas a acquiescé de la tête.

— Tu pourrais m'expliquer ça ?

— On était sur la quatrième marche en partant du bas, alors il n'est pas tombé de très haut. Il s'est reçu à plat dos.

— Bon Dieu, Thomas. Qu'est-ce que tu as fait après ?

— J'ai dit que j'étais désolé et je l'ai aidé à s'asseoir dans le fauteuil et je suis allé lui chercher une de ses poches de glace. J'étais triste qu'il soit tombé.

— Il est allé à l'hôpital ? Ou voir un médecin ?

— Non. Il a pris de l'Advil.

— Il devait être furieux.

— Non. Il a dit que ce n'était pas grave. Qu'il comprenait. Il a dit que j'avais le droit d'être en colère et que si je ne lui pardonnais pas, il ferait avec. Et puis les comprimés ont commencé à agir, et il s'est senti mieux, mais il a eu mal pendant environ une semaine.

Len avait dû remarquer que mon père souffrait et lui avait demandé ce qu'il s'était fait. Papa avait alors raconté ce qui s'était passé, mais sans monter ça en épingle. D'après Len, papa trouvait toujours des excuses à Thomas, ce qui semblait coller avec la version de ce dernier.

Mais qu'est-ce que papa regrettait ? Et pourquoi Thomas ne voulait-il pas en parler ? Quel acte mon père pensait-il que son fils ne voudrait pas lui pardonner ?

— Il y a quelque chose, un incident dont le Dr Grigorin a dit que tu ne voulais pas parler. C'est ça, la chose pour laquelle papa s'excusait ?

Thomas a acquiescé sans hésitation.

— Tu dois me le dire, l'ai-je imploré. J'ai besoin de savoir.

— Non. Ça ne fait rien. Il ne va plus me faire de mal.

— Papa ? Papa ne peut plus te faire de mal ?

Thomas a secoué la tête. Je ne savais pas s'il disait non ou s'il me rejetait.

— Papa m'aurait cru si tu avais regardé la fenêtre, a-t-il dit.

Quand je lui ai demandé de s'expliquer, il est parti.

Au dîner, je me suis rendu compte que Julie attaquait ses bâtonnets de poisson sans enthousiasme, même s'il en allait autrement du pot à confiture qui lui tenait lieu de verre à vin, rempli de pinot *grigio*.

— Désolé, ai-je dit. Quand je suis allé faire les courses l'autre jour, j'ai fait le plein de trucs faciles à préparer.

— Non, c'est super, a dit Julie. Il faudra que tu me donnes la recette.

— Tu sors la boîte de bâtonnets de poisson du freezer, tu les mets sur une plaque en métal, et tu les enfournes. Et ensuite tu mets dessus une bonne cuillerée de sauce tartare en pot. C'est ça, Ray ?

— Oui, Thomas. C'est exactement ça.

— Je pourrais le faire, a-t-il ajouté en hochant fièrement la tête.

Contrairement à Julie, il avait englouti et les bâtonnets, et les frites. Des frites qui provenaient également du congélateur.

— Vraiment, c'est super, a assuré Julie avant de se tourner vers moi. Tu n'as pas été bien bavard.

— J'ai d'autres choses en tête, j'imagine.

— Comme d'appeler la police ? a demandé Thomas.

— Quoi ?

— Tu as dit que tu appellerais la police de New York.

— Je ne l'ai pas encore fait, ai-je admis. Je m'en occupe sans faute demain.

Si Thomas me soupçonnait d'être rien moins que sincère, il n'en a rien montré. Il s'est levé de table, est allé rincer son assiette dans l'évier et a annoncé qu'il montait dans sa chambre.

— Laisse-moi ranger, a proposé Julie.

— Je t'en prie, ai-je dit. Viens.

Nous avons emporté nos verres de vin dans le salon et nous nous sommes assis sur le canapé.

— Tu ne vas pas appeler la police, hein ? a-t-elle demandé.

Je l'avais mise au courant, brièvement, de mon excursion à New York, du coup de fil de Thomas au propriétaire, et de ma promesse de contacter le NYPD.

— Non, ai-je dit en secouant la tête.

Julie a envoyé valser ses chaussures et a replié ses jambes sur le canapé.

— Je peux comprendre, je suppose.

— Tu supposes ?

— Oui, je veux dire, ce serait difficile à expliquer, et difficile de te faire entendre. Une tête blanche et floue à une fenêtre. À quoi ça rime ? J'adore Thomas, vraiment, mais après ce que tu m'as dit à propos de la visite du FBI, il serait peut-être judicieux de faire profil bas. (Elle a fini son vin d'un trait.) Un autre ?

J'ai fait oui de la tête.

Elle a sauté du canapé pour aller ouvrir une autre bouteille et l'a rapportée. Elle a rempli son verre et le mien.

— Tu avais un drôle de ton quand tu m'as appelée cet après-midi, a dit Julie. Tu avais l'air un peu... je ne sais pas... chancelant.

J'ai laissé le vin envelopper ma langue quelques secondes avant de répondre.

— Je devais être en train de m'apitoyer sur mon sort. De penser à mon père, à Thomas, ça m'a mis le moral à zéro sur le moment. Écoute, je ne veux pas t'infliger tous mes emmerdements.

— Il n'y a pas de problème.

Nous n'avons rien dit pendant quelques secondes.

— Je me souviens de toi au lycée, a-t-elle repris, tu n'arrêtais pas de dessiner des trucs. Parfois, je te voyais, assis par terre dans le couloir, adossé à ton casier, avec des centaines de gamins qui s'agitaient autour de toi, hurlaient, faisaient les idiots et claquaient la porte de leurs casiers, et toi, tu dessinais, totalement indifférent à tout ce qui se passait autour de toi. Moi, je suis du genre toujours aux aguets, mais toi, tu restais là, dans ton monde, à faire tes trucs.

— Ouais. Sans doute.

— Thomas et toi, vous vous ressemblez plus que tu ne le penses. Il vit dans sa bulle, mais toi aussi. Je t'imagine bien à Burlington, tout seul dans ton atelier, juste toi et ton aérographe, ou ton crayon, ou ton logiciel CAO, accouchant d'une image, d'un dessin qui était enfermé dans ta tête, le libérant.

Elle a repris du vin.

— Je crois que je commence à être pompette.

Je l'étais moi aussi, mais pas suffisamment pour faire taire les pensées qui se bousculaient dans mon esprit.

— Je continue à penser à la façon dont papa est mort. La clé sur Off, les lames...

Julie a posé un doigt sur mes lèvres.

— Chut. Qu'est-ce que tu as dit à Thomas, déjà ? Lâche prise. Laisse-toi aller, rien qu'un moment.

Julie a posé nos verres sur la table basse et s'est pelotonnée plus près de moi. Je l'ai enlacée et j'ai posé mes lèvres sur les siennes. Nous nous sommes embrassés un moment jusqu'à ce qu'elle me dise :

— On n'est plus au lycée. On n'est pas obligés de rester sur le canapé.

— On monte ? ai-je suggéré.

— Je pensais à chez moi, a-t-elle dit.

Une nette allusion aux clics de souris de Thomas.

— Il ne sortira pas de sa chambre. Vers minuit, ou plus tard, il va aller aux toilettes, se brosser les dents et se mettre au lit. On ne le verra pas avant.

Nous nous sommes donc faufiletés à l'étage. J'ai emmené Julie vers la chambre au fond du couloir, puis jusqu'au lit double dans lequel mon père avait dormi, seul – pour autant que je le sache – depuis le décès de ma mère.

— Ce n'est pas la chambre de ton père ? a demandé Julie.

— C'est là que je dors. Tu préfères qu'on aille dans la voiture, comme la dernière fois ?

Elle m'a lancé un regard.

— Non, ça ira.

J'avais à peine fermé la porte que Julie commençait à déboutonner ma chemise. J'ai glissé mes mains sous son pull. Sa peau était chaude sous mes paumes. Sans cesser de nous embrasser, nous nous sommes approchés du lit. Julie m'a poussé sur le dos et m'a chevauché, avant de déboucler ma ceinture.

— Je connais d'excellentes techniques pour évacuer le stress, a-t-elle dit en s'écartant légèrement afin de pouvoir retirer mon pantalon et mon boxer.

Elle les a ensuite jetés par terre, puis elle a retiré son pull d'un mouvement rapide et gracieux, révélant un soutien-gorge de dentelle violet. Elle a secoué la tête pour remettre ses cheveux en place.

— Violet ? me suis-je étonné. C'est le même que...

— Oh, arrête. J'étais une sale gosse toute maigre de cinquante-cinq kilos.

— Simple curiosité.

Elle a passé ses bras derrière son dos, un geste dont seules les femmes sont capables, un geste qui donne l'impression que leurs coudes vont se briser net, puis elle a dégrafé son soutien-gorge qui a rejoint mon jean sur le sol.

— Viens par-là, ai-je dit.

Elle s'est penchée en avant, ses tétons ont effleuré ma poitrine.

— Ray !

Julie s'est redressée, droite comme un i.

— Nom de Dieu ! a-t-elle juré tout bas.

Mon cœur s'est mis à cogner dans ma poitrine.

— Bordel ! ai-je murmuré.

J'ai entendu la porte de Thomas s'ouvrir.

— Ray ! Viens ici ! Ray ?

Je ne l'avais jamais entendu crier comme ça.

J'allais lui répondre, mais je me suis ravisé. Mieux valait ne pas l'attirer ici. Julie à moitié nue. Moi totalement.

— Où es-tu ? a-t-il appelé.

J'ai entendu s'ouvrir la porte de la chambre d'amis.

— Ray ? Tu es dans la chambre de papa ?

Julie m'a regardé, les yeux écarquillés.

— Il faut que tu fasses quelque chose.

— Thomas ! Donne-moi une secon...

La porte s'est ouverte en grand. Thomas est entré. Sans même un regard pour Julie qui, après s'être vivement écartée, s'est agrippée au dessus-de-lit pour se couvrir. Ce que faisant, elle m'a complètement exposé.

— Ray ! s'est-il écrié. Elle a disparu !

— Thomas, nom de Dieu, tu ne vois pas...

— Elle a disparu ! La tête a disparu.

— Quoi ? ai-je dit en sautant hors du lit et en ramassant mon boxer. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il faut que tu voies ça !

Il a quitté la chambre pour regagner la sienne au pas de course.

Je l'ai suivi, vêtu de mon seul caleçon. Julie, quant à elle, avait renfilé son haut tant bien que mal, mais sans prendre le temps de remettre son soutien-gorge. Elle m'a emboîté le pas.

Quand je suis entré dans la chambre de Thomas, j'ai constaté que tous ses écrans étaient concentrés sur la fenêtre d'Orchard Street. Enfin, ça avait bien l'air d'être la même fenêtre, sauf que cette fois il n'y avait rien dans le châssis. Elle était noire. Plus de tête enveloppée d'un sac.

— Merde alors ! ai-je dit.

Thomas se tenait là, le doigt pointé.

— Où est-elle passée ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Ils ont dû... Je suppose qu'ils ont fait une mise à jour, ai-je balbutié. Pris de nouvelles photos de la rue.

— Non ! a-t-il rétorqué. Tout le reste est exactement pareil ! Les mêmes gens dans la rue. Les mêmes voitures ! Tout est pareil, sauf que la tête a disparu !

Je me suis laissé tomber sur la chaise de Thomas, et j'ai regardé l'écran.

— Enfoiré.

Thomas a pris une feuille sur la table et me l'a tendue. Une sortie papier de l'image originale, pareille à celle avec laquelle il m'avait envoyé à New York.

— C'est exactement la même, non ?

J'ai examiné la sortie papier.

— C'est la même, Thomas, la même.

Julie s'est glissée à côté de Thomas, puis m'a pris la feuille des mains pour l'étudier, sans dire un mot.

— Pourquoi, Ray ? a demandé Thomas. Pourquoi a-t-elle disparu ? Pourquoi a-t-elle disparu juste après que tu es allé en ville pour te renseigner ?

C'était incompréhensible. Au cours de ces vingt-quatre dernières heures, quelqu'un s'était introduit sur le site et avait effacé l'image. Depuis que je m'étais rendu sur place. Depuis que j'avais frappé à la porte et échangé quelques mots avec la voisine.

J'ai eu un frisson. Et pas seulement parce que j'étais assis là presque sans rien sur le dos.

Tout doucement, Julie a posé une main sur le bras de Thomas.

— Bon, tu sais quoi, Thomas ? Commence par le commencement. Dis-moi ce que tu as vu, et ce que tu penses de tout ça.

Lewis Blocker a appelé Howard Talliman le lundi matin.

« C'est fait.

— Ne quitte pas. »

Howard a posé le téléphone portable sur le plan de travail en granit de la cuisine de sa maison de brique de l'Upper East Side et s'y est appuyé des deux mains. Cela faisait des jours qu'il ne dormait pas et il avait l'impression que son corps tremblait sans arrêt, comme si le monde dans lequel il évoluait était agité en permanence par des secousses sismiques de faible magnitude.

C'était l'appel qu'il attendait, et maintenant qu'il l'avait reçu il fallait qu'il se calme. Il a pris quelques longues inspirations.

« Je suis là, a-t-il dit en reprenant le portable.

— Mets-toi devant ton ordinateur. »

Howard s'est hissé sur un des tabourets de bar et a ouvert son ordinateur portable sur la partie surélevée du plan de travail. Il a saisi l'adresse de Whirl360 dans son navigateur Internet et s'est retrouvé devant la fenêtre d'Orchard Street.

La tête avait disparu.

« Lewis.

— Je suis là.

— J'ai regardé. Ça n'y est plus.

— Ouais. Elle a réussi. »

Howard était content, certes, mais il n'y avait pas lieu de se répandre en compliments. Après tout, cette femme avait fait foirer l'opération à son démarrage.

« Des complications ?

— Quelques-unes.

— Qui pourraient nous exploser au visage ?

— Non.

— D'accord. On en est où pour le reste ?

— Elle est retournée à Dayton surveiller la mère. Elle attend toujours. Et moi, je cherche toujours notre visiteur.

— Ça fait plaisir d'avoir quelques bonnes nouvelles, pour changer,

a dit Howard. Mais on n'est pas encore tirés d'affaire.

— Non... je te tiens au courant. »

Après avoir mis fin à la communication, Howard s'est pris la tête entre les mains. Bon Dieu, il lui fallait un verre, et il n'était que huit heures. Il avait besoin d'un remontant. Dans quelques heures, il avait rendez-vous avec Morris Sawchuck.

Morris était de plus en plus agité. Il voulait relancer son plan de campagne. Annoncer officiellement, après avoir repoussé sa déclaration de neuf mois, qu'il aspirait à la fonction de gouverneur de l'État de New York.

Au mois d'août, Morris avait eu le bon sens de mettre ses ambitions entre parenthèses. Pour une raison très personnelle qui était devenue très publique et une autre – sa complicité dans l'accord passé par le directeur de la CIA avec des terroristes – dont il espérait de tout cœur qu'elle ne serait jamais rendue publique.

Et une troisième raison dont il ne savait rien.

Inconscient, Morris croyait qu'il n'y avait plus rien qui l'obligeât à mettre sa carrière en veilleuse. Suffisamment de temps s'était écoulé. S'il avait su qu'une femme appelée Allison Fitch était toujours quelque part dans la nature – et qu'elle était capable de le détruire –, il n'aurait sans doute pas été dans les mêmes dispositions.

Chaque jour, Howard vivait dans la peur qu'Allison Fitch se manifeste. Il consultait Internet sur son téléphone avant même de sortir du lit. Il saisisait la télécommande de la télévision, mettait CNN dans sa chambre, faisait la navette avec l'émission *Today*. Il pouvait presque entendre Wolf Blitzer dire : « Et maintenant, en exclusivité sur CNN, un entretien avec une femme sortie de la clandestinité pour accuser Morris Sawchuck et son entourage d'avoir tenté de la faire assassiner. Elle accuse non seulement le procureur général de New York de tentative d'homicide, mais aussi de complicité dans le projet de l'ex-directeur de la CIA limogé de ne pas poursuivre en justice... »

Et c'était à ce moment-là, qu'il se voyait éteindre la télévision, mettre la main sur une arme et se faire sauter la cervelle.

À l'instar de ce que Barton Goldsmith avait fini par faire.

Howard et Morris n'étaient pas les seuls à craindre que l'implication du procureur général dans l'accord passé entre le

directeur de la CIA et des terroristes ne vienne à se savoir. Goldsmith aussi l'avait redouté. Il allait être cité à comparaître devant une commission du Congrès. Tout allait sortir.

Alors un jour, Barton Goldsmith s'était levé de bon matin, il était sorti de sa maison de Georgetown et, au milieu des jolies fleurs de son jardin, il avait mis le canon d'un pistolet dans sa bouche et appuyé sur la détente.

Dieu soit loué, avait pensé Howard. Morris, lui, s'était montré circonspect, comme le voulait sa nature. « Une tragédie, avait-il déclaré dans une interview. Une perte terrible. » En son for intérieur, pourtant, il devait esquisser une petite danse de victoire.

Maintenant que Goldsmith avait quitté la scène, Morris était persuadé que la menace avait été neutralisée. Howard, lui, savait qu'une menace plus grande subsistait. Si Fitch faisait surface et si elle parlait, tout serait révélé. Howard ignorait ce qu'elle avait entendu au juste, ou avait cru entendre, lors de ces fameuses vacances à la Barbade. Mais elle avait suggéré qu'elle savait quelque chose.

Tôt ou tard, Fitch surmonterait sa crainte des autorités. Certes, quand un procureur général ou du moins ceux qui travaillent pour son compte lancent un contrat contre vous, vous hésitez forcément à aller voir la police. Mais un jour, elle prendrait son courage à deux mains.

Howard ne pouvait laisser Morris se lancer dans la campagne tant que cette éventualité demeurerait. Toute la difficulté consistait à le faire patienter sans lui dire pourquoi.

Howard ne pourrait pas lui dire la vérité.

Howard ne pourrait *jamaïs* lui dire la vérité.

Il était assis à son bureau quand le téléphone a bourdonné. C'était sa secrétaire, Agatha. « Il est ici. » À peine avait-elle fini cette courte phrase que la porte s'est ouverte laissant place à Morris.

Howard a fait le tour de son bureau, la main tendue.

— Hé ! s'est-il exclamé.

Morris lui a serré la main avec fermeté, puis il s'est approché du bar dans l'angle de la pièce et leur a servi deux scotchs.

— J'ai eu une conversation très intéressante ce matin, a dit Morris en lui tendant un verre.

— Avec qui ?

— Bridget.

— Tiens donc, a dit Howard tandis que tous deux s'installaient

dans un fauteuil. De quoi avez-vous parlé ?

— D'un tas de choses. On parle tout le temps, tu sais.

— J'en suis sûr.

— Mais aujourd'hui, c'était un peu différent. Elle m'a dit qu'il était temps.

Howard a pris une gorgée de scotch.

— Vraiment ?

Morris a acquiescé d'un signe de tête.

— Elle m'a dit de poursuivre mon rêve. Elle m'a dit de foncer. Que j'avais attendu trop longtemps. Qu'elle ne voulait pas que j'attende plus longtemps à cause d'elle.

— Eh bien !

— Parce que, franchement, il n'y avait qu'à cause d'elle que j'attendais encore, Howard. Cette affaire avec Goldsmith, c'est terminé. C'est quand, la dernière fois que tu as vu le *Times* sortir un papier là-dessus ? Ses secrets ont été enterrés avec lui.

— D'autres gens sont au courant. D'autres gens à la CIA.

— Ils ne parleront pas, Howard. Ils ont resserré les rangs. C'est fini.

— On ne pourra jamais en être certains.

— Qu'est-ce que tu proposes alors ? Qu'on arrête tout ? Qu'on ne se remette jamais en selle ?

— Ce n'est pas ce que je dis, Morris. Mais nous devons faire preuve d'encore un peu de prudence. Nous ne pouvons pas perdre de vue nos objectifs à long terme. Morris, tu es capable d'aller jusqu'au bout. Tu le sais. Tu peux arriver jusqu'à Pennsylvania Avenue. Je le sais. J'ai confiance. Mais ça n'arrivera pas si nous avons seulement une vision à court terme. Il faut que nous prenions nos décisions en pensant à l'avenir.

Morris a vidé son verre d'un trait, l'a posé sur la table entre eux et a baissé les yeux. Il était très silencieux soudain.

— Morris ? Ça va ?

— Bridget a dit autre chose...

— Morris, tu penses vraiment...

— Elle a dit qu'elle me pardonnait, a-t-il murmuré en relevant la tête. C'est ce qu'elle a dit. Elle me pardonne.

— Eh bien, c'est parfait, Morris, mais je ne vois pas le rapport...

— Tu sais ce que ça signifie pour moi ? Tu as une idée de la

culpabilité que j'ai ressentie ?

— Bien sûr que oui. Dieu sait qu'on en a parlé. Et, je te l'ai dit, tu n'as aucune raison de te sentir coupable. Tu n'as pas été le seul à ne pas voir les signes. Aucun d'entre nous ne les a vus. Certaines personnes gardent leurs problèmes pour elles, enfouis profondément.

— Je n'arrive toujours pas à comprendre. Je lui ai demandé, tu sais.

La gorge d'Howard s'est serrée.

— Tu as demandé à Bridget ?

— Exactement, je lui ai demandé ; je lui ai demandé pourquoi elle ne m'en avait pas parlé, tout simplement. On aurait pu trouver une solution. Et tu sais ce qu'elle m'a répondu ?

Howard a fermé les yeux. Il n'était pas sûr de pouvoir en supporter davantage.

— Qu'est-ce qu'elle a dit, Morris ?

— Elle a dit de pas m'en vouloir.

— Eh bien, c'est génial ! Vraiment.

Morris lui a décoché un regard perçant.

— Ne sois pas désinvolte avec ça, Howard. Ça ne me plaît pas.

— Je suis désolé. Vraiment. Mais, Morris, on ne peut pas aller de l'avant sur la seule foi de ce que Bridget te raconte. J'ai affaire au monde réel, moi. À la presse et aux inspecteurs fédéraux, et le scandale pourrait encore nous rattraper.

Mais Morris n'avait pas l'air d'écouter.

— C'est jusque que quand tu compares ce que Bridget dit maintenant à ce qu'elle t'a raconté au téléphone... c'est très différent. Elle t'a dit que je la tuais à petit feu. Ce n'est pas ce qu'elle t'a dit ?

— Il faut tenir compte de son état d'esprit à ce moment-là.

— Et si, à ce moment-là, elle avait été plus lucide que jamais ?

— Bon sang, Morris ! a explosé Howard. Ça suffit.

Morris s'est tassé dans son fauteuil comme si on l'avait poussé.

— Tu ne peux pas continuer à t'infliger ça. Il faut que tu arrêtes. Il faut que tu ailles de l'avant.

— Tu ne m'as donc pas écouté ? C'est exactement ce que je veux faire, ce que Bridget veut. C'est toi qui me retiens.

— Et tu devrais en remercier le Ciel, a rétorqué Howard d'un ton brusque. Pendant que tu papotes avec des fantômes, je me coltine toutes les réalités politiques. (Il s'était levé, le doigt pointé sur Morris.)

Et tu dois attendre. Si tu te remets dans le bain trop tôt, ces foutus éditocrates, tu sais ce qu'ils vont dire ? Que tu t'es consolé bien vite, voilà ce qu'ils vont dire. Tu vas passer pour un insensible.

Morris a détourné le regard.

— Deux femmes.

— Quoi ?

— Ce n'est déjà pas facile pour un homme d'avoir une femme qui se suicide. Mais deux ? De quoi est-ce qu'il a l'air ? De quoi *j'ai* l'air ? D'abord, Geraldine qui se tue dans le garage. Et puis Bridget... (Il a regardé Howard d'un air implorant.) Quel genre de monstre suis-je ?

— Tu vois, a repris Howard. Ça prouve bien que tu n'es pas prêt à revenir dans la partie. Tu as encore besoin de temps pour guérir. Morris, fais-moi confiance. Je suis ton ami. Et, je te le dis en ami, ce n'est pas le moment.

Tu parles d'un ami, a pensé Howard. J'ai envoyé quelqu'un tuer ton maître chanteur, et j'ai fait tuer ta femme à la place.

Parfois Bridget lui parlait aussi, mais elle se montrait bien moins indulgente.

C'est le mois d'août.

Allison Fitch a travaillé aux heures habituelles et devrait normalement être en train de dormir, mais elle se lève tôt. Après le coup de téléphone qu'elle a reçu, elle s'est habillée. Elle est prête à sortir : elle doit aller faire une course à la boutique située en bas de chez elle qui vend des foulards et des écharpes. La semaine précédente elle s'était débrouillée, contre toute attente, pour leur faire accepter un chèque d'un montant de \$ 123,76 pour deux foulards en soie. « Je vis dans l'immeuble pratiquement au-dessus de votre boutique, avait-elle argué. Je suis là tout le temps. » Elle leur avait montré sa carte d'identité, un permis de conduire. Elle leur avait aussi fourni son numéro de téléphone portable. La fille à la caisse, une nouvelle, avait fini par se laisser fléchir.

Le chèque avait été refusé pour défaut de provision.

La gérante avait appelé. Trois fois. La dernière fois, un quart d'heure plus tôt. Pour la prévenir que si elle n'était pas là dans l'heure avec \$ 123,76 en espèces, elle allait appeler la police et leur dire qu'Allison Fitch les avait escroqués.

En fait, Allison a plus de cinq cents dollars en liquide dans son sac. Une bande de traders à la con travaillant pour une entreprise de Wall Street renommée a fait la fête au bar la veille au soir. Ils ont réussi un gros coup et ont fêté ça. Dépensant sans compter. Laissant de gros pourboires. Et, plus tôt dans la journée, Allison était passée au distributeur retirer deux cents dollars. Avec tout ce liquide, elle s'était dit qu'elle pourrait se faire une virée shopping quand elle se leverait le lendemain. Un petit échauffement avant de toucher le vrai pactole. Car Howard Talliman va sûrement la contacter très bientôt pour arranger un rendez-vous et lui remettre l'argent promis pour son silence.

Oh, la tête qu'il avait faite quand elle lui avait fait croire qu'elle avait surpris Bridget en grande conversation ultra-confidentielle avec son mari. On aurait dit qu'il avait avalé un sandwich au rat. Il ne fallait pas être un génie pour deviner qu'un homme comme Morris

Sawchuck avait forcément des secrets dont il devait discuter avec sa femme.

Le plus marrant, c'est qu'elle n'avait en réalité rien entendu. Mais à présent, elle est plus certaine que jamais de toucher ses cent mille dollars. La prétendue conversation téléphonique, c'était juste la cerise sur le gâteau, cerise dont elle avait besoin pour conclure le deal.

Tant pis, elle allait payer cette salope pour les foulards, puis rentrer chez elle se remettre au lit.

Elle était en train d'enfiler son blouson et de prendre son sac à main quand on avait sonné à l'interphone.

Allison avait pressé le bouton.

— Oui ?

— C'est moi. Il faut qu'on parle.

Merde. *Bridget.*

Allison l'avait fait entrer et, trente secondes plus tard, elle était à la porte de son appartement.

— Salut, avait dit Allison en fermant la porte tandis que Bridget entrait dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu as dit à Howard ? Qu'est-ce que tu lui as dit avoir entendu ?

Allison lève la main.

— Écoute, on s'est vus, on a trouvé un arrangement qui convient à tout le monde, alors ne t'inquiète pas.

— Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Je ne veux pas discuter de ça avec toi. Écoute, si quelqu'un a un compte à régler, c'est moi. Tu aurais dû jouer franc jeu avec moi. Tu aurais dû me dire qui tu étais vraiment.

— Allison, écoute-moi. Tu commets une erreur en tirant trop sur la corde avec Howard.

— On s'entend très bien. Tout roule.

— Quoi qu'il ait accepté de te donner, il faut que tu lui promettes de ne jamais lui réclamer davantage. Il fera tout pour protéger mon mari. Si tu es intelligente, annule tout. Dis-lui que tu ne veux pas d'argent, qu'il n'a pas besoin d'acheter ton silence, que tu ne diras jamais rien à personne, que tu n'as jamais entendu...

— Écoute, ce n'est pas que je m'ennuie, mais faut vraiment que j'y

aille. Il faut que je file en bas et que je me charge de cette salope qui raconte que je lui dois de l'argent. J'en ai, genre, pour cinq minutes. Reste ici, fais comme chez toi, on en discutera quand je reviendrai.

— Tu dois me croire, a prévenu Bridget. Cette histoire te dépasse complètement.

— Très bien, très bien, on en reparle quand je reviens.

Allison sort et referme la porte derrière elle.

Bridget reste un bref instant dans la cuisine, puis, ne tenant plus en place, s'enfonce dans l'appartement. Elle entre dans le coin salon ; le canapé-lit dans lequel dort Allison est déplié, les couvertures en désordre. La photo d'Ashley Greene et le gros titre 60 CONSEILS SEXO s'étaient sur la couverture du *Cosmo* qu'elle a pris sur la table basse. Un numéro vieux de plusieurs mois. Elle le repose.

Depuis la fenêtre du salon, elle regarde la rue et la circulation en contrebas. Il y a une voiture avec un drôle de machin sur le dessus : c'est une petite voiture, une Civic peut-être, avec un petit mât fixé au toit, surmonté d'un étrange objet.

Bridget s'écarte de la fenêtre. Toujours aussi fébrile, elle s'aventure dans la chambre, promène son regard sur ce second lit défait. Elle le contourne jusqu'à la fenêtre et reste là, à écouter les bruits étouffés de la ville à travers le carreau, inquiète. Comment a-t-elle pu se laisser embarquer dans une relation aussi compromettante ? Avoir tout mis en danger. Elle-même. Son mari. Son avenir.

Je suis tellement bête, se dit-elle, pour la centième fois. Tellement idiote. J'ai tout, et je le gâche. Il faut que je contrôle mes pulsions. Il y a encore cette voiture bizarre. Qu'est-ce qu'il y a sur...

Elle entend quelque chose derrière elle. N'a pas le temps de se retourner.

Tout devient blanc.

Elle n'arrive plus à respirer.

Nicole a terminé. Elle a récupéré le téléphone portable dans le sac de la cible. Alors qu'elle se prépare à partir, elle entend la porte s'ouvrir. Il est trop tôt pour que ce soit l'équipe de nettoyage. Elle vient à peine de passer l'appel.

La colocataire. Ce doit être la colocataire. Elle est censée être au travail. Elle est rentrée à l'appartement dans la journée.

Merde, merde, merde.

Depuis la cuisine, une femme appelle :

— Bridget ?

Bridget ?

Les instructions de Nicole pour ce contrat faisaient état de deux noms : la cible, Allison Fitch, et Courtney Walmers, la femme avec laquelle elle partage l'appartement.

Si la femme que Nicole vient de tuer est Bridget, alors la personne qui est entrée dans l'appartement pourrait être la cible. Ou bien Walmers.

Ça n'a guère d'importance. Ça pourrait tout aussi bien être Britney Spears, pour ce que ça lui fait. En tout cas, c'est une complication dont elle doit s'occuper.

Nicole a l'intention de faire le tour du lit, de se plaquer contre le mur avant que la femme n'entre dans la chambre. Mais avant qu'elle ait pu agir, l'inconnue apparaît dans l'encadrement de la porte.

Son regard va de Nicole à la femme morte, puis revient sur Nicole. Tout cela ne dure qu'un instant.

Il n'en faut pas plus à Nicole pour comprendre à qui elle a affaire. Elle la reconnaît d'après les photos qu'on lui a fournies. *C'est Allison Fitch*. Elle a à peu près la même taille et la même corpulence que la femme morte. Pratiquement la même couleur de cheveux.

Fitch pousse un cri, se retourne, court.

Nicole sait qu'elle doit agir vite pour la faire taire. Définitivement.

Deux fois plus de travail pour l'équipe de nettoyage. Ils devront faire avec.

Nicole compte prendre pour sortir de la pièce le même raccourci que celui qu'elle a emprunté pour y entrer. En coupant directement par le lit. Elle visualise les gestes dans sa tête sans même avoir à y penser. Pied d'appel gauche, le pied droit prend appui sur le lit, le gauche atterrit de l'autre côté.

Ça devrait lui faire gagner une seconde.

Fitch vient de disparaître, elle fonce à travers la cuisine pour atteindre la porte. Alors que Nicole bondit, son pied se prend dans le dessus-de-lit en boule. Elle chute violemment contre le mur.

En un éclair, elle dégage son pied et franchit la porte de la chambre telle une sprinteuse bondissant des starting-blocks. La porte donnant sur le couloir de l'immeuble est ouverte. Elle entend des pas précipités au moins un étage plus bas.

Mauvais signe.

Nicole descend les deux volées de marches quatre à quatre, se précipite dans la rue, s'arrête et regarde des deux côtés.

Aucune trace d'Allison Fitch à gauche.

Aucune trace d'Allison Fitch à droite.

Elle sort son portable et appelle Lewis.

« Ça ne va pas te plaire. »

À son tour, celui-ci appelle Howard. L'informe que la femme tuée n'est pas la bonne. Que Fitch est en fuite. Et que c'est encore pire que ça.

La femme morte est Bridget.

« Sainte Marie, mère de Dieu, souffle Howard. Qu'est-ce que tu me racontes ? *Bridget* ? Elle a tué *Bridget* ? »

Il parle à voix basse pour qu'Agatha ne l'entende pas derrière la porte du bureau.

« Bordel, Lewis, tu disais que ça devait être géré comme ça. Je t'ai écouté ! Tu disais que tu connaissais quelqu'un qui pourrait s'en occuper ! Mon Dieu ! Bridget ?

— Howard, tu te mettras en colère plus tard. Pour l'instant, il faut qu'on réfléchisse. Vite. »

Howard n'a pas fini de vider son sac, mais il comprend que le temps ne joue pas en leur faveur. Lewis a raison. Il faut agir vite.

« On ne peut pas la laisser là-bas, rétorque Howard. Bridget ne peut pas être retrouvée dans cet appartement.

— Je suis d'accord.

— Mais il faut qu'on la retrouve. Elle ne peut pas juste... disparaître. Ça va s'éterniser pendant des mois sinon.

— Je suis d'accord. »

Howard réfléchit. Il ignore dans quel état se trouve le corps de Bridget et ne veut connaître aucun détail, sauf un seul :

« Est-ce qu'il serait possible de faire passer ça pour un accident ou, mieux, un suicide ? »

Lewis garde le silence trois secondes.

« Oui. Peut-être. Morris et Bridget ont bien plusieurs logements en ville ?

— Oui.

— Il nous faut celui dans lequel il est le plus facile de s'introduire. Un immeuble sans caméra ni portier. J'ai des gens qui peuvent faire

ça. Ils seront habillés en déménageurs. »

Howard fait un effort pour se concentrer.

« L'appartement de Bridget, celui qu'elle occupait avant de rencontrer Morris. Tout près de Columbus. Pas de portier, et je me rappelle l'avoir entendue dire que les caméras de surveillance étaient là pour faire joli. Elles ne sont reliées à rien. Elle l'a gardé pour quand des amis viennent en ville. La clé devrait toujours être sur son trousseau.

— L'adresse ? »

Howard la lui donne.

« Bon, reprend Lewis. Je sais comment on peut faire ça. J'ai son téléphone. Tu vas recevoir un appel d'ici à une heure. Depuis le portable de Bridget. Tu prendras l'appel devant Agatha. Tu décrocheras et tu feras semblant de lui parler.

— Je ne suis pas débile, Lewis.

— Howard, laisse-moi juste mettre les choses au point. Tu prends l'appel, tu lui demandes ce qui ne va pas, elle est bouleversée. Ensuite, elle raccroche, et quand Agatha demandera ce qui se passe, tu diras : "Bridget a dit, `Howard, je suis désolée, mais il me tue à petit feu. Je ne le supporte plus.'" Ça te va ?

— Oui.

— Ensuite appelle Morris. Dis-lui que tu te fais du souci pour Bridget. Qu'elle t'a passé ce coup de fil bizarre.

— J'ai compris. »

Howard réfléchit aux derniers détails.

« Un mot, dit-il.

— J'y ai déjà pensé. J'ai trouvé un échantillon de son écriture dans son sac. Du gâteau. Je l'ai déjà fait. »

Il y a donc certaines choses qu'Howard ignorait encore au sujet de Lewis. Et, si furieux qu'il puisse être à ce moment précis, il lui est aussi reconnaissant de ses compétences.

« Vas-y », ordonne Howard.

Lewis met fin à l'appel.

Howard prend un moment pour essayer de décompresser. Les paumes sur le bureau, il se laisse aller en arrière dans son fauteuil et ferme les yeux, espérant ainsi retrouver le calme, reprendre son souffle, mais cela lui semble impossible.

Mon Dieu.

Agatha, se rappelle-t-il soudain, a prévu d'aller déjeuner avec des amies. Or il a besoin d'elle ici. Elle sera son témoin.

Il vérifie qu'il a bien son portable sur lui et sort de son bureau pour rejoindre celui de sa secrétaire.

— Agatha, dit-il, j'ai besoin que vous rassembliez toutes les enquêtes d'opinion qu'on a faites sur Morris ces six derniers mois.

— Les compte rendus sont dans l'ordinateur, répond-elle. Je peux vous montrer.

— Je sais, mais je voudrais que vous les synthétisiez en un mémo d'une page pour moi.

— Je m'y mets juste après le déjeuner.

— J'en ai besoin maintenant. Dès que vous pourrez me l'apporter.

Agatha jette un coup d'œil dans le coin de son écran d'ordinateur.

— Bien sûr, Howard. Je m'en occupe tout de suite. Je vais juste... je vais juste devoir passer un coup de téléphone pour reporter quelque chose.

— Merci, c'est super.

Son téléphone portable sonne, et c'est comme si une grenade avait explosé dans son costume Armani. Il s'efforce de masquer son inquiétude, sort le téléphone et le colle à son oreille sans regarder qui l'appelle.

« Howard à l'appareil. »

Il s'attend à ne rien entendre. Il se prépare à dire quelque chose comme : *Bridget ? Tu vas bien ? Qu'est-ce tu as ?*

« Salut, c'est toujours bon pour ce soir ? dit Morris.

— Morris. Bonjour.

— Tu avais oublié ?

— Non, bien sûr que non. Il faut qu'on parle.

— Le *Times* n'a pas été capable d'avancer son article, mais ils doivent essayer.

— On est d'accord... Bridget sera des nôtres ?

— Non. Tout ça l'angoisse, elle n'a surtout pas envie d'en entendre parler pendant tout le dîner.

— Elle n'est pas la seule.

— Je reste convaincu que c'était la bonne solution, poursuit Morris. Si je devais reprendre la même décision, je le ferais. Et si l'affaire s'ébruite, c'est ce que je dirai. À ce soir. »

Howard glisse son téléphone dans sa veste et regarde Agatha, qui

imprime quelque chose à partir de son écran.

— Je suis désolé. Vous aviez un déjeuner de prévu, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas grave.

Il retourne dans son bureau mais laisse la porte ouverte. Il essaye de paraître occupé, au cas où Agatha entrerait. Mais il lui est impossible de se concentrer sur quoi que ce soit. Il attend l'appel. En se demandant comment cela a pu arriver.

Il aurait dû dire à Bridget de rester à l'écart de cette Allison Fitch. Mais il n'avait pas jugé cela nécessaire, il n'avait pas pensé une seule minute qu'elle reprendrait contact avec elle.

Qu'elle irait à l'appartement de Fitch. Au moment même où...

Son téléphone sonne.

Howard s'en saisit, regarde l'écran : BRIDGET.

« Allô ? »

Il se lève de derrière son bureau et sort de la pièce sans se presser.

« Bridget, Bridget, qu'est-ce qui ne va pas ? » dit-il, debout près du bureau d'Agatha qui est en train d'agrafer des papiers

Elle devine que quelque chose cloche et interrompt son agrafage.

« Bridget, est-ce que ça va ?... Où es-tu ? Dis-moi où tu es. »

Agatha prend une expression de plus en plus préoccupée. Howard échange avec elle un regard inquiet.

« Bridget ? »

Il éloigne le téléphone de son oreille et dit :

— Elle a raccroché.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquiert Agatha.

— Elle tenait des propos incohérents. Elle a dit qu'elle était désolée, et puis quelque chose comme quoi Morris la tuait à petit feu, qu'elle ne pouvait plus le supporter.

— Elle a dit *quoi* ?

— C'était... Ça ne voulait rien dire. On aurait cru qu'elle n'était pas elle-même. Je la rappelle.

Il compose le numéro.

— Elle ne répond pas. Allez, allez. Bon sang, Bridget, réponds.

— Elle a dit où elle était ?

— Non. Elle ne décroche pas, dit-il en tapotant le téléphone. Il faut que j'appelle Morris. Peut-être qu'il sait où elle se trouve.

Évidemment, Morris n'en sait rien. Il essaye à son tour de la joindre sur son téléphone. Howard, Agatha et lui se mettent à appeler

les amis de Bridget, puis ses boutiques préférées pour voir si elle y est passée. Les restaurants où elle déjeune avec ses amies et clients.

Morris ne voit pas du tout où elle pourrait être, ni ce qu'elle a voulu dire à Howard.

Ce n'est que bien plus tard qu'Howard propose d'aller voir dans son ancien appartement. Morris et lui y arrivent avant la police.

L'enquête conclut à un suicide.

Quand ils décident de se supprimer, la plupart des gens choisissent des méthodes plus traditionnelles. Une overdose de médicaments. Un pistolet sur la tempe. Un saut du haut d'un immeuble.

Bridget Sawchuck a choisi une technique moins orthodoxe, quoique répertoriée. (Plusieurs personnes proches de l'enquête font remarquer que cela rappelle la façon dont le personnage interprété par Ben Kingsley dans *House of Sand and Fog* se donne la mort ; on émet l'hypothèse que l'idée lui a été inspirée par le film, mais ni Morris Sawchuck ni aucune de ses amies ne sait si elle l'a vu.)

D'abord, elle a écrit un mot à son mari. Quatre mots : « *Morris, pardonne-moi. Bridget.* » Les enquêteurs estimeront que ça ressemble à son écriture. Peut-être un peu tremblée à certains endroits, mais cette femme était sur le point de mettre fin à ses jours, après tout. La calligraphie n'était pas sa première préoccupation.

Après avoir terminé le mot et l'avoir placé sur le tapis juste devant la porte de l'appartement, elle a pris un sac à vêtements dans la penderie et se l'est mis sur la tête. Elle l'a attaché autour de son cou avec plusieurs tours de ruban adhésif. Les enquêteurs de la police scientifique trouveront des traces d'adhésif sur ses doigts.

Avec le peu d'air qui lui restait, elle s'est étendue sur le lit et a attaché ses poignets aux colonnes du lit avec des menottes, pour ne pas paniquer ni changer d'avis quand elle ne pourrait plus respirer. Morris dira qu'il ne sait absolument pas où elle s'est procuré ces menottes. La police en déduira qu'elle les a achetées à un moment ou à un autre dans un sex-shop, en espèces, dans le seul but de les utiliser pour mettre fin à ses jours.

Il est vrai que beaucoup de zones d'ombre subsistent autour de cette mort. Une femme menottée à un lit avec un sac plastique attaché autour de la tête. Pas d'autres signes de violence ni aucune trace de lutte : rien ne permet de penser que quelqu'un d'autre se soit trouvé

là. Et il y a le mot.

L'élément le plus convaincant reste l'appel de son portable à celui d'Howard. L'opérateur est en mesure d'établir qu'il a été passé dans la zone où Bridget a été retrouvée. Agatha raconte à la police qu'elle était là quand Howard l'a reçu. Elle a entendu cette partie de la conversation. Bridget était manifestement bouleversée.

Howard dit à la police que c'était sans nul doute possible Bridget au téléphone. Il connaissait sa voix. Et elle ne semblait contrainte en aucune façon. L'appel avait l'air tout à fait sincère.

Toutes les personnes concernées savent qu'il s'agit d'une affaire délicate. On ne peut plus délicate. La morte est la femme du procureur général. Morris Sawchuck, par l'intermédiaire d'Howard, use de son influence. L'affaire sera totalement étouffée, étant donné que les preuves penchent vers le suicide, et non l'acte criminel. Quelques jours plus tard, un communiqué est transmis à la presse annonçant la « mort soudaine » de Bridget Sawchuck.

Le code pour « suicide ». Aucun autre détail n'est divulgué.

Morris Sawchuck, totalement anéanti, met ses ambitions politiques entre parenthèses et tente de reconstruire sa vie.

Pendant ce temps, la police conduit une enquête superficielle sur la disparition, apparemment sans rapport, d'Allison Fitch. Des tas de gens disparaissent et, d'après sa mère, elle s'était déjà volatilisée durant de longues périodes, refaisant surface quand elle avait besoin d'argent.

Courtney Walmers, plus agacée que paniquée par la disparition de sa colocataire – elle suppose que Fitch a déménagé à la cloche de bois –, est approchée par un homme qui se présente comme un policier en civil. Il l'informe que pendant la journée, Allison Fitch vendait du crack dans l'appartement – Courtney, qui n'avait déjà pas une très haute opinion d'elle, tombe des nues et ne comprend pas pourquoi elle était toujours fauchée si elle vendait de la drogue – et que les lieux sont toujours sous surveillance. Il veut sous-louer l'appartement, maintenir les apparences pour faire croire qu'on y vend toujours de la drogue. Il paiera le dernier mois de loyer de Courtney ici et son premier mois dans une nouvelle location et remboursera l'argent que Fitch lui devait.

Courtney est horrifiée. Courtney veut mettre les voiles. Courtney accepte le deal.

Lewis Blocker installe la caméra à détecteur de mouvement dans la porte de l'appartement.

Nicole part à Dayton à la recherche d'Allison.

Morris pleure sa femme.

Howard se demande chaque jour s'il ne va pas faire une crise cardiaque.

Et puis, neuf mois plus tard, un homme vient frapper à la porte de l'appartement avec l'image d'un meurtre que le monde entier peut voir à condition de savoir où chercher.

— Bon, a dit Julie, récapitulons.

J'étais habillé, à présent, assis sur le lit de Thomas, qui avait réintégré son fauteuil devant ses trois écrans. Mon frère et moi étions assis comme des élèves devant un professeur qui passait en revue le programme des examens de fin d'année.

— Thomas voit cette photo sur le Net, réussit à t'envoyer à cette adresse à Manhattan pour aller jeter un œil, ce que tu fais, enfin, pas vraiment, puisque tu n'y crois guère, mais tu parles à une voisine.

— C'est ça.

— Et Thomas, que tes talents d'enquêteur n'ont pas convaincu, appelle le propriétaire et apprend que deux jeunes femmes vivaient dans cet appartement mais qu'elles ont déménagé toutes les deux. L'appartement est resté vacant depuis, mais le loyer est payé par un certain Blocker. C'est bien ça ?

Thomas a hoché la tête.

— Excellent. Elle se débrouille très bien, a-t-il dit à mon intention.

— Continue, ai-je dit.

— Et moins de deux jours après ta petite mission, l'image sur Whirl360 est retouchée. Ça, ça m'en bouche un coin.

— Oui, à moi aussi. Mais ça ne tient pas debout. Je n'ai rien dit à la femme dans le couloir de l'image sur Internet. Thomas, as-tu dit quoi que ce soit au propriétaire à propos de ce que tu as vu à la fenêtre sur ton ordinateur ?

— Non.

— Alors, quel est le lien ? ai-je demandé.

Julie réfléchissait.

— Tu n'as pas dit pourquoi tu étais venu sur place ? Tu n'en as pas parlé au type avec qui tu as déjeuné ? Ton agent ?

— Non. Je ne lui en ai pas dit un mot.

— Personne ne t'a suivi ?

J'ai levé les yeux au ciel.

— Tu es sérieuse ?

Elle a fait la grimace.

— Bon, d'accord, c'est un peu tiré par les cheveux. Mais essaye de te souvenir du moment où tu es arrivé à l'appartement d'Orchard Street.

J'ai soupiré.

— Après mon rendez-vous, j'ai pris un taxi et je suis descendu dans Orchard, quelques blocs au nord de l'endroit où je devais me rendre. J'ai marché lentement, avec le papier à la main, en comparant le style des fenêtres, les briques et tout, jusqu'à ce que je sois sûr d'être devant le bon immeuble. Il avait le même climatiseur à la fenêtre et tout.

— Comment es-tu entré ?

— Un type sortait, et je suis entré discrètement. Je suis monté, j'ai frappé à la porte, personne n'a répondu. Il n'y a rien d'autre à raconter.

— Qu'est-ce que tu aurais dit si quelqu'un avait ouvert la porte ? a demandé Julie.

— J'avais envisagé plusieurs solutions, et finalement j'étais décidé à jouer franc jeu. À dire qu'on avait vu cette image sur Whirl360 et qu'on était curieux de savoir ce que c'était.

Thomas a secoué la tête, déçu.

— Donc, tu as gardé la feuille à la main tout le temps ? a voulu savoir Julie.

— Oui, probablement.

— Donc, la personne qui est sortie de l'immeuble l'a vue, la voisine l'a vue, et tous les gens que tu as pu croiser l'ont vue.

— Non... je ne pense pas... Merde. Je l'ai sortie à un moment, et je sais que j'ai fini par la remettre dans ma poche, mais je ne sais plus trop quand.

— Et donc, cette femme aurait pu la voir, a commenté Julie. Ou quelqu'un d'autre que tu n'aurais même pas remarqué.

— Il y avait peut-être une caméra dans le hall, a suggéré Thomas. Tu n'as donc pas pensé à ça ?

Je l'ai regardé avec colère.

— Non, je n'ai pas pensé à ça. Pourquoi diable y aurais-je pensé ?

Mais c'était possible. Sur un ton radouci, j'ai ajouté :

— OK, admettons que quelqu'un, d'une manière ou d'une autre, ait vu cette feuille de papier que j'avais avec moi. Comment on passe de ça au fait que l'image a disparu en ligne ?

— Faisons une hypothèse, a poursuivi Julie. Pourquoi ne disons-

nous pas que ce que Thomas a vu à la fenêtre était... *quelque chose*.
Quelque chose que quelqu'un...

— Qui donc ? ai-je demandé.

— Suis-moi. D'accord ? Disons que ce qui a été montré à cette fenêtre n'a pas plu à quelqu'un. Et que cette personne, une fois qu'elle a découvert cette chose, quelle qu'elle soit, a voulu la faire effacer. Réfléchis. Pense à toutes ces photos prises sur le vif par les voitures de Whirl360. De maris trompant leur femme, de femmes trompant leur mari.

— Ils floutent les visages ! ai-je rétorqué.

— D'accord, mais imaginons, juste pour rire, que tu sois un type habitant Hartford et que tu veuilles voir si ta maison se trouve sur Whirl360. Tu la trouves, et il y a dans l'allée une voiture que tu reconnais comme étant la Lincoln de ton pote de golf, sauf qu'il n'est jamais venu chez toi. Or, ta femme était à la maison dans la journée, quand la photo a été prise. Ou disons que tu es le type à la Lincoln et que tu découvres l'existence de cette photo avant que ton copain ne le fasse. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je comprends ce que tu veux dire.

Thomas a alors mis son grain de sel :

— C'est comme cette voiture qui en a embouti une autre à Boston. Ray n'a rien voulu y faire.

— Il y a toutes sortes de trucs en ligne qui vous feraient flipper si vous étiez au courant, a répondu Julie. Et peut-être qu'en agitant ce bout de papier tu as alerté quelqu'un au sujet de la tête à la fenêtre.

— Peut-être, ai-je concédé. Bon, admettons que tu aies raison et que ma visite et la modification de l'image soient liées. Comment tu t'y prends pour la modifier en ligne ?

— Tu pirates le site, a répondu Thomas.

— Ça semble logique, a acquiescé Julie. Comment faire autrement ?

— Soit.

— Ça vaudrait le coup d'appeler Whirl360 pour leur demander si quelqu'un a tenté de s'introduire dans leur système dernièrement, a proposé Julie. De franchir leur pare-feu, ou peu importe comment ils appellent ça.

— Par où commencerais-tu ? ai-je demandé. Tu appellerais qui ?

Julie a souri.

— Tu sais peut-être dessiner, mais tu es manifestement paumé quand il s'agit d'obtenir des réponses. Je m'en chargerai.

Elle avait visiblement la jugeote requise pour ça. Mais devions-nous essayer ? Je n'en étais pas sûr. Avions-nous besoin de nous mêler de ça ? Est-ce que cela ne pourrait pas se retourner contre nous, valoir des ennuis à Thomas ? Nous avions déjà eu la visite du FBI. Voulions-nous aussi voir débarquer les responsables de la sécurité de Whirl360 ?

J'ai pourtant gardé ces inquiétudes pour moi, du moins pour le moment, parce que j'avais des questions plus urgentes.

— Thomas, répète-moi ce que le propriétaire a dit quand tu l'as appelé. Au sujet des jeunes femmes qui vivaient dans l'appartement ?

— Il a dit que l'appartement s'était libéré à la fin de l'été dernier. Je ne pense pas qu'elles étaient sœurs ou parentes. Elles avaient des noms différents.

— Rappelle-les-moi ?

— Courtney et Olsen.

— C'étaient leurs prénoms ?

— Je pense que oui. J'avais du mal à le comprendre à cause de son accent. Je te l'ai dit.

— Olsen ne ressemble pas à un prénom féminin, a fait remarquer Julie. Il t'a donné leurs noms complets ?

Thomas s'est tourné vers son bureau.

— Je les ai notés. Courtney Walmers et Olsen Fitch.

— Attends une seconde, ai-je dit.

Ce nom me disait quelque chose – Olsen Fitch ? N'étais-je pas tombé sur un nom similaire récemment ?

— Thomas, laisse-moi ta place.

Je l'ai fait lever de son fauteuil, j'ai ouvert une nouvelle fenêtre sur son ordinateur et conduit la même recherche que celle que j'avais faite sur le portable de mon père pour trouver tous les articles ayant trait à Orchard Street, New York.

— Attendez... attendez. Voilà. Je savais que ce nom me disait quelque chose. Thomas, est-il possible que le propriétaire ait dit « Allison Fitch » au lieu d'« Olsen Fitch » ?

— Peut-être, a-t-il répondu après réflexion.

— D'accord, alors voilà un article qui rapporte une déclaration de la police disant qu'ils recherchaient activement une certaine Allison

Fitch. Elle habitait dans Orchard, travaillait dans un bar et ne s'est plus présentée à son travail. Il y a juste cet article, plus rien après.

— C'est probablement la personne à la fenêtre, en a déduit Thomas qui se tenait tout près de moi, comme s'il voulait récupérer son fauteuil dès que je serais prêt à le lui rendre. C'est une femme. On l'a étouffée et on s'est débarrassé de son corps.

Pour quelqu'un qui ne regardait pas les séries policières à la télévision, Thomas était plutôt rapide pour suggérer de possibles scénarios.

— Thomas, ai-je repris, pourquoi tu ne resterais pas ici pendant que Julie et moi discutons de la manière de gérer ça.

— Est-ce que vous allez terminer de faire l'amour ?

Je me suis senti rougir, mais Julie a réagi de façon très désinvolte.

— Peut-être, plus tard. On va d'abord parler de ça. On peut faire l'amour quand ça nous chante.

Thomas s'était déjà remis à l'ouvrage, explorant une ville qui semblait européenne. Devinant ma curiosité, il a dit :

— Prague.

Julie et moi avons battu en retraite dans le couloir de l'étage tapissé de cartes.

— Qu'est-ce que tu en penses ? ai-je demandé.

Elle a levé les mains en signe d'impuissance.

— Si seulement je savais.

— Pareil pour moi.

Nous sommes descendus dans la cuisine. Julie s'est mise en quête de café et a déniché le pot d'instantané.

— Ne me dis pas que c'est tout ce que tu as.

C'était tout ce que j'avais. Pendant que je remplissais la bouilloire, elle a dit :

— Tu peux me traiter de cinglée, mais je pense qu'il se trame quelque chose.

— En effet, ai-je admis à contrecœur.

— Pourquoi quelqu'un aurait effacé cette tête de la fenêtre si elle n'était pas liée à un truc pas clair ?

— On est d'accord.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, alors ?

— *Faire ?*

— Je sais, tu as dit que tu n'allais pas appeler la police de

New York, comme Thomas te l'a demandé, mais ça, c'était avant. Tu comptes les appeler, maintenant ?

— Les raisons qui m'ont dissuadé d'appeler n'ont pas changé, ai-je argué.

Julie a paru surprise.

— Pardon ? Cette photo retouchée change la donne, non ?

Je lui ai remémoré la visite du FBI.

— Thomas est déjà dans leur collimateur pour avoir envoyé des mails à la CIA et à Bill Clinton. Imagine qu'on appelle la police de New York, ou même les flics de Promise Falls. Ça va sans doute déclencher une sorte d'alarme, et le FBI sera averti. Et quand le FBI aura mis tout le monde au courant des activités de mon frère, qu'il a envoyé à la CIA tous ces e-mails, tu crois qu'on va le prendre au sérieux ? D'autant plus que ce qu'il prétend avoir vu n'est plus sur Whirl360.

Les épaules de Julie se sont affaissées.

— Merde. Mais il n'y a pas uniquement ce que Thomas a vu, et tu as toujours la sortie papier de la fenêtre telle qu'elle était avant. Et puis il y a cette femme disparue.

— Qui est peut-être encore portée disparue ou qui ne l'est peut-être plus, ai-je précisé.

— Oui, mais ça peut se vérifier. Ray, je comprends ton hésitation. Tu as peur que les flics pensent que cette histoire, c'est du flan, mais moi, franchement, elle me file la chair de poule. Je sais ce que je vais faire. Demain, j'appelle Whirl360 et je parle à la personne chargée de flouter les images sur le site pour lui demander s'il a été piraté. Ou s'ils l'ont modifié eux-mêmes pour une raison quelconque.

— Et les flics, tu penses que je dois les appeler ?

— Je pense que tu dois appeler les flics.

J'ai levé la main en signe de capitulation.

— Très bien, j'appellerai les flics. Lesquels ?

— New York.

— Je ne sais même pas à quel poste de quartier m'adresser.

En utilisant l'ordinateur de papa, nous avons conclu que c'était le septième. J'ai composé le numéro donné sur le site Internet.

— C'est parti, ai-je dit à Julie en attendant que la liaison s'établisse.

« Bonjour, ai-je dit quand quelqu'un a décroché. J'ai besoin de

parler à un... sans doute à un inspecteur.

— S'agit-il d'un appel d'urgence, monsieur ?

— Non... Enfin, c'est important, mais ce n'est pas une urgence.

— Ne quittez pas. »

Quelques secondes plus tard, une autre personne a décroché. Un homme à la voix bourrue.

« Simpkins.

— Bonjour, je m'appelle Ray Kilbride. J'appelle de Promise Falls.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Kilbride ?

— Bon, ça va vous paraître un peu dingue, mais je vous demande juste de m'écouter jusqu'au bout. Mon frère a peut-être été témoin d'un homicide.

— Comment s'appelle votre frère ?

— Thomas Kilbride.

— Et pour quelle raison est-ce vous qui appelez, et pas lui ?

— Je pense qu'il sera plus à l'aise si c'est moi qui le fais.

— Et pourquoi ça ?

— Écoutez, ça n'a vraiment pas d'importance et en fait, il n'est pas vraiment le seul témoin.

— Qui d'autre est témoin ? Êtes-vous témoin, monsieur Kilbride ?

— En quelque sorte. Le fait est qu'il pourrait y avoir un grand nombre de témoins. Il existe une trace du crime sur Internet. Du moins, il existait. »

Un silence à l'autre bout de la ligne.

« Je vois. Qui a été tué, monsieur Kilbride ?

— Je ne suis pas *certain* que quiconque ait été tué, mais *on dirait* que quelqu'un s'est fait tuer derrière une fenêtre. Et ça pourrait être une femme appelée Allison Fitch.

— Vous avez vu ça sur YouTube, monsieur ? a demandé l'inspecteur d'une voix déjà pleine de scepticisme.

— Non, c'était sur Whirl360, où l'on peut...

— Je sais ce que c'est. Vous êtes en train de me dire que votre frère pense avoir vu un homicide sur ce site ?

— C'est exact. Écoutez, au début je croyais qu'il l'avait imaginé, mais...

— Pourquoi pensiez-vous qu'il l'avait imaginé, monsieur ?

— Parce que mon frère a des antécédents psychiatriques et... »

Clic.

J'ai regardé Julie.

— Pas besoin de commenter, a dit Julie. Moi aussi, j'aurais raccroché. Je ne sais pas si tu aurais pu lui présenter les choses de façon moins convaincante.

— Je t'avais dit que c'était une mauvaise idée.

Julie a levé les bras.

— D'accord, tu avais raison, j'avais tort. Tu veux rester en dehors de ça, ne pas impliquer Thomas, je suppose que c'est parfaitement logique. Tu n'as aucun intérêt personnel là-dedans. Et même si des gens t'ont vu avec cette page imprimée, ils n'ont pas la moindre idée de qui tu es.

— C'est exact. Je n'ai donné mon nom à personne.

— Eh bien voilà, a conclu Julie. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

— Je peux revoir la photo ? a demandé la femme derrière le comptoir.

Lewis Blocker lui a tendu l'impression papier dans le magasin de fournitures pour artistes de Lower Manhattan. Il s'agissait d'une capture d'écran de la vidéo de surveillance prise à travers la porte de l'appartement d'Allison Fitch. C'était la meilleure image qu'il avait pu obtenir de l'homme venu y frapper avec la photo de Whirl360 à la main. Son visage était légèrement déformé à cause du grand-angle, mais Lewis estimait qu'elle était de suffisamment bonne qualité pour qu'on puisse l'identifier.

Après y avoir jeté un premier coup d'œil et déclaré qu'elle ne le connaissait pas, elle avait décidé qu'elle voulait la regarder de nouveau.

— Qu'est-ce qu'on lui reproche, exactement ?

— Fraude à la carte de crédit, a répondu Lewis. Usurpation d'identité.

— Ah ouais, c'est un gros problème.

Lewis lui donnait la trentaine. Cheveux noir de jais, teint blafard à la Morticia Addams, rouge à lèvres rubis. Elle avait des clous dans les oreilles, un à la narine droite, et un autre juste sous la lèvre. À se demander combien d'autres encore elle pouvait avoir, et où ils se trouvaient.

Elle a pris la feuille et penché la tête de côté.

— Il a le visage un peu bouffi.

— C'est juste la caméra qui fait ça, a expliqué Lewis.

— Je sais pas. Je croyais l'avoir peut-être reconnu, mais maintenant j'en suis plus aussi sûre.

— Laissez-moi vous expliquer les agissements de cet individu, a insisté Lewis, espérant qu'une fois persuadée que le type était une crapule elle serait plus encline à coopérer. Il ne lui avait pas vraiment dit qu'il était flic mais lui avait montré rapidement un portefeuille ouvert juste assez longtemps pour qu'elle comprenne à qui elle avait affaire.

— Il vole de vrais numéros de cartes de crédit à de vraies gens, a-t-il expliqué puis fabrique de nouvelles cartes avec toutes les données personnelles transférées dessus, se fait une orgie d'achats pendant quelques jours, et puis balance la carte. D'habitude, à ce moment-là, la société de crédit a remarqué que les dépenses ordinaires pour cette carte ont changé, a alerté le propriétaire et annulé la carte.

Elle a secoué la tête, étonnée.

— C'est totalement hallucinant.

Il y avait une pointe d'admiration dans sa voix ; elle aurait peut-être bien aimé savoir comment le faire elle-même.

— Moi qui pensais que ces trucs n'arrivaient plus, depuis le temps que tout le monde utilise ces cartes à puce.

— Si seulement, a déploré Lewis. Les nouvelles technologies ne font que ralentir les voyous un moment, jusqu'à ce qu'ils trouvent un nouveau moyen de les contourner.

Il lui a dit à quel moment il croyait que l'homme s'était trouvé dans le magasin : dans la matinée, deux jours auparavant.

— Je travaillais à ce moment-là, mais je ne me rappelle pas ce type, a-t-elle admis.

Balayant le magasin du regard, elle a aperçu un grand brun qui réapprovisionnait le rayon des pincesaux.

— Tarek, t'as une seconde ?

Tarek est venu se planter en face de la vendeuse, à côté de Lewis.

— Ce monsieur de la police essaye de retrouver ce mec, a-t-elle résumé. Je ne le reconnais pas, mais il dit qu'il est passé et qu'il a acheté du matos il y a deux jours, dans la matinée.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? a demandé Tarek en examinant la photo.

Lewis s'est fendu d'une nouvelle explication.

— On se fait quand même payer, a remarqué Tarek. Si c'est une escroquerie à la carte de crédit, la société de crédit rembourse le titulaire de la carte.

— Je sais, a dit Lewis. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'est pas dans votre intérêt d'essayer d'aider à coincer ce type.

— Ouais, eh bien, ça ne changera rien pour lui, a déclaré Tarek.

— Comment ça ?

— Je me souviens de lui. Il a payé en espèces.

— En espèces ? Qui paye encore en espèces ?

— Il a acheté des accessoires pour aérographe, je crois, et des

marqueurs.

— Vous savez qui c'est ? Il est déjà venu faire des achats ici ?

— Je ne sais pas qui c'est, mais oui, il est déjà venu. Du moins c'est ce qu'il a dit. Il a dit que chaque fois qu'il venait en ville, il faisait un saut ici.

— Il n'est pas d'ici, alors ?

— Non.

— Il a dit d'où il venait ?

— Je ne pense pas. Je lui ai demandé s'il était sur notre liste de diffusion électronique, et il a dit qu'il l'était.

— Je peux y jeter un œil ?

— Je ne pense pas que le gérant veuille la filer comme ça. En plus, il y a des centaines et des centaines de noms dessus.

— Pourquoi achetait-il ces accessoires pour aérographe ? Spécifiquement. Quel genre de travail fait-il ?

Tarek a réfléchi un moment, sous le regard plein d'attente de la jeune femme cloutée.

— Il a dit qu'il était illustrateur. Mais vous savez, il y en a quelques millions comme lui. Ah oui, et il a dit qu'il allait faire des trucs pour un site d'informations.

— Quel site ?

— Un truc nouveau. Je sais pas. Un truc politique, comme le *Huffington Post*.

— Le quoi ? a demandé Lewis.

Il savait se débrouiller avec Internet, mais il préférait encore un vrai journal à ceux qu'on lisait en ligne.

Tarek a haussé les épaules.

— Vous savez, celui avec la bonne femme au drôle d'accent. Elle passe dans l'émission de Bill Maher de temps en temps.

Lewis avait l'émission de ce type en horreur. Un connard de gauchiste.

— Mais pas ce site-là ? Un autre ?

— C'est tout ce que je sais. Bonne chance.

Installé dans un box, dans un café des environs, Lewis a commandé un sandwich de pain de seigle au corned-beef accompagné d'un cornichon à l'aneth et d'un café et a appelé Howard Talliman.

« Tu connais le *Huffington Post*, comme site ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Tu as entendu parler d'un nouveau site qui va être lancé et qui y ressemble ?

— Je peux demander autour de moi. Pourquoi ?

— Renseigne-toi, et rappelle-moi le plus vite possible. »

Lewis était en train de finir son café quand son portable a sonné.

« Kathleen Ford en lance un, a annoncé Howard.

— Je devrais savoir qui c'est ?

— Oui.

— D'accord, alors il est possible à mon avis qu'elle ait engagé notre homme pour travailler avec elle.

— Tu as son nom ?

— Pas encore, mais je l'aurai. Tu as des contacts pour cette nana ? »

Lewis a sorti stylo et calepin, noté deux numéros que lui dictait Howard.

« Tu la connais ?

— Oui, a dit Howard, mais mieux vaut ne pas citer mon nom. Elle me prend pour un serpent. »

Plutôt bonne psychologue, cette Kathleen Ford, s'est dit Lewis en raccrochant, même s'il ne fallait se faire aucune illusion : si elle avait l'occasion de faire sa connaissance, elle le mettrait dans le même sac.

Elle avait tellement envie d'appeler sa mère. C'était comme une douleur.

Cela faisait neuf mois. Allison Fitch n'arrivait pas à croire qu'elle avait réussi à tenir le coup aussi longtemps. À plusieurs reprises, elle avait décroché un téléphone – pas le sien, qu'elle avait jeté quelques minutes à peine après s'être enfuie de son immeuble – et commencé à composer le numéro. Une fois, elle avait trouvé un portable par terre dans les toilettes femmes du restaurant de Lubbock où elle avait brièvement travaillé et avait composé tous les chiffres du numéro de téléphone de sa mère, sauf le dernier, avant de se raviser et de reposer le portable où elle l'avait trouvé. Il était tout à fait possible que la ligne de sa mère soit sur écoute, son appartement, surveillé. Sa mère ne possédait pas de téléphone portable, mais de toute façon on pouvait sans doute les mettre aussi sur écoute. N'était-ce pas ce qu'ils faisaient dans cette série télé sur le trafic de drogue à Baltimore¹ ?

Évidemment, elle n'avait pas la certitude que les conversations téléphoniques de sa mère étaient surveillées. Mais en supposant que ce soit le cas, se pouvait-il qu'ils continuent à le faire, après tous ces mois ? Ne laisseraient-ils pas tomber, tôt ou tard ?

Allison ne pouvait qu'imaginer ce que sa mère endurait. Il était vrai qu'elle lui avait souvent fait vivre des angoisses comparables. À dix-neuf ans, quelques heures avant de prendre son avion, Allison l'avait informée qu'elle partait un mois en Uruguay avec son petit copain, celui qui jouait du piano électrique dans un groupe, et elle avait mis dix jours avant de se rendre compte qu'ils étaient en fait partis au Paraguay. Ensuite, pour ses vingt et un ans, son oncle Bert, le frère de son père, lui avait fait don d'une voiture – une vieille Neon rouillée, mais à cheval donné on ne regarde pas la denture –, l'incitant à aller traîner ses guêtres du côté de Malibu, qui ne se trouvait qu'à trois mille cinq cents kilomètres environ. Elle avait jeté quelques vêtements dans un sac et était partie toute seule. Après cinq jours de voyage elle avait décidé de passer voir à l'improviste sa cousine Portia, à Albuquerque, dont la maison se trouvait sur sa route, et

quand celle-ci avait ouvert la porte et l'avait vue, elle avait hurlé : « Oh, mon Dieu, il faut que tu appelles ta mère, elle a appelé tout le monde dans la famille et te croit morte ! »

Mais disparaître pendant neuf mois, même pour quelqu'un d'aussi irresponsable qu'Allison, c'était passer les bornes.

Elle n'avait aucun moyen sûr de faire savoir à sa mère que c'était différent cette fois, que si elle n'avait pas appelé, ce n'était pas parce qu'elle était une idiote écervelée et égocentrique, mais qu'elle craignait pour sa vie.

Allison estimait qu'il était préférable de lui faire vivre un enfer et de se pointer un beau jour, vivante, plutôt que de la rassurer en appelant et de finir morte. D'une certaine manière, le fait qu'elle n'ait jamais réfléchi à la façon dont ses actions affectaient les autres était peut-être une bénédiction. Si elle avait été le genre de fille à toujours dire à ses parents où elle était à chaque minute de la journée et qu'elle avait disparu, alors là, oui, sa mère aurait eu de quoi s'inquiéter. Elle voulait croire que ça fonctionnait ainsi, mais savait au fond d'elle-même que ce n'était pas vrai. Sa mère devait être folle d'inquiétude.

De temps à autre, au cours de ses déplacements, elle empruntait un ordinateur à quelqu'un et faisait une recherche sur elle-même, pour voir s'il y avait des articles sur sa disparition. Il y en avait eu un, peu après, mais très peu de choses ensuite. Ce n'était pas vraiment réconfortant de savoir que l'on comptait si peu. Que vous pouviez disparaître sans laisser de trace, sans même qu'on se donne la peine de mettre votre photo sur les bouteilles de lait. Elle était peut-être trop vieille pour ça.

Par contre, des articles sur la mort de Bridget Sawchuck, ça, il y en avait !

Ils étaient avarés de détails, mais ceux dont il était fait mention étaient foutrement délirants.

« *Décédée subitement.* » Ouais, ça, c'était vrai d'une certaine manière. Mais pas vraiment.

Si elle en doutait encore, la lecture de ces articles a achevé de convaincre Allison que fuir et se cacher était la chose la plus intelligente à faire. Si les pouvoirs en place étaient capables d'étouffer le meurtre d'une femme comme elle, ils étaient capables de tout.

Hors de question de se présenter à la police. Évidemment, il faudrait pour cela qu'elle avoue une tentative de chantage, mais c'était

le cadet de ses soucis ; Allison craignait tout simplement que raconter aux autorités ce qu'elle savait ne lui coûte la vie.

Alors elle n'avait pas cessé de bouger. En commençant par la fuite de son appartement.

Dès qu'elle avait vu ce qui s'était passé dans cette chambre, que quelqu'un avait été envoyé – sans nul doute possible – pour la tuer et avait assassiné Bridget Sawchuck par erreur, elle s'était mise à courir. Elle avait déboulé si vite dans la rue que les passants avaient dû croire à une explosion de gaz. Elle avait pris la direction du sud, sans raison particulière, si ce n'est d'éviter un groupe de cinq femmes entre deux âges qui bloquaient le trottoir au nord en essayant de regarder ensemble un guide de voyage. Elle avait tourné ainsi, de rue en rue, courant à fond de train, prenant une direction différente à chaque carrefour dans le seul but d'échapper à cette femme qui avait tué Bridget.

Elle avait fini par s'engouffrer dans un café, sans avoir la moindre idée de la rue dans laquelle elle se trouvait. Craignant qu'on lui interdise l'accès aux toilettes si elle ne commandait rien, elle avait crié : « Un *latte*, moyen » au type du comptoir. Après un bref instant d'hésitation, elle s'était dirigée vers le sous-sol. C'est en général là que se trouvent les toilettes. Oui, elles y étaient, mais la porte était verrouillée.

— Une minute, avait dit quelqu'un à l'intérieur.

Allison se tenait au pied de l'escalier, aux aguets, s'attendant à voir cette femme débouler et s'en prendre à elle.

Après qu'un homme avait émergé des toilettes, elle s'était glissée dans la pièce minuscule avec son unique cuvette et son lave-mains, avait abaissé l'abattant et s'était assise. Elle avait sorti son téléphone en reprenant péniblement son souffle. Mais qui appeler ?

Quand votre plan brillant visant à faire chanter la femme d'un procureur général déraile et que des gens très haut placés envoient quelqu'un pour vous tuer, vous appelez qui ?

Bonne question.

En regardant son téléphone, elle avait soudain réalisé qu'on pouvait s'en servir pour la localiser. Il fallait vite s'en débarrasser. Elle l'avait éteint, avait soulevé l'abattant, et l'avait laissé tomber dans la cuvette.

Réfléchis, Réfléchis.

Aller voir la police était trop risqué. Et il était à peu près certain que l'appartement de sa mère était surveillé. Elle ne pouvait appeler aucune de ses amies. Elle s'était grillée auprès de la plupart, de toute façon, comme Courtney. En leur empruntant de l'argent qu'elle n'avait jamais remboursé. En prenant des pourboires destinés à d'autres. En couchant avec leurs petits copains.

Il n'y avait pas un vaisseau qu'elle n'ait brûlé.

Tu es une sale conne.

Elle avait quelques centaines de dollars dans son sac. De quoi acheter un billet de bus pour quitter la ville. Une fois loin de New York, elle se sentirait relativement en sécurité, et pourrait décider quoi faire ensuite.

En entendant un grand coup dans la porte des toilettes, Allison avait fait un bond.

— Hé ! Vous dégustez une pizza là-dedans, ou quoi ?

Elle s'était d'abord fixée à Pittsburgh, si « se fixer » signifiait rester dans un endroit plus d'une nuit. Son billet de bus l'avait conduite jusqu'à Philadelphie. De là, elle avait fait du stop. Elle pensait aller vers l'ouest, mais pas trop près de Dayton. La première nuit, elle avait dormi dans un parc, à Harrisburg, et le lendemain matin, dans les toilettes d'un McDonald's, elle avait tenté de reprendre figure humaine avec le contenu de son sac à main, lequel se réduisait à un peigne, du rouge à lèvres, de l'eye-liner et du mascara. Elle avait besoin d'un travail et d'une douche, pour commencer.

Un foyer pour sans-abris lui avait paru la seule solution. Là on lui avait donné à manger et elle avait pu prendre une douche. Il était hors de question qu'elle utilise ses cartes de crédit : elle savait que, dès qu'elle en utiliserait une, ils la retrouveraient. Sans compter que la plupart avaient atteint leur plafond, de toute façon. Après les avoir cassées en deux, elle les avait jetées à la poubelle.

Pour pouvoir rester au foyer elle avait dû donner un coup de main. Elle avait opté pour les corvées de cuisine. C'était ce qui se rapprochait le plus du travail qu'elle faisait normalement. Elle était restée là presque une semaine, jusqu'à ce qu'un jour deux flics municipaux viennent poser des questions. Ça ne la concernait pas – ils cherchaient des témoins suite au meurtre d'un sans-abri battu à mort trois nuits auparavant –, mais ils lui avaient parlé face à face. Si son

visage se trouvait sur un fichier de personnes disparues quelque part, elle craignait que ces deux flics tombent dessus et se souviennent de l'endroit où ils l'avaient croisée.

Il était temps de mettre encore plus de distance entre elle et New York.

Elle avait prévu de continuer vers l'ouest, mais ça la ferait passer juste à côté de Cincinnati, et donc bien trop près de Dayton. Une de ses connaissances, ou bien une connaissance de sa mère, pourrait la reconnaître. Comme elle ne voulait pas prendre ce risque, elle avait mis cap au sud, faisant plusieurs trajets en stop jusqu'à Charlottesville, une belle ville universitaire. À défaut d'un job dans les hauts lieux du savoir, elle avait trouvé un boulot de commis de cuisine, dans un petit restaurant qui avait mis un panneau CHERCHE EMPLOYÉ dans sa devanture.

À ce moment-là, elle avait dépensé tout son argent, et ce petit boulot ne lui permettait pas de se loger. Lester, le propriétaire du restaurant, lui avait dit qu'elle pouvait dormir dans sa voiture, un pick-up Ford équipé d'une banquette, et utiliser les sanitaires du restaurant pour faire sa toilette.

Elle avait vécu ainsi cinq semaines avant de reprendre la route, au moment où Lester avait commencé à attendre certaines faveurs en échange du magnifique hébergement qu'il lui fournissait. Allison n'était intéressée en aucune manière, et elle avait dû mettre un œuf cru dans son pantalon pour l'en persuader.

Il était de temps de repartir, encore.

Elle avait rejoint Raleigh en stop. Puis Athens. Deux semaines de vaches maigres à Charleston. Ensuite, plus au sud, Jacksonville. C'était un bon plan, de descendre en Floride alors que l'hiver commençait à s'installer. Elle n'avait ni manteau ni vêtements chauds et manquait d'argent pour en acheter.

Le désespoir aidant, il lui arrivait d'étouffer ses scrupules et de trouver une façon de remercier les hommes qui la prenaient en stop, à condition qu'ils soient prêts à se délester de quelques dollars. Il fallait ce qu'il fallait.

À Tampa, elle avait trouvé un travail de femme de chambre dans un motel, le Coconut Shade, un endroit où les clients payaient souvent à l'heure. Pas de références, pas de pièce d'identité, pas d'expérience professionnelle demandées. Elle avait déclaré s'appeler Adele Farmer.

Octavio Famosa, le gérant d'origine cubaine, dans les quarante-cinq ans, lui avait offert non pas de dormir dans sa voiture, mais sur un lit pliant dans la réserve.

Allison pensait qu'il allait chercher à obtenir quelque chose en échange, comme la majorité des hommes qu'elle avait rencontrés, mais elle se trompait. Octavio était un homme gentil et honnête. Sa femme, Samira, était morte l'année précédente d'une maladie du foie. Il élevait seul leur fille de sept ans, mais il n'aimait pas l'amener sur son lieu de travail, parce qu'un endroit où les gens venaient presque exclusivement pour avoir des rapports sexuels n'était pas convenable pour une petite fille, si bien que c'était sa sœur qui s'occupait de l'enfant quand il devait travailler.

— Les gens ont des besoins, disait-il avec un haussement d'épaules. Et ton besoin à toi, c'est un endroit sûr où te poser. Je suis passé par là.

Certains jours, il partageait son déjeuner avec elle. De temps en temps, pendant le service de nuit, il prenait dix dollars dans la caisse et l'envoyait au Burger King d'à côté chercher quelque chose pour eux deux. Ils parlaient. Les parents d'Octavio étaient restés à Cuba, et il espérait un jour les faire venir en Floride.

— Avant qu'ils soient trop vieux. Je veux qu'ils voient leur petite-fille. Et toi ?

— Il y a juste ma mère. Mon père est mort il y a quelques années, et je n'ai ni frère ni sœur.

— Où est ta mère ? avait demandé Octavio.

— Seattle, avait-elle menti. Ça fait un moment que je ne lui ai pas parlé.

— Je suis sûr que tu lui manques.

— Ouais, eh bien, je peux pas y faire grand-chose.

— Tu me fais penser à ma fille.

— Comment c'est possible ? C'est une gamine.

— Je sais, mais vous avez toutes les deux besoin de votre mère. Vous êtes toutes les deux très tristes.

Toute cette expérience, depuis le moment où elle s'était enfuie de son appartement jusqu'à la vie qu'elle menait à présent à Tampa, lui avait donné le loisir de se livrer à un long examen de conscience.

Elle en avait conclu qu'elle était tout sauf une bonne personne.

Elle avait vécu aux crochets des autres et n'avait rien donné en

échange, à commencer par ses parents. Elle avait toujours d'abord pensé à elle. Ses envies, ses besoins. Quel genre de personne ment à sa mère pour que celle-ci lui envoie de l'argent ? Quel genre de personne utilise cet argent pour se payer des vacances alors qu'elle doit le loyer à sa colocataire ? Quel genre de personne transforme une relation sexuelle en opération très lucrative ? Quel genre de personne a recours au chantage ?

Une mauvaise personne.

Une très mauvaise personne.

Une merde intégrale.

Voilà ce qu'elle était. Elle n'arrêtait pas de se dire qu'elle l'avait peut-être bien cherché. Qu'elle avait provoqué ce qui lui arrivait. Qui pouvait en douter ? Elle ne serait pas là, après des mois de cavale, à changer des draps tachés dans un hôtel une étoile d'un quartier miteux de Tampa, à partager des Whoppers avec Octavio si elle n'avait pas toujours pensé à elle en premier.

Le karma ne faisait pas de cadeau.

Un soir, en discutant avec Octavio, elle lui avait demandé :

— Est-ce que tu crois que si on fait de mauvaises actions, on est puni à la fin ?

— Dans ce monde ?

— Oui, dans ce monde.

Il avait secoué la tête à regret.

— Parfois oui, parfois non. J'ai connu des gens qui pendant toute leur vie auraient mérité d'être punis pour ce qu'ils avaient fait mais ne l'ont jamais été. Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'ils ont été punis après.

— Si tu as ce que tu mérites de ton vivant, tu crois que quand tu meurs les choses sont déjà réglées ?

— Je ne crois pas que tu sois méchante, lui avait dit Octavio. Je crois que tu es quelqu'un de bien.

Elle avait pleuré. Très longtemps. Jusqu'à l'épuisement. Octavio l'avait couchée dans le lit pliant de la réserve. Il s'était assis au bord du lit et lui avait tapoté l'épaule jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Il voulait l'aider. Il croyait que quoi qu'ait fait Adele Farmer, sa mère lui pardonnerait.

Quand il avait été sûr qu'Adele dormait à poings fermés, il avait pris sonsac à main sous son lit. Dedans, il avait trouvé une pièce

d'identité prouvant qu'elle n'était absolument pas Adele Farmer, mais Allison Fitch.

Et que sa mère ne vivait pas à Seattle, comme elle l'avait affirmé. Il y avait une lettre déchirée dans son sac, une lettre de sa mère datée de plus d'un an, dans laquelle elle disait à sa fille qu'elle l'aimait de tout son cœur et espérait qu'elle était heureuse à New York, mais qu'elle serait toujours la bienvenue si elle revenait à Dayton.

Dayton ?

Octavio avait examiné l'étiquette portant l'adresse de l'expéditeur au dos de l'enveloppe, noté quelques informations, puis remis la lettre et la pièce d'identité dans le sac, qu'il avait glissé sous le lit à roulettes. Il était allé sur Internet et avait trouvé le numéro de téléphone d'une certaine Doris Fitch. Il était tard pour appeler, minuit passé, mais Octavio était sûr qu'elle voudrait savoir où se trouvait sa fille, quelle que soit l'heure.

Quand il l'avait eue au téléphone, il avait parlé tout bas, mais elle était devenue quasiment hystérique en apprenant la nouvelle.

« Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu, elle est vivante ! Je n'arrive pas à le croire. Comment va-t-elle ? Elle est blessée ? Elle va bien ? Passez-la-moi ! Passez-lui le téléphone. Il faut que j'entende sa voix. »

Octavio avait répondu qu'à son avis, si Allison apprenait qu'il avait parlé à sa mère elle prendrait le large, qu'il serait préférable que Doris fasse le déplacement depuis l'Ohio et surprenne sa fille.

Doris Fitch, bien que transportée par la nouvelle, gardait assez de jugeote pour se montrer prudente. Elle avait dit à Octavio que s'il refusait de lui passer sa fille au téléphone, elle avait besoin d'une sorte de preuve comme quoi c'était vraiment sa fille qui travaillait au motel.

« Elle m'a dit que quand elle était petite, vers huit ou neuf ans, vous jouiez avec des gants-marionnettes, que vous reproduisiez des scènes entières du *Magicien d'Oz* pour elle avec vos doigts et qu'elle adorait ça. »

Doris Fitch avait été submergée d'émotion.

« Je prends l'avion demain, avait-elle annoncé. Dites-moi où vous êtes, exactement. »

Octavio lui avait donné le nom de l'hôtel et l'adresse.

« Quand vous descendrez de l'avion, donnez-la au chauffeur de taxi. Il trouvera. »

Lorsqu'il avait raccroché, Octavio s'était senti très bien. Il avait fait

une bonne action.

Adele – Allison – allait être tellement surprise.

1. Allusion à la série *The Wire* – *Sur écoute* en version française.

J'avais pris rendez-vous à quatorze heures, lundi après-midi, pour rencontrer Darla Kurtz, l'administratrice de Glace House, un centre psychiatrique de jour. J'avais laissé Julie à la maison. Elle avait déjà passé toute la matinée au téléphone à essayer, sans grand succès, de trouver quelqu'un à qui parler chez Whirl360.

Glace House était une belle bâtisse victorienne de deux étages, vert céleri, située dans un vieux quartier de Promise Falls, avec des lambrequins et une galerie la ceinturant sur deux côtés. Très probablement construite dans les années 1920, elle se dressait à un coin de rue, avec un vaste jardin sur le devant et des haies le long des deux trottoirs. Je me suis garé dans la rue, et tandis que je remontais l'allée j'ai repéré un homme sec comme un coup de trique, aux cheveux fins et clairsemés, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, qui passait une couche de peinture blanche sur la balustrade de la galerie.

— Bonjour, m'a-t-il dit.

— Bonjour.

— On n'est jamais assez prudent.

— Pardon ?

— On n'est jamais assez prudent, a-t-il répété.

— À propos de quoi ?

Il a souri.

— C'est ce qu'on dit.

Il m'a fait un clin d'œil et s'est remis à l'ouvrage.

J'ai sonné, et une femme de petite taille, la cinquantaine, m'a ouvert la porte.

— Comment allez-vous ?

— Madame Kurtz ? ai-je demandé.

Elle a confirmé d'un mouvement de tête.

— Je suis Ray Kilbride. Nous avons parlé de mon frère, Thomas. Je pense que Laura Grigorin s'est mise en rapport avec vous ?

— Bien sûr, a-t-elle dit en regardant par-dessus une paire de lunettes de lecture.

Elle avait les cheveux coupés en brosse, si tant est que cela se dise

d'une femme. Elle m'a conduit dans son bureau, juste à côté de l'entrée. Dans le temps, cela avait dû être une maison majestueuse, mais on voyait tout de suite qu'elle avait été divisée en appartements. Une femme empâtée, dans un gros manteau d'hiver, était assise sur l'escalier. Il faisait aussi chaud dans la maison qu'à l'extérieur, et je ne comprenais pas pourquoi elle le portait. Elle m'a regardé d'un air absent quand je suis entré dans le bureau.

— D'abord, merci de me recevoir, ai-je dit.

Des diplômes en psychologie et travail social étaient exposés au mur.

— On m'a dit de bonnes choses sur Glace House.

Elle a souri.

— Eh bien, nous faisons de notre mieux.

Je lui ai brossé un rapide portrait de Thomas.

— Je suppose qu'on pourrait le dire très autonome à bien des égards. Mais il n'est pas vraiment capable de vivre tout seul, c'est du moins ce que je crains. Notre père est mort récemment et il pourvoyait à tous les besoins de Thomas. Il préparait ses repas, faisait la lessive, nettoyait la maison, n'attendait rien de lui, ce qui du coup, j'imagine, a rendu mon frère très dépendant. Mais je pense que si on lui en donnait l'occasion, il serait parfaitement capable. Papa trouvait juste plus simple de tout faire lui-même. Pourtant, même si Thomas pouvait se prendre en charge, faire ses repas et ainsi de suite, je ne crois pas qu'il puisse s'occuper de la maison lui-même. Payer les factures, s'assurer que les impôts fonciers sont réglés, des choses comme ça. Je ne suis pas sûr qu'il soit à même de le gérer. Et le problème, c'est qu'il a des idées bizarres.

La femme a souri.

— Alors, il s'intégrera très bien ici. Vous avez croisé Ziggy ?

— Ziggy ?

— Il peint dehors.

— Oui, en effet. Il a dit quelque chose comme quoi on n'était jamais assez prudent.

— C'est parce que n'importe lequel d'entre nous pourrait être un extraterrestre. Déguisé.

— Ah. C'est un bon conseil, je suppose. Écoutez, je ne sais pas si Laura vous a signalé que mon frère était plutôt attaché à son ordinateur.

— Je crois en effet me souvenir qu'elle en a fait mention.

— Il passe son temps sur ces sites où on peut explorer les rues des villes. Ce serait un problème, s'il vivait ici ?

— Non. En fait, de nombreux résidents y ont accès. Ça leur permet de maintenir le contact, d'être connectés et de se divertir. Ce n'est pourtant pas toujours le genre de divertissement que je préférerais, a-t-elle ajouté en roulant des yeux.

— Thomas a déjà envoyé des mails qui nous ont causé quelques embêtements.

Je l'ai mise au courant.

— Eh bien, ça arrive ! a-t-elle relativisé. Si quelqu'un faisait cela ici, nous serions contraints de le priver d'Internet pendant quelque temps. Si cela devait persister, nous serions amenés à couper sa connexion. Mais dans cet établissement, presque tout le monde ne demande qu'à bien faire.

Elle m'a fait visiter les lieux. La maison était ordonnée et bien entretenue. Dans la cuisine, j'ai trouvé un résident en train de charger un lave-vaisselle pendant qu'un autre mangeait une tartine de confiture, assis à une table. Il y avait deux chambres vides à l'étage, une qui donnait sur la rue, l'autre sur le jardin.

— La vue n'a pas beaucoup d'importance pour Thomas, ai-je dit. Vous feriez mieux de garder la plus belle pour quelqu'un d'autre.

Chaque chambre faisait à peu près dix mètres carrés et contenait un lit, deux chaises et un bureau. Il y avait deux salles de bains par niveau.

— Il faudra l'amener ici, a-t-elle dit. Pour qu'il prenne ses repères.

— Oui, ai-je acquiescé, inquiet.

Une autre femme s'est approchée. Elle portait un cardigan qui paraissait deux tailles trop grand, une jupe paysanne et des Crocs, ces sandales en plastique, mauve fluo. Ses cheveux étaient longs et crépelés, et elle avait l'air passablement agacée.

Elle s'est plantée devant nous deux et m'a demandé :

— Vous êtes Ray Kilbride ?

— Oui, ai-je répondu avec hésitation.

Elle a tendu la main.

— Je suis Darla Kurtz.

Lentement, j'ai accepté de lui serrer la main, sans quitter ma guide des yeux. Cette dernière m'a regardé d'un air penaud.

— Je suis navrée, m’a dit la nouvelle Darla Kurtz. J’ai été retenue à une réunion à l’hôtel de ville. Puis, à ma guide : Barbara, tu as encore été très vilaine.

— Je regrette, madame Kurtz.

— Je te parlerai plus tard.

— D’accord.

Barbara s’est tournée vers moi et m’a dit :

— J’espère que Thomas viendra habiter ici. Il a l’air vraiment intéressant.

Je suis sorti de là une heure plus tard environ. La véritable Darla Kurtz s’est montrée tout aussi accueillante que la fausse, mais elle avait des questions plus précises à poser. Elle aussi voulait que je fasse venir Thomas pour une visite.

Je montais dans ma voiture quand mon portable a sonné.

« Écoute-moi ça, a dit Julie.

— Quoi ?

— Bon, j’ai été baladée un peu partout chez Whirl360. C’est le chaos total chez eux. »

J’ai claqué la portière et attrapé la ceinture de ma main libre.

« Alors, il ont été piratés ?

— Non, c’est pas ça. Un de leurs dirigeants s’est fait tuer.

— Quoi ! Quand ça ?

— Hier. Lui et sa femme.

— De qui s’agit-il ?

— Une minute, j’ai pris des notes. OK, le type s’appelait Kyle Billings, et sa femme, Rochelle. Ils habitaient Oak Park, à Chicago. C’est là que se trouve le siège de l’entreprise. La sœur de la femme essayait de la contacter hier soir et n’arrivait pas à les joindre au téléphone, elle et son mari, aucune réponse à leur domicile, mais les deux voitures étaient là. Alors elle a appelé la police, et ils étaient tous les deux dans le sous-sol. Morts.

— Bordel de merde.

— Ouais, tu m’étonnes. Et devine ce que faisait Billings chez Whirl360 ?

— Dis-moi.

— C’était l’auteur du programme qui floute automatiquement les visages, les plaques d’immatriculation et tous les trucs du même

genre. »

Je me suis arrêté net alors que j'allais introduire la clé dans le contact.

« Bon Dieu.

— Et il y a autre chose, je viens de voir ça sur le site du *Chicago Tribune*. Ils attribuent l'info à une source anonyme au sein de la police. La façon dont ils sont morts.

— Vas-y.

— D'accord, alors Billings a été poignardé. Avec un objet très long et pointu, genre pic à glace. Mais la femme... Tu es bien assis ?

— Julie, bon Dieu, accouche !

— Elle a été étouffée, Ray. Quelqu'un lui a mis un sac sur la tête. »

Lewis Blocker s'était renseigné sur Internet au sujet de Kathleen Ford et de son nouveau site. Elle avait beaucoup d'argent à investir, et il se disait qu'elle était sur le point d'attirer de grandes signatures. Elle avait d'ailleurs persuadé un chroniqueur célèbre du *New York Times*. Quelques animateurs bien connus de la Fox et de MSNBC avaient accepté de contribuer régulièrement. Il y aurait plein de potins de stars. À cet égard, il ressemblait fort au site auquel il s'attaquait. Mais Kathleen Ford allait aussi offrir quelques nouveautés. Elle avait séduit deux ou trois romanciers – Stephen King et John Grisham en faisaient partie – qui écriraient des feuilletons pour le site. Chaque semaine, un nouvel épisode, comme dans les vieux journaux de l'époque victorienne. On évoquait même un dessin animé politique, mais il n'y avait pour le moment aucune indication sur celui qui pourrait le réaliser.

Lewis avait prêté une attention particulière à cette dernière information.

Il avait noté quelques questions, réfléchi à la manière dont il allait la jouer, puis avait déniché le numéro de téléphone du service des relations publiques de la société de Kathleen Ford.

On l'avait mis en relation avec une certaine Florence Highgold. Lewis n'arrivait pas à croire qu'il s'agissait de son véritable nom, mais elle travaillait vraiment là, alors peu importait. Lewis avait expliqué qu'il faisait un papier en free-lance pour le *Wall Street Journal* sur le nouveau site Internet de Ford. Il s'intéressait particulièrement aux talents que celle-ci avait l'intention de solliciter.

« Cette histoire de roman en feuilleton, j'ai entendu dire qu'on avait persuadé l'auteur du *Da Vinci Code* d'écrire quelque chose. »

Florence avait éclaté de rire.

« Même avec les moyens dont dispose Mme Ford, je suis pas sûre qu'elle puisse se le payer.

— Enfin, si elle peut s'offrir King et Grisham...

— Nous ne confirmons pas avoir sollicité l'un ou l'autre pour le site », a réfuté Florence.

Lewis l'avait interrogée sur la date du lancement, le nombre de visites qu'ils s'attendaient à recevoir. La lecture des articles serait-elle payante ? Et si elle ne l'était pas, est-ce qu'ils tireraient leurs recettes de la publicité ?

Et, comme si ça lui venait après coup, il avait demandé :

« Et les artistes ? Est-ce qu'un site comme celui-ci a besoin de beaucoup d'illustrateurs ?

— Eh bien, on a certainement besoin d'artistes Web pour trouver un concept pour le site, a expliqué Florence. On a besoin d'une identité graphique forte. Mais une fois que c'est en place, ça fonctionne plus ou moins tout seul.

— Vous ne comptez donc pas accorder aux artistes la même place qu'aux écrivains ?

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Nous avons déjà dit que nous aimerions faire du dessin animé politique.

— Vous avez quelqu'un pour ça ?

— En effet. Connaissez-vous le travail de Ray Kilbride ? »

Alors même qu'elle prononçait son nom, Lewis l'avait tapé dans un moteur de recherche. Quand les résultats étaient apparus, il les avait filtrés pour ne retenir que les images.

L'écran s'était rempli de vignettes grandes comme des timbres-poste.

« Oui, je crois bien », a répondu Lewis.

Il avait cliqué sur une représentation de Newt Gingrich publiée dans une revue de Chicago et attribuée à Ray Kilbride.

« C'est lui qui a fait ce dessin de Gingrich, non ?

— C'est possible. Il en a fait tellement. »

Lewis avait cliqué de nouveau, et une caricature d'un célèbre mafioso de New York braquant la statue de la Liberté était apparue.

— Et je me rappelle celui qu'il avait fait sur ce type de la mafia.

— Peut-être. Comme je l'ai dit, il a un portfolio très fourni.

— Mmh mmh », avait marmonné Lewis en cliquant sur une seconde page pleine d'images.

L'une d'elles n'était pas une illustration, mais une photographie sur laquelle il avait cliqué. On y voyait un homme penché sur une table à dessin, les manches retroussées, un aérographe à la main, souriant à l'objectif.

Le cliché provenait du site d'une revue d'art et accompagnait un

court article consacré à Ray Kilbride, qui vivait à Burlington, dans le Vermont.

« Vous êtes toujours là ? avait demandé Florence.

— Oui, oui, je suis là, avait répondu Lewis qui tenait à côté de l'écran de son ordinateur la sortie papier qu'il avait montrée dans le magasin de fournitures pour artistes, comparant les deux visages.

— Vous vouliez savoir autre chose ?

— Non, je pense avoir trouvé les réponses à mes questions.

— Vous savez quand l'article paraîtra dans le *Journal* ? Parce que Mme Ford voudra... »

Lewis avait mis fin à l'appel, puis s'était connecté à l'annuaire téléphonique en ligne. Il avait trouvé un R. Kilbride habitant Burlington.

Il avait repris le téléphone et appelé Howard.

« Oui, Lewis.

— Je l'ai trouvé. »

Octavio Famosa n'arrivait pas à se décider.

Devait-il dire à Allison Fitch – c'était sous ce nom qu'il pensait à elle à présent, et non sous celui d'Adele Farmer – qu'il avait contacté sa mère dans l'Ohio ? Que Doris Fitch allait prendre l'avion pour venir la retrouver ? Ou devait-il ne rien dire et lui laisser la surprise ?

Même s'il se doutait bien qu'elle serait en colère contre lui, il croyait qu'en fin de compte elle lui en serait reconnaissante. Oui, il avait fureté dans son sac et appelé sa mère derrière son dos. Mais c'était souvent l'entêtement et l'amour-propre qui séparaient les membres d'une famille, même quand ils voulaient désespérément être ensemble. L'amour-propre était une calamité, d'après Octavio. Il faisait obstacle à tant de bonheur.

L'une des raisons pour lesquelles il se refusait à lui dire était qu'il voulait voir la tête d'Allison quand sa mère arriverait à l'hôtel. Octavio avait regardé quantité d'émissions à la télévision, surtout chez Oprah Winfrey, où des gens qui ne s'étaient pas vus depuis des années se retrouvaient. Il adorait découvrir leur expression quand un fils ou une fille perdu de vue depuis longtemps débarquait sur le plateau pour les étreindre.

Octavio admettait qu'il était un tantinet sentimental.

Même s'il tenait à garder le secret, il avait aussi l'impression, en tant qu'ami, qu'il se devait d'être honnête avec Allison. Pendant la courte période où ils avaient travaillé ensemble, ils avaient noué une relation basée sur la confiance. Ils se parlaient. Il avait mis son cœur à nu devant elle, et elle avait fait de même, quoique en modifiant quelques détails, de façon à ne pas révéler sa véritable identité.

C'était une fille qui avait des ennuis ; ça, il le savait. Il l'avait deviné dès qu'il l'avait rencontrée. Et une fille qui a des ennuis a besoin de sa mère.

Lorsque Allison s'était réveillée le lendemain matin et avait émergé de la réserve pour entrer dans le bureau en frottant ses yeux encore ensommeillés, il avait pensé à le lui dire sur-le-champ. Mais le cœur lui avait manqué. Comme chaque matin, Allison utilisait la salle de

bains contiguë au bureau pour prendre sa douche et s'habiller. À huit heures et demie, elle était à pied d'œuvre.

La nuit n'avait pas été bien agitée. Huit chambres seulement avaient été louées, et seuls trois clients avaient réglé leur note pour l'instant. Les gens qui séjournaient ici, s'il leur arrivait d'y passer toute la nuit, n'étaient en général pas enclins à quitter leur chambre de bon matin. Ils buvaient, se droguaient et s'envoyaient en l'air jusqu'aux petites heures du jour, puis dormaient jusqu'à dix, onze heures, midi, l'heure où il fallait vider les lieux. S'ils dormaient encore après cette limite, Octavio devait aller cogner à leur porte pour les réveiller parce qu'il savait que ses clients, surtout les habitués, n'avaient pas envie de devoir payer une deuxième nuit.

— Par où je commence ? avait demandé Allison.

— La 3, la 9 et la 11 t'attendent.

— D'accord.

— Tu as bien dormi ?

— Je pense.

— C'est bien. On dirait qu'il va faire très beau aujourd'hui. Pas de pluie prévue.

Allison n'avait rien dit. Elle ne se souciait jamais de savoir s'il pleuvait ou pas. Sûrement que pour cette enfant, il pleuvait tous les jours, même quand il n'y avait aucun nuage dans le ciel.

— Bon, je vais m'y mettre.

— Et le petit déjeuner ? Tu vas manger quelque chose.

— Je n'ai pas faim.

Cette fille faisait vraiment peine à voir. Octavio voulait lui dire, mettre un peu de soleil dans son existence.

Environ une heure plus tard, il avait trouvé le courage de le faire.

Elle était en train de nettoyer la salle de bains de la chambre 9, à genoux, récurant les toilettes, quand il était entré dans la chambre.

— Adele ?

Il avait failli l'appeler Allison.

— Oui ? avait-elle répondu en soufflant sur une mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux.

— Il faut que je te parle une minute.

— Vas-y, avait-elle répondu en versant une giclée de détergent par terre.

— Non, tu dois t'arrêter une seconde.

Elle avait posé le détergent et l'éponge et s'était relevée.

— Je suis virée ?

Il n'y avait aucune tristesse dans sa voix, juste de la résignation.

— Non, tu n'es pas virée. Tu es une bonne employée. Je ne veux pas te virer. Mais... il est possible que tu n'aies pas envie de rester.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il faut que je te dise, pour commencer, que tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je me suis beaucoup inquiété en... en te voyant aussi triste.

— Octavio, qu'est-ce que tu as fait ?

Il avait baissé les yeux sur la moquette tachée et élimée.

— Hier soir, quand tu dormais, je suis allé dans ta chambre.

— Quoi ?

Allison ouvrait de grands yeux accusateurs.

— Ce n'est pas ce que tu crois ! s'était défendu Octavio en levant les mains en l'air. Je me suis comporté en parfait gentleman. Mais... mais j'ai regardé dans ton sac et...

— Tu as fouillé dans mon sac ?

— Tu veux bien m'écouter, oui ? Laisse-moi tout te raconter. J'ai trouvé la lettre. La lettre de ta mère.

— Oh, mon Dieu !

— Et je sais que tu n'es pas Adele Farmer, mais ça me va. Je ne te juge pas...

— Comment as-tu pu faire ça ? Comment as-tu osé mettre le nez dans mes affaires ?

Ses joues s'étaient empourprées, et elle respirait précipitamment.

— Attends, attends ! avait dit Octavio, qui comprenait à présent que ça n'avait peut-être pas été une si bonne idée.

Mais il fallait tout lui dire maintenant. Il fallait qu'elle sache.

— Je l'ai appelée.

Allison l'avait dévisagé en clignant des yeux.

— Quoi ?

— J'ai appelé ta mère hier soir. Je lui ai dit que tu étais ici, que tu allais bien. Allison, Allison, s'il te plaît, elle était... elle était folle de bonheur. Elle était tellement heureuse de savoir que tu allais bien, que tu étais en vie.

— Non, avait murmuré Allison, incrédule.

— Elle arrive. Elle a pris l'avion pour te voir. Elle t'aime tellement ! Elle va t'aider ! Quels que soient les ennuis que...

Allison l'avait poussé et avait couru jusqu'à la porte.

Octavio lui avait crié :

— Je suis désolé ! Je suis désolé !

Elle ne savait pas de combien de temps elle disposait. Il était possible, mais peu probable, qu'ils n'aient pas mis le téléphone de sa mère sur écoute. Mais il fallait agir comme s'ils l'avaient fait. Et si Octavio avait parlé à sa mère la veille au soir après qu'elle était allée se coucher...

Ils avaient eu largement le temps d'envoyer quelqu'un en Floride.

— Non, non, non, avait-elle répété tout bas en courant vers le bureau.

Elle allait prendre ses quelques vêtements, les fourrer dans son sac à dos et foutre le camp d'ici. Elle ne savait pas où elle irait. Ça n'avait pas vraiment d'importance. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle devait partir.

Immédiatement.

Elle s'était précipitée dans le bureau, avait ouvert toute grande la porte de la réserve, s'était agenouillée pour retirer son sac à main et son sac à dos de sous le lit pliant.

Une douleur soudaine et très violente au côté l'avait alors terrassée.

Quand Doris Fitch était arrivée cet après-midi-là, la police avait déjà ceinturé l'hôtel d'un ruban jaune.

Julie m'a rejoint à la maison. Lorsque je me suis garé dans l'allée, elle attendait près de sa voiture.

— Redis-moi tout ça, lui ai-je demandé.

Elle m'a répété ce qu'elle m'avait dit au téléphone. Qu'un employé de Whirl360 appelé Kyle Billings ainsi que sa femme avaient été assassinés à leur domicile. La femme avait été étouffée au moyen d'un sac, et je ne pouvais m'empêcher de penser à la similitude entre ce meurtre et ce que Thomas avait découvert.

Je ne pouvais pas non plus m'empêcher de penser au fait que Billings était le créateur du programme qui floutait les visages sur Whirl360.

— Quelqu'un comme lui aurait été capable de modifier cette image, ai-je affirmé.

— Oui. C'est plus ou moins ce que je me disais.

— Je ne sais vraiment pas quoi faire, ai-je avoué. Tu n'as rien raconté à Thomas, au moins ?

— Bien sûr que non. J'ignore même s'il sait que je suis là. Je pense que ces nouvelles pourraient le mettre dans tous ses états.

— *Je suis dans tous mes états. Tu as découvert autre chose ?*

— Je vais passer quelques coups de fil au sujet d'Allison Fitch. Voir si elle est toujours portée disparue.

— D'accord, ai-je dit en posant les mains sur ses épaules. Tu sais que tu n'es pas obligée de faire ça. Je ne sais pas dans quoi on s'est fourrés, mais tu n'as pas à t'y trouver mêlée.

— Ah bon, d'accord, a-t-elle concédé, pince-sans-rire. Alors je crois que je vais filer. Appelle-moi un de ces jours.

J'ai souri.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Je ne sais pas. Parce que c'est marrant ?

J'ai éclaté de rire.

— Peut-être pour toi. Je n'ai pas besoin de ça, moi. C'est ta seule raison ?

Elle a haussé les épaules.

— Je t'aime plutôt bien. Je pense que je vais continuer à me rendre utile, que des trucs vont continuer à arriver, et que ça va faire monter la tension sexuelle entre nous.

— Vraiment ?

— Ouais. Et peut-être qu'un de ces jours où ça commencera à être torride, on finira par consommer la chose.

— « Consommer ». Ce mot m'a toujours fait penser à de la soupe. Elle a souri.

— Je t'aime bien, Ray. Et j'aime bien ton frère, aussi. Ça me plaît de vous donner un coup de main. Et je dois te dire que si Thomas a *vraiment* vu quelque chose sur Internet, c'est une sacré histoire.

— Tu te sers de moi, alors.

— Oui, oui, parfaitement. J'essaye de t'exploiter sexuellement et professionnellement.

— Ça me va, OK. Mais je ne sais toujours pas quoi faire maintenant. Ça ne m'a pas réussi d'appeler les flics.

— Je sais, ça s'est mal passé. Mais bon sang, ça ? Ce qui est arrivé à Chicago ? Il va bien falloir quelqu'un pour l'écouter.

— La difficulté, c'est de trouver quelqu'un qui acceptera d'entendre toute l'histoire avant de raccrocher.

J'ai passé un bras autour de son épaule. Alors que nous nous dirigeons vers la maison, mon portable a sonné. C'était le cabinet de Harry Peyton.

« Bonjour, Ray, a dit Alice. Je n'arrive pas trouver les papiers de l'assurance vie de votre père. Vous ne les auriez pas ? »

Je n'avais vraiment pas besoin de ça maintenant.

« Ça ne peut pas attendre demain ?

— Normalement, je vous aurais dit oui, mais demain je prends ma journée, et Harry sera au tribunal. »

Une idée m'est venue.

« Harry est là ? ai-je demandé.

— Oui.

— D'accord, très bien. Je passe tout de suite. »

J'ai raccroché et j'ai dit à Julie :

— J'ai une idée. Tu veux bien attendre ici jusqu'à ce que je revienne ?

— Qu'est-ce que je ferais d'autre ? J'ai un boulot, rien de plus.

Dix minutes plus tard, j'étais dans le bureau de Harry, la police d'assurance de mon père à la main. Je l'avais trouvée dans un des tiroirs de la cuisine. Ce n'était pas vraiment pas mon intention, mais, tendu comme je l'étais, je l'ai presque jetée sur son bureau.

— Ray, qu'est-ce qui te prend ?

— C'est ce que tu as demandé, non ?

— Oui, c'est ce que j'ai demandé. Ray, vraiment, qu'est-ce qui se passe ? C'est au sujet de Thomas, c'est ça ?

Je me suis forcé à m'asseoir. J'avais l'impression qu'on m'avait injecté de la caféine en intraveineuse.

— Si on veut. Mais pas exactement. Je veux dire, ça a commencé avec Thomas, mais maintenant c'est plus vaste que ça. Et j'ai besoin de t'en parler.

Il a fermé les yeux un moment, comme pour s'armer de courage.

— Vas-y, parle.

J'ai dû moi-même prendre une grande inspiration.

— Thomas a vu quelque chose. Sur Internet. Il parcourait différentes rues de New York et il a repéré quelque chose à une fenêtre, au deuxième étage.

Harry m'a écouté raconter toute l'histoire. Thomas qui était persuadé d'avoir vu un meurtre. Mon excursion à New York. Son appel au propriétaire. L'image retouchée, les meurtres de Chicago, et la jeune femme disparue.

— Mon Dieu, a dit Harry. Je n'ai jamais rien entendu de tel de toute ma vie.

— Je devrais sûrement appeler la police, mais j'ai déjà essayé une fois, et ça ne s'est pas bien passé.

— C'est très étonnant.

Tout le monde faisait le malin aujourd'hui.

— Oui, ça s'est mal passé, ai-je repris. Mais on en est arrivés à un point où je dois faire quelque chose. J'ai pensé que tu serais peut-être de bon conseil. Dieu sait que j'en aurais bien besoin.

— Eh bien, je pense que tu as eu la bonne réaction. Appeler la police semble en effet être la chose à faire. Mais laisse-moi d'abord te poser quelques questions. Pour commencer, comment sais-tu si Whirl360 n'examine pas périodiquement les clichés mis en ligne et que, si le programme trouve quelque chose qui lui avait échappé, il ne procède pas à une correction ?

Ça ne m'avait pas traversé l'esprit.

— Je n'en ai aucune idée. Même si ce que tu suggères est vrai, je continue à penser qu'il est assez incroyable que la modification ait été faite deux jours après que Thomas est tombé sur l'image et que j'ai frappé à la porte de cet appartement.

— Tu as peut-être raison. Mais, Ray, est-il possible que cette image n'ait jamais existé ?

— Harry, Thomas ne l'a pas imaginée. Je l'ai vue de mes propres yeux. Je l'ai vue quand Thomas l'a découverte.

— Ce que je te demande, c'est si Thomas a pu l'avoir *mise* là ?

Ça m'a stoppé net.

— Quoi ?

— Est-ce que Thomas aurait pu bricoler l'image que tu as vue sur son ordinateur pour donner l'impression que la femme à la fenêtre se faisait étouffer ?

Je n'ai pas eu à réfléchir bien longtemps.

— Thomas n'a ni les compétences ni le savoir-faire pour pirater Whirl360 et trafiquer les images.

— Soit, a admis Harry en hochant la tête. Mais s'il était capable de modifier l'image sur son propre ordinateur ? Je ne sais pas... De la manipuler d'une manière ou d'une autre et de l'insérer. Et que plus tard, l'image que tu pensais avoir été retouchée était en fait revenue à l'état où elle était avant que Thomas ne se mette à la trafiquer ?

— Je... je ne pense pas.

— Est-ce que tu as vu cette image sur un autre ordinateur que celui de Thomas ?

— Non. Mais le propriétaire a bien confirmé que deux femmes occupaient l'appartement et que l'une d'elles était portée disparue.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

— À moi, rien. C'est Thomas qui lui a parlé.

Harry Peyton est resté silencieux.

— Oh, allons, Harry. Tu insinuerais que Thomas a inventé toute sa conversation avec le propriétaire ?

— Je n'ai pas dit ça, Ray. Mais...

— Le nom que Thomas a obtenu du propriétaire concorde, c'est le même que celui de l'article du *Times*.

— Thomas n'a-t-il pas accès au site du *Times* ? N'aurait-il pas pu le consulter avant de te communiquer ce nom ? Ray, je te pose

seulement les questions que la police va te poser.

Je me suis affaissé sur ma chaise.

— Non, non, ce n'est pas possible. En fait, je crois Thomas. Ça fait peut-être de moi un naïf, mais je pense qu'il n'a pas tripatouillé cette image. Je crois qu'il a vraiment parlé au propriétaire. Et, Harry, Julie n'a pas inventé ce qu'elle a appris des gens de Whirl360. Deux personnes ont été *assassinées*. Des gens liés au site de cette image.

— Je comprends, Ray.

— Oui, je comprends aussi ce que tu dis. Même si je fais part de nos soupçons aux flics, je n'aurai probablement guère plus de chance que la dernière fois.

Harry a eu un haussement d'épaules et m'a regardé avec compassion.

— Écoute, je ne dis pas que c'est le cas, mais si tu te trompais au sujet de Thomas ? Et si – et je te demande de me pardonner pour ça –, et si cette chose qu'il a vue lui avait été indiquée au cours d'une de ses conversations avec le Président Clinton ?

Je me suis passé la paume sur le front. Je couvais une migraine carabinée.

— Je comprends que tu sois circonspect, Harry. Mais il se passe quelque chose. Il y a bien un moyen de transmettre ces informations à la police. Ils doivent entendre toute l'histoire avant de la classer.

Harry a retourné ça dans sa tête.

— J'ai un ami. Barry Duckworth, de la police de Promise Falls. Je pourrais peut-être l'approcher, servir d'intermédiaire. Barry me connaît et me fait confiance, et si, quand je lui aurai tout expliqué, il estime qu'il y a quelque chose là-dedans qui mérite d'être vérifié, il te contactera. Ou il appellera la police de New York. Il sera capable de trouver quelqu'un qui l'écouterà.

Cette proposition me plaisait. Harry avait de la crédibilité. C'était un membre de confiance de la communauté. Je n'irais peut-être pas bien loin si j'essayais de raconter moi-même cette fable à Duckworth, mais Harry, lui, serait capable de tout déballer avant que le policier ne lui raccroche au nez ou ne le mette dehors. Et Duckworth, à son tour, serait crédible auprès d'un autre service de police.

— D'accord, ai-je dit.

J'ai hoché la tête avec enthousiasme. Mes épaules commençaient à se libérer d'un grand poids.

— Je te remercie, Harry. Vraiment.

— Pas de problème.

Je me suis levé, mais quelque chose me retenait.

— Il y a autre chose qui te préoccupe ?

— Je ne sais même pas si je dois en parler. Mais peut-être que papa t'a dit quelque chose à ce sujet à un moment ou un autre.

— Vas-y.

— Thomas m'a dit, j'essaye de me rappeler ses paroles exactes, mais il a dit quelque chose comme « Il se passe des choses derrière les fenêtres ». Et ensuite, alors qu'il était furax après moi parce qu'il pensait que je n'avais pas mené une enquête très approfondie à New York, il a dit que j'avais agi comme avant, quand quelqu'un avait eu des ennuis derrière une fenêtre.

Harry a pincé les lèvres.

— On dirait qu'il parlait de lui-même.

— Oui. Et il y a autre chose. Quelque chose que Len Prentice a dit.

— Quoi donc ?

— Len est passé à la maison quand j'étais en ville. Il a mis Thomas en boule. Il a essayé de lui faire quitter la maison pour le déjeuner et Thomas a refusé et a plus ou moins frappé Len. Il lui a donné un coup.

Harry a ouvert de grands yeux.

— Ça, par exemple !

— Il ne s'est rien passé, en fait, et Len n'en fait pas une histoire. Mais papa lui aurait confié que Thomas l'avait poussé dans l'escalier et, quand j'en ai parlé à Thomas, il l'a plus ou moins admis.

— Ton père ne m'en a jamais rien dit.

— Thomas a dit que papa essayait de s'excuser à propos de quelque chose qui lui était arrivé quand il avait treize ans, mais mon frère a dit qu'il ne voulait pas en parler, et que c'était à ce moment-là qu'il avait poussé papa. Il est tombé sur le dos.

— Mon Dieu.

— Mais papa ne lui en aurait pas voulu. Il aurait dit qu'il comprendrait que Thomas ne puisse pas lui pardonner.

— Tu as demandé à ton frère de quoi il était question ?

— J'ai essayé, mais il ne veut pas le dire. Je reviendrai à la charge quand ce sera le bon moment. Qu'est-ce que papa aurait pu avoir fait à Thomas pour qu'il ressente le besoin de s'excuser après toutes ces années ?

J'ai surpris le regard de Harry sur la pendule.

— Je suis désolé, ai-je dit. Je suis comme un épisode d'As *the World Turns*¹. Merci pour tout, Harry.

Je marchais vers la voiture quand mon portable a sonné.

« C'est moi, a dit Julie.

— Tu es toujours à la maison ?

— Oui.

— Thomas va bien ?

— Oui. Je suis montée et je lui ai demandé d'aller sur Whirl360 pour me montrer la boutique de ma sœur Candace. Je n'ai eu qu'à lui dire le nom et que ça se trouvait à New York, et il l'a trouvée.

— Quelle boutique ?

— Elle a une boulangerie spécialisée dans les cupcakes dans Greenwich Village. Elle habite au-dessus.

— Cette boutique-là ! Celle qui est célèbre et où il y a toujours la queue ? Celle qui était dans *Sex and the City* ?

— Tu regardais *Sex and the City* ?

— Euh, j'ai peut-être vu deux ou trois épisodes.

— Ce n'est pas cette boutique de cupcakes. C'en est une autre. En tout cas, il l'a trouvée sur la 8^e Rue Est les doigts dans le nez. Ça s'appelle Candy's, au cas où tu aurais un jour envie d'y aller. Alors, comment ça s'est passé chez l'avocat ? »

Je lui ai raconté que Harry Peyton allait jouer les intermédiaires entre la police et moi.

« C'est une bonne idée, a approuvé Julie. Je connais Duckworth. Je l'ai interviewé quelques fois. Écoute, Ray a-t-elle ajouté, sérieuse. J'ai découvert autre chose. J'ai fait une recherche d'articles de presse sur Allison Fitch ce matin, et je n'ai rien trouvé. Et j'ai décidé de recommencer cet après-midi, sur l'ordinateur de ton père, et ç'a donné quelque chose.

— Vraiment ?

— Oui. Un petit article, sorti à Tampa. Une femme portant ce nom a été retrouvée morte dans un hôtel là-bas. »

Oh non, pas encore. Chaque fois que Julie se mettait à chercher des gens liés à ce gâchis...

« Tu es là, Ray ?

— Ouais, ouais, je suis là.

- Je peux te dire quelque chose, Ray ?
- Bien sûr.
- Je pense que toute cette histoire est carrément glauque. »

1. Soap opéra inédit en France, diffusé pendant plus de cinquante ans sur la chaîne CBS.

« Allô ?

— Thomas, c'est Bill Clinton.

— Bonjour.

— Comment allez-vous ?

— Je vais très bien, monsieur.

— Thomas, je veux vous rappeler que vous êtes pour nous une personne de grande valeur. Savez-vous ce que signifie l'expression Black Ops ?

— Ce sont des missions secrètes ?

— C'est exact. Des opérations secrètes menées par la CIA et d'autres agences gouvernementales. Des opérations dont la Maison-Blanche doit pouvoir prétendre ne rien savoir si elles devaient, d'une manière ou d'une autre, être portées à la connaissance du public.

— D'accord.

— Quand nous avons des agents sur le terrain qui conduisent ce genre de mission secrète, ils peuvent se retrouver en difficulté, des difficultés qui les obligent à filer le plus vite possible. C'est pourquoi vous êtes si important. Pas simplement à cause des cartes en ligne qui disparaîtraient un jour ou s'il y avait un séisme ou une tornade. Mais parce que vous pourriez être appelé à tout moment pour nous fournir des suggestions d'itinéraires d'exfiltration.

— Je comprends.

— Non, si je vous appelle, c'est pour vous dire, encore une fois, qu'il y a des choses dans votre passé dont vous ne devriez pas parler, faute de quoi les gens de la CIA vont perdre confiance en vous. Vous passeriez pour un faible. Ou pire, pour un délateur. Vous comprenez ?

— Je comprends.

— Bien. Ça fait plaisir à entendre.

— Je peux vous demander quelque chose... Bill ?

— Je vous en prie, allez-y.

— Mon frère et moi, enfin, surtout moi, on parlait des extraterrestres l'autre jour, et je me demandais, quand vous étiez Président, si vous aviez appris ce qui s'était vraiment passé à

Roswell ? Est-ce qu'ils ont un vaisseau spatial extraterrestre là-bas ?

— Thomas, exécutez votre mission avec succès, et je vous dirai tout. »

Nicole avait appelé Lewis de Floride dans la matinée pour lui dire que c'était fait. Lewis lui avait demandé de prendre le premier avion pour le nord du pays. Elle avait retrouvé Allison Fitch, et il avait retrouvé l'homme qui s'était présenté à son appartement. Ensemble, ils allaient le récupérer. Un homme appelé Ray Kilbride.

« "Récupérer" ? s'était étonnée Nicole.

— On doit savoir ce qu'il sait. On doit savoir pourquoi il a été là-bas. Mon employeur veut lui parler.

— Si tu le dis.

— Et tu ne prends pas l'avion pour New York. »

Il lui avait indiqué une autre destination, plus proche de l'endroit où ils trouveraient Kilbride.

« Je me mets en route maintenant.

— Parfait », avait-elle dit avant de raccrocher.

Lewis avait ensuite contacté Howard Talliman.

« On l'a trouvée. Fin du problème. »

Il ne craignait pas de discuter de ces sujets avec Howard, sachant qu'un expert en sécurité inspectait son bureau chaque matin à la recherche d'appareils d'écoute.

« C'est un grand soulagement, Lewis.

— Et je pars pour le Nord m'occuper de notre autre problème.

— Il est encore trop tôt pour se détendre.

— Je suis bien de ton avis.

— Nous devons savoir pourquoi Kilbride était en possession de ce document et pourquoi il était là-bas. Est-ce que tu as une raison quelconque de croire qu'il est autre chose que ce qu'il prétend être ?

— C'est un illustrateur. Point barre.

— Certaines personnes ont des vies cachées, Lewis.

— Je sais, mais j'ai examiné sa vie sous toutes les coutures depuis que j'ai découvert qu'il est notre homme. J'ai son numéro de Sécurité sociale. Il a cinquante-quatre dollars de provision sur sa carte Visa. Il vit simplement. Il a fini de rembourser son prêt immobilier. L'année dernière, il a déclaré 73 675 dollars de revenus au fisc. Il roule en

Audi Q5. Il a eu cinq PV pour excès de vitesse au cours des dix dernières années, mais à part ça, casier vierge. N'a jamais été marié. Il a un frère, Thomas, qui vit avec leur père à Promise Falls. Tu trouves que ça ressemble à un agent infiltré de la CIA ?

— Non, mais ça n'a aucun sens pour quelqu'un qui gagne sa vie en faisant des dessins débiles de se montrer sur les lieux d'un meurtre avec ce papier à la main. Est-ce qu'il est tombé sur l'image en ligne puis est venu faire son enquête, ou est-ce qu'il avait déjà une petite idée de ce qui s'était passé à cette adresse avant de se mettre à chercher l'image ? Les deux scénarios sont inquiétants, mais particulièrement le deuxième. Aucun illustrateur ne ferait ça. Un détective privé, peut-être. Ou un agent du FBI... »

Howard avait marqué un temps d'arrêt comme pour se cuirasser contre sa pensée suivante :

« Ou bien quelqu'un de la CIA.

— Je t'ai dit ce que je savais. Quand tu auras ce fils de pute en face de toi, tu pourras lui demander ce que tu veux. Je vais prendre l'avion et louer une fourgonnette sur place.

— Tiens-moi informé », avait dit Howard, mettant fin à la conversation.

Il avait toujours su que l'affaire Goldsmith pourrait leur péter à la figure, même si l'homme était mort. Mais était-il vraiment logique que la CIA rôde autour d'Orchard Street ? Il devait y avoir des gens au siège, à Langley, qui connaissaient déjà tout. Bon sang, le plan était parti de là. Ce n'était pas comme si Morris lui-même avait conçu tout ça dès le départ.

Était-il possible que ceux qui s'étaient retrouvés exposés après la mort de Goldsmith se couvrent en trouvant un moyen de charger Morris ? Mais même si c'était le cas, comment avaient-ils fait le lien entre Morris et Orchard Street ? Avaient-ils également surveillé Bridget ? Eu vent de sa liaison avec Allison Fitch ? Ce qui aurait pu les conduire jusqu'au Web, et à l'image, et...

Cela semblait effectivement tiré par les cheveux.

Et pourtant, certains faits étaient incontestables. Cet homme, Ray Kilbride, s'était présenté à l'appartement d'Allison Fitch, sans doute conduit là par une image Internet du meurtre de Bridget Sawchuck.

Howard sentait qu'il devait parler à Sawchuck. Le sonder sur deux ou trois choses, sans lui parler de Fitch, ni de Kilbride, ni même de ce

qui s'était passé dans l'appartement d'Orchard Street, car Morris n'avait toujours aucune idée de la façon dont sa femme était vraiment morte.

Il ignorait qu'elle ne s'était pas tuée, qu'elle avait été assassinée à la suite d'une décision prise par son meilleur ami.

Morris avait décroché à la troisième sonnerie.

« Je suis en route pour déjeuner avec le maire, avait-il dit. Quoi de neuf ?

— J'ai réfléchi à ce que tu as dit, Morris. Comme quoi, d'après toi, le moment était venu. Je sais, tu penses que je ne t'écoute pas, mais je t'écoute. Je sais ce que tu ressens.

— C'est drôle que tu dises ça, Howard. Je ne te reconnais plus depuis quelque temps. Je ne reconnais plus le Howard que j'ai connu. Celui qui aimait prendre des risques et foutre la merde.

— Foutre la merde, ça ne me dérange pas, mais je ne veux pas que tu marches dedans, a rétorqué Howard. C'est pourquoi je fais très attention à l'endroit où je mets les pieds ces derniers temps. Tu es mon ami, Morris. Et tu dois savoir que tous les conseils que je te donne, je te les donne d'abord en tant qu'ami. »

Morris a attendu un moment avant de réagir.

« D'accord.

— J'ai réfléchi à ton envie d'aller de l'avant, et je pense que la seule chose qui nous retient, c'est notre incertitude quant à l'affaire Goldsmith.

— Exact.

— J'ai besoin d'être rassuré, Morris, d'avoir la certitude qu'on en a fini avec ça.

— Je suis d'accord. Le fait est, Howard, que depuis que Goldsmith, pauvre Barton, paix à son âme, s'est donné la mort, j'ai le sentiment que les risques ont été réduits au minimum. Ce qu'il y a de scandaleux dans toute cette affaire, c'est qu'il ait été catalogué comme une sorte de traître à son propre gouvernement. C'était plus qu'il ne pouvait en supporter, et parfaitement injuste. Son principal souci a toujours été les Américains, leur sécurité. »

Howard a marqué un temps d'arrêt, puis il a demandé :

« Morris, penses-tu concevable que des gens, au sein de la CIA, aient une raison quelconque de te surveiller à la suite de tout cela ?

— Je ne suis pas certain de te suivre.

— Faisons une hypothèse. Supposons que la CIA te fasse surveiller. C'est juste une supposition. Quelles seraient leurs motivations ?

— La seule qui me vienne à l'esprit, c'est que ceux qui étaient proches de Goldsmith, ceux qui savaient ce qu'il faisait, qui en étaient complices, craignent que je ne me mette à table. Mais ils doivent savoir aussi qu'une telle action de ma part serait un suicide politique. »

Howard était bien d'accord.

« Penses-tu qu'au début de cette affaire, avant que Barton ne se donne la mort, il ait pu te faire surveiller, toi et, je ne sais pas, peut-être même Bridget ?

— Pourquoi diable nous auraient-ils surveillé, moi ou Bridget ? Y a-t-il quelque chose que j'ignore ?

— Bien sûr que non. Tu sais que je te dis tout.

— Pas du tout, Howard. Tu me dis tout ce que j'ai besoin de savoir, et tu me caches ce qu'il est préférable que je ne sache pas. »

Howard devait en convenir.

« Je dis simplement qu'avant que tu reviennes dans la partie, nous devons envisager certains scénarios, aussi improbables soient-ils, et élaborer des stratégies pour y faire face.

— Je suis d'accord, mais tu délirais. Écoute, oublie cette histoire avec Goldsmith. Ça va bien se passer. Mais pendant qu'on est là à attendre d'être sûrs que le problème a été éliminé, on perd un temps précieux. Il faut qu'on prépare la prochaine étape. Qu'on choisisse les personnes clés, qui on va utiliser. Qu'on commence à étudier les faiblesses de nos adversaires. Bon sang, Howard, je n'ai pas besoin de te dire ça. C'est toi qui as écrit le scénario.

— Je sais.

— Voyons-nous ce soir. »

Howard savait ce que cela signifiait. Ils avaient pris l'habitude, au fil des années, de se retrouver après minuit et de travailler jusqu'au petit matin à établir des plans de bataille. C'était dans ces moments-là qu'ils travaillaient le mieux, quand ils ne craignaient pas d'être interrompus.

« OK. On va faire comme ça.

— Bien. On se voit plus tard, mon ami. Enfile tes gants de boxe. »

Morris avait raccroché.

Howard espérait bien qu'avant son rendez-vous de ce soir Ray

Kilbride lui aurait fourni quelques réponses.

Lewis était sur le point d'embarquer pour son vol régional vers le Nord quand son portable avait sonné.

« Allô ?

— Il paraît que vous avez essayé de me joindre.

— Victor, merci de me rappeler.

— Que puis-je faire pour vous ?

— C'est au sujet d'une de vos anciennes employées.

— Morte ou vivante ?

— Vivante. »

Sa liste était devenue tout de suite plus courte pour Victor. Très peu de gens quittaient son service.

« D'accord.

— J'ai fait appel à ses services, et elle a commis une très grosse erreur.

— Vraiment.

— C'est mauvais pour ma réputation. Elle est en train de corriger le problème qu'elle a créé, mais quand cela sera fait, il faudra que je règle cette histoire. Pour ma propre réputation.

— Je comprends.

— Mais j'ai estimé que, par courtoisie, je devais vous informer des mesures que je comptais prendre. Si vous élevez une objection, je m'abstiendrai.

— J'aurais dû faire la chose moi-même, mais j'ai été faible, avait confessé Victor. Je l'ai recueillie, traitée comme ma fille. Et tout ce qu'elle trouve à faire pour me remercier, c'est de s'en aller. Ce n'est pas moi qui vous ferai des histoires.

— Merci. Comment ça se passe à Vegas ?

— Trop de gens avec enfants. »

Lewis l'avait salué, avait rangé son téléphone, et était monté dans l'avion.

De retour à la maison, j'ai dit à Julie :

— Allons faire un tour.

Nous sommes sortis par l'arrière et nous avons descendu la colline jusqu'au ruisseau.

— Je vais passer quelques coups de fil aux flics de Tampa, m'a informé Julie, en tapotant le renflement de son portable dans la poche avant de son jean. Voir ce que je peux trouver d'autre sur Fitch.

J'ai approuvé d'un hochement de tête.

— Tu n'es pas bien bavard, a-t-elle remarqué.

— Je pense à des trucs que Harry a dits. À propos de Thomas.

Je lui ai parlé de son hypothèse selon laquelle mon frère aurait pu inventer une partie de cette histoire. Trafiquer l'image en ligne, inventer sa conversation avec le propriétaire.

— Tu penses que c'est ce qu'il a fait ?

J'ai hésité.

— Je ne sais pas. Je ne pense pas. Je veux dire, il croit à des choses qui, nous le savons, ne sont pas vraies, mais il y croit dur comme fer. Comme la destruction des cartes sur Internet et ses conversations avec Clinton. Mais certaines choses ne sont absolument pas inventées. C'est toi qui as découvert ce qui s'est passé à Chicago, et maintenant en Floride.

— Est-ce que Thomas te mentirait délibérément ?

Je ne m'étais jamais vraiment posé la question.

— C'est sans doute possible. Mais quand je l'ai interrogé sur ce qui s'était passé avec papa, sur le fait qu'il l'avait poussé dans l'escalier, il l'a admis. Même si on ne peut pas dire qu'il en ait parlé spontanément.

— Il a poussé votre père dans l'escalier ?

J'ai secoué la tête pour signifier que je n'avais pas l'énergie pour parler de ça maintenant.

— Quand il y a quelque chose que Thomas ne veut pas dire ou avouer, il se tait. Il se ferme comme une huître.

Je me suis arrêté et j'ai regardé l'eau du ruisseau couler faiblement.

— Enfin, il a menti au Dr Grigorin. Il lui a dit qu'il avait regardé un film avec moi alors qu'il ne l'avait pas fait. Pour qu'elle lui fiche la paix, j'imagine. J'en sais rien, bon Dieu.

— Tu vas lui parler ?

— Je vais essayer. En attendant, comme je t'ai dit, Harry connaît un type, un inspecteur de la police de Promise Falls. Il va tout lui raconter, comme ça je n'ai pas à craindre de me ridiculiser en rappelant les flics.

— C'est une bonne chose. Duckworth est un type bien. Il ne déteste pas instinctivement les journalistes.

— Il y a d'autres trucs qui me travaillent.

— Comme quoi ?

J'ai ouvert les bras, désignant l'endroit où nous nous tenions.

— C'est là que c'est arrivé. C'est là que mon père est mort. C'est là que la tondeuse a versé. Pour s'arrêter à peu près ici. Où Thomas l'a trouvé.

Elle m'a pris le bras.

— Je suis désolée.

— J'ai beaucoup pensé à lui. À mon père. Et à Thomas. Il m'a dit que quand ils ont eu ce différend dans l'escalier, ça concernait quelque chose qui lui était arrivé quand il avait treize ans. Quelque chose dont il ne voulait pas parler. Et papa, d'après Thomas, essayait de lui dire qu'il était désolé, qu'il comprendrait si Thomas ne lui pardonnait pas.

— Il n'a pas dit de quoi il s'agissait ?

— Il n'a pas voulu. Mais... ce n'est pas tout.

Julie m'a regardé, dans l'expectative.

— Je n'en ai parlé à personne, mais il y avait un truc plutôt bizarre sur l'ordinateur portable de mon père.

Je lui ai raconté ce que j'avais trouvé dans son historique de recherche.

— « Prostitution infantine » ?

— Oui.

— C'est plutôt étrange, en effet.

— Oui.

Julie a secoué énergiquement la tête.

— Je ne connaissais pas ton père, Ray. Pourquoi ça t'inquiète ? Tu penses qu'il faisait des trucs bizarres ?

Puis elle a commencé à saisir toutes les implications.

— Mon Dieu, tu ne penses tout de même pas que ton père a violenté Thomas quand il était petit ? Tu penses que c'est de ça qu'il parlait quand il a dit qu'il comprendrait si Thomas ne lui pardonnait pas ?

— J'ai bien conscience que, de là à reconstituer les événements de cette manière, il y a un énorme pas à franchir, mais faute d'éléments concrets, ton esprit se met à explorer des endroits où il ne devrait pas aller.

— Ton père, avec toi, est-ce qu'il...

— Jamais, ai-je rétorqué. Absolument *jamais*.

— Alors ce n'est pas ça, a-t-elle tranché sur un ton sans réplique.

J'appréciais le fait qu'elle défende mon père sans même l'avoir connu.

— Quoi d'autre ? a-t-elle demandé. Je vois bien que quelque chose d'autre te tracasse.

— C'est... ce n'est rien.

— Parle-moi. Tu as toutes ces pensées qui te tourmentent, et tu n'as personne avec qui en parler. Qu'est-ce que c'est ?

J'ai lentement secoué la tête, les yeux baissés.

— Je pense qu'il y a quelque chose de pas clair dans la façon dont papa est mort.

— Comment ça, pas clair ?

— C'est juste la façon dont ils racontent que c'est arrivé, que la tondeuse s'est renversée alors qu'il se trouvait ici, à flanc de colline. Et c'est sans doute ce qui est effectivement arrivé.

— Quel est le problème, alors ?

— Ils n'ont jamais remonté la tondeuse. Elle est restée ici au bord du ruisseau. Pas retournée, bien sûr, parce que Thomas avait réussi à la soulever pour dégager papa avant l'arrivée de l'ambulance.

— Je ne comprends pas.

— Je suis descendu ici pour voir si elle démarrerait et la remonter dans la grange. Et elle a démarré. Mais la clé était déjà en position Off, et le truc qui entoure les lames était relevé, comme s'il avait arrêté de couper l'herbe.

Julie a réfléchi à ce que je disais.

— Donc, tu penses qu'il est tombé après avoir coupé le moteur ?

— C'est ça.

— Ce n'est pas possible que la tondeuse ait fait des siennes, et qu'il

l'ait arrêtée pour voir ce qui clochait ? Je n'y connais pas grand-chose, mais si un truc se prend dans les lames, il ne faut pas tout éteindre pour voir quel est le problème ? Et il ne faut pas soulever ce machin pour pouvoir regarder au-dessous ?

J'avais l'impression d'avoir été frappé à la tempe avec un madrier. J'ai ri et posé mes mains sur les épaules de Julie.

— Tu es un génie !

— Vraiment ?

— J'étais là à me prendre la tête, à me dire que c'était un mystère insoluble, alors que la solution est limpide.

— Ah bon, a dit Julie en faisant mine de se froisser. Alors il a fallu une demeurée pour tout reconstituer.

— Non, non, mais tu as raison. Bon, il roule, peut-être qu'il heurte un caillou, ou une branche, ou quelque chose, et il se dit que ça s'est coincé dans les lames. Il doit arrêter la tondeuse, soulever le carter, puis descendre et aller jeter un coup d'œil. Mais en descendant, ou peut-être en remontant, il se penche juste un peu trop vers le bas de colline, et la tondeuse se renverse sur lui.

Si ce n'avait pas été aussi tragique, j'aurais eu plaisir à enfin reconstituer l'accident. Ou à ce que quelqu'un le reconstitue pour moi.

— C'est parfaitement logique, ai-je reconnu en serrant brièvement Julie dans mes bras.

— Mais toi, tu pensais qu'il s'était passé quoi ?

— Je me disais qu'il avait dû s'arrêter parce qu'il y avait quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui avait descendu le flanc de la colline et lui avait fait un signe de la main ou quelque chose, et il s'était arrêté, avait coupé le moteur et relevé le carter. Comme si peut-être il allait s'arrêter et retourner à la maison. Je m'étais dit, je ne sais pas, que quelqu'un s'était trouvé là et avait vu l'accident mais n'avait prévenu personne, n'avait pas appelé l'ambulance, rien.

— Quelqu'un comme Thomas, a dit Julie, doucement.

J'ai poussé un soupir et brièvement baissé la tête, honteux.

— Ça m'a traversé l'esprit. Qu'il était peut-être sorti de la maison pour une raison ou une autre, avait voulu parler à papa et qu'un accident s'était produit. Je suis un crétin. Comme si je n'avais pas assez de sujets d'inquiétude, il faut que j'en invente.

— Peut-être as-tu fait la même chose avec ce que tu as découvert sur l'ordinateur portable de ton père. Beaucoup de choses s'expliquent

simplement. Elles semblent juste compliquées quand on ne sait pas ce qu'elle sont.

Je me suis cramponné à Julie.

— Je sais que je n'arrête pas de dire ça, mais merci.

— Attends de recevoir ma facture.

Elle a posé la tête contre ma poitrine.

— Écoute, il faut que je retourne au journal pour écrire deux ou trois trucs qui n'ont rien à voir avec la grande conspiration internationale dévoilée par Thomas et toi. Et ensuite, je passerai ces coups de fil en Floride.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Honnêtement, tu sais quoi ? Tout de suite ? Probablement rien. Attends de voir si ça a marché pour ton avocat avec Duckworth, et moi, je vois ce que je trouve de mon côté. Toi, tu restes ici et tu t'assures juste que Thomas ne voit pas quelqu'un se faire pousser du haut de la tour Eiffel ou quoi.

— Même pas drôle ! Tu ne voudrais pas revenir plus tard ?

— Pas pour dîner, alors. Tes dîners sont dégueu. Pourquoi je ne passerais pas plus tard, vers vingt-trois heures ? Je dois couvrir la séance nocturne du conseil municipal de Promise Falls. J'envoie mon article et j'arrive avec une bouteille de vin. On pourra essayer de se peloter à nouveau.

— Tu tiens vraiment à refaire une tentative ?

Julie a souri.

— J'adore vivre dangereusement.

Je l'ai raccompagnée jusqu'à sa voiture, l'ai embrassée par la vitre ouverte, et l'ai suivie des yeux jusqu'à ce que sa voiture disparaisse sur la route. Quand je suis monté au premier, Thomas explorait Stuttgart.

— Je ne sais vraiment pas quoi faire pour le dîner, ai-je dit. Je me disais peut-être des sandwiches au bacon.

— Ça m'est égal, a-t-il dit, les yeux rivés sur l'écran.

J'ai sorti du bacon, de la laitue, des tomates et de la mayonnaise du frigo, et alors que je m'apprêtais à faire frire le bacon, je me suis aperçu qu'il ne nous restait plus qu'une tranche de pain et une entame.

— Flûte ! ai-je pesté, et je me suis demandé s'il y avait une pizzeria à Promise Falls qui accepterait de livrer aussi loin.

Juste à ce moment-là quelqu'un s'est mis à donner de grands coups

dans la porte.

— Bon sang, ai-je marmonné. Pourvu que ce ne soit pas de nouveau le FBI.

Le vol de Lewis est arrivé avant celui de Nicole, ce qui lui a laissé le temps de louer une fourgonnette blanche. Deux places à l'avant avec un espace de chargement vide. En descendant de l'avion, Nicole a indiqué qu'elle avait besoin de s'arrêter dans un Home Depot sur la route. Elle ne pouvait pas prendre l'avion avec des pics à glace et devait les acheter en fonction de ses besoins. Lewis a acheté un rouleau d'adhésif et des couvertures de déménageur.

Quand ils se sont arrêtés devant la maison, il faisait encore jour.

— Alors, on se contente de le ramener ? a dit Nicole.

Lewis, au volant, a désigné l'espace vide derrière eux d'un signe de tête.

— Ouais. Mon patron a quelques questions à lui poser.

Nicole a opiné. Ni l'un ni l'autre n'a parlé pendant quelques secondes. Elle a fini par dire :

— Je sais que tu n'es pas satisfait de la façon dont ça s'est passé.

— Sans déconner ! a raillé Lewis.

— Mais une fois qu'on aura attrapé ce type et qu'on l'aura ramené, tout sera arrangé.

— J'espère bien. Ça dépendra du genre de réponses qu'on obtiendra de lui.

Nicole a regardé la maison de l'autre côté de la route.

— Quoi qu'il en soit, j'en aurai fini avec tout ça à ce moment-là.

— Pas tout à fait. Après qu'on l'aura interrogé, il va falloir s'occuper de lui. Ce n'est pas comme une partie de pêche où tu remets tes prises à l'eau.

Nicole l'a regardé.

— Mais après ça, on est quittes.

— Bien sûr.

Le regard de Nicole s'est reporté sur la maison.

— Tu veux la jouer comment ? Tu frappes à la porte d'entrée, et moi je passe par-derrière ?

— Je ne vois pas pourquoi on ne se présenterait pas tous les deux à la porte. On a l'air menaçants ? a-t-il demandé avec un grand sourire.

On est un couple sympathique. Qui s'est perdu en route ou qui a besoin de téléphoner. Écoute, dès qu'il ouvre la porte, on fonce.

Nicole s'est baissée pour donner une petite tape rassurante sur le manche du pic à glace glissé dans sa botte. Lewis a fouillé entre les sièges pour récupérer un sac à dos contenant quelques objets dont il pourrait avoir besoin, notamment le ruban adhésif.

— Allons-y, a-t-il dit.

Une fois descendus du fourgon, ils ont traversé la rue et gravi l'allée. Lewis a monté les marches de la véranda en premier, et attendu que Nicole soit à côté de lui pour frapper.

Ce n'était pas le FBI.

C'était Marie Prentice. Elle se tenait là avec un sac souple bleu foncé, grand comme un panier à pique-nique. Ça ressemblait à un sac isotherme. Je me suis demandé si elle était venue seule ou si Len était dans la voiture, à l'attendre. J'ai jeté un coup d'œil à l'extérieur et constaté que la voiture garée à côté de la mienne était vide.

— Si je ne peux pas vous avoir à dîner, a-t-elle dit, son corps penchant du côté qui portait le sac en bandoulière, le moins que je puisse faire, c'est de vous apporter quelque chose. Je n'arrive pas à croire que ça m'ait pris aussi longtemps, mais parfois je n'ai pas autant d'énergie que les autres.

Un fumet chaud s'élevait du sac. Épices, fromage.

— Marie, ai-je protesté, tu n'aurais vraiment pas dû.

— Ça ne m'a pas dérangé du tout.

— Laisse-moi t'aider. Ça a l'air lourd.

J'ai pris la sangle et j'ai soulevé délicatement le sac de ses mains.

— Ça sent délicieusement bon. Entre donc.

Si je n'aimais pas beaucoup Len, je n'éprouvais pas la moindre animosité envers sa femme. Je ne voulais pas l'offenser, et puis, bon, j'avais faim.

— Je voulais justement commander une pizza.

— Oh, tu n'y penses pas !

J'ai posé le sac sur la table de la cuisine et l'ai ouvert.

— Qu'est-ce que c'est, Marie ?

— C'est ma propre recette, a-t-elle dit, légèrement essoufflée. Enfin, pas exactement. Je veux dire, ça commencé comme une recette tirée du livre de *La Comtesse aux pieds nus*, mais au lieu d'utiliser des darnes de thon, j'ai pris du thon en boîte, parce que Len ne le mange que sous cette forme, et elle, elle ajoute toutes sortes d'ingrédients comme des lentilles et de la poudre de wasabi, mais moi, j'ai mis des petits pois et des nouilles, alors je suppose que quand on y regarde de plus près, les deux recettes n'ont rien à voir, à part qu'il y a le mot « thon » dans le titre.

— Ça m'a l'air sensationnel. Le plat est encore chaud. Tu viens de le sortir du four ?

— Exactement. Où est Thomas ? Il est là-haut ?

— Oui, Marie, ai-je répondu, mais sans proposer d'aller le chercher.

Après sa querelle avec Len, je craignais que cela puisse le perturber de savoir sa femme ici.

— Tu penses qu'il aimerait descendre pour goûter à mon gratin ?

— Si cela ne te dérange pas, je vais le laisser tranquille pour l'instant, ai-je répondu. Mais je lui dirai que c'est toi qu'il faut remercier pour le dîner.

— Il y a aussi des petits pains dans le sac, a-t-elle dit d'une voix tout à coup moins enjouée. Tu vois, si je suis passée, c'est en partie parce que je voulais lui présenter mes excuses. Et à toi aussi. Pour la conduite de Len l'autre jour.

— Len et moi avons déjà parlé de ça. Y a pas de problème.

— Je vous ai entendus, tous les deux, discuter dans le sous-sol, et il n'aurait vraiment pas dû te dire ces choses au sujet de ton frère. Même si Thomas est un peu bizarre, Len n'aurait pas dû te parler de la sorte.

— Et Thomas n'aurait pas dû le frapper. Tout le monde est fautif.

— Len essayait juste de faire une bonne action. L'idée venait de moi. C'est moi qui lui avais suggéré d'essayer de faire sortir Thomas pour le déjeuner ou de le ramener à la maison. En fait, il était venu vous inviter tous les deux, mais tu étais parti pour la journée.

— C'est exact.

— Où étais-tu ? En ville ?

— Oui, Marie.

— Len ne comprend tout simplement pas pourquoi Thomas est comme il est. Il faut lui pardonner. Len pense que tout le monde devrait se secouer, tu sais ? Je ne pense pas qu'il comprenne que certaines personnes sont différentes ; qu'elles ne peuvent pas s'empêcher d'être comme elles sont. Il est persuadé que s'il est capable de faire quelque chose, tout le monde doit pouvoir en faire autant. Parfois il est même comme ça avec moi. Il me dit : « Arrête un peu d'être fatiguée. Tout ça, c'est dans ta tête. Viens avec moi en vacances. » Mais ce n'est pas dans ma tête. J'ai une maladie. Tu peux vérifier sur le site de la clinique Mayo. Je peux m'asseoir ? Je me fatigue quand je reste debout trop longtemps.

— Désolé, ai-je dit en tirant une des chaises de cuisine pour elle.

Elle s'est assise, laissant ses bras pendre le long de son corps.

— Ça ira mieux dans une minute. Dans ma cuisine, chez moi, j'ai une chaise juste à côté de la cuisinière. Je peux m'asseoir quand je veux, et même remuer des choses pendant que je suis assise.

— Je vais mettre ça dans le four pour le garder au chaud, ai-je dit en prenant le plat et en le posant sur la grille du milieu.

— Il ne comprend même pas que je ne puisse pas faire tout ce qu'il veut, a déploré Marie, puis, se rendant compte que sa réflexion pouvait être interprétée de multiples façons, elle a rougi. Enfin, tu vois, comme voyager. Il est capable de le faire, et moi pas. Pourtant je lui dis : « Si tu veux partir, pars. Amuse-toi bien. » La première fois que j'ai dit ça, je ne pensais pas qu'il partirait vraiment, mais il l'a fait une fois qu'il a trouvé quelqu'un d'autre pour l'accompagner. Et il s'est tellement plu là-bas que je ne vois pas comment j'aurais pu dire non quand il a voulu repartir.

— Eh bien, ai-je dit, faute de mieux.

— Et je ne crois pas une seule seconde ce que Len a dit à propos de Thomas.

— Quoi donc, Marie ?

— Il ne peut pas nous entendre, n'est-ce pas ? a-t-elle demandé, inquiète.

— Non.

— Len a dit que si jamais la police commençait à enquêter sur ce qui est arrivé à ton père, ils s'intéresseraient probablement de près à Thomas.

— Pourquoi ça, Marie ?

— Len dit que ton père prenait toujours des risques en coupant l'herbe à flanc de colline, mais que malgré ça, c'était le genre d'homme à toujours savoir ce qu'il faisait. Il dit que si jamais la police commençait à penser qu'il avait été poussé, que quelqu'un était là et avait laissé cette tondeuse lui tomber dessus, eh bien ils n'auraient pas à chercher plus loin que Thomas. Je te répète juste ce que Len raconte. Je pensais qu'il t'avait peut-être dit la même chose quand tu es passé à la maison, avant que je n'ouvre la porte du sous-sol, et je tenais à te dire que je suis vraiment désolée s'il l'a fait. Je ne pense pas que Thomas ferait ça. C'est un bon garçon, au fond. À quelle température as-tu réglé le four ? Ne le mets pas à fond. Préchauffe-le juste à une

cinquantaine de degrés. Pendant environ dix minutes.

J'ai réglé le four.

Je pensais avoir mis ça derrière moi, cette obsession que j'avais eue concernant la clé de la tondeuse en position Off, le carter relevé. L'interprétation de Julie était parfaitement sensée. Mais voilà que je me demandais si ma première supposition, que quelqu'un s'était arrêté pour parler à mon père et avait peut-être été là quand il était mort, n'était pas la bonne finalement.

Je ne tenais cependant pas Len en très haute estime, surtout ces derniers temps, si bien que le fait que lui et moi étions peut-être sur la même longueur d'onde me donnait aussi à réfléchir. Pourquoi diable avançait-il ce genre d'hypothèse ? Qu'est-ce qui avait inspiré son raisonnement ? Je n'avais commencé à laisser mon imagination battre la campagne qu'après avoir examiné la tondeuse. Len, pour autant que je le sache, n'était pas venu inspecter la scène de l'accident avant que je ne rentre l'engin dans la grange.

Fondait-il son opinion sur ce que mon père lui avait dit ? Si c'était le cas, cela semblait exagéré de passer d'une bousculade dans l'escalier à la volonté d'écraser quelqu'un sous une tondeuse. Surtout quand ce quelqu'un était votre propre père.

Ou était-il possible que Len manigance autre chose ? Croyait-il ce qu'il racontait, ou bien essayait-il de causer des ennuis à Thomas ? Pourquoi ferait-il ça ? Tentait-il de mettre une idée dans la tête de Marie ? Et, là encore, dans quel but ?

— Le problème, a continué Marie, c'est que Len a toujours jugé les gens sévèrement. Il est comme ça. Tu devrais l'entendre dégoïser sur le compte des Thaïlandais. Comme quoi ils sont gentils et tout, mais qu'ils ne conduisent pas comme les Américains, que leurs normes de construction ne sont pas les mêmes qu'ici et que la situation politique peut être tellement instable parfois. Il dit qu'il leur faut dépasser leurs petites chamailleries et gouverner leur pays. Et puis Len n'a jamais été très tendre avec les monarchies. Il ne comprend pas pourquoi quelqu'un devrait diriger un pays simplement parce qu'il est né dans la bonne famille. Mais ça ne l'empêche pas d'y retourner, même s'il doit partir sans moi.

La Thaïlande.

Au fil des années, j'avais entendu des amis dire que c'était un endroit merveilleux. Chaud, luxuriant, un des plus beaux pays sur

terre. Une vie nocturne fantastique, une culture riche, une gastronomie impressionnante. Toute destination touristique avait néanmoins ses problèmes. Paris avait ses pickpockets et ses grèves imprévisibles. Londres était chère et, de temps à autre, sujette à la violence terroriste. Des bombes avaient explosé dans les bus et dans le métro, quelques années auparavant. Même chose avec Moscou. Le Mexique avait ses guerres pour le contrôle du trafic de drogue. Certaines des plus grandes villes d'Amérique devaient faire face à de violents affrontements entre gangs.

De quoi avais-je entendu parler à propos de la Thaïlande ? Certainement des troubles politiques que Marie avait mentionnés. Mais il y avait autre chose.

La prostitution. La prostitution *enfantine*.

Je me suis demandé si l'incapacité de Marie à voyager était la véritable raison pour laquelle Len partait toujours sans elle.

— J'aurais cru que c'était le genre de chose que tu aurais vérifiée, a dit Nicole, assise sur le siège passager, les pieds posés sur le tableau de bord, le pic à glace suspendu entre ses deux index.

Lewis n'a rien dit.

— Je me serais renseignée pour savoir si notre type était bien chez lui, avant de prendre l'avion jusqu'ici. Mais ça n'engage que moi.

— C'était la bonne maison, a dit Lewis, les dents serrées.

Le fourgon fonçait dans la nuit à près de cent trente, donnant l'impression de flotter au-dessus de la route. Ils roulaient vers l'ouest. Lewis pensait qu'ils mettraient environ deux heures, peut-être un peu plus, pour rejoindre leur nouvelle destination.

Une voisine âgée les avait repérés debout sur la véranda de la maison de Ray Kilbride comme personne ne leur ouvrait la porte. Elle avait dit s'appeler Gwen et qu'elle passait prendre le courrier de Ray et tous les prospectus laissés devant la porte pendant qu'il était à Promise Falls. Son père venait de mourir, et il restait là-bas le temps de tout régler. Il s'occupait aussi de son frère.

— Je peux vous aider en quoi que ce soit ? avait-elle demandé.

— Attendez une minute, avait dit Nicole. Vous dites que la personne qui habite ici s'appelle Ray ?

— C'est cela.

Nicole s'était tournée vers Lewis :

— Je t'ai dit qu'on se trompait de maison. On n'est pas du bon côté de la ville.

— Je suis un idiot, avait concédé Lewis.

— Alors ce n'est pas Ray que vous cherchez ? s'était étonnée la voisine.

Ils avaient répondu par la négative, étaient retournés au fourgon et avaient mis le cap sur Promise Falls.

En chemin, Nicole asticotait Lewis sur son erreur. Elle voulait lui taper sur les nerfs. Le pousser à bout. Voir jusqu'à quel point il se mettrait en colère.

Ça lui donnerait une indication quant à ses intentions.

— À ta place, je ne serais pas allée frapper à la porte. Tu trouves un moyen pour t'introduire dans la maison, et tu les surprends à l'intérieur.

Lewis a serré le volant plus fort.

— Ouais, tu as sans doute raison. On essayera de faire à ta façon.

Il se montrait gentil.

C'est à ce moment-là qu'elle a su qu'il allait la tuer quand ce serait terminé. Il était gentil avec elle pour tromper sa vigilance.

Il serait facile de l'éliminer en premier. Elle pourrait lui planter le pic dans le cou pendant qu'il conduisait, puis se saisir du volant et appuyer sur le frein. Dans un grand fourgon comme celui-ci, on pouvait facilement se glisser à la place du conducteur.

Nicole savait qu'elle pouvait le faire.

Mais elle devait laisser les choses suivre leur cours. Elle avait besoin de réponses autant que Lewis et sa bande. Elle devait savoir si ce Kilbride représentait un risque aussi important pour elle que pour ceux qui l'avaient engagée au départ. Après quoi, il faudrait qu'elle détermine quelle menace ses associés – pas simplement Lewis – représentaient pour elle. Pour savoir si elle allait devoir s'occuper d'eux. Parce qu'elle en avait fini avec ça. Terminé. Elle avait eu son compte.

Il lui était arrivé quelque chose, dans ce sous-sol à Chicago. Quand elle avait tué la femme du type de Whirl360. Nicole ne voulait plus recevoir d'ordres de ces hommes.

Elle allait mener cette mission à son terme, en gardant constamment Lewis à l'œil. Elle avait au moins pris une précaution essentielle dans l'éventualité où il la prendrait de vitesse.

— Si on a une seconde, a suggéré Lewis, on pourrait s'arrêter quelque part boire un café. C'est moi qui régale.

Oh, oui, il était bien décidé à la tuer.

— C'est bon, a commenté Thomas, en enfournant dans sa bouche une autre pleine fourchette du méli-mélo au thon de Marie.

— Oui, pas mauvais, ai-je dit.

Je m'étais aperçu, une fois Marie partie, que je n'avais guère d'appétit. Les choses que Len lui avait dites, qu'elle m'avait répétées, me trottaient dans la tête. Je ne pouvais me défaire du sentiment qu'il manigançait quelque chose. Qu'il essayait de mettre sur le dos de Thomas quelque chose qu'il n'avait pas fait.

— Je vais prendre du rab, a dit Thomas.

— C'est très bien. Et peut-être que tu voudras bien nettoyer après le dîner.

— Est-ce bien juste ?

— Comment ça ? Bien sûr que c'est juste.

— Mais tu n'as pas fait à dîner. Moi, je pensais que si tu faisais le dîner, je nettoiais. Ou que si je faisais à dîner, tu nettoiais. Mais c'est Marie qui a fait à dîner.

À nouveau, il s'est rempli la bouche.

— Donc, si je suis ta logique, ai-je dit, si quelqu'un d'autre que nous effectue certaines tâches ménagères, tout le reste, c'est à moi de le faire.

Il a mâché lentement, comme s'il préparait une réponse.

— Enfin, c'est juste ce que j'ai pensé sur le moment.

— Alors on devrait peut-être nettoyer tous les deux. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu débarrasses la table et tu remplis le lave-vaisselle, et moi, je récurer ce plat. Au train où tu vas, il ne restera plus rien.

— D'accord.

Dix minutes plus tard, nous étions debout l'un à côté de l'autre devant le plan de travail. Je remplissais l'évier d'eau savonneuse tandis que Thomas rangeait nos verres et nos couverts dans le KitchenAid. Nos épaules se frôlaient, et nous avions mis en place une sorte de rythme. Nous ne parlions pas, mais je ne m'étais jamais senti aussi proche de lui depuis que j'étais revenu ici.

Plus tard, cependant, alors qu'il essayait la table de la cuisine, il a

demandé :

— Ça t'est déjà arrivé que quelqu'un qui avait été ton ami ne le soit plus ?

Il ne me regardait pas en posant la question. Il s'appliquait à rendre la table aussi propre que possible.

— Quelques fois. De qui parle-t-on, là ?

— Je ne sais pas si je dois le dire.

— C'est bon. Si tu ne peux pas le dire à moi, à qui, alors ?

Il a croisé mon regard.

— Au Président.

— Clinton ?

Thomas a hoché la tête, s'est approché de l'évier pour rincer la lavette, et en a drapé le robinet.

— Il a toujours été gentil avec moi, sauf les deux dernières fois où on a parlé, c'était différent.

— Comment ça, différent ?

— Je ne sais pas. Il a mis beaucoup de pression sur moi.

— Tu devrais peut-être ne plus lui parler.

— Quand le Président appelle, tu es un peu obligé de lui parler, a fait valoir Thomas.

— Oui, d'accord, tu as sans doute raison.

— Mais il me dit que je ne peux pas parler de certaines choses. Des choses qui n'ont rien à voir avec ma mission.

J'ai posé la main sur son épaule.

— Tu veux aller voir le Dr Grigorin demain ? Je peux voir si j'arrive à arranger un rendez-vous.

— Ça serait peut-être bien. Je n'aime pas quand le Président dit que je vais passer pour un faible.

— Un faible ?

— Que si je dis certaines choses, j'aurais des ennuis, quoi. Il ne veut même pas que je t'en parle.

— Me parler de quoi ?

— De la fois où j'étais à la fenêtre. Quand je t'ai fait un signe de la main et que tu ne m'as pas vu. Parce que tu n'as pas levé les yeux.

Nous étions tous les deux là, appuyés contre le plan de travail.

— C'était quand, Thomas ?

— Le jour où tu as essayé de me trouver. Quand tu as découvert mon vélo dans l'allée. Tu t'en souviens ?

— Oui, ai-je dit. Je t'ai cherché dans toute la ville. J'ai même crié ton prénom.

— Je t'ai entendu, a dit Thomas doucement. C'est à ce moment-là que je me suis échappé et que j'ai couru à la fenêtre. Je voulais appeler mais je savais qu'il se fâcherait. Cela dit, si tu m'avais vu, papa aurait cru à mon histoire.

— T'échapper ? Thomas, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il m'a fait mal, a-t-il dit en mettant brièvement la main sous ses fesses. Il m'a fait mal, là, derrière.

J'ai mis mes deux mains sur ses épaules, et j'ai serré.

— Dis-moi ce qui s'est passé. Quelqu'un t'a fait quelque chose ? Qui ? Qui t'a fait quelque chose ?

— Papa s'est mis tellement en colère. Il s'est mis tellement en colère quand je lui ai dit. Il a dit que je devais arrêter d'inventer des histoires. Que si jamais j'en reparlais, il ne savait pas ce qu'il ferait. Mais moi, je savais que ce serait quelque chose d'affreux. Peut-être que maman et lui m'enverraient quelque part. Dans un endroit. Alors je n'en ai jamais parlé.

Je l'ai serré dans mes bras.

— Thomas, je suis désolé.

— Et je pense... je pense que je suis prêt à en parler. Mais le Président dit que je ne peux pas. Il dit que si j'en parle à qui que ce soit, les choses tourneront mal.

— Thomas, qui t'a fait du mal ?

Il a baissé les yeux sur ses genoux.

— Il faut que je réfléchisse à ça. Je ne veux pas aller à l'encontre des souhaits du Président.

— Tu en parlerais au Dr Grigorin ?

— Je voulais, mais je ne l'ai pas fait. Tu sais à qui je voudrais bien en parler ?

— À qui ?

— Julie.

— Tu le dirais à Julie ?

Il a confirmé d'un signe de tête.

— Elle est sympa avec moi. Elle me parle comme à quelqu'un de normal.

— Bon, eh bien, elle revient ce soir, assez tard, mais je suis sûr qu'elle voudra bien te parler.

— Est-ce qu'elle revient pour faire l'amour avec toi ? a-t-il demandé.

— Probablement pas maintenant, ai-je répondu en souriant. Je pense que ce serait génial que tu lui parles. Vraiment. Je pourrai être là ou tu préférerais lui parler tout seul ?

Il a réfléchi à la question.

— Elle te racontera plus tard, non ?

— Si tu lui demandes de ne pas le faire, non, je ne pense pas.

Il a réfléchi, les yeux baissés.

— Si tu tiens à être là, ça ne m'ennuie pas.

— D'accord. Mais comme elle ne va pas arriver avant un moment, tu veux regarder la télé ?

— Non. Il faut que je retourne travailler. Même si je n'apprécie pas l'attitude du Président en ce moment, je dois quand même faire mon travail.

— Bien sûr.

— Mais avant que Julie arrive, je veux aller chercher des photos pour lui montrer.

— Quelles photos ?

— Nos albums de famille. Pour qu'elle sache à quoi je ressemblais à l'époque. Et à quoi tu ressemblais. Ils sont au sous-sol.

— Si tu veux. Tu sais où ils se trouvent ?

Il a fait oui de la tête, puis m'a quitté pour regagner sa chambre. Je suis sorti sur la véranda et suis resté assis pendant près d'une demi-heure, jusqu'à ce qu'il fasse assez sombre pour qu'on voie les étoiles. Je suis rentré, me suis laissé tomber devant la télévision en faisant défiler les chaînes. Rien n'a retenu mon attention. Ça aurait été difficile. J'étais préoccupé. Je pensais à Julie. À mon père. À Len Prentice.

À un visage derrière une fenêtre, à deux morts à Chicago et à la pauvre Allison Fitch.

Au fait que je n'aurais pas eu à penser à toutes ces choses si Thomas avait eu un autre passe-temps. Les philatélistes n'étaient jamais témoins de possibles homicides... Idem pour les bijoutiers amateurs et les jardiniers.

Je me suis demandé si Harry Peyton avait déjà eu l'occasion de discuter avec ce Duckworth dont il m'avait parlé. Barry Duckworth. Était-ce pour cette raison que je n'avais encore aucune nouvelle ? Est-

ce que Harry lui avait parlé et que Duckworth menait son enquête en ce moment même ? Ou est-ce que Duckworth l'avait écouté et déclaré que c'était le plus gros ramassis de conneries qu'il avait entendu de toute sa vie ?

Je ne voyais aucune bonne raison de ne pas m'en assurer moi-même.

J'ai éteint la télé, ai saisi l'ordinateur portable et cherché le service de police de Promise Falls. J'ai trouvé un numéro non urgent, que j'ai composé.

« Police de Promise Falls, a dit une femme.

— Je cherche à joindre l'inspecteur Duckworth.

— Je pense qu'il est rentré chez lui. Qui le demande ?

— Ray Kilbride.

— Laissez-moi vérifier. »

Elle m'a mis en attente. Pendant que je patientais, Thomas a descendu l'escalier.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé, la main plaquée sur le combiné.

— Je vais en bas chercher l'album photo, a-t-il répondu avant de disparaître par la porte du sous-sol.

« Allô ? a repris la dispatcheuse. Monsieur Kilbride ?

— Oui.

— J'ai joint l'inspecteur Duckworth à son domicile pour vous. Ne quittez pas, je vais vous mettre en relation. (Un silence, puis :) Allez-y.

— Allô ? Inspecteur Duckworth ?

— Qui est à l'appareil ? Vous avez dit au standard que vous étiez M. Kilbride ?

— C'est exact.

— C'est une plaisanterie ou quoi ? Vous n'êtes pas Adam Kilbride.

— Non, monsieur. Je suis son fils.

— Lequel ?

— Je suis Ray Kilbride.

— Ah, d'accord. Vous êtes celui qui vient de... Où est-ce ? Dans le Vermont, quelque part ?

— Burlington.

— Et votre frère, c'est Thomas ?

— Oui. »

Harry l'avait bien renseigné.

« Il faut m'excuser d'avoir mis votre parole en doute, à l'instant. Ça m'a déconcerté quand la fille a appelé et a dit que vous étiez M. Kilbride. Je suis désolé pour votre père.

— Eh bien, merci. Et merci de bien vouloir me parler. Je ne sais pas vers qui me tourner. C'est un peu compliqué pour moi, comme vous le savez sans doute.

— Oui, votre père et moi avons discuté », a lâché Duckworth.

L'espace d'un instant, j'ai eu l'impression qu'on m'avait mis la tête dans une essoreuse.

« Pardon ? Vous vous êtes parlé quand ?

— Il y a deux semaines. »

Du sous-sol, Thomas a crié :

— Ray !

« Mon père vous a parlé il y a deux semaines ?

— C'est ça. Ce n'est pas pour ça que vous appelez ?

— Non... enfin, *si*. Je prenais la suite...

— J'ai dit à votre père que s'il voulait engager des poursuites, ce ne serait pas facile à prouver. »

— Ray ! a crié Thomas de nouveau.

— Attends ! lui ai-je répondu. « Excusez-moi. Mon frère essaye de trouver quelque chose au sous-sol. Vous disiez... ce ne serait pas facile à prouver.

— Sans parler de tout le temps qui s'est écoulé. Et du fait que le témoignage de votre frère va être problématique, comme vous pouvez certainement le comprendre. Votre père en était conscient. De plus, il ne savait pas trop s'il voulait lui infliger ça. C'était un homme bien, votre père. Je ne lui ai parlé qu'une fois, mais il m'a eu l'air d'un type honnête, d'un bon père. Qui avait des problèmes jusqu'au cou.

— Inspecteur Duckworth, vous n'allez pas le croire, mais jusqu'à cette minute, je n'avais pas la moindre idée de ce que vous racontiez. Mon frère a été agressé, c'est ça ?

— Votre père ne vous avait pas mis dans la confidence ?

— Non, mais depuis que je suis revenu ici, depuis que papa est mort, certaines choses m'ont mis la puce à l'oreille. Mon père craignait que mon frère ne lui pardonne jamais quelque chose. Et... (J'ai hésité à aborder le sujet, mais après tout.) Mon père avait fait des recherches sur la prostitution infantine sur l'ordinateur, mais j'ignore quels sites il a consultés. Mon frère a effacé l'historique avant que je puisse le

savoir.

— Oui, bon, ç’a effectivement trait à la même chose. Je ne sais pas trop jusqu’à quel point discuter de ça avec vous, Ray, et à dire vrai, votre père a gardé pour lui certaines informations très utiles. Par exemple, qui exactement a... »

— Ray !

« Bon sang, ai-je marmonné. Inspecteur, avez-vous un numéro où je pourrais vous rappeler dans deux minutes ? Il faut vraiment que je vous parle.

— Bien sûr. »

J’ai pris un crayon dans un tiroir de la cuisine et griffonné le numéro sur un bloc-notes.

« Je vous rappelle tout de suite.

— Je ne bouge pas. »

J’ai mis fin à l’appel et laissé le téléphone sur le comptoir. En approchant de la porte du sous-sol, j’ai crié :

— Merde, Thomas, j’étais au téléphone.

Je ne l’ai pas vu en descendant l’escalier. Le sous-sol décrivait un *L* et je me disais qu’il devait être dans l’angle, là où papa avait remisé les albums photos.

— Tu es passé où ?

— Là, a-t-il répondu.

J’ai tourné l’angle, et Thomas était là. Les yeux agrandis par la peur. Ses bras étaient ramenés en arrière, comme s’il joignait les mains dans son dos.

Et il n’était pas seul. Il y avait une femme debout derrière lui. Elle avait empoigné Thomas par les cheveux de la main gauche. De la droite, elle tenait ce qui ressemblait à un pic à glace, dont la pointe effleurait la partie tendre du cou de mon frère, juste sous la mâchoire.

— Alors Ray, c'est vous ? a dit la femme.

— Oui, ai-je répondu sans pouvoir détacher mes yeux du pic à glace.

D'un coup, elle a tiré les cheveux de Thomas.

— Et celui-là, c'est Thomas ? C'est votre frère ?

— Oui.

— Ray, personne ne sera blessé si vous ne faites pas de bêtise.

On aurait dit que Thomas était gelé. Il grelottait. Je ne voyais pas ses mains, mais j'étais sûr qu'elles tremblaient. Je ne l'avais jamais vu aussi terrifié.

— Ray, dis-lui de me lâcher !

— Tout va bien, Thomas. Je vais lui donner ce qu'elle veut.

— C'est bien, Ray, a approuvé la femme. Tant que tu coopères, tout se passera pour le mieux.

J'ai remarqué qu'elle avait un de ces bidules Bluetooth dans l'oreille, presque entièrement dissimulé par ses cheveux blonds mi-longs.

— La voie est libre, tu peux venir, a-t-elle dit, comme si elle parlait à son épaule. On est au sous-sol.

— Dites-moi juste ce que vous voulez, ai-je dit.

— Pour l'instant, je veux que vous vous taisiez, a-t-elle répondu, en tenant toujours Thomas par les cheveux, le pic à glace creusant une fossette dans son cou. Vous serez bientôt fixé.

Du sous-sol, j'ai cru entendre une voiture s'arrêter devant la maison. Un bruit lointain de gravier qui craque, puis une portière qui s'ouvre et se ferme. Une demi-minute plus tard environ, la porte d'entrée s'est ouverte, puis j'ai entendu quelqu'un descendre les marches derrière moi. J'ai tourné la tête, et quand l'homme a été assez bas pour que l'ampoule nue éclaire son visage, je l'ai regardé. Grand, chauve, costaud, un nez qui avait été cassé à un moment ou à un autre.

Il m'a regardé.

— Alors c'est vous Ray Kilbride ?

— Oui.

— C'est qui, lui ?

— C'est le frère, a répondu la femme. Thomas.

— Bonjour, Thomas, a dit l'homme d'une voix calme. Je m'appelle Lewis. Je vois que vous avez fait connaissance avec Nicole.

Tandis qu'il venait se placer à côté de moi, j'ai remarqué un renflement sous son blouson d'aviateur en cuir, plus gros qu'un pic à glace. Il portait un petit sac à dos en bandoulière.

— Il n'y a pas grand-chose ici, mais je vous en prie, servez-vous, ai-je dit.

— Pas mon ordinateur, a laissé échapper Thomas.

Lewis a légèrement penché la tête pour me regarder droit dans les yeux.

— Vous pensez qu'il s'agit d'un cambriolage ? C'est ça ?

— Ils ne peuvent pas prendre mon ordinateur, a répété Thomas. Vous pouvez prendre celui de mon père.

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ? ai-je demandé.

— Je veux que vous mettiez les mains dans votre dos, a ordonné Lewis.

Il a ouvert son sac à dos et en a sorti une paire de menottes en plastique, comme celles qu'utilise la police pour les manifestants.

— S'il vous plaît, ai-je protesté. Il doit s'agir d'une erreur.

— Si je dois vous répéter de mettre les mains dans le dos, mon amie va faire entrer un peu d'air dans le cou de votre frère.

Il émanait de sa voix une autorité naturelle. Une autorité de flic. Mais si jamais il l'avait été, ce n'était plus le cas aujourd'hui.

J'ai mis les mains dans mon dos. Il a passé les deux étroits bracelets autour de mes poignets et les a bien serrés. Ils mordaient cruellement dans ma chair. J'ai aussitôt remué les doigts, me demandant dans combien de temps je ne les sentirais plus.

— C'est bon, Lewis ? a demandé la femme.

Ils se moquaient qu'on sache leurs noms, et cela m'inquiétait. J'ai essayé de me calmer en pensant qu'ils employaient peut-être des pseudos. Mais ça me semblait peu probable.

— Ouais, a-t-il dit.

À ce moment-là, la femme a éloigné le pic à glace de la gorge de Thomas et lui a lâché les cheveux. Elle l'a légèrement poussé dans ma direction.

— J'ai peur, Ray, a-t-il dit.

Il s'est suffisamment tourné pour que je voie que ses poignets étaient déjà menottés de la même façon que les miens.

— Je sais, ai-je dit. Moi aussi.

— On les emmène tous les deux ? a demandé Nicole à Lewis.

— Bonne question. Laisse-moi réfléchir. D'abord, je vais faire le tour de la baraque. M'assurer qu'il n'y a personne d'autre.

Il est retourné là-haut, nous laissant, Thomas et moi, avec Nicole.

— Écoutez, lui ai-je dit, nous sommes...

— Fermez-la.

Deux minutes plus tard, Lewis était de retour. Il a descendu les marches avec une expression perplexe.

— C'est quoi, l'histoire, là-haut ? a-t-il demandé.

— Les cartes ? ai-je dit.

— Ouais. Et l'ordinateur.

— Ils sont à moi, a dit Thomas. J'espère que vous n'avez touché à rien.

— Je pense qu'il faut faire monter ces deux-là, a suggéré Lewis.

J'ai hoché la tête, donné un petit coup d'épaule à Thomas.

— Allez, mon pote, ai-je dit. On va faire ce qu'ils disent et tout va bien se passer.

Que faire, à part mentir ?

Thomas a monté l'escalier à la suite de Lewis, et Nicole m'a suivi. Thomas et moi gravissions les marches avec prudence, étant donné que nous ne pouvions nous tenir à la rampe. J'ai songé à me retourner d'un coup et à donner à la femme un bon coup de pied dans la figure et, s'il n'y avait eu qu'elle, j'aurais peut-être essayé. Mais comme Lewis serait alors dans la cuisine, et si cette bosse sous son blouson était une arme, comme je le soupçonnais, il aurait vite fait de nous éliminer tous les deux.

Nous avons traversé le rez-de-chaussée et nous avons gravi les marches jusqu'au couloir de l'étage.

Nicole n'avait pas encore vu ce que Lewis avait déjà découvert. Le couloir tapissé de cartes. Son regard se posait partout, sur les cartes d'Amérique du Sud, d'Australie, d'Inde, ainsi que sur des plans de ville détaillés, parmi lesquels San Francisco, Le Cap, Denver. Et cela sur moins d'un mètre de long.

— C'est encore mieux ici, a indiqué Lewis en poussant la porte de

la chambre de Thomas.

Nicole est entrée la première, apparemment fascinée par les murs tapissés comme dans le couloir. Elle a promené son regard sur les cartes sans mot dire. À un moment donné, elle a levé la main vers une carte de l'Australie et, d'un air presque rêveur, a posé son index sur Sydney.

— Et regarde-moi ça, lui a dit Lewis en montrant du doigt les écrans d'ordinateur.

Chacun offrait un point de vue différent de la même rue.

— Où c'est, ça ? m'a-t-il demandé.

— Aucune idée.

— Lisbonne, a répondu Thomas.

— Lisbonne, a répété Lewis. C'est Whirl360 ?

Thomas a acquiescé.

— Il est à qui, cet ordinateur ?

— À moi, a répondu mon frère.

— Qu'est-ce que vous regardez à Lisbonne ?

— Je regarde tout.

— Comment ça, tout ?

— Il veut dire « tout », suis-je intervenu. Il étudie les villes du monde entier.

— Pourquoi ?

— C'est un hobby.

Thomas m'a lancé un regard, se demandant manifestement pourquoi je mentais. Puis, à Lewis, il a dit :

— Vous êtes déjà au courant, n'est-ce pas ?

— Pardon ?

— Pour la disparition des cartes, et comment je vais aider les agents des opérations spéciales.

— C'est quoi, ces conneries ? s'est exclamée Nicole.

— Vous êtes les méchants, a poursuivi Thomas, comme si nous étions tous des gamins jouant aux gendarmes et aux voleurs.

Lewis a esquissé un sourire.

— C'est bien possible. Alors, laissez-moi vous demander lequel de vous deux cherchait Orchard Street ? (Il m'a regardé.) Je pensais que c'était vous, puisque c'est vous qui êtes venu frapper à la porte.

J'ai eu un frisson. Je commençais à comprendre à quel point nous étions dans de sales draps.

— La voisine, ai-je tenté.

Lewis a secoué la tête.

— Caméra à détecteur de mouvement. Braquée sur la porte de l'appartement.

À présent nous savions.

— Ah, ai-je fait.

— Elle a pris une photo de ce que vous aviez à la main.

— Ah, ai-je répété.

— Alors, c'était qui ?

— C'est moi qui l'ai trouvée, a déclaré Thomas avec une pointe de fierté dans la voix. C'est moi qui ai vu la dame avec le sac sur la tête. Ray est allé se renseigner pour moi.

Lewis a regardé Nicole et a dit :

— Eh bien, j'imagine que ça répond à ta question.

Comme elle soulevait un sourcil interrogateur, il a ajouté :

— De savoir si on en embarque un seul ou les deux.

— On devrait prendre ça avec nous, a suggéré Nicole en désignant du doigt la tour d'ordinateur connectée aux moniteurs de Thomas.

— Bonne idée, a approuvé Lewis.

— Non, s'est récrié Thomas. Non, non !

— Thomas, ai-je dit en lui donnant de nouveau un petit coup d'épaule. Il y a en jeu des choses plus importantes que l'ordinateur.

— Mais il est à moi !

Horrifié, il regardait Lewis commencer à débrancher les câbles qui sortaient de la façade arrière.

— Arrêtez !

Calmement, Nicole m'a soufflé :

— Vous allez pouvoir le contrôler ?

— Oui, laissez-moi juste lui parler une seconde.

Elle nous a permis de nous éloigner un peu. Je faisais face à Thomas, et j'ai penché ma tête suffisamment près pour lui toucher presque le front.

— Écoute. On est dans une situation difficile. Je pourrai toujours t'acheter un autre ordinateur. Bien plus puissant. Mais je ne pourrai faire ça que si nous coopérons avec eux. Tu m'entends ?

— C'est le mien.

— J'ai besoin que tu prennes sur toi, Thomas. Tu peux faire ça pour moi ?

Il a levé la tête, m'a regardé au fond des yeux.

— Il faudrait que tu m'en achètes un aussi rapide.

— Je t'en achèterai un encore plus rapide, ai-je dit, faisant une promesse que je savais ne jamais pouvoir tenir.

Lewis a approché la tour déconnectée du bord du bureau et m'a demandé :

— Alors, qu'est-ce vous faisiez là-bas ?

— Quoi ?

— Vous m'avez entendu.

— Mon frère m'a demandé d'aller jeter un coup d'œil. Il était sur ce site, il a vu un truc bizarre à la fenêtre, et m'a demandé d'aller voir

quand je serais en ville.

— Ah, bon, a dit Lewis. Alors c'était juste une énorme coïncidence. J'ai souri nerveusement.

— Presque.

— Vous êtes en train de me dire que votre frère faisait mumuse sur Internet, qu'il a vu cette chose, et que vous avez décidé d'aller jusqu'en ville pour vérifier.

— Oui.

Lewis a regardé Nicole.

— C'est tout, juste un peu de navigation innocente sur la Toile.

— Génial. J'imagine qu'on peut rentrer à la maison maintenant.

— Ouais, a dit Lewis, qui s'est approché, a mis son visage à quelques centimètres du mien. (Son haleine était chaude sur ma joue.) Quand on arrivera à destination, il va falloir me proposer une meilleure histoire que celle-là. Vous aurez tout le temps de trouver quelque chose pendant le trajet.

— Où est-ce qu'on va ? ai-je demandé.

— Chatterton, a dit Nicole.

Lewis a plongé la main dans le sac à dos et en a sorti un rouleau d'adhésif gris. Il l'a lancé à Nicole.

— À toi l'honneur.

— Je vous dis la vérité, ai-je insisté. Ça s'est passé exactement comme ça. On ne sait rien.

Nicole a déchiré quinze centimètres d'adhésif et me les a collés brutalement sur la bouche.

— Ne me faites pas ça, a imploré Thomas tandis que Nicole commençait à arracher un autre morceau. Ne me faites pas ça !

Il allait crier quand elle a appliqué l'adhésif. Il avait la bouche entrouverte, et un côté du ruban était collé sur ses dents du bas, ce qui lui permettait de continuer à bouger la mâchoire.

— Merde, a-t-elle dit, et elle a arraché un autre morceau pour lui fermer complètement la bouche. OK, c'est bon.

Lewis a refermé son sac à dos et l'a passé à l'épaule, avant de saisir la tour informatique à deux mains.

Juste à ce moment-là, on a entendu une sonnerie très faible.

— C'est quoi ? a demandé Nicole. Ton portable ?

— Non, a répondu Lewis.

Il regardait partout dans la pièce, et ses yeux se sont posés sur le

vieux téléphone fixe sur le bureau de Thomas, relique de l'époque où il utilisait une connexion Internet bas débit et avait son propre numéro.

Un voyant rouge signalait un appel entrant. Thomas mettait toujours le volume de la sonnerie très bas, et il ne recevait presque aucun appel, de toute façon. Je ne voyais pas qui aurait pu l'appeler. Ça ne pouvait être qu'une erreur de numéro ou du télémarketing.

Mais ça, Nicole et Lewis ne pouvaient pas le savoir.

— On répond ou on répond pas ? a demandé Lewis à Nicole.

— Si quelqu'un pense le trouver ici et qu'il n'y est pas...

Les yeux de Thomas semblaient sur le point de lui sortir du crâne, à regarder cette lumière rouge clignotante.

Lewis a saisi le combiné. Il a commencé par tousser, puis renifler. Il a pris la parole sur le ton de quelqu'un qui a attrapé un rhume.

« Allô ? (Après une courte pause :) Thomas à l'appareil. (Un autre reniflement :) J'ai attrapé un truc. Qui est-ce ? »

Une fraction de seconde plus tard, Lewis a demandé :

« Bill comment ? »

Ses sourcils se sont arqués un instant, puis il a souri.

« Ouais, j'adorerais rester à discuter, Bill, mais c'est ma soirée bowling avec Dubya¹. »

Il a raccroché. Nicole le regardait, attendant une explication.

— Un canular, a-t-il dit. Un connard qui se faisait passer pour Bill Clinton.

J'ai jeté un coup d'œil à Thomas. Je suis sûr que j'ai eu l'air plus surpris que lui, qui ne l'était en fait pas du tout. Agacé, peut-être, de ne pas avoir pu parler à l'ancien Président.

1. Surnom donné à George W. Bush.

S'il n'y avait pas eu le ruban adhésif, j'aurais probablement dit quelque chose comme : *Putain de bordel de merde !*

Mais Nicole et Lewis ne pensaient déjà plus à ce coup de téléphone. Ils avaient d'autres choses en tête, comme se mettre en route, avec Thomas et moi pour bagages.

Lewis est sorti de la chambre en premier, la tour d'ordinateur dans ses bras. Avec son pic à glace, Nicole nous a fait signe de le suivre. Alors que nous arrivions en haut des marches, j'ai vu la porte d'entrée se refermer, Lewis déjà à l'extérieur. Les mains toujours attachées dans le dos, je me suis demandé si je pouvais tenter quelque chose maintenant que Nicole se trouvait, un bref instant, sans son partenaire.

Mais que pouvais-je espérer ? Elle avait une arme, et j'avais les mains entravées. J'ai songé à une solution toute simple : courir. Passer devant Thomas, sortir par la porte de derrière et disparaître dans la nuit. Ensuite, descendre la colline, traverser le ruisseau et, une fois dans les champs de l'autre côté, rester hors de vue jusqu'à ce que je parvienne à une maison voisine, où je pourrais appeler la police.

Ce qui supposait de laisser Thomas seul, mais l'abandonner brièvement était peut-être ma meilleure chance de le sauver.

Ces pensées se bousculaient dans ma tête... quand c'est Thomas qui a filé, sautant d'un bond les deux dernières marches. Je m'attendais à ce qu'il fasse ce que j'avais pensé faire et coure vers l'arrière de la maison, mais il a réussi à glisser sa chaussure dans la porte d'entrée avant qu'elle ne se referme complètement et l'a ouverte d'un coup de pied, prêt à s'élancer sur la véranda.

Ce n'était pas une tentative d'évasion ; Thomas courait après son ordinateur.

— Lewis ! a crié Nicole deux marches au-dessus de moi.

Avant que je puisse faire quoi que ce soit, elle a saisi le col de ma chemise.

— N'y pensez même pas, a-t-elle menacé, et j'ai senti la pointe du pic à glace sur ma peau, juste au-dessous de mon oreille droite.

Au-dehors, j'ai entendu quelque chose tomber avec fracas, puis un bruit de bagarre dans le gravier.

Nous avons dévalé le reste des marches. Quand nous nous sommes retrouvés dehors, Thomas était sur le dos, le regard fixé sur Lewis, son corps étrangement arqué à cause de ses mains menottées dans son dos. Un peu plus loin, la tour d'ordinateur était couchée près de l'arrière d'un fourgon blanc.

Lewis a relevé Thomas sans ménagement. Après quoi Nicole et lui nous ont réunis devant les portes arrière du véhicule.

Nicole a récupéré le sac à dos de Lewis. Je me suis retrouvé les genoux et les chevilles attachés par du ruban adhésif. Puis ç'a été le tour de mon frère.

— Vous allez devoir sauter, a-t-elle dit en ouvrant les deux portes à l'arrière du fourgon.

Celui-ci était aménagé pour le transport de marchandises, avec seulement deux sièges à l'avant. J'ai aperçu un petit tas de couvertures de déménagement pliées.

De son sac à dos, Lewis a sorti ce qui ressemblait à des passe-montagnes, avec des trous pour les yeux, la bouche et le nez.

Il en a passé un sur ma tête, le devant derrière. J'ai entendu Thomas protester quand on lui a enfilé le sien. Quelqu'un m'a pris par les épaules – Nicole, ai-je pensé, en raison des mains qui paraissaient féminines – et m'a fait faire un quart de tour.

— Deux petits bonds et vous êtes au niveau du pare-chocs. Asseyez-vous et poussez-vous à l'intérieur en rampant.

J'ai dû faire trois bonds, manquant de tomber lors du dernier. Quand j'ai senti le pare-chocs contre mon genou, je me suis retourné pour m'asseoir sur le bord et me suis penché avec précaution jusqu'à ce que mon épaule touche le plancher. Ensuite, je me suis lentement traîné à l'intérieur du véhicule.

— OK, l'abruti, a dit Lewis à Thomas. Amène-toi par ici.

J'ai senti le fourgon tanguer quand il est tombé à l'intérieur.

— Pousse-toi au fond.

Puis la voix de Nicole :

— On va faire quelques heures de route. Je ne veux rien entendre. On va s'arrêter. Péages, essence. Il se peut que quelqu'un vienne à la vitre, dise quelque chose. Ne faites aucun bruit, vous vous feriez tuer. Ainsi que celui qui vous aura entendu.

— On a déjà besoin d'essence, a dit Lewis. J'ai vidé un réservoir en venant ici depuis Burlington.

J'ai entendu un froissement à côté de moi. Les couvertures de déménagement. Un des deux les dépliait en les secouant bien puis les a étendues sur nous, au cas, ai-je supposé, où quelqu'un regarderait à l'intérieur. Je ne pensais pas qu'il puisse faire plus sombre, la nuit, sous le passe-montagne, mais je me trompais. Le monde est devenu noir d'encre, et les sons autour de moi plus étouffés.

Les portes ont claqué. Impossible de saisir lequel des deux avait pris le volant, mais ce n'était pas important. Le moteur a grondé. Nous avons descendu l'allée dans un crissement de gravier, puis nous nous sommes engagés sur la route.

Nous ne reviendrons jamais ici, ai-je pensé.

J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir, dans la noirceur étouffante de mon isolement.

J'avais pensé, quand nous nous étions mis en route, que je serais capable de me faire une idée de la direction que nous prenions en fonction des tournants négociés par le fourgon. N'avais-je pas vu ça dans un film quelque part, ou un dessin animé de *Batman*, ou un épisode de *Sherlock Holmes* ? Le héros se concentre sur les mouvements du véhicule, estime la vitesse d'après le bruit des pneus, visualise les points de repère devant lesquels ils passent et, quand ils s'arrêtent, il sait exactement où il se trouve.

Après trois tournants, j'étais complètement désorienté.

Juste après avoir quitté la maison, nous nous sommes arrêtés pour prendre de l'essence. J'ai supposé que nous étions à la station Exxon, où j'avais fait le plein deux ou trois fois depuis que j'étais revenu à Promise Falls. Mais dès que nous sommes repartis, j'ai rapidement perdu mes repères. Nous roulions probablement à cent, cent dix, et à aucun moment nous ne nous sommes arrêtés ou n'avons ralenti. De temps à autre, j'entendais le rugissement d'un semi-remorque qui nous doublait, ce qui évoquait l'autoroute. Toutes les cinq ou six secondes, on entendait un petit claquement quand les pneus passaient sur un joint de chaussée. Les pneus vrombissaient, puis produisaient ce *tac*. Vrombissement des pneus, et puis *tac*. Assis dans le siège du conducteur, je n'aurais peut-être pas remarqué la répétition, mais étendu sur le plancher en métal froid du fourgon, il n'y avait pas

grand-chose d'autre à écouter. Chaque bruit et chaque cahot était amplifié.

Et, au milieu de ces ruminations diverses, une autre pensée n'arrêtait pas de faire surface.

Qui avait bien pu appeler sur le téléphone de Thomas ?

Qui s'était présenté sous le nom de Bill Clinton ?

Certainement pas Bill Clinton *lui-même*.

J'avais surpris Thomas pendant l'une de ses conversations imaginaires avec l'ancien Président, et le combiné était bien posé sur la fourche. Il n'était pas au téléphone en train de parler à quelqu'un.

Cependant, ce téléphone avait bien sonné. Nous n'avions pas rêvé. Je n'avais pas imaginé Lewis en train de dire que son correspondant s'était présenté sous le nom de Bill Clinton. Il avait répondu à l'appel comme je l'aurais fait si je n'avais pas été au courant des délires de Thomas.

Sauf qu'à présent je ne savais plus trop ce qui était imaginaire et ce qui était réel. J'étais incapable d'expliquer ce coup de téléphone. Il n'avait pour moi absolument aucun sens.

Ça ne pouvait pas être Clinton.

Impossible.

Pourtant c'était quelqu'un.

Alors que je réfléchissais à ça, un autre téléphone s'est mis à sonner. Nous étions partis depuis environ une demi-heure. Au début, je me suis demandé si ce n'était pas mon portable, que Lewis avait sorti de mon blouson à un moment donné et balancé dans son sac à dos, mais j'étais pratiquement certain de l'avoir vu l'éteindre. Julie aurait pu appeler pour savoir ce qui nous était arrivé, pourquoi nous n'étions pas à la maison. Mais c'était une sonnerie différente. La mienne ressemblait à un piano, alors que celle-ci imitait un vieux téléphone. Assez rapidement, j'ai entendu Lewis dire : « C'est fait. »

Je me suis efforcé de filtrer tous les autres bruits afin de pouvoir entendre ce qu'il disait.

« Ouais, on est sur le chemin du retour... Pas de problème... Oui, il a un frère, c'est lui qui a trouvé le truc sur Internet... Il est pas net, genre malade mental... Je ne sais pas, tu lui demanderas... Et la maison était bizarre, les murs couverts de cartes... Non, non, il y en avait partout... Oui, d'accord, et je rapporte un ordinateur, l'unité centrale, ils l'utilisaient pour naviguer sur ce site... Oui, et un dernier

truc, plutôt bizarre, mais ce n'est probablement rien. Le téléphone a sonné, j'ai décroché, me suis fait passer pour le frère avec un rhume. Enfin bref, le type a dit qu'il était, et je n'invente rien, le type a dit qu'il était Bill Clinton... Non, pas vraiment d'accent, mais je ne lui ai parlé qu'une seconde... Je veux dire, ouais, c'est ce que je me suis dit aussi, un canular ou quelque chose... OK, on se voit au magasin de jouets. »

On a parcouru les kilomètres suivants en silence.

— Tu n'es pas très causante, a fini par dire Lewis.

— Tu veux jouer aux devinettes ? a ironisé Nicole.

— OK, passons.

Le silence de nouveau.

Peu de temps après, Nicole s'est exclamée :

— Merde.

— Quoi ?

— J'ai un flic dans mon rétro extérieur. (C'était donc Nicole qui conduisait :) Il remonte la voie de gauche.

— Il a allumé son gyrophare ? a demandé Lewis.

Avec tous les angles morts qu'offrait un fourgon, Lewis ne pouvait probablement pas voir la voiture.

— Non, mais... merde.

— Quoi ?

— Ça y est, il l'a allumé.

Et à ce moment-là, nous avons tous entendu deux coups de sirène. J'ai senti Thomas s'agiter à côté de moi. Il avait certainement tout écouté aussi attentivement que moi et, avec ce nouveau rebondissement, il se demandait probablement s'il n'y avait pas une raison d'espérer.

Le fourgon a ralenti.

— Sois cool, a dit Lewis.

— Tu as toujours ton insigne ? S'il croit que tu es du NYPD, il va peut-être nous lâcher la grappe.

— Non. (Lewis s'est adressé à nous.) Si l'un de vous deux fait le moindre bruit, le flic se fait buter.

Le fourgon s'est déporté sur le bas-côté, la chaussée lisse faisant manifestement place à de gros graviers. Il s'est arrêté, et Nicole a laissé le moteur tourner.

— Il se gare juste derrière nous. La portière s'ouvre. Le... La voilà.

— Merde, a sifflé Lewis. Ce sont toujours les pires.

Un bruit de vitre électrique.

— Madame l'agent.

— Permis et carte grise.

— Bien sûr. Chéri, tu veux bien regarder dans la boîte à gants ? a demandé Nicole à Lewis.

Et là, on a entendu remuer des papiers, quelqu'un qui cherchait quelque chose.

— C'est votre fourgon ? a demandé l'agent de police.

— Non, c'est une location, a répondu Nicole. On va juste chez sa sœur à White Plains, l'aider à déménager à Albany. Je roulais trop vite ?

— Vous avez un feu arrière éteint.

— Oh, zut. Je suis responsable ? Ce n'est pas plutôt l'agence de location qui l'est ?

— Quand le véhicule est sous votre contrôle, madame, vous êtes responsable du moindre problème.

— Bon, d'accord, si c'est comme ça. Si j'ai une amende pour ça, je peux me retourner contre l'agence de location ?

Il fallait reconnaître qu'elle était douée. Elle n'essayait pas de la snober, de se débarrasser d'elle de façon précipitée, ce qui aurait donné l'alarme.

— Ce sera à vous de voir. Je ne vais pas vous verbaliser. Mais si vous comptez garder ce fourgon un certain temps, il faudra le faire réparer. Et vous pourrez envoyer la facture à la société de location.

— Je vous remercie, madame l'agent. Tenez, la carte grise, et mon permis.

— Je vais apporter ces documents à mon véhicule, madame. Veuillez attendre ici jusqu'à ce que je revienne.

— Bien sûr.

J'ai entendu les pas de la policière qui s'éloignait.

— Tout le monde a été très sage, a soufflé Nicole.

Quelques secondes plus tard, la femme revenait.

— OK, tenez. Votre permis, la carte grise. Et, comme j'ai dit, faites réparer ce feu arrière à la première occasion.

— Entendu, a dit Nicole.

— Merci, madame l'agent, a glissé Lewis.

Il y a eu un petit silence, et puis elle a demandé :

— Vous avez quoi là-dedans ?

Je ne sais pas pour Thomas, mais moi, mon cœur s'est arrêté. Le monde, à cet instant, a paru se figer, comme si nous avions plongé dans une sorte de torpeur artificielle.

S'il vous plaît, sortez votre arme. Sortez votre arme.

Mais Nicole ne s'est pas démontée un seul instant. Comme si elle attendait la question.

— On a un tas de vieilles couvertures pour ne pas érafler les meubles.

— Vous voulez bien ouvrir l'arrière pour moi ?

— Hein ?

— Ouvrez juste la porte arrière, et après je vous laisse repartir.

— Pas de problème, a acquiescé Nicole.

J'ai entendu une ceinture de sécurité qu'on débouclait et qui s'enroulait. Je me suis demandé si elle tendait le bras pour prendre son pic à glace, ou si Lewis sortait son arme.

Une portière s'est ouverte et j'ai cru entendre Nicole descendre du fourgon. Deux pas distincts se sont fait entendre le long du véhicule, avant de s'arrêter à l'arrière.

Elle va mourir.

— Pourriez-vous ouvrir, madame ?

— Oui, bien sûr.

Je m'attendais à entendre le loquet de la porte s'ouvrir, mais au lieu de cela, il y a eu une sorte de grésillement électronique. Des bruits parasites. Après quoi la flic a dit quelque chose d'inintelligible.

— Bonsoir, madame, vous pouvez y aller, a-t-elle ensuite ajouté précipitamment.

Et ensuite des pas de course, le rugissement de la voiture de police, les pneus crissant sur l'asphalte.

Le fourgon a tangué légèrement quand Nicole s'est remise au volant.

— Qu'est-ce qui s'est passé, bon Dieu ? a demandé Lewis.

— Elle a reçu un appel d'urgence.

Nous avons repris la route.

Pendant l'heure suivante, le bruit de la circulation s'est densifié. Nous n'étions pas capables de maintenir une vitesse constante. Le vrombissement des pneus a sonné creux au passage d'un pont.

Nous étions manifestement dans une zone plus densément peuplée. Les bruits d'autres voitures, des radios, des klaxons nous parvenaient. Nous avons tourné à gauche, à droite, puis encore à gauche. D'autres tournants que j'ai été incapable de compter ou de me rappeler.

Le fourgon a fini par s'arrêter, puis il a reculé en tournant brusquement. Le bruit du moteur nous était renvoyé en écho, comme si nous étions dans un garage, ou bien une ruelle.

Nicole a coupé le moteur et tous deux sont descendus. Quelques secondes plus tard, les portes arrière se sont ouvertes.

— OK, les enfants, on est arrivés, a dit Nicole.

Il est possible que ça ne veuille rien dire, se persuadait Howard, quelques instants après avoir fini de parler à Lewis. Il s'efforçait de réfléchir en arpentant le salon de sa maison.

Cet appel au domicile des Kilbride de la part de quelqu'un prétendant être Bill Clinton était sans doute un canular téléphonique, comme le pensait Lewis. Ou bien il se pouvait même qu'un Bill Clinton ait téléphoné, mais pas *ce* Bill Clinton. Howard lui-même connaissait un Franklin Clinton, un Robert Clinton, une Eleanor Clinton. Il y avait probablement une demi-douzaine de Bill Clinton à Promise Falls. Comme dans probablement toutes les villes d'Amérique.

Et si Howard était très inquiet quant à l'implication éventuelle de la CIA dans ses ennuis et ceux de Morris, il ne voyait vraiment pas comment un ancien Président pourrait être impliqué. Cela lui semblait encore plus grotesque que l'idée qu'un illustrateur du Vermont puisse jouer les enquêteurs pour le compte de l'Agence.

Il pourrait bientôt tirer ça au clair, une fois qu'il serait en mesure d'interroger Ray Kilbride et son frère en face à face. Il ne doutait pas un seul instant que Lewis et cette femme qui avait commencé par saloper le travail sauraient les faire parler.

Howard se demandait pourquoi Lewis l'avait emmenée. Il espérait sincèrement qu'il s'agissait de la dernière étape dans la réparation de ce malheureux gâchis. Mais il avait le sentiment que, maintenant que cette affaire touchait à sa fin, Lewis allait régler ses comptes. L'erreur de cette femme leur avait causé beaucoup d'embêtements. Howard connaissait l'homme depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'il ne laisserait pas passer ça.

Il ferait ce qu'il estimerait devoir faire. Et Howard n'avait pas besoin d'être au courant.

Presque trois heures plus tard, un autre appel de Lewis.

« On est arrivés.

— Je serai là bientôt », a dit Howard.

Ils étaient arrivés en retard sur l'horaire prévu. Il n'allait pas

pouvoir se rendre à son rendez-vous avec Morris Sawchuck. Il l'appellerait dans la voiture pour annuler.

Howard est sorti sur le porche de sa maison de la 81^e Rue. Il a rejoint sa Mercedes noire garée un peu plus loin et, debout près de la portière du conducteur, a appelé Morris.

« Salut, a dit Morris. Je suis en route. »

Il y avait des bruits étouffés de circulation en fond sonore. Il devait être dans sa limousine, avec son chauffeur, Heather, qui était à sa disposition pour le balader chaque fois qu'il avait besoin de ses services, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

« Je suis désolé, Morris, mais je crains de devoir remettre ça.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis mal fichu. Peut-être la grippe. On se reparle demain matin. On pourrait se voir demain soir. Mille excuses.

— Tu m'en vois désolé. J'attendais ça avec impatience, mais si tu es malade, il faut que tu prennes soin de toi.

— Merci. Je te sais gré de ta compréhension, a dit Howard avec un petit rire forcé. Nos projets de domination mondiale attendront jusqu'à demain. »

Il a ouvert la portière, s'est glissé derrière le volant, en gardant le téléphone plaqué contre son oreille.

« Bien sûr, a dit Morris. On se rappelle. »

Howard a mis fin à la communication et balancé le téléphone sur le siège passager en cuir. Il a tourné la clé de contact et s'est éloigné dans la rue.

Juste au moment où Heather engageait la limousine dans la 81^e Rue, Morris, sur la banquette arrière, disait à son ami de prendre soin de lui, qu'ils se parleraient le lendemain.

— Ce n'est pas M. Talliman devant nous, monsieur ?

En se poussant au centre de la banquette pour regarder à travers le pare-brise, Morris a vu la voiture d'Howard s'éloigner du trottoir.

— En effet, a dit Morris. Il est suffisamment en forme pour conduire, à ce qu'on dirait.

— Souhaitez-vous que je m'arrête à côté de lui ?

Morris n'a réfléchi qu'une seconde.

— Non, non. Pas ça.

— Nous rentrons, alors ?

— Non. Voyons où il va.

Après avoir traversé tout le centre, Howard a garé sa Mercedes sur la 4^e Rue Est puis marché jusqu'à l'entrée d'une boutique plongée dans l'obscurité. Il y avait une ruelle sur la gauche, et un fourgon blanc y était garé.

— C'est quoi, cet endroit ? a demandé Morris.

Ses yeux n'étaient plus aussi perçants qu'autrefois, mais Heather était une vraie chouette la nuit.

— Ferber's Antiques, a-t-elle répondu.

Malgré la vitrine qui n'était pas éclairée, elle croyait pouvoir distinguer divers jouets d'enfants. Du genre qu'on ne faisait plus : des petites voitures en métal, des vieux trains, ce qui ressemblait à une grue Meccano, des robots boxeurs Rock'em Sock'em.

— Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer dans une boutique de jouets au milieu de la nuit ? s'est interrogé Morris. C'est fermé.

— Oui, a dit Heather, mais il y a quelqu'un. Une lumière vient de s'allumer derrière.

C'est alors qu'on a déverrouillé la porte et qu'on l'a ouverte assez grand pour permettre à Howard de se glisser à l'intérieur, avant de la refermer derrière lui. L'instant d'après, une autre brève lueur, comme si on tirait un rideau, et puis la boutique a été replongée dans le noir.

— On va attendre, a dit Morris.

Plus tôt dans la soirée, le conseil municipal de Promise Falls était engagé dans un débat passionné sur la question de la vente d'espaces publicitaires sur des terrains appartenant à la ville. L'idée était que des entreprises puissent acheter une petite pancarte qui dirait : CE JARDIN EST SOUTENU PAR, suivi du nom de l'entreprise. Les pancartes seraient plantées partout où la ville entretenait des espaces verts. Les riverains pourraient ainsi en voir près du jardin de tulipes à l'extrémité sud du terrain communal, ou sur le terre-plein central de Saratoga, ou encore dans le petit parc, à l'ouest de la ville, où les propriétaires de chiens pouvaient laisser leur animal s'ébattre sans laisse. Certains membres du conseil estimaient que ces affichages dépareraient le paysage. D'autres que ce projet était un excellent moyen d'engranger des recettes sans augmenter les impôts locaux. Quelqu'un a demandé : « Que fera-t-on quand un sex-shop voudra sponsoriser un jardin en face d'une église ? Quelqu'un a pensé à ça ? »

Assise à la table des journalistes, Julie McGill prenait des notes en feignant l'intérêt avec beaucoup de conviction et se demandait si elle avait acheté le vin qu'il fallait quand elle retournerait voir Ray.

Elle ne savait pas vraiment s'il était plutôt rouge ou plutôt blanc. Elle ne le pratiquait pas depuis suffisamment longtemps pour le savoir. Si bien qu'avant de venir couvrir ce conseil municipal elle avait acheté trois bouteilles de vin californien – deux de rouge et une de blanc – et une autre de blanc français, ainsi qu'un pack de bières. Comme ça, elle était parée.

Le problème était qu'elle avait tout laissé dans sa voiture en arrivant à la mairie. On ne pouvait pas débarquer dans le bureau du maire en disant : *Hé, vous me mettriez ça au frais pendant que je note toutes les inepties que vous et le reste du conseil allez débiter pendant deux heures ?* Bon, ce n'était peut-être pas si grave pour le rouge, qu'on n'était pas censé servir froid, même si Julie le préférait comme ça. Une fois qu'elle serait chez Ray, ils pourraient commencer par celui-ci et laisser les deux bouteilles de blanc au congélateur pendant une demi-heure environ.

Mon Dieu, toute cette planification pour du vin, elle avait l'impression d'être de retour au lycée. Même si, elle devait l'admettre, son attitude à ce sujet n'avait pas changé des masses depuis cette époque. En fait, peu importait le flacon tant qu'on avait l'ivresse. Et ensuite peut-être, avec un peu de chance, pourraient-ils conclure ce qu'ils avaient entrepris l'autre soir.

Elle n'était pas obligée de retourner à la rédaction. Le *Standard* disposait d'un bureau à l'hôtel de ville. Julie y passerait, écrirait un article sur l'un des ordinateurs pour rendre compte de ce débat ridicule, enverrait son foutu papier et ficherait le camp. Ces neuneus devaient-ils vraiment réfléchir à ça ? Elle n'en revenait pas que ne fût-ce qu'une personne pense que coller des pubs vulgaires au milieu des roses, des tulipes et des azalées était une bonne idée. Pas besoin de cervelle pour exercer un mandat, des votes suffisaient.

Assise là en train de prendre des notes, Julie se disait qu'elle préférerait passer des coups de fil pour s'occuper du cas d'Allison Fitch. Qui était-elle, pourquoi avait-elle disparu, comment avait-elle fini par trouver la mort en Floride plusieurs mois après avoir disparu de son appartement de New York ? Elle était convaincue qu'il y avait une histoire à en tirer, mais elle savait que si jamais on la lui confiait, elle aurait du mal à persuader ses propres rédacteurs. Quel rapport avec Promise Falls ? voudraient-ils savoir. Il faudrait qu'elle leur présente la chose sous un angle local. Ce serait Thomas, qui, par mégarde, aurait découvert ce qui s'était passé en explorant la planète sur Whirl360.

Mais là, il y avait peut-être un hic.

Est-ce que Thomas accepterait de faire partie de l'histoire ? Qu'en penserait Ray ? Elle avait écrit des tas d'articles sans songer un instant à l'embarras qu'ils pourraient occasionner aux principaux intéressés, mais cette fois elle ne pouvait s'y résoudre.

Elle trouverait un moyen de contourner le problème.

Le débat sur les pubs dans les jardins s'était clos par un vote courageux remettant à plus tard toute décision et renvoyant le projet devant une commission. Comme ce qui restait à l'ordre du jour était encore plus insignifiant, Julie avait pris son bloc-notes et son sac à main et était allée écrire son article dans le bureau local du *Standard*. Après quoi il avait été temps de se rendre chez Ray.

Parvenue à environ deux cents mètres de sa destination, elle avait

aperçu un fourgon blanc déboucher de l'allée des Kilbride et se diriger vers elle. Éblouie un instant par les phares, elle n'avait pas pu voir qui conduisait, ni même cherché à jeter un coup d'œil. Ça ne lui avait pas paru bien important. À vrai dire, elle n'était même pas sûre que le fourgon soit sorti de l'allée de Ray.

En le regardant s'éloigner dans son rétroviseur, elle avait quand même remarqué que l'un de ses feux arrière était grillé.

Julie avait mis son clignotant, tourné dans l'allée et roulé jusqu'à la maison. La voiture de Ray était là, ainsi que la vieille camionnette Chrysler de son père, et la maison était éclairée comme si l'on y donnait une fête. Le salon était complètement illuminé, de même que la chambre de Thomas.

Elle avait pris les bouteilles à l'arrière et gravi les marches de la véranda, avant de frapper bruyamment à la porte. Comme au bout de dix secondes personne n'était venu ouvrir, elle était entrée en criant : « Ohé ! »

Après un moment d'attente, n'entendant rien, elle avait appelé :

— Ray ? Je ne peux pas boire tout ce vin toute seule ! Enfin, si, peut-être...

Toujours aucune réponse.

Elle avait posé le sac sur la chaise la plus proche, puis inspecté la cuisine. Personne. Alors elle était allée au pied de l'escalier.

— Il y a quelqu'un ?

Julie avait monté les marches deux à deux, passant d'abord la tête dans la chambre de Thomas, puis dans la chambre d'amis et dans ce qui était autrefois la chambre du père de Ray. La porte de la salle de bains était ouverte.

Un truc clochait dans la chambre de Thomas.

Julie y était retournée, comprenant cette fois tout de suite ce qui avait retenu son attention quelques instants auparavant : un fouillis de câbles débranchés sur le bureau. Les trois moniteurs noirs.

La tour d'ordinateur avait disparu.

— Qu'est-ce que...

De retour en bas, et alors qu'elle traversait la cuisine, elle avait remarqué la lumière derrière la porte ouverte du sous-sol.

— Il y a quelqu'un en bas ?

Personne ne répondait, il fallait aller voir. C'était quoi, ce truc qui traînait sur le sol ? Quelque chose d'encore plus inquiétant que la

disparition de la tour d'ordinateur.

Un lien en plastique blanc servant à entraver les poignets. *Oh, non !*

Elle avait remonté l'escalier comme une flèche et était sortie en courant par la porte ouvrant sur l'arrière. Du sommet de la colline qui dominait le ruisseau, puis dans la grange, elle avait appelé Ray et Thomas à grands cris. En vain.

— Putain, c'est pas vrai ! avait-elle juré en fonçant vers sa voiture.

Elle était restée, quoi, peut-être quatre minutes ? Le temps pour un fourgon de parcourir plus de six kilomètres. Quelles étaient ses chances de le rattraper ? Il fallait faire vite.

Avant même d'être arrivé au bout de l'allée, elle roulait déjà à quatre-vingts kilomètres-heure. La voiture avait dérapé et manqué de chavirer sur la route lorsqu'elle avait viré. Pied au plancher, Julie avait suivi la direction prise par le fourgon.

Au premier croisement, elle avait hésité. Aller à gauche ? À droite ? Tout droit ? Elle ne savait absolument pas. De plus, elle ne pouvait être certaine que Ray et Thomas se trouvaient à l'intérieur.

Merde ! Pourquoi n'avait-elle pas tout simplement appelé sur son portable ?

Fouillant à l'aveuglette dans son sac à main sur le siège à côté d'elle jusqu'à ce qu'elle trouve son téléphone, elle avait composé le numéro de Ray, gardant un œil sur la route, l'autre sur l'écran.

Il avait sonné une fois, deux fois...

— Allez ! Décroche ton putain de portable, crétin !

À la septième sonnerie, la messagerie s'était déclenchée. *Bonjour, vous êtes bien sur le portable de Ray. Je ne peux...*

— Putain ! avait crié Julie, non pas parce que Ray n'avait pas décroché mais parce que le fourgon était là, devant elle, à la station Exxon. Elle avait freiné brusquement, laissant tomber son téléphone de manière à pouvoir tenir le volant à deux mains, et avait rangé sa voiture sur l'accotement.

Un homme se tenait sur le côté, en train de faire le plein. De sa position au bord de la route, elle ne pouvait pas voir l'avant du véhicule, même si elle croyait distinguer un coude posé sur le rebord de la vitre du conducteur.

Que faire ? Elle n'était même pas sûre qu'il s'agissait du fourgon qui avait quitté la maison de Ray. On aurait dit effectivement le

même. Un utilitaire, dépourvu de vitres sur les flancs. Devait-elle entrer dans la station et s'arrêter à la pompe juste à côté ? Voir à qui appartenait ce coude ? S'il y avait quelqu'un d'autre à l'intérieur ?

Elle ne pensait qu'à Allison Fitch, au couple mort à Chicago. Si ceux qui les avaient tués avaient compris que Ray s'était rendu à l'appartement, alors...

L'homme avait remis le bouchon du réservoir, raccroché le pistolet de la pompe, et il était entré dans la station pour payer. Il utilisait donc du liquide, puisqu'on pouvait payer par carte à la pompe si on voulait.

Beaucoup de gens le faisaient.

Mais quand vous ne souhaitiez pas laisser de trace de vos déplacements, vous n'utilisiez certainement pas votre carte de crédit.

Elle n'avait pas eu à réfléchir trop longtemps sur ce qu'elle devait faire. Quand l'homme avait repris place dans le fourgon, côté passager, le feu arrière s'était allumé – juste *un*, c'était donc le bon véhicule –, avant qu'il reparte.

Julie avait retiré son pied du frein et l'avait suivi. Elle était restée à bonne distance. Il n'y avait pas beaucoup de voitures à cette heure-ci de la nuit, et le fourgon était volumineux, carré, et blanc, ce qui facilitait la filature.

Il avait ralenti à deux reprises, à des croisements, comme si le conducteur ne savait pas où ils se trouvaient, ni quelle direction prendre. Mais bientôt le fourgon s'était retrouvé sur l'autoroute, en direction du sud.

Laquelle conduisait à New York en deux heures.

Julie avait jeté un coup d'œil à sa jauge d'essence. Un demi-réservoir environ. Où qu'aille ce fourgon, elle espérait vraiment y arriver avant de tomber en panne.

Une fois sur l'autoroute, Julie était restée loin derrière pour ne pas éveiller les soupçons du conducteur. Son téléphone gisait quelque part sur le plancher, devant le siège passager. Au prix de quelques périlleuses contorsions, elle avait réussi à le récupérer.

Regardant alternativement son téléphone et la route, elle avait appelé la police de Promise Falls, s'identifiant comme journaliste au *Standard*, et avait demandé à parler à l'inspecteur Barry Duckworth.

« Il n'est pas en service, lui avait répondu la dispatcheuse.

— Alors téléphonez chez lui et dites-lui de m'appeler, bordel !

— Pardon ? »

Julie avait débité son numéro de portable à toute allure.

« Demandez-lui juste de me rappeler, OK ? Ça concerne les Kilbride.

— On verra ça », avait conclu la dispatcheuse sur un ton glacial avant de raccrocher.

Merde, avait pensé Julie. Elle y était allée trop fort. Elle n'avait guère d'espoir que son message parvienne à son destinataire.

Quelques secondes après que l'opératrice avait mis fin à l'appel, une voiture de police l'avait doublée sur la gauche, la faisant tressaillir. Au début, de manière irrationnelle, elle s'était dit que l'apparition de cette voiture était liée à son appel aux flics de Promise Falls, mais il s'agissait d'un véhicule de l'État de New York, de celles qui patrouillent régulièrement l'autoroute.

Julie l'avait regardée s'éloigner à vive allure, s'approcher du fourgon, puis se rabattre derrière lui avant de déclencher son gyrophare.

— Bingo ! s'était alors écriée Julie.

Elle l'avait suivie, éteignant ses phares tout en continuant à rouler pour réduire la distance qui la séparait de la voiture de patrouille et mieux voir ainsi ce qui se passait. Elle supposait que si Ray et Thomas étaient réellement détenus contre leur volonté dans ce fourgon, comme elle le soupçonnait, cette intervention signifierait leur délivrance.

Le flic – vu d'ici on aurait dit une femme – s'était approché du véhicule. Elle avait échangé quelques mots avec le conducteur, après quoi elle était retournée dans sa voiture avec quelque chose à la main, sans doute les papiers du véhicule.

— Allez, allez, avait dit Julie tout haut.

Trois bonnes minutes s'étaient écoulées avant que l'agent de police ne redescende de sa voiture et ne rende ses papiers au conducteur. Et puis le conducteur... la conductrice, en fait, une blonde, était descendue, avait marché jusqu'à l'arrière du fourgon avec la fliquette.

Elle veut lui faire ouvrir l'arrière. Ouvre la porte, ouvre la porte, ouvre la porte.

Mais alors que la blonde avait la main sur la poignée, la policière avait tourné les talons, couru à sa voiture et filé à toute vitesse. *Non !*

Julie avait deviné ce qui s'était passé. Un autre appel, plus urgent, avait eu la priorité.

Peut-être qu'en parlant avec la conductrice l'agent avait remarqué quelque chose à l'arrière qui avait éveillé ses soupçons. Pas des corps. Si elle avait cru voir des corps – morts ou vifs – elle ne serait pas partie répondre à un autre appel. Une grosse caisse, peut-être ? Assez grande pour y mettre un corps ?

Elle avait dû voir *quelque chose*.

— Merde, avait dit Julie alors que le gyrophare de la voiture de police disparaissait au loin.

La femme était remontée dans le fourgon et, quelques secondes plus tard, avait poursuivi sa route, Julie à ses trousses.

Environ vingt minutes plus tard, son portable avait sonné. Elle avait répondu sans regarder qui c'était.

« Allô ?

— Inspecteur Duckworth à l'appareil. Qu'y a-t-il de si important pour que vous soyez grossière avec notre dispatcheuse, mademoiselle McGill ?

— Je pense que... D'accord, je n'en suis pas sûre... mais je pense que quelqu'un a peut-être enlevé Ray Kilbride et son frère.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? »

Elle lui avait expliqué qu'elle était arrivée à la maison des Kilbride quelques secondes après que le fourgon était sorti de l'allée et avait trouvé la maison vide, l'ordinateur manquant, les menottes en plastique.

« Il était censé me rappeler, avait fait remarquer Duckworth.

— Quoi ?

— Ray Kilbride m'a téléphoné. Et puis il a été interrompu, m'a dit qu'il me rappelait bientôt, et ne l'a pas fait.

— J'ai raison, avait affirmé Julie. Ils ont été enlevés.

— Qui pourrait faire une chose pareille ? avait demandé Duckworth. Écoutez, je vais me rendre chez les Kilbride voir ce qui se passe. Vous avez l'immatriculation du fourgon ?

— Je ne suis pas assez près pour la lire. J'en ai eu l'occasion, mais je n'ai pas eu la présence d'esprit de le faire.

— D'accord, écoutez, s'il se passe quoi ce soit avec le fourgon, vous m'appellez à ce numéro. C'est mon portable. Vous l'avez ?

— Je l'ai. »

Elle avait continué sa filature.

Il y avait eu un accident au bout du Lincoln Tunnel. Les voitures en sortaient une par une, sur une seule voie. Le fourgon blanc se trouvait à environ cinq voitures devant. Une fois l'accident dépassé, il avait accéléré.

Le temps que la voiture de Julie dépasse l'accrochage à son tour et s'engage sur l'île de Manhattan, il avait disparu.

— Enfoiré ! avait-elle crié, en tapant du poing sur le volant.

Après avoir ôté les couvertures de déménagement et m'avoir sorti du fourgon, Nicole et Lewis ont arraché le ruban adhésif qui me liait les jambes tout en me laissant le passe-montagne. Ils m'ont fait passer une porte et guidé sur quelques mètres dans ce que j'ai supposé être un petit couloir. Mon épaule a frôlé un mur à un moment donné, et des planches en bois ont grincé sous mes pieds. Des mains me tenaient les épaules par-derrière.

Ensuite, les mains m'ont arrêté et m'ont fait faire un demi-tour.

— Asseyez-vous, a ordonné Lewis.

Il a fait passer mes bras entravés par-dessus le dossier de ce qui devait être une chaise en bois ordinaire, puis m'a assis de force. Après quoi il a passé deux tours de ruban adhésif autour de ma taille pour me ligoter. Comme il n'avait pas lié mes chevilles aux pieds de la chaise, j'en ai profité pour faire de petits moulinets avec mes pieds afin de faire circuler le sang. Soudain, quelqu'un a violemment ôté le passe-montagne qui me couvrait la tête, m'arrachant quelques cheveux au passage.

J'ai cligné des yeux plusieurs fois, le temps qu'ils s'habituent à la lumière, même s'il n'y en avait pas des masses. Lewis, qui se tenait juste devant moi, s'est écarté quand Nicole a fait entrer Thomas dans la pièce. Ils l'ont fait asseoir sur une seconde chaise tout près de moi, l'ont ligoté avec de l'adhésif, puis Nicole a retiré son passe-montagne. Nous avons échangé un regard effrayé.

— Je vais chercher l'ordinateur, a indiqué Lewis. Et faire savoir à Howard qu'on est là.

Nous nous trouvions dans une pièce sans fenêtre, d'environ trois mètres cinquante de côté, qui donnait l'impression d'être une arrière-boutique. Dans un coin trônait un massif et ancien bureau à cylindre à l'abattant relevé. Les divers petits casiers étaient bourrés de papiers qui ressemblaient à des factures, des reçus, des coupures de journaux. Les murs étaient presque entièrement couverts d'étagères faites avec le même genre de planches que le parquet usé. Elles débordaient de vieux livres moisiss, d'anciennes pendules, de figurines en Royal

Doulton, d'appareils photo d'un autre âge équipés de soufflets qu'on pouvait étirer comme des accordéons. Mais il y avait surtout des jouets. Des petites voitures et des camions en fer-blanc vieux de plusieurs décennies et dont la peinture avait été usée par des enfants très probablement retraités à présent. Des petits soldats en plomb. Des voitures Dinky Toys comme celles que j'avais quand j'étais petit. J'ai repéré un camion-citerne Esso identique à celui que mon père m'avait offert lorsque j'avais environ trois ans. Un assortiment de Batmobiles, en métal et plastique, à différentes échelles. Un jeu de fléchettes de jardin et d'arceaux, comme celui avec lequel on jouait autrefois, jusqu'à ce que Thomas manque embrocher le chien du voisin. Un casque de pompier en plastique rouge pour enfant avec le mot « *Texaco* » sur le devant. Des boîtes en carton de vieux jeux de société dérivés d'anciennes séries télévisées comme *Columbo*, *L'Homme qui valait trois milliards*, *The Brady Bunch*, et *Agents très spéciaux*. Et, bien entendu, d'innombrables poupées. Barbie, Raggedy Ann, Cabbage Patch Kids, et des poupons grandeur nature qui fermaient les yeux quand on les mettait sur le dos. Certains étaient partiellement démembrés, d'autres, décapités. Sur une étagère s'alignait une collection de vieux robots en métal ; sur une autre, des trains en fer-blanc qui donnaient l'impression d'avoir été impliqués dans une catastrophe ferroviaire. Trois balles noires, grandes comme des balles de squash, que j'ai reconnues comme étant des Wham-O Super Balls des années 1960, capables de rebondir par-dessus une maison.

Je n'éprouvais pourtant aucune nostalgie en détaillant ces trésors d'autrefois. Ce que j'éprouvais, c'était de la peur. Une peur panique.

Lewis est revenu avec la tour d'ordinateur, qu'il a posée sur le bureau. Il a détaché différents câbles de l'ordinateur qui se trouvait là et les a branchés à celui de Thomas.

Nicole, d'une voix monocorde, s'est adressée à mon frère et moi :

— Quelqu'un va venir vous poser quelques questions, alors on va vous enlever votre bâillon. Si l'un de vous deux se met à hurler, c'est l'autre qui prend. Vite et fort. C'est clair ?

Nous avons tous deux hoché la tête. Nicole m'a arraché mon bâillon d'un seul revers de main bref et douloureux. J'ai grimacé, léché mes lèvres et senti le goût du sang. Quand elle l'a fait à Thomas, celui-ci a poussé un petit cri.

— Ça fait mal ! s'est-il exclamé, comme si on lui avait donné un

coup de pied dans la cour de récréation, avant de s'excuser aussitôt : Désolé. Je vais me taire. Ne faites pas de mal à Ray.

— Ça va ? lui ai-je demandé.

— Non. J'ai mal aux bras, j'ai mal aux lèvres, et je ne sens plus mes mains.

Les miennes non plus, je ne les sentais plus. Les menottes en plastique m'avaient quasiment coupé la circulation.

— Les mains de mon frère, ai-je dit à Nicole, elle sont probablement en train de devenir bleues. Les miennes aussi. Vous pouvez faire quelque chose ?

Lewis est allé chercher une pince coupante dans son sac à dos.

— Pas de bêtises, a-t-il prévenu en coupant mes menottes.

Mais il a aussitôt rattaché mes poignets à la chaise avec du ruban adhésif. Le sang est revenu brusquement dans mes doigts, et j'ai ouvert et fermé mes mains une dizaine de fois pour faire cesser le picotement douloureux. Lewis a fait la même chose pour Thomas, puis s'est remis à la tâche sur l'ordinateur, branchant les derniers câbles et appuyant sur le bouton de démarrage. La machine s'est mise à ronronner, et le moniteur que Lewis avait réquisitionné a commencé à s'éclairer.

— Tout ce qu'il y a dessus est confidentiel, a protesté Thomas.

L'écran d'accueil, d'un bleu pastel et affichant seulement quelques icônes, répandait une lumière douce dans la pièce. Il y avait une icône pour ouvrir un navigateur Internet, une pour la messagerie, et l'icône de la poubelle en bas dans le coin.

Lewis s'est connecté et a ouvert l'historique. Thomas n'avait pas eu l'occasion de l'effacer, comme il avait l'habitude de le faire à la fin de la journée, mais il n'y avait pas grand-chose à voir. Juste des tas d'endroits photographiés par Whirl360.

— Vous ne regardez jamais de porno ou quoi ? a demandé Lewis.

Thomas n'avait pas l'air de savoir si la question était sérieuse.

— Je n'ai pas le temps.

Lewis cliquait d'image en image, de ville en ville. Tous les différents endroits que Thomas avait explorés ce jour-là – enfin, la veille maintenant : il devait être minuit passé.

— Pourquoi vous... Non, je vais laisser Howard poser les questions. Ça ne sert à rien de s'y mettre à deux.

Il a quitté Whirl360 et ouvert le programme de messagerie.

— Il ne devrait pas lire ces messages, m’a glissé Thomas, avant de se mettre à poser des questions : Dans quelle ville sommes-nous ? Dans quelle rue ? À quelle l’adresse ?

Je m’étais demandé la même chose, quoique peut-être pas avec le même souci du détail. Nous avions roulé assez longtemps pour être à New York, Boston, Buffalo et probablement une demi-douzaine d’autres centres urbains. On aurait même pu être à Philadelphie, pour autant que je le sache.

Nicole l’a ignoré, ainsi que Lewis.

Thomas m’a regardé.

— Je veux rentrer à la maison.

— Je sais. Je sais. Essaie de tenir le coup.

Lewis a ouvert les mails les uns après les autres, secouant lentement la tête, s’efforçant sans doute de comprendre à quoi Thomas pouvait bien jouer avec toutes ses mises à jour adressées à la CIA.

— Putain, c’est quoi ce... ?

Il a continué à lire les mémos, tandis que Nicole balayait la pièce du regard. Elle a sorti un livre, jeté un œil sur la couverture, l’a remis en place. Elle a pris une poupée et l’a examinée comme s’il agissait d’un souvenir rapporté d’une autre planète.

— Ma mère ne me laissait pas jouer à la poupée, a-t-elle fait savoir, à personne en particulier.

Tout le monde a levé la tête en entendant frapper à la porte. Nous étions entrés ici, me semblait-il, par une porte latérale ; or, on avait l’impression que le bruit provenait de l’avant. Lewis a délaissé l’ordinateur, écarté le rideau vert qui séparait cette pièce du devant de la boutique. Comme la lumière s’y répandait, j’ai pu distinguer d’autres étalages, plus ordonnés, de jouets anciens.

— C’est lui, a dit Lewis en quittant la pièce.

Qui était ce *lui* ? On nous avait dit plus d’une fois que quelqu’un désirait nous parler. Quelqu’un à qui Lewis et Nicole rendaient compte.

Je n’étais pas moins effrayé que depuis que nous avons quitté la maison, mais j’étais également curieux. Quand vous êtes pratiquement certain que vous ne vous en sortirez pas vivant, se demander quelle est la prochaine personne que vous allez rencontrer constitue une certaine distraction.

J’ai entendu une clochette tinter au moment où Lewis a ouvert la

porte. Une conversation étouffée, puis des pas se dirigeant vers l'arrière-boutique.

— C'est quoi, cet endroit ?

— C'est à un des types qui m'ont aidé à déplacer le corps de Bridget. Un dingue de jouets.

Bridget ?

Et puis Lewis est apparu, tenant le rideau pour laisser entrer un homme petit et corpulent avec un début de calvitie, la cinquantaine. Il portait un pardessus en poil de chameau ou en cachemire et un costume visiblement coûteux en dessous.

Il nous a jeté un coup d'œil à Thomas et moi. Il m'a paru plus sidéré que menaçant.

— Alors ce sont nos gars ? a-t-il dit à Lewis.

— Ouais.

Le regard de l'homme s'est alors posé sur Nicole. Elle avait reposé la poupée et se tenait adossée à l'une des étagères chargées de livres, les bras croisés sur ses seins.

— Vous, a-t-il dit avec mépris. C'est vous qui avez tout fait foirer.

— Moi aussi, ça me fait plaisir de vous rencontrer enfin, Howard, a-t-elle répliqué en soutenant son regard et en lui faisant baisser les yeux.

Thomas et moi lui avons fourni un prétexte pour détourner la tête.

— Vous êtes lequel, vous ?

— Ray Kilbride. Lui, c'est Thomas. Mon frère.

— Dites à cet homme... à Lewis, dites-lui de laisser mon ordinateur tranquille, a plaidé Thomas.

Howard s'est tourné vers Lewis.

— Tu l'as branché ?

— Ouais. Il y a des trucs bizarres là-dedans. Tous ces mails.

Howard a sorti de sa veste un étui mince, duquel il a extrait une paire de lunettes de lecture.

— Ouvres-en quelques-uns.

Lewis a cliqué plusieurs fois sur la souris. Howard a rapidement parcouru les messages.

— Ils sont tous comme ça ?

— Ouais.

— Tous adressés à Bill Clinton, aux bons soins de la CIA ?

— Ouais.

Howard nous a regardés, puis s'est retourné vers Lewis.

— Parle-moi encore de ce coup de fil.

— Quelqu'un a appelé la maison, a demandé à parler à celui-là en disant qu'il était Bill Clinton. Comme j'ai dit.

— Mais tu as dit aussi que ça ne lui ressemblait pas.

— Je veux dire, je ne lui ai jamais parlé, mais non, je pense que ce n'était pas sa voix.

— Les gens n'ont pas la même voix au téléphone, a objecté Thomas.

Howard continuait de regarder l'écran.

— Ces mails, ils sont tous dans le dossier des courriers envoyés ?

— C'est exact.

— Qu'en est-il de la boîte de réception et des messages effacés ? Est-ce qu'on y trouve des messages de Bill Clinton ou de quelqu'un de la CIA ?

Lewis a manipulé la souris.

— Rien.

— Hmmm, a fait Howard, avant de repasser derrière le rideau et de revenir avec une chaise.

Il s'est assis devant Thomas et moi. Il m'a d'abord regardé.

— Ray, j'ai un certain nombre de questions à vous poser et j'ai besoin de réponses claires. Je suppose que vous comprenez ce qui va se passer si vous ne me les fournissez pas.

— J'en ai une assez bonne idée.

Il a lentement hoché la tête, comme pour confirmer que nous étions sur la même longueur d'onde.

— Nous reviendrons sur le chapitre Clinton. Mais il est logique de commencer par le commencement. Pour qui travaillez-vous ?

— Je suis à mon compte. Je suis illustrateur. Je travaille en free-lance.

— Je vois. Et vous ne faites aucun travail en free-lance qui ne soit pas lié à l'illustration ?

— Non.

— Et vous ? a-t-il demandé à Thomas. Pour qui travaillez-vous ?

— Je suis aussi à mon compte, en quelque sorte, a-t-il dit. Mais je travaille pour la CIA.

— Ce n'est pas vrai, suis-je intervenu. Thomas...

Howard a levé la main pour me faire taire.

— Thomas, dites-moi ce que vous faites pour la CIA ?

— Je ne devrais pas vous le dire. Il s'agit d'opérations secrètes.

Le sourcil d'Howard s'est arqué brusquement.

— D'opérations secrètes ?

— C'est ce qu'a dit le Président Clinton. Mais ça ne représente qu'une partie de mon travail.

— Si vous ne me le dites pas, Thomas, je vais leur demander de commencer par casser un des doigts de votre frère.

— Ne lui faites pas de mal, a dit Thomas, mais je voyais bien qu'il se demandait s'il devait me sacrifier pour protéger sa mission.

— Ça va, ai-je fait, dis-leur. Je ne dis pas ça parce que je ne veux pas qu'ils me fassent de mal, Thomas. (J'avais décidé d'adopter sa vision du monde.) J'imagine qu'ils connaissent déjà l'essentiel, de toute façon.

Il a lentement hoché la tête. Je ne savais pas trop s'il me croyait vraiment ou s'il était soulagé d'avoir trouvé un moyen de dire à Howard ce que celui-ci voulait savoir sans se sentir trop coupable.

— Eh bien, a expliqué Thomas, je les aide en prévision du jour où toutes les cartes en ligne auront disparu, parce que ça va arriver tôt ou tard, et je vais aussi être de garde si un agent se trouve en difficulté. Par exemple, s'il est en fuite à Bombay ou ailleurs et ne sait pas quelle direction prendre, il m'appellera et je pourrai lui dire.

Il a exposé tout cela de façon très prosaïque, comme un gamin discutant de sa tournée de distribution de journaux.

— Dites-m'en un peu plus, a dit Howard.

— Quelle partie ?

— N'importe.

— Je mémorise les cartes. Je mémorise les villes. Je mémorise les rues. Si bien que quand les cartes auront disparu, je pourrai me rendre utile.

— Il n'y a que des connexions à Whirl360 dans l'historique de l'ordinateur, a dit Lewis.

— Vous mémorisez des rues sur Whirl360 ? a demandé Howard.

— C'est exact.

Howard a souri et s'est tapoté la tête avec l'index.

— Et vous conservez tout ça là-haut ?

— C'est exact.

— Alors, comment ça marche ? Si je vous donne une adresse, vous

pouvez me la décrire ?

Thomas a fait oui de la tête.

Howard lui a lancé un regard sceptique.

— Très bien, a-t-il dit, jouant le jeu. Ma mère habite sur Atlantic Avenue, à Boston. Elle a un appartement là-bas.

Thomas a fermé les yeux.

— Près de Beach Street ? C'est agréable par là-bas. Habite-t-elle cet immeuble avec l'agence immobilière au rez-de-chaussée ? Tous les trottoirs sont en brique rouge. Ils sont vraiment beaux.

Il a ouvert les yeux. Howard semblait légèrement troublé. Il a regardé dans ma direction.

— Il n'a jamais été à Boston, ai-je précisé.

— D'accord, j'en ai une, a dit Lewis. Le pâté de maisons au niveau du 2700 California Street, à Denver. Entre la 27^e et la 28^e. (Et à Howard :) C'est là que j'ai grandi.

Thomas a de nouveau fermé les yeux.

— Était-ce dans une de ces maisons bleues d'un étage, ou en face, l'immeuble de six étages avec les murs qui sont plus ou moins blancs, puis passent au rouge brique, redeviennent blancs, et...

— La vache, c'est comme s'il avait un putain d'ordinateur dans la tête !

— C'était quoi, Lewis ? Une des petites maison bleues, ou bien l'immeuble ?

— L'immeuble, a murmuré Lewis.

Howard a pris une très longue inspiration, joint les mains et posé ses avant-bras sur ses cuisses.

— Combien de villes êtes-vous en train de mémoriser, Thomas ?

— Toutes.

Surpris, Howard a eu un mouvement de tête en arrière.

— Toutes aux États-Unis ?

— Dans le monde, a corrigé Thomas. Je n'ai pas terminé. Le monde est très vaste. Si vous m'interrogez sur, disons, le Palacio Gómez, au Mexique, je ne suis pas encore arrivé là. Les endroits où je ne suis pas allé sont sans doute plus nombreux que ceux où je suis allé, comme les villes de petite et moyenne importance, parce que j'essaie de finir les grandes villes en premier.

— Très bien, a repris Howard en jetant un coup d'œil à Nicole, qui était restée figée depuis qu'il lui avait adressé la parole. Bon, Thomas,

nous avons établi que vous possédez en effet une sorte de don. Je dois l'admettre, je suis impressionné.

— Merci.

En dépit de notre situation, le compliment lui faisait plaisir.

— C'est donc ce que vous faites, vous mémorisez ces rues, a poursuivi Howard, d'un ton affirmatif. Et tous ces mails, de quoi s'agit-il ?

— Ce sont des mises à jour, a répondu Thomas d'un ton qui laissait entendre que la question était plutôt stupide. Genre : *Qu'est-ce que ça pourrait bien être d'autre ?*

— Des mises à jour sur quoi ?

— Sur l'avancée du projet. Quand je mémorise de nouvelles villes, ou des parties de villes, je tiens le Président informé.

— Et cette autre chose que vous avez mentionnée, à propos de la disparition de toutes les cartes en ligne, qu'est-ce donc ?

— Je parie que vous savez tout sur la question, a dit Thomas en lançant à Howard un regard méfiant.

— Eh bien, si c'est le cas, vous pouvez m'en parler sans crainte.

— Il va y avoir une sorte de catastrophe qui détruira toutes les cartes en ligne. Un virus, ou quelque chose. Peut-être causé par un ennemi des États-Unis. Cela se produira après que tout le monde se sera débarrassé des cartes en papier, parce qu'on se repose tous sur les ordinateurs à présent. C'est un peu comme les photos. Tout le monde faisait développer ses photos sur papier, avant, mais maintenant on les publie en ligne. Quand tout tombera en panne, les gens perdront toutes leurs photos. Ce sera pareil avec les cartes.

Howard s'est alors tourné vers moi.

— Il est sérieux ?

— Oui.

— Est-ce que cette faculté bizarre pourrait expliquer votre présence à l'appartement d'Allison Fitch dans Orchard Street ?

J'ai opiné.

— Thomas était en train de mémoriser cette rue, et il a remarqué une femme à la fenêtre. Une femme avec un sac sur la tête. (J'avais la bouche sèche.) Il voulait que j'aille voir sur place.

— Comment a-t-il su où chercher ?

— Il ne savait pas. Il est tombé dessus par hasard.

— Non, a dit Howard. Je n'y crois pas. La probabilité de ce genre

de coïncidence est d'une chance pour un milliard.

— Non, a rétorqué Thomas. La probabilité, c'est que je verrai tout à la fin.

Howard s'est tourné vers Lewis.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas. Ça me paraît plutôt invraisemblable. Peut-être que quelqu'un lui a demandé de la chercher.

— C'est ce qui s'est passé, Thomas ? Quelqu'un vous a demandé de chercher cette image ?

— Non. Personne ne m'a rien demandé.

— Pas même Bill Clinton ?

Howard a fait suivre la question d'un rire nerveux.

— Non, je lui envoie uniquement les rapports intermédiaires. Il est mon contact avec l'Agence.

— Mais il ne vous renvoie jamais de mails. Il n'y a aucun mail dans votre boîte de réception, ni dans la poubelle.

— Il communique avec moi, mais pas par mail.

— Il communique comment ?

— Il me parle. Ces derniers temps, il utilise le téléphone.

— Comme ça, vous entendez sa voix ?

Thomas a confirmé d'un hochement de tête.

J'avais été tellement préoccupé par tout ce qui nous était arrivé, à Thomas et à moi, au cours de ces dernières heures que je n'avais pas eu beaucoup de temps pour penser à ce coup de téléphone. Je ne comprenais toujours pas ce qu'il signifiait et je me demandais si je devais le comprendre pour, d'une manière ou d'une autre, l'utiliser à mon avantage. Les autres n'étaient manifestement pas plus avancés que moi.

Howard a secoué la tête et a dit à Lewis :

— Il est impossible que ce phénomène fasse la causette à un ancien Président.

— Je suis d'accord, a dit Lewis. C'est impensable.

— Thomas, a poursuivi Howard, vous voyez un médecin ? Un psychiatre ?

— Oui. Le Dr Grigorin.

— Et est-ce qu'il vous fait suivre un traitement ?

— C'est une dame, a rectifié Thomas. Oui. Ça fait partir les voix. En grande partie. Mais j'entends toujours le Président parfois.

— Avec un téléphone, ou sans téléphone ?

— Le téléphone est plus clair, a dit Thomas.

— C'est impossible, a répété Howard. Tout bonnement impossible.

— Vous avez raison, ai-je dit timidement, obligeant Howard à se tourner vers moi. Il est absurde qu'un ancien Président des États-Unis téléphone à quelqu'un comme Thomas et l'utilise pour la CIA. C'est ridicule. Vous avez totalement raison.

Comme Howard voyait que je voulais en venir à quelque chose, il a attendu.

— Je veux dire, vous avez vu ce dont Thomas est capable. Il a un talent extraordinaire. Mais en même temps, sa perception de la réalité ne cadre pas toujours avec ce que nous croyons. Il a été diagnostiqué schizophrène quand il était beaucoup plus jeune.

Thomas m'a gratifié d'un regard dédaigneux qui signifiait : *Ça ne veut pas dire que je n'ai pas raison.*

— Enfin, ai-je continué, toute cette histoire de cartes qui disparaissent et d'opérations clandestines, c'est un peu gros. Mais imaginez que vous ayez affaire à quelqu'un possédant un don extraordinaire et qui a aussi tendance à croire en de grandioses conspirations, qui est persuadé que des gens très puissants s'intéressent à ce qu'il a à offrir. Est-ce que vous l'appellez en disant : « Bonjour, M. Duschmol à l'appareil. Je me demandais si vous ne pourriez pas faire un peu d'espionnage pour moi » ? Ou bien est-ce que vous l'appellez en disant : « Bonjour, j'ai été Président des États-Unis et j'ai besoin de votre aide » ?

Howard m'a dévisagé quelques secondes.

— Qu'est-ce vous êtes en train de dire ?

— OK, je vais lâcher le morceau. Je suis en train de dire que mon frère ne travaille pas pour la CIA, le FBI, Bill Clinton ou Franklin Delano Roosevelt. Mais qu'il aide à son insu, ai-je déclaré en regardant Thomas d'un air contrit, Carlo Vachon.

— Qui ça ? a demandé Thomas.

— Vachon ? s'est étonné Lewis. Le type de la mafia ?

Même Nicole, qui avait fait jusqu'à présent de son mieux pour paraître ignorer superbement la conversation, a dressé l'oreille.

— Un type de la mafia ? a repris Thomas.

— Et, ai-je continué, Thomas est si précieux à leurs yeux, et ils le suivent de tellement près, qu'il y a de fortes chances pour que ses

hommes surveillent cet endroit en ce moment même.

— Grotesque ! a décrété Howard. C'est simplement grotesque.

— Attends, attends, a tempéré Lewis en agitant la main. Quand je me suis renseigné sur celui-là, sur Ray, je suis tombé sur un de ses dessins, une de ses illustrations, comme il appelle ça. Ça représentait Carlo Vachon.

— C'est juste, ai-je confirmé. Je l'ai faite pour un magazine, et elle lui a tellement plu qu'il voulait l'acheter.

— C'était pas flatteur, a ajouté Lewis. Vous le montriez en train de braquer la statue de la Liberté avec un flingue.

— Les mafieux adorent ces trucs-là, ai-je dit. C'est comme les politiciens. Même quand vous faites un dessin qui les éreinte, ils veulent l'original encadré sur leur mur. Ils préfèrent ce genre d'attention à pas d'attention du tout.

— Je n'y crois toujours pas, a dit Howard.

— Je ne voulais pas d'argent pour le dessin – il ne m'en a d'ailleurs pas proposé, puisque à mon avis il s'attendait à l'avoir pour rien. Mais quand on lui a dit qu'il pouvait l'avoir, il m'a invité à déjeuner.

— Vous avez déjeuné avec Carlo Vachon ? a demandé Howard.

— En effet.

— Où ça ?

J'ai réfléchi vite.

— Au Tribeca Grand.

Là où Jeremy et moi avions retrouvé Kathleen Ford.

— Vous avez pris quoi ?

N'essaye pas de mentir plus que nécessaire.

— Aucune idée. J'étais mort de trouille et je ne me rappelle plus grand-chose. J'avais beaucoup bu. Mais il m'a interrogé sur ma famille, et j'en suis venu à parler de mon frère, de ce qu'il faisait, et là, Vachon est devenu très, très intéressé.

Howard n'a rien dit cette fois. Il attendait.

Mais Thomas s'est immiscé dans la conversation :

— Tu ne m'en as jamais parlé. Ça s'est passé quand ?

— Attends une minute. Vachon ne se souciait pas beaucoup du

reste du monde, mais un type qui connaissait New York les yeux fermés, qui pouvait se rappeler ses rues dans les moindres détails, il a dit que ça pourrait lui être utile. Pour certaines des raisons évoquées par Thomas dans le cas d'un agent en fuite, par exemple. Sauf que ce n'étaient pas des agents, mais des gens travaillant pour Vachon.

— Je ne suis pas content d'entendre ça, Ray, s'est offusqué Thomas. Tu aurais dû m'en parler.

— Ce n'est pas un type à qui il est facile de dire non, ai-je dit. Tu sais combien de meurtres sont liés à la famille Vachon ? Tu penses que j'allais dire à un type pareil d'aller se faire foutre ?

Howard et Lewis échangeaient des regards, se demandant s'il fallait croire ces conneries. Le point positif était que ça me faisait gagner du temps, apparemment. Du temps pour quoi faire, je n'en savais rien. Mais nous n'étions pas encore morts, et c'était assurément un avantage. Je me demandais quels efforts, si efforts il y avait, étaient entrepris pour nous retrouver. Julie avait l'intention de revenir à la maison. Qu'avait-elle fait en découvrant la maison vide sans aucune trace de nous, la voiture toujours dans l'allée ?

Howard allait dire quelque chose quand son téléphone portable a sonné. Il l'a sorti, a regardé qui l'appelait et a fait la grimace.

Il a collé l'appareil à son oreille.

« Salut, Morris... Non, non, ne t'en fais pas. Tu ne m'as pas réveillé... Oui, je suis au lit, mais je n'arrive pas à me détendre, on dirait... Oui, bien sûr, je pourrais l'appeler demain... Oui, oui... C'est vrai qu'il a fait du bon boulot sur cette campagne... Non, ça ne me dérange pas et, une fois encore, je regrette d'avoir dû annuler ce soir. Je n'étais tout simplement pas d'attaque... Oui, oui... Bon, d'accord... Oui, toi aussi, prends soin de toi. »

Il a mis fin à l'appel, rempoché le téléphone et jeté un regard à Lewis.

— Il voulait qu'on se voie ce soir.

Le coup de téléphone expédié, Howard a reporté son attention sur moi.

— Bon, où en étions-nous ? Ah oui, votre histoire. Je la trouve peu plausible, au mieux.

— De tout ce que vous avez entendu jusqu'ici, qu'est-ce qui vous semble plausible ? ai-je demandé. Mon frère a découvert, sur Internet, un meurtre que vous avez commis. Est-ce que ça paraît plausible ? Est-

ce qu'il est plausible qu'une bande de tueurs professionnels tels que vous s'exposent d'une telle façon ?

Je l'avais coincé.

— Si vous ne me croyez pas, ai-je conclu, pourquoi ne l'appellez-vous pas ?

— Qui ?

— Vachon. Passez-lui un coup de fil.

Howard a ri.

— Ça, c'est une idée. Je vais téléphoner au chef de la famille mafieuse la plus puissante de New York au milieu de la nuit. Je suis sûr d'être bien reçu.

Puis il est redevenu sérieux.

— Pourquoi est-ce qu'ils surveilleraient Thomas ? Pourquoi devrais-je croire qu'ils pourraient être en train de le surveiller maintenant ?

— Si vous aviez une ressource telle que Thomas, ai-je répondu, la gorge serrée, ne voudriez-vous pas la protéger ?

J'ai discerné une toute petite lueur d'inquiétude dans les yeux d'Howard. Je ne pense pas qu'il y croyait, mais il craignait de rejeter en bloc tout ce que j'avais dit.

— Admettons que votre histoire soit vraie, a-t-il repris. Que Carlo Vachon soit l'ange gardien de Thomas. C'est Vachon qui lui a demandé de chercher la fenêtre ?

Quelle était la meilleure réponse ? Oui, Vachon les avait à l'œil, ou non, il ne savait strictement rien de cette affaire ? Peut-être que si j'avais eu une idée de qui était vraiment mort dans l'appartement, j'aurais su quelle réponse donner. À un moment, on avait pensé que c'était Allison Fitch, mais celle-ci était morte il y avait un jour ou deux seulement. Lewis avait parlé du « corps de Bridget » à Howard quand celui-ci était arrivé. Je ne savais absolument pas qui était Bridget, mais je me demandais si elle n'était pas la victime d'Orchard Street.

Pendant que je réfléchissais, Thomas a dit :

— Je l'ai trouvée tout seul. Je vous l'ai dit.

Howard s'est adossé contre le dossier de sa chaise et a pris une longue inspiration.

— Décidément, je ne sais pas quoi penser de tout ça.

Il s'est tourné de façon à pouvoir regarder Lewis en face.

— Si c'est le fruit du hasard, si ce Rain Man a découvert par hasard

cette image sur le site, alors nos problèmes prennent fin ici.

— Ouais, a acquiescé Lewis.

— L'histoire avec Clinton, les mails à la CIA... Démonter ces âneries me rassure, même si je ne me donnerai pas la peine d'expliquer pourquoi, a-t-il dit en se frottant le menton d'un air pensif. Mais cette autre histoire, avec Vachon...

— Je n'y crois pas, a tranché Lewis.

Howard a fait pivoter ses fesses sur le siège de façon à pouvoir s'adresser à Nicole.

— Vous avez été bien silencieuse.

Elle n'a rien répondu.

— Vous avez un point de vue sur la question ?

Elle a réfléchi un moment.

— Je pense que s'ils surveillaient Thomas, ils l'auraient déjà tiré de là. Si vous estimez que tous vos autres problèmes ont été réglés, alors tout ce qu'il vous reste à faire, c'est de vous débarrasser de ces deux-là.

— Oui, a dit Howard. Vous avez peut-être...

Il serait juste de dire que nous avons tous sauté au plafond à ce moment-là : quelqu'un tambourinait à la porte d'entrée de la boutique.

— Bordel ! s'est exclamé Lewis.

Howard m'a regardé.

— C'est eux ?

Comme je restais sans voix, il a posé la même question à Thomas.

— Peut-être, a répondu celui-ci.

On a continué à frapper à la porte. Et puis quelqu'un a crié : « Howard ! Howard, je sais que tu es là ! »

Howard a écarquillé les yeux. À cet instant, il a paru vraiment déconcerté, plus qu'à aucun autre moment depuis son arrivée.

— Bon Dieu ! c'est Morris.

Peu après avoir rangé son téléphone, Morris Sawchuck avait déclaré à son chauffeur, Heather :

— Je ne vais pas attendre plus longtemps. Je vais aller voir ce que fabrique ce fils de pute.

— Je ne bouge pas, avait-elle dit.

Il était descendu de la limousine, avait traversé la rue au pas de course et s'était mis à donner de grands coups dans la porte.

— Howard ! Howard, je sais que tu es là !

Collé contre la vitrine, les mains en coupe autour de sa tête, Morris voyait bien qu'il y avait de la lumière au fond de la boutique. Puis on avait écarté un rideau, et Howard s'était approché à grands pas de la porte qu'il avait entrebâillée de quelques centimètres après l'avoir déverrouillée.

— Tu m'as l'air en pleine forme, a ironisé Sawchuck.

— Morris, qu'est-ce que tu fais là ? !

— Ouvre la porte.

— Morris, tu ne peux pas...

Morris a donné un coup d'épaule dans la porte, qui s'est ouverte en grand, repoussant Howard en arrière et l'envoyant trébucher sur une voiture à pédales des années 1950. Il s'est retrouvé les quatre fers en l'air, à regarder Morris.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? a demandé ce dernier.

— Il faut que tu t'en ailles. Tu n'as rien à faire ici. Il faut que tu...

— Je n'irai nulle part ! Tu m'as menti, Howard. Tu m'as menti en me racontant que tu étais malade, tu m'as menti sur ce que tu faisais ce soir. Et j'ai comme l'impression que tu me mens depuis un bout de temps. Je te jure que si tu ne me dis pas ce qui se passe, je vais...

De la lumière filtrait à travers le rideau. On distinguait des ombres qui bougeaient derrière.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ?

— Tu dois partir, a répété Howard sur un ton suppliant. C'est ça que je fais pour toi, Morris. Je te laisse en dehors de certaines choses que je fais. Je fabrique des saucisses. Personne n'a envie de savoir ce

qu'il y a dedans. Je fais ça pour toi, pour protéger...

— Oh, va te faire foutre ! C'est différent, là.

Morris a fait un pas en direction du rideau et Howard lui a agrippé la jambe.

— Non !

Morris s'est libéré d'un coup de pied, cueillant Howard au menton du bout de ses Florsheim.

— Merde ! a-t-il crié en lâchant prise.

Ce que voit Morris lorsqu'il écarte d'un coup le rideau le laisse pantois.

Il reconnaît Lewis, qui, il le sait, travaille depuis des années pour Howard, mais pas la femme qui se tient au fond de la pièce.

Ni les deux hommes ligotés sur des chaises.

— Bonjour, Morris, lance Lewis, tandis que le procureur général, bouche bée, regarde la scène qui s'offre à lui.

Howard, essoufflé, le menton en sang, a passé le rideau.

— Morris, je t'avais dit...

— Qui sont ces hommes ?

— Je suis Ray Kilbride, répond l'un d'eux. Et lui, c'est mon frère, Thomas.

— Qui êtes-vous ? demande Morris à la femme.

— Celle qui a tout fait foirer.

— Détachez ces hommes, ordonne Morris.

L'ordre n'était adressé à personne en particulier, mais il lui semblait évident que Lewis ou Howard allaient y obéir.

— Ce n'est pas aussi simple, dit Howard.

— Oh, je pense que si, bredouille Morris. Je ne sais pas ce qui se passe ici, mais c'est un kidnapping. Vous ne pouvez pas détenir ces hommes contre leur volonté.

— Il y a certaines choses que tu ignores.

— Alors, raconte.

— C'est... compliqué.

Morris le regarde en plissant les yeux.

— Peut-être que si tu parles vraiment lentement je serai capable de comprendre.

— C'est à propos du meurtre, intervient celui qui s'appelle Thomas. Sur Orchard Street.

— Quel meurtre ? De quoi parlez-vous ?

— Fermez-la ! a rugi Howard. Morris, on s'en va tout de...

Par-derrière, Howard l'a saisi par les bras et a tenté de l'entraîner hors de la pièce, mais il s'est libéré d'une secousse.

— Quel meurtre ? a-t-il insisté.

— On ne le sait pas, répond celui qui s'appelle Ray, mais il s'agit peut-être d'une certaine Bridget.

Dès que j'ai eu prononcé ces paroles, ç'a été comme si on avait aspiré d'un coup tout l'air de la pièce. Elles ont eu un effet perceptible et immédiat sur Howard, Lewis et Nicole. On leur avait coupé le souffle et ils ne savaient pas quoi faire.

Et l'homme qu'ils appelaient Morris était comme foudroyé. Il avait l'air tout à la fois figé et électrisé. Abasourdi par ce que j'avais dit, trop choqué pour avoir la moindre réaction autre que la stupeur. Et pourtant, je voyais dans ses yeux que les rouages de son cerveau tournaient à cent à l'heure, analysant cette dernière information.

À cet instant, ç'a été comme si tout avait changé. Qu'une sorte d'équilibre s'était modifié. La situation était à présent très différente de celle dans laquelle nous nous trouvions cinq minutes auparavant. Étions-nous pour autant en meilleure posture, Thomas et moi ? Je n'en savais rien, même s'il m'était difficile de croire que notre situation puisse empirer.

Quant à Morris, je ne l'avais pas situé tout de suite, peut-être parce que je ne le voyais pas dans le contexte approprié. Si j'avais été en train de regarder les infos, je l'aurais immédiatement identifié. Mais là, dans cette arrière-boutique, en présence de trois individus plus que malfaisants, je n'arrivais pas à le reconnaître. C'était comme si vous croisiez au centre commercial la personne qui vous servait votre café tous les matins au Dunkin' Donuts. Vous sauriez que vous la connaissiez, mais vous n'arriveriez pas à vous rappeler d'où.

J'ai donc mis une minute environ avant de me rendre compte que cet homme n'était autre que le procureur général de l'État de New York.

Morris Sawchuck.

J'avais lu des articles sur lui. Je l'avais vu aux infos. N'avait-il pas fait beaucoup parler de lui quelques mois auparavant ?...

Au milieu de tout ce qui se passait dans cette pièce, je réfléchissais à toute vitesse. Pourquoi était-il autant passé aux infos ? Pourquoi avais-je vu sa photo aussi souvent ? Et sur toutes ces photos, ne le montrait-on pas généralement avec une belle...

Oh putain !

En fait, le déclic ne s'est fait qu'après que j'avais dit ce que j'avais dit.

À propos de Bridget.

À présent je me rappelais les articles. La mort soudaine et inexpliquée de Bridget Sawchuck, la femme du procureur général de l'État de New York. Il fallait lire entre les lignes pour deviner ce qui s'était passé. Qu'elle s'était suicidée.

Or, Lewis l'avait dit, cette boutique appartenait à quelqu'un qui l'avait aidé à déplacer le corps de Bridget.

Oh, mon Dieu, Thomas, dans quoi tu nous a fourrés ?

Le silence qui a suivi ma remarque a paru s'éterniser des minutes, voire des heures, mais en réalité il n'a sans doute pas duré plus de quatre ou cinq secondes.

Morris a été le premier à parler. Et c'est à moi qu'il s'est adressé :

— Qu'avez-vous dit ?

— Que la personne qui a été tuée... c'était peut-être Bridget.

Je mesurais à présent l'importance de mes paroles. Je parlais de la femme de cet homme. Ce que je ne savais pas encore, c'était si Morris Sawchuck paraissait choqué parce qu'il n'était pas au courant, ou parce que je l'étais. Si ça se trouve c'était lui qui avait fait tuer sa femme.

Tout cela était sur le point de devenir clair. Ou moins nébuleux.

Morris s'est adressé à Howard, d'une voix si calme qu'elle en était effrayante :

— De quoi parle-t-il ?

— Je ne sais pas, a répondu Howard, trop rapidement. Ce sont des sortes de fous, lui et son frère. Deux cinglés qui font courir des histoires susceptibles de te nuire. Voilà ce qu'ils font.

— Non, ai-je protesté. Mon frère a découvert ce qu'ils faisaient. Ils nous ont emmenés ici pour nous tuer et...

— Ta gueule ! a aboyé Lewis.

— Non, laissez-le parler. Je veux entendre ce que ce cinglé a à dire.

— Thomas surfait sur le Net, ai-je expliqué. Sur Whirl360. Il a vu quelqu'un se faire assassiner à la fenêtre d'un appartement sur Orchard Street. Je pense qu'il s'agissait de votre femme. Bridget, c'est ça ?

Il a hoché la tête lentement. Son visage s'empourprait.

— Vraiment, tu ne devrais pas écouter...

— Howard, a coupé Lewis. Ça suffit.

— Quoi ? Lewis, laisse-moi...

— Non, il faut qu'on le mette au parfum, a affirmé Lewis. Soit il marche avec nous, soit on devra le tuer, lui aussi.

— Quoi ? a fait Morris en se tournant vers Lewis. Mais pour qui vous vous prenez ?

— Je suis un survivant, a-t-il dit. Comme Howard et comme vous. Et il n'y a qu'un seul moyen pour que tout le monde survive à ça, c'est de se serrer les coudes.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Bridget ? a demandé Morris. Je veux la vérité.

Le silence s'est fait de nouveau dans la pièce pendant quelques secondes. C'est Howard qui a parlé le premier.

— C'était un accident. Une erreur épouvantable.

— Mon Dieu, a dit Morris. Tu n'as pas fait ça !

— Il y avait une femme, Allison Fitch. Elle faisait chanter Bridget. Elle essayait de lui causer du tort, de te ruiner. Nous... J'avais peur qu'elle sache certaines choses qui auraient pu te nuire très sérieusement.

— Howard.

— Des choses politiquement mortelles, Morris. J'étais prêt à la payer au début, vraiment, mais il est devenu évident que ça ne résoudrait pas notre problème. Lewis et moi avons parlé et avons décidé que nous devons nous occuper de cette Allison Fitch de façon plus... définitive.

— Je n'arrive pas à croire ce que j'entends, a dit Morris, qui ne pouvait détacher ses yeux d'Howard.

— Mais quand le moment est venu de le faire, de régler le problème, quelque chose que personne n'aurait pu prévoir s'est présenté. Elle n'était pas là. Fitch n'était pas dans l'appartement. (Il a marqué un temps d'arrêt, avalé sa salive.) Mais Bridget, si. On l'a prise pour Fitch.

— Mais... on l'a trouvée dans son ancien appartement, a dit Morris. Toi et moi, nous l'avons trouvée là.

— Elle a été... déplacée.

— Mais tu lui as parlé ! Tu lui as parlé au téléphone ! Elle t'a dit

que je l'empêchais de vivre ! Qu'elle allait se tuer !

Howard a dû détourner les yeux.

— J'ai... C'était faux. Il n'y a pas eu d'appel. J'ai tout inventé.

Morris a empoigné Howard par les revers de son manteau et l'a projeté contre les étagères, faisant tomber à terre avec fracas le camion-citerne Esso ainsi qu'une Batmobile.

— Espèce de fils de pute ! a-t-il crié en le secouant.

Il a lâché un revers, a fermé le poing et l'a frappé au visage. Howard a poussé un petit cri et est tombé. Morris lui a sauté dessus, et il allait le cogner de nouveau quand Lewis l'a ceinturé et l'a traîné à l'écart.

— Assez ! a-t-il ordonné. Vous pourrez régler ça plus tard, mais pour l'instant il faut qu'on décide quoi faire.

— Je vais te tuer, a menacé Morris, que Lewis retenait encore. Salaud ! Fils de pute !

— Ce n'est pas ma faute ! s'est défendu Howard. C'était une erreur ! (Il a montré du doigt l'autre bout de la pièce.) La sienne !

Tous les regards se sont alors tournés vers Nicole.

— Vous ? a demandé Morris.

— Comme ils vous l'ont dit, c'était une erreur, a-t-elle répété froidement.

— Vous avez tué Bridget ?

— Ils m'avaient dit que Fitch serait là. Et quelqu'un était là, effectivement. Mais ce n'était pas Fitch. Désolée.

— Pardon ? a fait Morris.

— J'ai dit : désolée. Je ne peux pas dire grand-chose d'autre à ce stade, vraiment.

Morris, frappé d'horreur, a regardé Howard, puis Lewis.

— Elle n'a pas vraiment tort, a renchéri Lewis. (Puis, remarquant que Morris était resté sans voix, il a continué :) Howard, je pense qu'on pourrait faire un geste de bonne volonté vis-à-vis de Morris, histoire d'aller de l'avant.

— De quoi parles-tu ? a demandé Howard.

— On ne peut pas ressusciter Bridget, mais on peut lui offrir réparation, a dit Lewis en sortant son arme de son blouson.

Il s'est vivement retourné, l'a braquée sur Nicole et a appuyé sur la détente. Je m'attendais à une détonation plus forte, mais le pistolet était équipé d'un silencieux.

Ce qui a fait du bruit, en revanche, c'est Nicole qui a été projetée en arrière, sa nuque venant heurter les étagères, avant de s'écrouler face contre terre. Deux étagères ont cédé et une avalanche de jouets s'est fracassée sur le sol. Une Super Ball a rebondi en décrivant de grands arcs à travers la pièce.

— Tôt ou tard je l'aurais fait, de toute façon, a commenté Lewis.

La pièce était redevenue aussi silencieuse que lorsque j'avais mentionné pour la première fois le nom de Bridget. Morris Sawchuck regardait avec incrédulité Lewis, et Nicole par terre.

— Mais qu'est-ce que vous avez fait, pour l'amour du Ciel ?

— Mon boulot, a répondu Lewis. Je résous les problèmes pour vous et Howard.

Soudain, Morris a plongé la main dans sa poche et s'est retrouvé lui aussi une arme à la main. Je me suis dit que quand on était procureur général, on devait sortir couvert. Lewis a semblé savoir instinctivement ce qu'il projetait de faire, si bien qu'au moment où Morris lui a pointé son arme sur la tête, Lewis braquait déjà la sienne.

Ils sont restés figés, se tenant mutuellement en joue. C'est là qu'Howard est intervenu :

— On va tous essayer de se calmer.

— Personne ne tue pour moi, a martelé Morris, sans quitter Lewis des yeux. Personne ne fait ce genre de chose pour moi.

— C'est déjà fait, a dit Howard à voix basse, debout derrière lui. Ça ne va pas s'arranger si tu descends Lewis. On a besoin de lui.

— Bon Dieu, Howard, ferme-la.

Lewis se tenait bras tendus, le doigt sur la détente, le pistolet toujours pointé. Sa position, sa posture semblaient indiquer qu'il était plus habitué à faire ça que Morris, mais le procureur général avait l'air aussi déterminé que lui, prêt à tirer s'il le fallait.

— Non, a répliqué Howard. Tu dois m'écouter. Certaines choses ont déjà été faites en ton nom. Des choses vilaines. Des choses affreuses. Des choses dont tu ne pourrais jamais te dissocier si elles venaient à être divulguées, dont tu ne pourrais jamais convaincre quiconque que tu ne les as pas commanditées. Morris, écoute-moi. Ils vont t'enfermer pour toujours. Pas juste moi, pas juste Lewis, nous tous. Tu n'es peut-être pas en mesure de le voir, mais tu as du sang sur les mains.

Morris et Lewis gardaient leurs armes braquées l'un sur l'autre.

— Il y a pire que cela, a poursuivi Howard, le monde entier va

croire que tu as tué Bridget. Ils vont penser que tu l'as fait tuer, Morris. Je sais que tu veux rectifier le tir, mais on n'en est plus là. Et des révélations vont être faites à son sujet. Au sujet de Bridget... Même si elles n'ont plus guère d'importance à présent.

Morris respirait par le nez. Inspirait, expirait, ses narines se dilatant à chaque respiration inquiète. Puis, aussi soudainement qu'il avait brandi son pistolet, il l'a abaissé et a regardé à terre. Un aveu de défaite. Il a remis l'arme dans sa veste.

Lewis a lentement baissé le bras, tout en gardant l'arme bien serrée dans sa main.

Il aurait peut-être été dans mon intérêt que Morris abatte Lewis, mais j'ai quand même poussé un soupir de soulagement avec tous les autres. J'ai jeté un coup d'œil à Thomas, m'attendant à le voir à bout de nerfs, mais il avait les yeux clos. Il avait dû les garder fermés pendant la plus grande partie du face-à-face.

— Thomas, ai-je dit. Tu peux ouvrir les yeux.

Ce qu'il a fait, jetant un bref regard au corps de Nicole, puis me regardant, moi. Il n'a rien dit, mais ses yeux étaient implorants. Ils me demandaient de nous sortir d'ici. Je n'avais aucune réponse rassurante à lui offrir.

Morris secouait la tête. Lewis et Howard le regardaient avec méfiance, ne sachant pas trop ce qu'il allait faire.

Le procureur général s'est ensuite retourné, a frôlé Howard en passant, a écarté le rideau et s'est dirigé vers la porte d'entrée.

— Morris ? a appelé Howard.

— Qu'est-ce qu'il va faire, bordel ? a demandé Lewis, alarmé.

Howard l'a suivi. Je voyais bien que Lewis aussi voulait lui emboîter le pas. Il nous a jeté un rapide coup d'œil, à Thomas et moi, s'est dit que nous n'irions nulle part, et a suivi les deux autres.

J'ai entendu la porte s'ouvrir, puis se refermer presque immédiatement, me donnant à penser que Morris avait tenté de partir mais que l'un des deux autres avait claqué la porte avant qu'il puisse le faire. Les trois hommes ont commencé à se disputer, parlant en même temps. J'ignorais ce qu'ils disaient et en cet instant, je n'en avais rien à faire.

J'ai pensé que pour Thomas et moi, c'était le moment ou jamais.

Je me suis penché en avant sur ma chaise, de manière à poser mes pieds fermement sur le plancher en bois. Comme ils n'avaient pas

attaché mes jambes à la chaise, je bénéficiais en fait d'un semblant de mobilité.

— Qu'est-ce que tu fais ? a demandé Thomas.

— Chuut...

J'ai reculé en me dandinant, attaché à ma chaise, de manière à me retrouver dos à dos avec lui. J'ai reposé la chaise doucement, en veillant à ce qu'elle ne racle pas le sol, même s'il y avait peu de chances que les autres aient entendu quoi que ce soit tellement leur discussion était passionnée. Le rideau était retombé et il aurait fallu qu'ils reviennent dans la pièce pour nous voir.

J'ai placé ma chaise assez près, de manière à pouvoir atteindre avec mes doigts le ruban adhésif qui liait les poignets de Thomas à la sienne.

— On se tire d'ici, ai-je dit, m'efforçant de prendre l'adhésif à deux mains pour pouvoir le déchirer. Il y avait plusieurs épaisseurs, et j'allais avoir du mal à en venir à bout rien qu'avec le bout des doigts. Si je pouvais juste faire une petite déchirure...

— Dépêche, a murmuré Thomas.

— Attends un peu.

— Ray, tu aurais dû me dire que tu m'avais fait travailler pour un truand.

— C'étaient des conneries, ai-je soufflé en m'escrimant sur l'adhésif avec mes doigts. J'ai inventé ça pour gagner du temps.

— Ah, bon. C'était très malin.

— ... Bon Dieu, non, tu n'oserais pas ! a crié Morris, la seule bribe de phrase distincte que j'entendais depuis qu'ils avaient quitté la pièce.

J'ai senti la déchirure que j'avais amorcée s'agrandir.

— Ça serre moins, a indiqué Thomas.

— Quand tu seras libre, détache-moi, et on s'en va.

— D'accord... Ray, je ne sais même pas où on est.

— Dès qu'on sera dans la rue, je suis sûr que tu sauras.

J'ai réussi à déchirer complètement l'adhésif.

— Ça y est, a dit Thomas. Je peux dégager mes poignets, mais il y a encore du scotch autour de ma taille.

— Enlève-le le plus vite possible.

Thomas se dépêtrait tant bien que mal. Je me suis retourné, et je l'ai vu essayer de se débarrasser des morceaux collés à ses poignets ;

puis s'attaquer aux bandes qui restaient.

— J'ai presque fini.

Les hommes ne se disputaient plus aussi bruyamment, mais ils continuaient à discuter.

— Plus vite.

— Ça va, ça va, a dit Thomas, qui s'est levé de sa chaise, libéré. À toi, maintenant.

— Je vais voir ce qu'ils font, a dit Lewis, d'une voix parfaitement distincte.

— Va-t'en, ai-je murmuré.

— J'en ai pour une seconde, a protesté mon frère, qui s'attaquait à mes poignets.

Les pas de Lewis approchaient.

— On n'a pas le temps ! ai-je soufflé sur un ton insistant. Va ! Cours chercher de l'aide !

J'ai senti l'affolement de Thomas. Il ne voulait pas me laisser.

— Mais...

— Tire-toi d'ici !

Il a disparu dans le petit couloir sur le côté de la pièce qui conduisait à une porte donnant sur l'extérieur. Il a couru, poussé la porte et disparu.

— Ouais, ouais, a dit Lewis, s'arrêtant à mi-chemin de l'endroit où je me trouvais. Ne t'inquiète pas.

Juste avant qu'il n'écarte le rideau, j'ai jeté un coup d'œil à Nicole et me suis demandé pourquoi il n'y avait pas de sang sous son corps.

Thomas s'était précipité dans la ruelle. Le fourgon blanc était devant lui, remplissant l'espace entre deux immeubles. Un rapide coup d'œil à gauche puis à droite avait suffi à lui faire comprendre de quel côté se trouvait la rue.

Il était sorti de la ruelle et avait pris à droite, uniquement parce que son instinct lui avait commandé de le faire, puis avait continué à courir, passant devant un magasin de vélos, un tailleur, d'autres commerces. Mais il n'y avait guère prêté attention. Il ne pensait qu'à une chose : fuir, fuir le plus vite possible, et aller chercher de l'aide.

En temps normal, il aurait su immédiatement où il se trouvait, mais deux choses l'en empêchaient. D'abord, il était paniqué. Et ensuite, il faisait nuit. Les images de Whirl360 étaient toutes prises de jour.

Il avait parcouru les premiers cent mètres à fond de train, mais pour quelqu'un qui avait passé des années et des années dans sa chambre devant son ordinateur, sans jamais sortir faire de l'exercice, il était quasiment impossible de maintenir le rythme.

Thomas était donc passé du galop à la marche rapide, prenant un certain nombre de tournants au hasard en cours de route. À gauche à ce carrefour. À droite à celui d'après.

Va-t'en-va-t'en-va-t'en.

Il avait fini par s'arrêter, le temps de reprendre son souffle, penché en avant, les mains sur les genoux. Il haletait, et sa poitrine lui faisait mal.

Il s'était redressé, avait décrit quelques cercles le temps de reprendre son souffle, puis avait regardé autour de lui. Même s'il faisait nuit, il y avait assez de réverbères pour distinguer des choses, voir les devantures, lire le nom des rues.

À un angle, Stromboli Pizza, avec une inscription sur le mur : « *Ce moment est plus précieux que vous ne pensez.* » À côté, un restaurant proposant de la cuisine végétarienne. Sur le trottoir d'en face, un magasin de chaussures avec toutes sortes de baskets différentes en vitrine.

— St Mark's Place et Première Avenue, avait dit Thomas sans lever les yeux sur les plaques de rue.

Ce n'était qu'ensuite qu'il s'était autorisé à regarder le panneau, constatant avec plaisir qu'il avait raison.

— Je sais où je suis. Je sais où ça se trouve, avait-il déclaré tout haut.

Un homme de petite taille avec des cheveux jusqu'aux épaules l'avait croisé à ce moment-là.

— Tant mieux pour vous.

Thomas, trop fasciné par son environnement, ne l'avait pas remarqué.

— C'est New York. Manhattan. Je sais où je suis.

Il s'était approché de la pizzeria, jusqu'à la vitrine et l'avait touchée du bout des doigts.

Il pouvait la sentir.

Thomas pouvait sentir le verre sous ses doigts.

Il avait vu quelque chose dans cette vitrine, quelque chose qu'il n'avait jamais vu auparavant, dans aucune des villes du monde qu'il avait explorées.

Son *reflet*.

Whirl360 ne lui avait jamais procuré ces sensations. Il avait été capable de voir les maisons, les devantures, les panneaux, les bancs, les boîtes à lettres. Il pouvait même zoomer dessus, les agrandir pour les examiner en détail. Mais il ne pouvait qu'imaginer l'impression que faisaient ces matières au toucher.

Il avait senti une odeur.

Une odeur de pain en train de cuire. De pâte. De pâte à pizza. Il était trop tard pour que le restaurant soit encore ouvert, mais des arômes persistaient.

Une si bonne, si délicieuse odeur. Thomas s'était rendu compte qu'il n'avait rien mangé depuis longtemps. Il n'avait jamais pu sentir les choses qu'il voyait quand il était sur son ordinateur.

Derrière lui, un camion était passé en grondant. Thomas s'était vivement retourné, l'avait regardé prendre la Première Avenue. Ici, les camions se déplaçaient, faisaient du bruit. Les gens marchaient. Et leurs visages n'étaient pas flous.

Le monde de Whirl360 était silencieux. Sans odeur. Sans rien à toucher.

Thomas s'émerveillait de tout ce qui l'entourait. Être là, à l'angle de la Première Avenue et de St Mark's Place, c'était comme se trouver à l'intérieur de son écran d'ordinateur mais en encore plus *réel*. C'était *incroyable*.

Pour la première fois, il avait pensé à tous les autres endroits où il était allé. Partout dans le monde. Tokyo. Paris. Londres. Bombay. San Francisco. Rio de Janeiro. Sydney. Auckland. Le Cap.

Qu'est-ce que ça ferait d'être dans ces villes, d'y être physiquement ? De réellement percevoir les rues sous ses pieds ? De sentir leurs odeurs ? D'entendre leurs bruits ?

Cela l'avait rempli d'un sentiment d'émerveillement.

Il en aurait presque oublié ce qu'il avait à faire.

— Ray, a-t-il dit tout bas. Je dois aider Ray.

Mais comment allait-il s'y prendre ?

Il ne voyait aucune voiture de police autour de lui, ni aucune cabine téléphonique. Et quand bien même, il n'avait pas d'argent sur lui. Pas de monnaie, pas de billets, pas de portefeuille bourré de cartes de crédit. Thomas n'en possédait en fait aucune. Il aurait bien été incapable de s'en servir.

— Taxi !

Dans la rue, il avait vu un homme lever le bras en l'air pour attirer l'attention de quelqu'un conduisant une de ces voitures jaunes. L'homme était monté, et la voiture jaune était repartie.

Thomas n'avait pas de portable non plus. S'il en avait eu un, il aurait pu appeler la police. Mais Ray avait toujours un téléphone portable sur lui, et leur père en avait eu un, et Julie en avait un, si bien qu'on pouvait raisonnablement présumer que la plupart des gens en avaient un. Tous les gens qui marchaient dans la rue devaient en avoir un.

Deux adolescentes, bras dessus, bras dessous, comme pour se soutenir l'une l'autre, venaient du sud en chancelant sur leurs talons hauts.

— Excusez-moi, a dit Thomas en se plaçant directement sur leur chemin. Je parie que vous avez des téléphones portables. Je pourrais vous en emprunter un pour appeler les secours ?

Les filles s'étaient arrêtées net. Elles avaient semblé avoir peur de quelque chose et s'étaient séparées pour l'éviter, l'une d'elles marmonnant un : « Taré. »

Thomas avait supposé qu'elles n'avaient pas de téléphone, et il avait essayé d'arrêter deux autres passants. Le premier était un vieil homme déguenillé captivé par le contenu d'une poubelle. Il paraissait plus intéressé par le gobelet de café à moitié plein qu'il y avait déniché que par les problèmes de Thomas. L'autre, une femme entre deux âges, avait serré son sac contre sa poitrine et hâté le pas quand Thomas lui avait demandé son téléphone.

Peut-être que personne à New York n'avait de téléphone. Thomas aurait voulu que Julie soit là pour l'aider. Il aimait bien Julie. Elle aurait su quoi faire.

Mais comment pourrait-il la joindre ? Même s'il avait un téléphone, il ne connaissait pas son numéro. Alors qu'est-ce...

Une minute.

Julie avait une sœur à New York. Elle avait une boutique qui vendait des cupcakes. Comment Julie avait dit qu'elle s'appelait, déjà ? Candace ? Oui, c'était ça. Et sa boutique, Candy's Cupcakes. Julie avait dit que sa sœur habitait au-dessus de son magasin.

Sur la 8^e Rue Ouest.

Thomas avait fermé les yeux un instant. Il pouvait la voir. La vitrine remplie de pâtisseries. La banne à rayures rouges et blanches. Les deux tables et les chaises en fer forgé installées dehors sur le trottoir.

Thomas était sûr que s'il arrivait à trouver Candace, elle saurait comment entrer en contact avec Julie. Maintenant il lui fallait simplement aller jusqu'à la 8^e Rue Ouest.

Il avait balayé la rue du regard, et vu une autre de ces voitures jaunes approcher. Alors il s'était avancé en plein milieu de la chaussée et, les deux mains en l'air, avait crié :

— Taxi !

Le chauffeur avait pilé dans un crissement de pneus.

— Ça va pas la tête !

Thomas s'était approché de la vitre côté conducteur.

— Monsieur, j'ai besoin que vous me conduisiez à la boutique Candy's Cupcake sur la 8^e Rue Ouest, à New York.

— On est où, là, à votre avis ?

— À l'angle de St Mark's Place et de la Première Avenue, a répondu Thomas, qui se disait qu'un homme qui conduisait un taxi aurait dû le savoir.

— Montez.

Thomas avait fait le tour de la voiture pour monter à l'avant, à la place du passager.

— Derrière ! avait vociféré le chauffeur en secouant la tête.

Thomas s'était installé sur la banquette arrière et, même si cela faisait fort longtemps qu'il n'avait pas vu de film, avait dit ce qui lui paraissait logique en pareille circonstance :

— Mettez la gomme ! Il faut que j'aille chercher de l'aide pour mon frère qui est retenu prisonnier.

— Oui, c'est ça.

— C'est pour ça que je suis tellement pressé. Tout ça, c'est à cause de la femme qui a été assassinée à la fenêtre.

— Écoutez, vieux, on a tous nos problèmes.

Thomas, qui observait les panneaux de rue, avait ajouté :

— Je pense qu'il y aurait un meilleur itinéraire.

— On me l'avait jamais faite, celle-là.

Il y avait si peu de circulation que peu de temps après, le taxi s'était rangé devant la pâtisserie.

— Ça m'a l'air fermé, avait constaté le chauffeur. Si vous êtes vraiment en manque de cupcakes, je connais quelques restos ouverts la nuit qui pourraient vous dépanner.

Thomas avait levé les yeux sur les fenêtres du premier étage, se disant que c'était là que Candace habitait, mais il ne savait pas comment y accéder. L'entrée de l'appartement se faisait peut-être par la boutique. S'il frappait suffisamment fort à la porte, elle se réveillerait peut-être et descendrait.

— Merci beaucoup, avait dit Thomas en ouvrant la portière et posant un pied à terre.

— Holà ! s'était écrié le chauffeur. Il y a cinq dollars quatre-vingts au compteur.

— Quoi ?

— Vous me devez cinq dollars quatre-vingts.

— Je n'ai pas d'argent. Je n'en ai pas besoin parce que je suis tout le temps à la maison.

— Cinq quatre-vingts !

— Mon frère a de l'argent, a argumenté Thomas. Quand il ne sera plus séquestré, il pourra vous payer.

— Tirez-vous de mon taxi, s'était emporté le chauffeur, qui était

parti pied au plancher dès que Thomas avait claqué la portière.

Il s'était approché de la porte de Candy's Cupcakes et avait tambouriné sur la vitre. La boutique était plongée dans l'obscurité, mais il avait cru apercevoir de la lumière à l'arrière.

— Ohé ! Candace ?

Il avait continué à cogner à la porte jusqu'à ce qu'un Noir de petite taille traverse la boutique à grandes enjambées, déverrouille la porte et l'entrouvre de quelques centimètres.

— Arrêtez ce bordel ! avait-il crié.

— J'ai besoin que Candace appelle Julie.

Il avait senti une odeur de pain chaud, et le tee-shirt de cet homme était éclaboussé de ce qui ressemblait à de la pâte à gâteau. Travaillait-il au milieu de la nuit ?

— Quoi ?

— Il faut que je parle à Julie. Ça concerne Ray. Ils l'ont attaché à une chaise.

— Foutez-moi le camp ! avait ordonné l'homme, en commençant à refermer la porte.

Mais Thomas l'avait repoussé.

— Il faut que je parle à Candace ! avait-il crié. Est-ce qu'elle connaît le numéro de téléphone de Julie ?

L'homme avait crié vers l'arrière de la boutique :

— Boss ! Hé, boss !

Quelques instants plus tard, une femme en tablier blanc, les cheveux recouverts d'un filet, était apparue à la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Cet allumé vous réclame en hurlant, il s'agirait de votre sœur, Julie.

La femme avait écarté son employé et ouvert franchement la porte.

— Qui êtes-vous ?

— Thomas.

— Thomas comment ?

— Thomas Kilbride. Vous êtes la sœur de Julie ?

— Oui.

— Vous êtes obligée de travailler au milieu de la nuit ?

— Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? En quoi ça regarde Julie ?

— Vous connaissez son numéro de téléphone portable ?

— Pourquoi ?

— Je veux qu'elle m'aide à sauver Ray.

Candace avait secoué la tête, exaspérée, tout en sortant un portable de sa poche. Elle avait composé un numéro et mis le téléphone à son oreille.

Elle avait paru surprise qu'on décroche aussi rapidement.

« Hé, écoute, c'est moi. Je suis vraiment désolée de t'appeler mais il y a ce dingue, ici, qui dit qu'il doit te... oui, Thomas. Il dit s'appeler Thomas. D'accord. »

Elle lui avait tendu le téléphone.

— Elle veut te parler.

« Salut, Julie, ils nous ont enlevés, moi et Ray, et il nous ont conduits ici, et je me suis échappé, mais ils ont encore Ray, il m'a aidé à me détacher mais je n'ai pas eu le temps de le détacher, lui, et...

— Tu es à la boutique ? avait demandé Julie d'un ton incrédule.

— Oui.

— Je peux être là dans deux minutes. Ne bouge pas ! »

— Elle arrive, avait dit Thomas en restituant le téléphone à Candace.

L'air perplexe et confus, celle-ci avait alors demandé :

— Si ma sœur est à New York, comme se fait-il qu'elle ne m'ait pas appelée ?

Morris Sawchuck avait rangé son pistolet, celui qu'il portait depuis qu'il avait commencé à recevoir des menaces de mort, dans son étui d'épaule. Il avait la main sur la porte d'entrée de Ferber's Antiques, mais avant qu'il ait pu l'ouvrir, Howard avait tendu le bras et l'avait claquée.

— Quelles sont tes intentions, Morris ?

— Écarte-toi de mon chemin.

Lewis les avait rejoints.

— C'est une bonne question, avait-il dit. Qu'est-ce que vous projetez de faire quand vous sortirez d'ici ?

— Je me moque de ce qui arrivera, avait déclaré Morris. Rien ne justifie ça. Je vais raconter tout ce que je sais. Qu'on me croie ou pas, ça m'est égal.

Morris avait senti un objet froid et dur effleurer sa tempe gauche. Il avait tourné les yeux et vu le canon de l'arme que Lewis pointait sur sa tempe.

— Vous croyez que ça va vous faciliter la tâche de me faire sauter la cervelle ? Vous vous dites que vous êtes dans la merde, maintenant, et que ça va résoudre vos problèmes ?

— C'est possible. Howard, prends-lui son flingue.

Howard avait passé la main sous la veste de Morris, enlevé l'arme et l'avait tendue à Lewis, qui l'avait glissée dans la ceinture de son pantalon.

— Je sais que tout ça a été un choc terrible, avait dit Howard, que ça fait beaucoup à digérer. Je comprends. Mais tu dois réfléchir avant de faire quelque chose de radical. Le problème, Morris, c'est que bien que tout ça ait été fait pour t'aider, les choses se sont maintenant inversées, en quelque sorte. Il faut que tu nous aides à continuer à t'aider, ou bien il n'y aura plus de *toi*.

— Je me demande pourquoi je ne me suis pas séparé de toi il y a des années.

— Parce que j'ai toujours très bien fait mon travail. Tu le sais aussi bien que moi. Mais comprends bien ce qui va se passer si tu ne

coopères pas. Lewis, ici présent, te logera une balle dans la tête. Et ensuite, tu sais ce qu'il sera obligé de faire ?

Il avait incliné la tête en direction de la rue. Il avait fallu un moment à Morris pour comprendre où il voulait en venir.

Et puis le déclic s'était fait.

— Oh, mon Dieu, par pitié, non !

— Dis-lui, Lewis.

— On vous tuera, et ensuite on sera obligés de tuer Heather, parce que tôt ou tard, elle va venir ici pour vous chercher.

— Je suis passé par là, Morris, avait repris Howard. Quand tout a commencé, quand j'ai donné à Lewis le feu vert pour prendre des mesures drastiques concernant Allison Fitch, je n'arrivais pas à croire que je le faisais. Je n'avais jamais pris ce genre de décision. Jamais, crois-moi. Parmi toutes les choses que j'avais pu faire pour toi dans le passé, il n'avait jamais été question de meurtre. Et puis... Ç'a très mal tourné, et je me suis senti encore plus mal. Mais tu sais quoi ? Tu finis par te rendre compte qu'il est impossible de faire machine arrière. Tu as pris des décisions et tu dois vivre avec. C'est ce que tu vas devoir faire, Morris. Tu vas devoir prendre une décision et vivre avec.

Morris a posé son bras contre la porte, y a appuyé sa tête.

— J'ai besoin d'une minute.

— Bien sûr.

— Parlez-moi de cette femme, avait-il demandé. Celle que vous avez tuée.

— Une tueuse à gages. Elle l'avait cherché. Elle a fait des tas de choses pas jolies-jolies, et la pire de toutes aura été de merder, de tuer Bridget. Je tiens à ce que tu saches que moi non plus, je ne l'aurais jamais laissée s'en tirer comme ça.

Morris eut l'impression qu'il allait s'effondrer. Il avait posé la main sur l'épaule d'Howard pour se soutenir. Les trois hommes étaient restés ainsi un moment, Lewis et Howard apparemment disposés à attendre que Morris se reprenne.

Que pouvait-il faire d'autre ?

— Je ne veux pas que vous fassiez du mal à Heather.

— Je n'arrive pas à croire que vous ne vous la soyez pas tapée, a commenté Lewis, pour essayer de détendre l'atmosphère.

— Elle a deux gosses, a objecté Morris. Deux petites filles.

— Ouais, enfin bon.

Howard avait adressé à Morris quelques paroles de consolation, reprenant certains des arguments qu'il avait déjà avancés.

Finalement, Lewis avait ajouté en jetant un coup d'œil en direction du rideau :

— Je vais aller voir ce qu'ils font.

— Cette histoire de Vachon, je veux en savoir davantage. Fais ce qu'il faut pour savoir si Ray n'est pas en train de nous baratiner, lui avait demandé Howard.

— Vachon ?

— C'est une longue histoire avait éludé Howard. (Puis, à Lewis :) Une fois qu'on sera sûrs qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, eh bien, je veux qu'on s'occupe d'eux aussi humainement que possible.

— Ouais, ouais. Ne t'en fais pas.

Lewis s'était dirigé vers la pièce du fond.

— Howard, avait supplié Morris, pour l'amour de Dieu, tu ne peux pas...

— Merde !

C'était Lewis. Il avait écarté le rideau, appelé Howard.

— On a un problème.

Nicole répète ses sorties aux barres asymétriques. Un double salto arrière vrillé. Un double salto arrière piqué. Un élan par-dessous barre avec demi-tour et salto arrière groupé avec vrille.

Elle se trompe tout le temps.

Elle n'arrête pas de tomber sur la tête.

À chaque fois. Sa tête s'écrase comme un missile. Pilonne le tapis. Elle sent sa volonté se briser. La douleur est immense. Elle a des élancements dans le crâne.

Les choses empirent. Un pic à glace sort du tapis. Après que sa tête a heurté le tapis, son corps s'effondre, et le pic s'enfonce dans sa poitrine.

La scène se répète encore et encore. Elle lâche la barre, tournoie en l'air, tourne et vire, mais rien ne se passe comme il le faudrait. Elle commande à son corps de tourner dans une direction, et il fait le contraire.

Ça n'arrive pas pour de vrai, se dit-elle. C'est impossible.

Nicole avait raison. Cela n'arrivait pas. Même s'il était vrai qu'elle était blessée à la tête et qu'elle avait reçu un coup à la poitrine.

Elle reprenait peu à peu ses esprits. Avant qu'elle ait ouvert les yeux, les choses ont commencé à faire sens.

Lewis lui avait tiré dessus.

Ouais.

Comme ça. Pour impressionner Morris. Elle l'avait senti venir, que Lewis tenterait de l'éliminer bientôt. Simplement, elle ne pensait pas qu'il passerait à l'action à ce moment-là.

Mais elle savait aussi que ça pouvait arriver. Qu'on pouvait être sur ses gardes et se planter quand même.

La balle l'avait touchée durement. Étendue là, avant d'ouvrir les yeux, elle se demandait si elle n'avait pas transpercé le kevlar, traversé le gilet très ajusté, mais elle ne le croyait pas. Elle avait plus l'impression d'avoir reçu un coup de pied qu'une balle.

En fait, ce n'était pas la balle qui l'avait assommée. C'était d'avoir été projetée en arrière et de s'être cogné la tête contre cette foutue

étagère. Elle avait été mise K-O avant de toucher le sol.

Mais à présent elle se réveillait. Et elle écoutait.

Mieux valait sans doute ne pas bouger pendant quelque temps.

— Où est-il ? a aboyé Lewis après moi. Où est-il, bordel !

— Envolé, ai-je répondu.

Howard est arrivé, a fixé du regard la chaise vide jonchée de bouts de ruban adhésif. Son visage a paru perdre instantanément le peu de couleur qu'il lui restait.

— Bon Dieu. (Puis, lançant un regard noir à Lewis :) Tu l'as laissé s'échapper.

Lewis s'est élancé hors de la pièce en passant par la petite porte, espérant sans doute que Thomas venait de s'enfuir et qu'il pourrait le rattraper et le ramener de force. Thomas n'était parti que depuis quelques secondes, une demi-minute au maximum, mais s'il courait à fond de train, cela lui donnait une bonne longueur d'avance.

J'espérais simplement qu'il aurait le bon sens d'aller à la police, même si ce n'était pas exactement ce que j'avais demandé. Je lui avais simplement dit d'aller chercher de l'aide. J'avais présumé qu'il comprendrait ce que cela voulait dire, mais il n'avait pas plus tôt passé la porte que je regrettais de ne pas avoir été plus précis.

Pour l'heure, il était mon unique espoir.

— Comment... comment a-t-il pu se libérer ? a demandé Howard.

— Je vous avais dit qu'il était doué, ai-je répondu, avec juste une pointe de suffisance. Il est peut-être aller voir Vachon. Peut-être que ses hommes étaient là dehors à l'attendre. Je me demande ce qu'ils feront quand il leur dira ce que vous...

Howard a craqué. Il a levé le bras et m'a giflé du revers de la main. Ce petit salaud y a mis plus de force que je n'aurais cru possible.

— Ça suffit, les conneries !

La joue me brûlait, j'étais sonné.

Le rideau s'est ouvert. C'était Morris.

— Qu'est-ce qu'il y a maintenant ?

— L'un d'eux s'est échappé, a dit Howard. Celui avec l'atlas dans la tête.

— L'atlas ? s'est étonné Morris, qui avait bien plus qu'un mètre de retard.

— Lewis est parti à sa recherche. Pourvu qu'il le trouve.

— Tu ne peux pas continuer comme ça, a dit Morris. Tu ne peux pas. Tout part à vau-l'eau. Toi aussi, tu te décomposes, depuis des mois. (Il a sorti son téléphone et l'a levé en l'air.) Tu m'as ôté mon arme mais tu ne m'as pas pris ça. J'ai dit à Heather de disposer du reste de sa soirée. En fait, je lui ai donné deux jours de congé. Dit de quitter la ville. Je ne veux pas qu'elle coure de risque. Elle est partie. Je crois que ça a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, Howard. Menacer Heather. Une parfaite innocente. Tu n'as plus de limites.

Howard l'a dévisagé, évaluant sans doute les implications de ces paroles.

— Qu'est-ce que tu lui as dit d'autre ?

— Je lui ai dit que vous me raccompagneriez en voiture. Toi et Lewis.

— Comme ça, s'il t'arrive quelque chose, elle saura.

Morris a acquiescé d'un signe de tête. Sa voix était étrangement calme.

— Laisse cet homme s'en aller. Et toi et Lewis, vous seriez bien avisés de vous rendre. Ou bien alors vous avez intérêt à être dans un avion en partance pour la Bolivie avant midi avec de nouvelles identités. Tu connais les meilleurs avocats de la place, Howard. Choisis-en un pour toi et un pour Lewis. Puis le compte à rebours va commencer et on va voir qui saura négocier le plus habilement en trahissant l'autre. Personne ne sait mieux que nous comment se déroule le jeu. Je suppose que c'est ce que je vais faire, moi aussi. Howard, détache-le.

Je m'y préparais déjà. Je m'escrimais sur le ruban adhésif autour de mes poignets depuis que Thomas était parti. J'avais essayé de décoller les bords avec mes ongles, pour donner un tout petit peu de jeu.

— J'aimerais que ce soit aussi simple, Morris.

Lewis a reparu, tout essoufflé.

— L'oiseau s'est envolé, a-t-il annoncé.

— Morris dit qu'on devrait se trouver des avocats, a dit Howard.

— Quoi ?

— Il ne va pas collaborer.

Lewis a ricané.

— Morris, je croyais qu'on s'était mis d'accord. Et si...

— Heather est partie. Et moi aussi, je m'en vais. Ne vous en faites pas pour moi, je prendrai un taxi.

Morris a écarté le rideau et a marché vers la porte d'entrée. Suivi par Lewis, arme au poing.

— Morris, a-t-il appelé.

J'ai entendu le même son que quand Lewis avait abattu Nicole. Puis un corps heurtant le sol.

Howard n'a même pas regardé. N'a pas écarté le rideau. Il savait à quoi s'en tenir. Quand Lewis a reparu, il est passé devant lui pour venir directement se mettre à ma droite.

— Où votre frère a-t-il pu aller ? m'a-t-il demandé. Est-ce qu'il a assez de jugeote pour aller voir les flics, ou est-ce qu'il va juste aller se planquer quelque part ?

Je devais admettre que la deuxième hypothèse était possible.

— Je n'en sais rien, ai-je répondu. Si j'étais vous, je m'attendrais au pire.

Lewis, à l'évidence, ressentait le besoin de se défouler un peu, exactement comme Howard, alors il m'a frappé à son tour. Non pas une gifle, mais un bon coup de crosse sur le côté de la tête. Mon oreille droite a explosé de douleur, et la gauche a presque touché mon épaule. J'ai poussé un cri et regardé la pièce tourner autour de moi plusieurs secondes.

Ç'a été pendant ce moment de désorientation que j'ai cru voir le bras de Nicole bouger, buter très légèrement contre une dépanneuse Dinky Toy qui était tombée de l'étagère et avait atterri sur ses roues, la faisant avancer d'un demi-centimètre. Mais comme pratiquement tout avait semblé bouger dans les secondes qui avaient suivi ce coup à la tête, j'en ai déduit que je l'avais imaginé.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, a résumé Lewis.

— C'est super, s'est lamenté Howard. Vraiment super. La police va peut-être débarquer, et maintenant on va devoir se débarrasser de trois cadavres.

Je n'étais pas encore mort, mais je supposais que mon heure était proche. J'ai continué à tordre mes poignets d'avant en arrière.

— On a pas le temps pour ça, a objecté Lewis. Il faut juste qu'on foute le camp d'ici.

— Où est-ce qu'on va bien pouvoir aller ?

— Je connais des gens. Des gens qui pourront nous cacher jusqu'à qu'on obtienne les papiers dont on a besoin.

— Bon Dieu, tu as tout fait foiré dès le début. À partir du moment où tu as décidé de tuer Fitch. Puis tu l'as engagée, elle, et tu as laissé ce dingue s'échapper.

— Je peux partir seul, a suggéré Lewis, qui est allé se placer entre le corps de Nicole et moi. Si c'est ce que tu préfères.

— Putain, a soupiré Howard en secouant la tête d'un air défait. Finissons-en et tirons-nous d'ici.

Je continuais à me tordre les mains dans tous les sens, en me disant que si j'arrivais à dégager mes poignets, je pourrais me jeter sur Lewis avec ma chaise, le saisir à la gorge. Tenter quelque chose, n'importe quoi. Parce qu'il avait le pistolet dans la main, et je savais qu'il avait l'intention de s'en servir contre moi dans les prochaines secondes.

Mais je n'en étais pas encore là.

— D'accord, a dit Lewis en pliant le coude de manière à pointer l'arme sur ma tête.

Et puis il a poussé un cri. Un cri atroce, effroyable.

Quand il a baissé les yeux pour voir d'où venait la douleur, j'ai regardé dans la même direction.

Un pic à glace lui avait transpercé le mollet.

— Où est Ray ? a demandé Julie à Thomas. Réfléchis, d'accord ? Réfléchis.

Ils étaient dans sa voiture, moteur ronronnant, devant la boutique de sa sœur. Candace se tenait sur le trottoir à les regarder, se demandant manifestement ce qui pouvait bien se passer.

— Il faisait noir, et je courais, a dit Thomas.

Son corps tremblait, et ses vêtements étaient trempés de sueur.

— Je courais si vite que je ne faisais pas attention, pas avant d'arriver au croisement de St Mark's et de la Première Avenue. C'était exactement comme sur Whirl360, mais on pouvait toucher et sentir les choses.

— Concentre-toi. Tu as dit que tu étais sorti en courant de la ruelle et que tu t'étais retrouvé sur le trottoir. Dans quelle direction es-tu parti ensuite ?

— À droite.

— Tu n'es donc pas passé devant la vitrine de la boutique où tu étais détenu ?

— Non, de l'autre côté.

— Tu es passé devant quoi en premier ?

Thomas a réfléchi.

— Il y avait un tailleur, un marchand de vélos, et...

— Quoi ?

— Je crois que ça s'appelait Mike's Bikes.

— OK. (Julie a saisi son téléphone sur le dessus du tableau de bord.) Je vais voir si j'arrive à le trouver.

— Attends, a dit Thomas, qui avait fermé les yeux. Mike's Bikes. C'est à côté du tailleur.

Il a légèrement tourné la tête d'un côté, a marqué une pause, a de nouveau tourné la tête, fait une nouvelle pause.

— Qu'est-ce que tu fais ? a demandé Julie.

— J'avance dans la rue, a répondu Thomas.

Il cliquait sur sa souris, faisant défiler les images de Whirl360. Tout ça dans sa tête.

— Quelle rue ?

— Sur la 4^e Est. C'est sur la 4^e Est.

Julie avait déjà mis le contact et, sans même un au revoir de la main à sa sœur, a appuyé à fond sur l'accélérateur, s'élançant à toute allure dans la rue, envoyant la tête de Thomas taper contre l'appui-tête. Il a ouvert les yeux.

— Je peux te dire comment aller jusqu'à la 4^e, a-t-il proposé.

— Ça, je peux y arriver. Dis-moi juste où sur la 4^e.

Thomas a de nouveau fermé les yeux. En continuant à bouger la tête.

— Je suis devant un magasin d'antiquités, a-t-il indiqué. Ferber's Antiques. On dirait qu'il y a des jouets dans la vitrine.

— Quelle est l'adresse ?

Il lui a donné le numéro.

— Je crois que c'est là. C'est là que se trouve Ray.

Julie a brûlé un feu, tourné à un carrefour, a appuyé sur le champignon.

— Tu as une arme ? a demandé Thomas, les yeux ouverts.

— Quoi ?

— Tu as une arme ? L'homme avait un pistolet, et la femme un pic à glace.

— Non.

Elle savait qu'elle ne pouvait pas débouler dans cet endroit toute seule.

Elle avait besoin des flics et des pompiers de New York. Ce qu'elle n'avait pas, c'était du temps pour s'expliquer. Elle a montré le téléphone portable du doigt.

— Fais le 911 et passe-le-moi.

Thomas a pris le téléphone.

— Tu appuies sur On, avant de faire le numéro ?

Elle lui a arraché l'appareil des mains, a regardé alternativement le téléphone et la route deux ou trois fois, puis a porté le téléphone à son oreille.

La standardiste du 911 a pris l'appel. — Il y a un incendie ! a dit Julie d'un ton affolé. On dirait qu'il a démarré derrière Ferber's ! Le magasin d'antiquités sur la 4^e Est ! Et je crois aussi avoir entendu des coups de feu !

Elle a donné un numéro d'immeuble, mis fin à l'appel avant que la

standardiste ait pu lui demander quoi que soit d'autre, et balancé le téléphone sur les genoux de Thomas.

Ça marchait, quand elle était au lycée et qu'elle ne voulait pas passer ses examens.

Le pic à glace avait traversé la jambe droite de Lewis à une dizaine de centimètres sous le genou. Nicole l'avait enfoncé tout droit à travers son jean, et la pointe était ressortie de l'autre côté, cramoisie.

Sa jambe s'était dérobée sous lui et il était tombé sur place, à genoux, écrasant une boîte de jeu de société, sans cesser de hurler. Il avait lâché son pistolet et s'était contorsionné de façon à pouvoir extraire le pic à glace en le tirant par le manche.

Ce n'était pas un spectacle que je tenais à voir, mais j'étais cloué sur place, comme l'était Howard. Ce que lui et moi avons fini par voir a été pire encore. Nicole s'est redressée, a mis la main sur le pic avant que Lewis puisse le faire et, au lieu de le retirer pour le planter ailleurs, ou l'enfoncer encore plus profondément, elle l'a tiré *de côté*, d'un coup sec. L'acier à l'intérieur de sa jambe s'est frayé un nouveau chemin à travers sa chair, lui arrachant un autre cri. Il a donné un violent coup de pied, le talon de sa botte cueillant Nicole, qui était en appui sur un bras, en pleine poitrine.

Elle est tombée sur le dos, mais s'est relevée en un instant.

Lewis tâtonnait fébrilement à la recherche de son pistolet. Celui-ci était à terre, dans une flaque de sang qui s'étendait rapidement. Il allait s'en saisir, mais Nicole a été plus rapide.

Elle a refermé la main sur la crosse poissée de sang et l'a pointée sur la tête de Lewis. Il a roulé sur le dos, s'est redressé à moitié avec les bras et a reculé tant bien que mal, comme un crabe, en traînant sa jambe blessée.

Nicole était à genoux à présent, tenant fermement le pistolet à deux mains, bras tendus.

— J'ai horreur des armes à feu, a-t-elle dit.

Son chemisier était déchiré, révélant une matière sombre et matelassée.

Un gilet pare-balles.

— Nicole, a dit Lewis. Écoute, écoute-moi...

Elle a pressé la détente et lui a fait sauter une partie de la tête. Son corps s'est avachi, une masse de sang, de crâne et de cervelle a maculé

le sol.

Howard a porté la main à sa bouche, comme s'il allait vomir. Il s'est retourné, a brusquement ouvert le rideau et s'est mis à courir. Nicole s'est lancée à sa poursuite.

Au loin, j'ai entendu des sirènes.

J'ai libéré ma main gauche du ruban adhésif, qui pendait à présent de mon poignet droit, et me suis attaqué à la partie enroulée autour de mon ventre, qui me maintenait à la chaise.

Les sirènes se sont rapprochées.

Mais plus près encore, le bruit d'une voiture s'arrêtant dans la ruelle dans un crissement de pneus. Un cri. Une femme.

— Thomas !

Merde.

Je me suis libéré de la chaise et me suis jeté par terre, éparpillant des jouets devant moi. Je voulais arriver jusqu'à Lewis, jusqu'à son cadavre.

Il y avait un pistolet, coincé dans son pantalon.

Dans la pièce donnant sur la rue, j'ai entendu *pfift, pfift*, puis le bruit d'un autre corps qui tombait.

— Ray ! a crié quelqu'un à l'extérieur.

— Thomas, arrête !

Julie.

J'étais à genoux, tendant le bras pour attraper le pistolet, mes doigts effleurant la crosse, quand le rideau s'est brutalement ouvert. J'ai levé les yeux, juste à temps pour voir la botte de Nicole me frapper à la mâchoire.

Un sacré coup de pied.

Sonné, j'ai été catapulté en arrière. J'ai instinctivement tendu les bras pour amortir ma chute, mais ça m'a quand même fait un mal de chien. Un objet pointu s'est enfoncé dans mon dos, avant de se briser sous moi. Un camion-poubelle miniature.

Ma main droite avait atterri sur un des jouets qui avaient dégringolé des étagères. Avant même de l'avoir regardé, je savais qu'il était à moitié en plastique, à moitié en métal.

Nicole a braqué son arme sur moi. Mais avant qu'elle ait pu presser la détente, un bruyant claquement s'est fait entendre dans le petit couloir qui conduisait à la ruelle.

Une porte qu'on ouvrait à la volée.

— J'ai trouvé de l'aide ! a crié Thomas. J'ai trouvé Julie !

— Non ! a crié Julie, qui semblait sur ses talons.

Nicole a tourné le regard en direction des voix, et le pistolet a suivi. À l'instant où Thomas apparaîtrait, il serait mort.

J'ai jeté un coup d'œil à ma main droite, laquelle tenait l'empennage en plastique bleu d'une fléchette de jardin d'une trentaine de centimètres, avec une pointe en métal.

Ce n'était pas exactement un javelot. Mais je n'avais pas seulement été un très bon lanceur de javelot au lycée ; je touchais aussi carrément ma bille aux bonnes vieilles fléchettes de bar.

Pendant les millisecondes dont j'ai disposé avant que Thomas n'entre en courant, j'ai prié pour que les fléchettes soient comme le vélo : un truc qui ne s'oublie pas.

En dépit des élancements sur le côté de ma tête, de la douleur dans ma mâchoire et mon dos, j'ai réagi à la vitesse de l'éclair : j'ai pris la fléchette, l'ai brandie par-dessus mon épaule, et l'ai lancée de toutes mes forces.

— Ray !

Thomas a fait irruption dans la pièce.

La fléchette a touché Nicole au cou. Elle s'est enfoncée suffisamment, quatre ou cinq centimètres, pour y rester plantée.

Sa bouche s'est ouverte, mais aucun cri n'en est sorti. Sa main droite était toujours cramponnée au pistolet, tandis que la gauche se saisissait vivement de la pointe et l'extirpait d'un coup sec.

On aurait dit de l'eau jaillissant d'un robinet.

Le sang giclait partout.

Elle a plaqué sa main gauche sur la blessure. Laissant tomber le pistolet de la droite, elle s'est retournée et s'est avancée jusqu'au bureau en titubant.

Elle a toussé, et du sang a coulé de sa bouche et de son cou. Elle s'est appuyée sur le bureau un bref moment, quelques secondes seulement. Et s'est effondrée au sol alors que les sirènes devenaient presque assourdissantes.

Julie était entrée dans la pièce, et elle a stoppé net dès qu'elle a vu le carnage. Un pompier, qui arrivait derrière elle en courant, a manqué la renverser.

— Ray ? a-t-elle dit.

Thomas m'aidait déjà à me lever.

— Regarde qui j'ai trouvé. J'ai amené Julie, a-t-il dit en souriant.
Je suis revenu.

Pendant les vingt-quatre heures qui ont suivi, Thomas et moi, ainsi que Julie, avons dû répondre à beaucoup de questions posées par des tas d'intervenants. Nous avons été interrogés séparément, puis ensemble, par les flics de New York, la police de l'État, le FBI, et même par l'administration portuaire. L'un des types, on me l'a dit plus tard, faisait partie du ministère de l'Intérieur, mais ils étaient si nombreux à vouloir nous faire parler que je ne suis pas arrivé à savoir lequel c'était.

Quand nous avons eu un moment ensemble, Thomas m'a avoué être préoccupé de ne voir personne de la CIA.

— Ils devraient être là, pour prendre de mes nouvelles, a-t-il chuchoté.

Je lisais de la déception dans son regard. Il était vexé.

L'intérêt de toutes ces heures d'interrogatoire a été de nous éclairer sur ce qui s'était passé. Les blancs ont commencé à être comblés, en grande partie parce que les pompiers et les urgentistes étaient arrivés à temps pour sauver Howard Talliman et Morris Sawchuck, qu'on avait trouvés tous deux en train de se vider de leur sang sur le plancher de la boutique de jouets.

Talliman, qui était dans un état critique, ne s'était pas montré bien bavard jusqu'ici ; mais Sawchuck, qui avait reçu une balle dans le poumon et avait été hospitalisé dans un état grave, racontait aux procureurs tout ce qu'il savait. Branché à diverses machines qui l'aidaient à respirer, il répondait aux questions aussi vite qu'il pouvait taper sur l'ordinateur portable qui lui avait été apporté dans l'unité de soins intensifs.

Le temps que nous avons passé attachés aux chaises, dans l'arrière-boutique du magasin de jouets, nous avait permis de comprendre une bonne partie de ce qui s'était passé. La tentative de chantage de Fitch – nous n'avions toujours pas bien saisi ce qu'elle savait ou prétendait savoir – avait conduit à la décision de l'éliminer. Bridget Sawchuck avait été tuée par erreur. Nicole avait tué ce couple à Chicago dans le cadre de sa mission, laquelle consistait à effacer

d'Internet l'image de la femme étouffée.

C'était à peu près ça, en résumé.

Lewis Blocker, bien sûr, était mort.

Et les ambulanciers n'avaient pas réussi à sauver Nicole. Il s'est avéré qu'il ne s'agissait pas de son vrai nom. On racontait que, dans une autre vie, elle avait été athlète olympique – ce qui expliquait la puissance de son coup de pied –, mais les flics avaient encore beaucoup d'éléments à analyser.

Je ne me sentais pas fier d'avoir tué cette femme. Même si je n'avais pas eu le choix, je n'y avais pris aucun plaisir. J'allais faire des cauchemars pendant très longtemps.

L'essentiel était que je préférais qu'on l'ait mise en terre, elle, plutôt que moi. Ou Thomas.

Un grand nombre des questions qui m'avaient été posées, quand on m'avait interrogé seul, concernaient Thomas et son étrange obsession. Je sais que les enquêteurs étaient en contact avec le Dr Grigorin et nos bons amis, les agents Parker et Driscoll, du FBI, ont fait une apparition. Ils ont confirmé la plus grande partie de mes dires ; à savoir que Thomas, bien que certainement singulier, n'était une menace ni pour les autres, ni pour lui-même. À la fin, les diverses agences gouvernementales semblaient non seulement persuadées que Thomas était inoffensif, mais qu'il était un héros. Sans ses explorations sur Whirl360, le meurtre de Bridget Sawchuck n'aurait jamais été mis au jour.

Le fait que ces mêmes explorations avaient conduit, en définitive, à la mort de Kyle et Rochelle Billings a été passé sous silence. J'ignore si cela a traversé l'esprit de Thomas, et je me suis bien gardé de le lui faire remarquer. Peut-être parce que leur mort était autant ma faute que la sienne. C'était moi, l'idiot qui avait agité cette feuille de papier en allant frapper à la porte de l'appartement d'Allison Fitch, scène qui manifestement avait été enregistrée par une caméra de surveillance.

La seule chose à n'avoir jamais été évoquée était l'appel que Lewis avait pris dans la chambre de Thomas. Mon frère m'a dit qu'il n'en avait jamais fait état, tout comme moi.

Après tout ce qui s'était passé, Thomas s'est montré plus renfermé qu'à l'ordinaire. Ce que nous avons subi aurait été traumatisant pour n'importe qui. Je me demandais pourtant si ses particularités ne

l'avaient pas aidé à mieux faire face. À l'exception de ces territoires qu'il pouvait explorer en ligne, il restait en général imperméable au monde extérieur. Protégé par cette espèce de rempart, il avait peut-être été moins exposé à l'horreur de ce que nous avons vécu.

En fait, je n'en savais rien.

Je me demandais cependant si son humeur sombre n'avait pas moins à voir avec notre expérience récente qu'avec ce qu'il avait semblé prêt à me confier juste avant que Nicole et Lewis n'envahissent la maison. Ce qui lui était arrivé quand il avait treize ans et qui avait semé la discorde entre papa et lui.

Il avait dit, alors, qu'il serait éventuellement disposé à en parler à Julie, mais maintenant, ce n'était pas le bon moment. Nous avions besoin de décompresser avant de nous attaquer à quoi que ce soit d'autre.

De plus, j'avais moi aussi quelques soucis en tête.

Je m'interrogeais pour savoir si je devais rester dans la maison de mon père, y vivre avec Thomas, du moins dans un avenir proche. Or, à ma grande surprise, quand j'ai soumis l'idée à mon frère, il s'est montré peu enthousiaste.

— Je ne pense pas avoir envie de vivre avec toi, a-t-il expliqué. Regarde tous les ennuis que tu m'as causés.

Il a dit qu'il voulait bien vivre dans cet endroit que j'étais allé visiter, du moment qu'il pouvait garder son ordinateur.

Ce qui me laissait encore la possibilité de vendre mon appartement de Burlington et de m'installer définitivement dans la maison de papa. Je serais ainsi proche de Thomas, pourrais aller le voir aussi souvent que je le voudrais. Pendant le petit déjeuner de notre dernière matinée à New York, nous avons parlé voyages. Thomas a dit qu'il voulait toucher la vitrine d'une pâtisserie bien particulière à Paris.

— À mon avis, ai-je observé, si on va jusqu'à là-bas, on aura peut-être envie de pousser la porte et de manger les gâteaux.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée, a-t-il concédé.

Nos projets d'avenir n'étaient pas ma seule préoccupation. Je n'arrêtais pas de penser à ce coup de téléphone.

Nous sommes rentrés à la maison avec Julie, dans sa voiture.

Je n'aurais pas dû être surpris de trouver un véhicule de police bloquant l'accès à l'allée de la maison de mon père quand nous

sommes arrivés. La presse – d’autres journalistes que Julie – avait eu vent de l’histoire et tenté de nous trouver. Jusqu’ici, nous étions parvenus à les éviter. D’une part, parce que nous n’avions pas besoin de ce désagrément supplémentaire, d’autre part, parce que je tenais à ce que Julie ait la possibilité de dévoiler toute l’histoire avant que quelqu’un d’autre n’ait les détails. Notre témoignage de première main, enfin, le mien pour l’essentiel, allait lui permettre une sacrée exclusivité.

L’agent en uniforme assis au volant est descendu voir qui nous étions. Une fois nos identités déclinées, il a déplacé sa voiture. Julie a remonté l’allée et stoppé devant la maison. Thomas est descendu en premier. Même s’il n’était jamais très expansif, je voyais bien son excitation d’être de retour.

Alors qu’il approchait de la maison, je l’ai appelé :

— Ne touche pas au téléphone dans ta chambre.

— Pourquoi ?

— N’y touche pas, c’est tout. Ne t’en approche même pas.

Il n’a pas discuté. Il ne se souciait guère des téléphones. C’était le fait de ne plus avoir d’ordinateur qui le contrariait le plus. Sur le chemin du retour, il m’avait demandé au moins dix fois quand on irait lui en acheter un nouveau.

J’ai fait le tour de la voiture jusqu’à la fenêtre du conducteur. Julie a baissé sa vitre.

— Merci, ai-je dit en me penchant, la tête à moitié passée par la fenêtre.

— Tu le dis très souvent.

— C’est parce que tu es vraiment exceptionnelle.

— Je vais au bureau. J’ai un article à écrire. Je t’en ai parlé ?

— Un peu.

— Je te passerai peut-être un coup de fil plus tard.

— J’attends ça avec impatience, ai-je dit avant de me pencher pour l’embrasser.

Je l’ai regardée s’en aller, puis je suis entré dans la maison. J’allais d’abord monter dans la chambre de Thomas, mais j’ai vu le voyant clignoter sur le téléphone de la cuisine, et j’ai pensé que je ferais mieux de consulter les messages.

Il y en avait cinq.

« Bonjour, Ray. Alice à l’appareil. Harry a besoin que vous passiez

signer encore deux petites choses. Tenez-moi au courant. »

Bip. J'ai appuyé sur 7 pour effacer.

« Ray ? C'est Harry. Alice t'a bien laissé un message hier ? Fais-moi signe. »

Bip. J'ai de nouveau appuyé sur 7.

« Ray, bon sang. C'est Harry, j'ai vu les infos. J'espère que ça va, vous deux. Écoute, quand tu rentres, appelle-moi. »

Bip. Encore 7.

« Bonjour, j'essaye de joindre Thomas ou Ray Kilbride. Je m'appelle Tricia, je suis réalisatrice pour l'émission *Today* et on aimerait beaucoup prendre contact avec vous. Il est très important que... »

Je n'ai pas eu à attendre le bip cette fois. J'ai appuyé sur 7.

« Bonjour, c'est Angus Fried du *New York Times*, et... »

7.

Je mourais de soif. J'ai rempli un verre d'eau froide, et l'ai bu d'un trait.

Il était temps.

J'ignorais ce que j'allais apprendre quand je vérifierais l'historique des appels sur le téléphone de Thomas, sur sa ligne séparée. Peut-être rien. Peut-être que le numéro du correspondant avait été masqué et que l'identité de celui qui avait appelé la maison demeurerait à jamais un mystère.

J'ai posé mon verre vide dans l'évier et commencé à me diriger vers l'escalier.

On a frappé bruyamment à la porte.

Un homme d'âge moyen se tenait là. Des kilos en trop, un costume froissé, le col de la chemise ouvert et une cravate noire desserrée. Il me présentait un insigne.

— Monsieur Kilbride ? Notre homme au bout de l'allée m'a dit que vous étiez rentré. J'ai cru comprendre que vous aviez vécu quelques jours mouvementés. Vous et moi, nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de finir notre conversation l'autre soir, au téléphone. Je suis l'inspecteur Barry Duckworth, de la police de Promise Falls. C'est terrible ce qui vous est arrivé. On m'a tout raconté. Mais je me demandais si on ne pourrait quand même pas se parler au sujet de votre père.

— Entrez, ai-je dit.

L'inspecteur Duckworth et moi avons pris place au salon.

— Vous avez sûrement fort à faire, avec tout ce qui vous est arrivé ces deux derniers jours. Comment allez-vous ?

— Je fais aller. Ç'a été... extrêmement pénible.

— Oui, j'imagine. Êtes-vous d'attaque pour terminer la conversation de l'autre soir ?

— Je le suis. Ça me paraît loin, ai-je fait remarquer en me frottant le front. Vous aviez parlé à mon père ?

— C'est exact.

— Il avait pris contact avec vous ?

— En effet.

— Racontez-moi.

Duckworth s'est enfoncé dans son fauteuil, les bras ballants.

— Votre père m'a contacté à propos de quelque chose qui était arrivé à votre frère, Thomas, quand celui-ci était adolescent. Mais pendant des années, votre père n'y a pas cru... il n'a pas cru votre frère. Parce que, eh bien... comment dire ça ?

— Mon frère n'est pas ce qu'on appellerait un « témoin crédible », ai-je dit.

— C'est ça.

— Parce qu'il entend des voix qui n'existent pas, voit des conspirations là où il n'y en pas... la plupart du temps.

— Si bien que quand Thomas est allé voir votre père il y a des années de cela, pour parler d'une agression, celui-ci a été circonspect. En fait, il a refusé d'y croire, parce que Thomas mettait en cause un de ses amis. Il a accusé votre frère d'avoir tout inventé et lui a demandé de ne plus jamais en parler, de ne plus jamais aborder le sujet.

— Une agression, ai-je repris. Thomas a réussi à m'en parler un tout petit peu, avant qu'on nous kidnappe.

— Une agression sexuelle, a précisé Duckworth. À tout le moins, une tentative d'agression. Une tentative de viol.

J'ai senti la colère monter en moi.

— Qui Thomas a-t-il désigné à mon père ?

Duckworth a levé la main.

— J'y viens. Votre père a parlé à cet homme, cet ami, et celui-ci a été choqué par l'accusation et a nié en bloc. Votre père l'a cru. Parce qu'il ne pouvait pas croire Thomas. J'imagine que votre frère racontait beaucoup d'histoires à dormir debout à l'époque.

— Il en a toujours été ainsi.

— Mais il s'est passé quelque chose qui a fait que votre père a changé d'avis.

— Quoi donc ?

Duckworth a balayé la pièce du regard, a vu la nouvelle télé, le lecteur Blu-Ray.

— Il aimait les trucs high-tech, votre père, hein ?

— Oui. En effet. Il aimait ses jouets, ses gadgets. Beaucoup d'hommes de son âge deviennent réfractaires aux nouvelles technologies, mais lui les trouvait plutôt cool. Il adorait regarder le sport sur cette télé.

— Votre père songeait à s'acheter un nouveau téléphone, a poursuivi Duckworth.

— Comment savez-vous cela ? ai-je demandé, surpris.

— Il me l'a dit. C'est comme ça que c'est arrivé.

Je me suis agrippé aux accoudoirs de mon fauteuil, comme si je m'apprêtais à entrer dans une zone de turbulences.

— Allez-y.

— Votre père voulait un portable capable de faire des tas de choses compliquées, au lieu d'un simple téléphone. Moi, j'ai un téléphone qui fait des tas de choses, mais c'est à peine si je sais m'en servir. J'ai mis un an avant d'arriver à comprendre comment prendre des photos avec. Mais c'est précisément ça qui intéressait votre père. Prendre des photos.

— D'accord.

— Il m'a dit qu'il en avait regardé quelques-uns, mais quand on demande conseil aux vendeurs, on ne sait pas s'il faut leur faire confiance. Peut-être qu'ils essayent juste de vous fourguer le plus cher. Vous préférez savoir ce que vos amis ont, ce qu'ils en pensent. Le bouche-à-oreille, vous voyez ?

— Bien sûr.

— Votre père se trouvait justement avec l'un de ses amis, à ce qu'il

m'a dit, le même ami que votre frère avait accusé à l'époque, et il a pris son téléphone pour y jeter un coup d'œil. Simple curiosité. L'ami n'était pas dans la pièce à ce moment-là, mais votre père ne pensait pas à mal. Il se disait que ça ne le dérangerait pas. Il voulait voir comment fonctionnait l'appareil photo sur ce modèle, alors il a appuyé sur le machin... l'application, et elle s'est affichée. Il a appuyé encore, et ç'a fait apparaître les photos qui avaient été faites.

Duckworth a marqué un temps d'arrêt pour reprendre son souffle.

— Et alors ?

— Il n'a pas aimé ce qu'il a vu.

— C'était quoi, comme photos ? ai-je demandé, la gorge serrée.

— Des garçons. Des photos de jeunes garçons. Et pas des gentilles photos de famille, si vous voyez ce que je veux dire. Mais de jeunes garçons, entre dix et treize ans, dans des poses et des positions provocantes. Votre père a à peine pu me les décrire, tellement ça l'écœurerait.

— C'était des photos prises par son ami.

Duckworth a acquiescé.

— Apparemment, il rentrait juste de voyage. Une destination où un individu ayant ce genre de penchants peut trouver son bonheur. Et à cet instant, quand il a vu ces photos, il a compris que ce que votre frère lui avait dit des années auparavant était la vérité. Qu'il ne l'avait pas inventé. Un homme capable de prendre de telles photos était capable d'avoir agressé votre frère.

— Qui ? ai-je demandé, même si je croyais déjà connaître la réponse.

Duckworth a de nouveau levé la main.

— Laissez-moi finir. Donc, quand cet ami de votre père est revenu dans la pièce, votre père lui a mis le téléphone sous le nez. L'a sommé de s'expliquer. Disant qu'il se rendait maintenant compte que Thomas avait dit vrai.

— Qu'est-ce que l'homme a dit ?

— Il a nié en bloc, bien entendu.

— Et mon père, qu'est-ce qu'il a fait ?

Ce dont j'étais pratiquement sûr, c'était qu'il avait entrepris une recherche sur la prostitution infantine sur son ordinateur portable.

— J'imagine qu'il a ressassé ça un moment. Puis il a fini par m'appeler. Il a dit qu'il en était malade, qu'il avait essayé de s'excuser

auprès de votre frère, qu'ils s'étaient disputés à cause de ça. Il voulait savoir si l'homme pouvait encore être poursuivi pour ce qu'il avait fait à Thomas. Je lui ai dit que c'était peu vraisemblable. Ça s'était passé il y avait si longtemps, et étant donné l'état de votre frère, il serait très difficile d'obtenir une inculpation.

— Et les photos sur son téléphone ?

— Votre père savait qu'il les avait probablement effacées dès qu'il était parti, mais malgré cela, il me demandait si on ne pouvait pas poursuivre en justice quelqu'un ayant eu des relations sexuelles tarifées avec des enfants dans un pays étranger.

— La Thaïlande, ai-je complété.

— Pardon ?

— Je pense que nous parlons probablement de la Thaïlande. Je sais que ce n'est pas le seul pays au monde où cela est possible, je suis sûr que ça se pratique ici aussi, dans ce pays, mais un des amis de papa est allé en Thaïlande.

— Je n'ai pas répondu à votre question sur qui était cet ami, parce que je ne le sais pas. Votre père ne me l'a jamais dit, car il n'avait pas décidé quoi faire le concernant, a confessé Duckworth avec un soupir. Puis il a eu cet accident. Et il est mort.

— Oui. Il a eu cet accident.

— Len Prentice, ai-je dit.

— Vous pouvez répéter ? a demandé l'inspecteur en sortant son calepin.

— Papa a travaillé pour lui pendant des années. Ils ont été amis très longtemps. Thomas ne l'a jamais aimé. Len est passé ici l'autre jour. Il a essayé d'obliger Thomas à déjeuner avec lui. Il cherchait peut-être à savoir ce que mon père avait pu lui dire avant de mourir. (J'ai réfléchi un moment.) Et il part en voyage sans sa femme, en Thaïlande.

— Eh bien, c'est très intéressant, n'est-ce pas ?

J'ai senti l'épuisement me gagner. Tous ce qui s'était passé ces derniers jours et maintenant, ça.

— Le fils de pute. Le sale pervers. Il abuse de Thomas et sait qu'il peut s'en tirer parce qu'il n'aura qu'à dire : « Hé, vous connaissez ce gamin... il est cinglé. »

— Ça fait partie du schéma habituel, a observé Duckworth. Ces gens-là ciblent les personnes vulnérables, qu'ils peuvent contrôler.

Le sang battait à mes tempes. J'avais envie de monter dans ma voiture, d'aller chez Len Prentice et de l'étrangler. D'étrangler cette ordure de mes propres mains.

— Thomas a passé des années sans jamais en parler, ai-je fait remarquer.

— Parce que ça lui avait attiré tellement d'ennuis avant, quand il l'avait dit à votre père. Il voulait en être débarrassé.

— Et quand mon père a remis ça sur le tapis, quand il a tenté de dire à mon frère qu'il le croyait à présent, comment a réagi Thomas ? me suis-je demandé tout haut. Ç'a dû le mettre en colère. Qu'enfin papa soit prêt à faire quelque chose. Alors que le mal était déjà fait.

Duckworth a hoché la tête, l'air grave.

— C'est possible.

J'ai pris ma tête à deux mains.

— Elle est près d'exploser.

— Je n'en doute pas.

Nous nous sommes tus un moment. C'est moi qui ai fini par parler.

— Il y a quelque chose qui me travaille depuis que je suis revenu à la maison, après que j'ai appris la mort de mon père.

Duckworth a attendu.

— Les circonstances. Ça me tracasse depuis le début.

— Comment cela ?

— Je sais que ça ressemblait à un accident. Il conduisait la tondeuse sur le flanc d'une colline escarpée, et elle s'est renversée. Mais cela faisait des années qu'il tondait de cette manière et il ne lui était jamais rien arrivé.

— Des tas de gens commettent la même imprudence pendant des années. Un jour pourtant ils finissent par en être victimes, a suggéré Duckworth.

— Je sais, je sais. Mais quand je suis descendu pour rentrer la tondeuse dans la grange... elle n'avait pas été déplacée depuis l'accident, depuis que Thomas l'avait soulevée pour dégager papa... j'ai remarqué que la clé était en position Off. Et que le carter abritant les lames était relevé. C'était ce qu'il aurait fait si quelqu'un avait descendu la colline pour venir lui parler. Il aurait éteint le moteur et relevé les lames, parce qu'il n'aurait plus été en train de tondre.

— Personne ne s'est jamais présenté pour dire qu'il avait parlé à votre père avant l'accident ? Qu'il était là quand c'était arrivé ?

— Qui l'aurait fait ? ai-je demandé. Si c'était cette personne qui l'avait fait tomber ?

Duckworth a réfléchi à mon hypothèse.

— Je ne sais pas, mais c'est une théorie intéressante.

— Len Prentice a dû péter les plombs, à se demander ce que mon père allait faire à son sujet. S'il irait le dénoncer à la police ou pas – bon, il l'a fait, mais il ne vous a jamais donné de nom. Il a dû se demander s'il le dirait à sa femme, à ses amis ? Se dire que s'il ne pouvait pas le faire juger, il essaierait peut-être de ruiner sa réputation. De faire savoir à tout le monde quel genre d'homme il était.

— C'est possible.

— Len s'inquiète tellement qu'il vient à la maison un jour pour essayer de persuader mon père de ne rien faire, peut-être pour lui sortir une explication vaseuse sur la présence de photos de garçons nus sur son téléphone portable. Il le trouve en train de couper l'herbe

sur la colline. Papa arrête la tondeuse, ils se disputent, Len pousse mon père qui tombe à la renverse, entraînant la tondeuse avec lui, et ça le tue. Len aurait eu le temps d'aller chercher de l'aide ou de dégager la tondeuse, mais il choisit de ne pas le faire. Len sait depuis des années que mon père prend des risques sur cette colline. Ma mère nous suppliait tous de lui dire de ne pas le faire.

L'inspecteur Duckworth a réfléchi à tout cela, lèvres pincées.

— Vous pensez qu'un type conserverait ce genre de photos sur son téléphone, alors que sa femme pourrait tomber dessus ?

J'ai levé les mains en l'air.

— Je ne sais pas. Marie n'est pas très branchée gadgets. Écoutez, je n'ai pas toutes les réponses, mais il y a quelque chose de pas clair chez cet homme. Je le sens.

— Je suppose qu'il pourrait être utile d'aller lui en toucher un mot. Voir ce qu'il a à dire.

— D'accord, faisons cela. Mais je viens avec vous, il y a certaines choses que je veux lui demander. Si vous ne me laissez pas vous accompagner, je cognerai à sa porte deux secondes après que vous serez parti.

— OK, venez, mais vous me laissez faire la conversation, a-t-il répondu après réflexion.

Je n'ai rien dit.

— D'accord, allons faire un tour là-bas. Vous pouvez m'indiquer le chemin ?

— Oui, mais d'abord, je veux prévenir mon frère que je sors un moment. Et j'ai juste une dernière chose à faire.

— Je vous attends dehors.

Duckworth s'est levé. Il sortait de la maison pendant que je montais l'escalier.

Il y avait toujours des cartes accrochées partout. Pour la première fois, elles m'ont réconforté. Je suis entré dans la chambre de Thomas.

Il était assis dans son fauteuil de bureau, les yeux fixés sur son moniteur et son clavier. Sans unité centrale, ils étaient comme une voiture sans moteur.

— On va aller acheter un ordinateur maintenant ? a-t-il demandé.

— Pas dans l'immédiat. Ça va si je te laisse ici un moment tout seul ? Il y aura toujours un policier près de la route.

— Oui. Où tu vas ?

— Je vais voir Len Prentice.

— Je ne l'aime pas, a dit Thomas en fronçant les sourcils.

J'ai envisagé de lui demander sur-le-champ de me dire ce qui lui était arrivé, qui l'avait fait, mais j'ai préféré m'abstenir. Il en avait assez vu ces derniers jours pour que je ne l'oblige pas en plus à me parler de cet événement.

— Moi non plus, je ne l'aime pas, ai-je dit.

J'ai reporté mon attention sur le téléphone sur son bureau.

— Tu as touché à ça ? me suis-je enquis.

— Tu m'as dit de ne pas le faire.

— Je demandais juste.

— Je n'y ai pas touché.

J'ai tendu le bras au-dessus du bureau pour rapprocher le téléphone. J'ai appuyé sur la touche qui me donnerait l'historique des appels.

Il n'y en avait pas eu depuis le soir de notre enlèvement.

L'appareil signalait un appel à 22:13 ce soir-là. C'était le seul numéro dans l'historique.

Il s'agissait, j'en étais presque certain, d'un numéro local.

— Thomas, ai-je dit. On voit ici qu'un seul appel a été reçu sur ce téléphone. Tu n'en as jamais reçu d'autres ? Pas même pour du télémarketing ?

— J'efface toujours l'historique après chaque appel. C'est ce que le Président Clinton a commencé par me dire de faire.

Mais Thomas n'avait pas été en mesure d'effacer l'historique ce soir-là, après que Lewis Blocker avait décroché.

Je me suis dit qu'il n'aurait pas été malin d'appeler depuis le téléphone de Thomas. J'ai utilisé mon portable.

— Qui appelles-tu ? a demandé Thomas. Le Président ? Il m'a dit de ne jamais l'appeler. Et si c'est son numéro, il aurait dû être effacé.

J'ai levé la main pour le faire taire. À l'autre bout de la ligne, le téléphone a sonné une fois.

Puis une deuxième fois.

Une troisième.

Et on a décroché. Des tâtonnements et enfin, une voix.

« Allô, Harry Peyton à l'appareil. »

« Allô ? a répété Harry. Il y a quelqu'un ? »

— C'est Ray, ai-je dit quand j'ai eu retrouvé ma voix.

— Ray ! s'est exclamé Harry d'une voix pleine d'exubérance. Bon Dieu ! Tu es rentré !

— On est rentrés.

— Seigneur, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Les infos ont donné peu de détails, mais tu as découvert que la femme de Morris Sawchuck avait été assassinée, c'est ça ? Bon sang, comment diable t'es-tu retrouvé mêlé à ça ? D'accord, je sais que Thomas avait quelque chose à y voir, mais tu aurais pu y laisser ta peau, merde !

— Il s'en est fallu de peu, ai-je dit tout en réfléchissant, m'efforçant d'assembler les pièces du puzzle.

— Nous avons appelé chez toi plusieurs fois, sans pouvoir te joindre. Au début nous avons pensé que tu étais peut-être retourné à Burlington pour deux ou trois jours et que tu avais emmené ton frère.

— Non.

— Oui, eh bien, on le sait maintenant, n'est-ce pas ? a-t-il dit en riant. Est-ce que tu vas bien ? Je veux dire, physiquement ? Ça va, vous deux ?

— J'ai les poignets un peu endoloris. Mal un peu partout.

— C'est un sacré truc qui t'est arrivé. Écoute, ces documents que j'avais besoin de te faire signer, ça peut être n'importe quand. Tu reprends le cours de ta vie et ensuite...

— Non, l'ai-je coupé. Faisons ça maintenant.

— Entendu, laisse-moi juste consulter mon agenda...

— Je serai là dans quelques minutes.

— Ray, attends. Ray ? Tu sais que tu as appelé sur mon portable personnel ? Pourquoi n'as-tu pas appelé la ligne du bureau ? Où as-tu eu ce numéro ?

— À tout de suite », ai-je dit, et j'ai terminé l'appel.

Thomas m'a regardé.

— Comment va le Président ? a-t-il demandé.

J'ai longé le couloir jusqu'à la chambre de mon père, fermé la

porte, et me suis assis au bord du lit. J'ai posé le téléphone sur le dessus-de-lit, ai passé mes mains sur le tissu, sentant sous mes paumes sa texture côtelée.

Qu'est-ce qui se passait, à la fin ?

Harry Peyton avait téléphoné à la maison en se faisant passer pour l'ancien Président Clinton. Il savait que mon frère était la seule personne qui l'aurait cru. Harry connaissait les délires de Thomas.

Il s'en servait.

L'appel que Lewis avait intercepté ne pouvait être le premier. Il devait y en avoir eu d'autres avant. Des appels que mon frère avait pris. Des conversations que mon frère croyait avoir avec Bill Clinton.

Je savais également, pour l'avoir observé moi-même, que Thomas avait eu ces conversations alors qu'il n'y avait personne au bout du fil. Je l'avais vu tenir des conversations imaginaires sans l'aide d'un téléphone.

Mais Harry Peyton était au courant de ces conversations. Et il avait décidé de les rendre réelles.

J'ai pris mon téléphone, je suis sorti de la chambre de mon père et suis retourné voir Thomas, qui était toujours assis, abattu, face à ses écrans noirs.

— Quand tu recevais un appel sur ce téléphone de... tu sais... il te disait quoi ?

Thomas a cligné des yeux.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit, qu'il avait été moins gentil ces derniers temps ?

— Oui.

— Il a dit que quelque chose de grave nous arriverait si je te parlais de certaines choses. Des choses qui m'étaient arrivées et des choses dont il me parlait maintenant. Il disait que tout devait rester entre nous, qu'il voulait me connaître personnellement, et vous connaître, toi et papa. Il n'avait pas l'habitude de poser ces questions-là, quand il me parlait sans le téléphone. Quand je l'entendais juste comme ça.

— Qu'est-ce qu'il a demandé au sujet de papa ?

— Il voulait savoir s'il parlait de ses amis, s'il m'avait dit quoi que ce soit de négatif sur eux. Parce que M. Clinton devait être sûr que personne, parmi mes proches, n'était un ennemi ou un espion, ou quoi que ce soit de ce genre.

— Tu lui as répondu quoi ?

— Pas grand-chose, a dit Thomas avec un haussement d'épaules. Je lui ai dit que je n'aimais pas Len Prentice et que je n'aimais vraiment pas M. Peyton, et que c'était pour ça que je n'étais pas allé à l'enterrement de papa, parce que je pensais qu'il y serait.

— Thomas, ai-je dit doucement, ce qui t'est arrivé il y a longtemps, au moment de la fenêtre, c'est M. Peyton qui te l'a fait, n'est-ce pas ?

Il avait le regard perdu dans le vide.

— Papa disait que je n'étais pas censé parler de ça. Jamais. Même après qu'il a dit qu'il était désolé, quand il a su que c'était vrai. Il disait que je ne pourrais pas en parler tant qu'il ne saurait pas quoi faire à ce sujet. Mais qu'ensuite, finalement, je serais peut-être obligé de le faire. Je ne voulais pas. Jamais. Papa essayait de me faire oublier depuis si longtemps. Je ne pensais pas en être capable. De le dire à la police ou d'en parler devant un tribunal. Non, jamais.

Je suis allé chercher mon téléphone pour récupérer un numéro qui s'est avéré ne pas être dans sa mémoire. J'avais besoin d'un annuaire.

— On reparlera plus tard, d'accord, Thomas ? Et on ira t'acheter un ordinateur.

— D'accord. Tu veux que je fasse à dîner ?

La proposition était tellement inattendue que j'ai failli me mettre à pleurer.

— Je ne sais même pas si on a quelque chose à manger. On s'occupera de ça quand je reviendrai.

J'ai descendu l'escalier et jeté un coup d'œil à l'extérieur. L'inspecteur Duckworth m'attendait toujours dehors. J'ai déniché l'annuaire téléphonique dans un tiroir de la cuisine, et j'ai cherché le téléphone du domicile de Len Prentice.

« Allô ? »

C'était Marie.

« Bonjour, Marie. C'est Ray.

— Oh, Ray, ça par exemple, Len et moi avons entendu parler de toi et de Thomas sur...

— J'ai une petite question. J'ai juste besoin que tu y répondes pour moi.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Quand Len est allé en Thaïlande, je sais que tu n'es pas partie avec lui, mais y avait-il quelqu'un d'autre ?

— Oui, bien sûr. Harry est parti avec lui. Harry Peyton. Même si Len était un peu déçu parce que Harry faisait toujours bande à part. Dis-moi comment Thomas et toi êtes... »

J'ai raccroché et suis sorti rejoindre Duckworth.

— Changement de programme, ai-je annoncé.

Sur le chemin qui nous conduisait en ville, dans la voiture de Duckworth, j'ai fait de mon mieux pour expliquer ce qui, d'après moi, s'était passé. Que lorsque Harry Peyton avait découvert que papa était au courant de ses aventures thaïlandaises et croyait à présent ce que Thomas lui avait raconté enfant, il avait paniqué.

— Je pense qu'il a tué mon père, ai-je avancé. Ou, à tout le moins, qu'il n'a rien fait pour le sauver. Et peut-être même qu'avant la mort de mon père, et certainement après, Harry a commencé à appeler mon frère sur sa ligne, pour jouer de son délire. Il voulait s'assurer que Thomas ne parlerait pas de ce qu'il lui avait fait, je pense. Il se disait que Thomas garderait le silence s'il s'agissait d'un ordre présidentiel.

— Je n'ai jamais rencontré une situation aussi tordue, a déclaré Duckworth. Et croyez-moi, j'en ai vu des vertes et des pas mûres.

— Que vous a dit Harry quand il vous a appelé ? À propos de Thomas et de ce qu'il avait vu sur le site de Whirl360 ?

— De quoi parlez-vous ? a demandé Duckworth, qui conduisait le poignet posé sur le volant.

— Je suis allé voir Harry pour lui expliquer ce que Thomas avait vu sur Internet, que ça pouvait réellement signifier quelque chose, que j'avais besoin de parler à la police mais que j'allais avoir beaucoup de mal à les convaincre. Harry a dit qu'il vous connaissait, qu'il vous téléphonerait en mon nom.

Duckworth a lentement secoué la tête.

— Je connais Harry Peyton depuis longtemps, mais il ne m'a jamais appelé pour ça.

— L'ordure.

L'inspecteur m'a lancé un regard.

— À votre avis, il sait que vous savez ?

— La dernière chose qu'il m'a demandée, c'est pourquoi je l'avais appelé sur son portable. Il voulait savoir comment je m'étais procuré le numéro.

Duckworth s'est passé la langue sur la lèvre supérieure.

— M'est avis qu'il sait.

— Oui, je le crois aussi.

Nous sommes entrés dans le cabinet de Harry Peyton. Duckworth avait insisté pour ouvrir la marche.

Alice, la secrétaire, a levé les yeux de son bureau et nous a souri.

— Bonjour, Barry, a-t-elle lancé à l'inspecteur Duckworth. Ray, mon Dieu, je n'arrive pas à croire ce que vous avez enduré.

— Il faut qu'on parle à Harry, a dit Duckworth.

— Vous êtes ensemble ?

— Nous devons parler à Harry, Alice, a répété Duckworth avec une fermeté dont il n'avait pas usé auparavant.

Alice a ravalé son sourire et décroché son téléphone.

— Des gens sont là pour vous voir, a-t-elle dit.

La lourde porte en bois, à trois mètres de son bureau, s'est ouverte deux secondes plus tard. Tenant fermement la poignée, Harry a posé son regard sur nous. D'abord sur moi, ensuite sur Barry.

C'est de me voir là avec un inspecteur de police qui a tout déclenché. Je l'ai lu dans ses yeux. Il a su que c'était terminé.

— Harry, a commencé Duckworth en commençant à marcher vers lui, j'ai quelques questions à te poser.

Harry a fait un pas en arrière et claqué la porte.

Duckworth a bondi, tourné la poignée et poussé le battant, sans résultat. Je suis venu me mettre à côté de lui et, comme un imbécile, j'ai tenté de l'ouvrir moi-même.

— Harry ! a crié Duckworth. Ouvrez la porte !

Pas de réponse.

— Est-ce que le bureau possède une autre issue ? a demandé Duckworth à Alice.

— Non, a-t-elle répondu. Et les fenêtres ne s'ouvrent pas.

— Vous avez une clé ?

Pendant qu'Alice fouillait dans le tiroir de son bureau, j'ai approché ma bouche de la porte et crié :

— Je sais, Harry ! Je sais ce que tu as fait ! À mon père et à mon frère !

J'ai tambouriné sur la porte avec mon poing.

— Sors de là ! Sors de là, bon sang ! On est au courant ! Papa a trouvé ces photos sur ton téléphone et...

— Fous-moi le camp ! a-t-il crié de l'intérieur du bureau.

— Il a trouvé ces photos sur ton téléphone et il a compris ! Il a su que Thomas avait dit la vérité !

— Trouvez-moi cette foutue clé, s'est impatienté Duckworth.

— Tu es fini, Harry ! ai-je crié. Même si on ne t'inculpe pas pour ce que tu as fait à Thomas, tu es grillé dans cette ville. (J'ai baissé d'un ton, mais je parlais assez fort pour qu'il puisse encore m'entendre.) Tout le monde va savoir ce que tu es, Harry. J'y veillerai. Tu es un pervers et un meurtrier.

— La voilà, a dit Alice.

— Donnez-la-moi, a ordonné l'inspecteur en la lui prenant des mains.

— Il y a quelque chose que vous devez savoir..., a commencé Alice.

— Tu m'entends, Harry ? ai-je dit, en élevant à nouveau la voix. Est-ce que tu m'entends ?

Duckworth m'a écarté du coude, s'apprêtant à introduire la clé dans la serrure.

— Quoi donc ? a-t-il demandé à Alice.

— Il a un...

C'est alors que nous avons entendu la détonation.

— Couchez-vous ! a dit Duckworth en me plaquant au sol.

Alice, toujours derrière son bureau, a crié. Et ne s'est pas arrêtée.

— Restez à terre, m'a ordonné l'inspecteur, qui s'est relevé en appuyant sa main sur mon dos. (Il a sorti un pistolet de son blouson et a appelé :) Harry !

Pas de réponse.

— Harry !

Il a tourné la clé dans la serrure, puis, la main sur la poignée, a lentement poussé la porte.

— Oh, merde.

— Je ne suis venu ici qu'une seule fois, a fait remarquer Thomas alors que nous quitions la route principale pour pénétrer dans le parc méticuleusement entretenu du cimetière de Promise Falls. Quand maman est morte, tu te rappelles ?

— Je me rappelle, ai-je dit en freinant pour rouler au pas sur l'étroite chaussée pavée, tandis que pierres tombales et monuments funéraires défilaient derrière les vitres. Thomas, qui n'avait pas une haute opinion des compétences de Maria, la dame du GPS intégré, en matière de navigation, n'avait cependant pas touché à l'ordinateur de bord.

Les événements de la semaine précédente l'avaient changé. Nous avaient tous changés.

Mais Thomas n'était pas comme nous. Il avait toujours paru, à mes yeux du moins, incapable de changement. Prisonnier de sa maladie. Et pourtant, il n'était plus celui qu'il était autrefois.

Deux jours après que Harry Peyton s'était donné la mort, je lui avais acheté un nouvel ordinateur. On l'avait installé à la maison, et il était aussitôt retourné sur Whirl360 pendant que j'allais en bas ouvrir une bière.

Vingt minutes plus tard, il était dans la cuisine. Ce n'était pas l'heure du déjeuner, ni du dîner. Il avait juste besoin de faire une pause. Il a pris un coca dans le frigo, s'est assis à la table et l'a bu, puis il est retourné là-haut. Quand, plus tard, je suis allé jeter un coup d'œil dans sa chambre, il lisait le *Times* en ligne.

La vie réserve toujours des surprises.

Il était allé voir le Dr Grigorin et, lorsqu'elle m'avait parlé après son rendez-vous, elle m'avait confié avoir elle aussi remarqué un changement.

— Attendons de voir, avait-elle proposé en prenant soin de ne pas me donner de faux espoirs. Mais je pense qu'il va bien s'adapter. Il est possible, même si je ne veux pas y attacher trop d'importance, que la mort de Harry Peyton ait pu être, d'une certaine manière, libératrice. Peyton était peut-être une des raisons pour lesquelles Thomas ne

voulait pas sortir de la maison.

Mon frère disait attendre avec impatience de se trouver dans son nouveau logement.

— Rester dans cette maison, m'avait-il avoué ce matin-là, me rappelle trop maman et papa. Quand c'était papa et moi, ça allait, mais depuis qu'ils ne sont plus là ni l'un ni l'autre, je ne m'y sens plus très à l'aise. (Il a marqué un temps d'arrêt.) Et je sais que tu ne veux pas vivre ici avec moi.

— Thomas, c'est...

— Tu veux vivre avec Julie. Pour pouvoir avoir des rapports sexuels avec elle.

— Oui, enfin...

— Et je n'ai pas envie que tu m'attires d'autres ennuis.

Un refrain familial ces derniers temps. Comme si c'était moi qui avais fait tomber le premier domino. Comme si c'était moi qui avais vu Bridget Sawchuck sur Internet.

Après le petit déjeuner, il m'avait demandé de l'emmener sur la tombe de notre père, afin de pouvoir enfin lui rendre un dernier hommage.

Je lui avais raconté ce qui s'était passé au cabinet de Peyton, que j'étais arrivé à comprendre deux ou trois choses. Que Peyton l'avait agressé à l'époque où il vivait au-dessus d'une boutique, sur Saratoga. Que papa, ayant vu les photos sur son téléphone, avait fini par le croire. Que tout le monde le croyait à présent. La police, dans le cadre de l'enquête sur le suicide de Peyton, avait saisi tous ses ordinateurs et trouvé des tas d'images du genre de celles qui me soulevaient le cœur rien qu'à y penser.

Je n'ai pas dit à Thomas que je croyais Harry Peyton responsable de la mort de notre père. Il s'agissait surtout de suppositions de ma part, mais ça se tenait. Je pouvais imaginer Harry sortir de la maison, tenter de convaincre mon père de laisser tomber. La dispute entre les deux hommes, la tondeuse qui chavirait.

J'ai choisi de ne pas le dire à Thomas, parce que j'avais le sentiment qu'il avait traversé suffisamment d'épreuves. Et puisque aucune accusation ne serait portée contre Harry, cette affaire n'irait jamais devant un tribunal. Rien ne serait jamais révélé.

— Ils sont dans le même carré ? a demandé Thomas alors que j'arrêtais la voiture. Maman et papa ?

— C'est exact.

— Tu savais qu'on peut voir ce cimetière sur l'ordinateur ? Il y a une très bonne photo satellite. Je l'ai regardée très souvent. Je sais exactement où aller.

C'était effectivement le cas. Il a sauté hors de la voiture avec enthousiasme et a traversé la pelouse à grandes enjambées. J'ai fait le tour de mon côté et l'ai rattrapé.

En approchant de la pierre tombale, il a ralenti, restant respectueusement à deux mètres de distance, juste devant, la tête très légèrement inclinée, les mains jointes devant lui.

Je me suis approché derrière mon frère et j'ai posé la main sur son épaule.

— Bonjour, papa, a-t-il dit. Je serais bien allé à ton enterrement mais je ne voulais pas voir M. Peyton. Mais je me suis dit qu'il était temps que je vienne te rendre visite. M. Peyton est mort maintenant, et je pense que c'est bien ainsi, même si on n'est pas censé dire ce genre de choses.

J'ai serré son épaule.

— En tout cas, tu me manques. Ray m'apprend à faire plus de choses. Je prépare les repas et j'apprends à m'occuper davantage de moi-même, ce qui est bien aussi, parce que je vais aller m'installer dans cet endroit où il faut participer.

Il s'est tu, mais il n'avait pas l'air de vouloir partir. J'avais l'impression qu'il voulait dire autre chose à notre père. J'ai serré à nouveau son épaule.

— Je voulais aussi te dire que je suis désolé. Pas seulement de ne pas être allé à l'enterrement et ne pas avoir aidé davantage. Je voulais dire que je regrette de t'avoir poussé, dans l'escalier... et sur la colline.

Ma main s'est figée.

— Je suis désolé de m'être autant énervé à l'idée d'avoir peut-être à dire à la police des choses sur M. Peyton. Il fallait juste que je sorte et que je t'en parle. Je n'ai jamais eu l'intention de te pousser. Et je regrette vraiment de ne pas avoir appelé les secours tout de suite... j'avais vraiment peur.

J'ai retiré ma main de son épaule.

— Bon, je suppose que c'est tout. Je reviendrai te voir bientôt.

Puis il s'est tourné vers moi et a dit :

— Est-ce qu'on peut aller voir mon nouveau chez-moi, maintenant ? J'aimerais essayer de voir où je vais caser toutes mes affaires.

Il m'a contourné et s'est mis à marcher. Je suis resté là, hébété, et je l'ai regardé retourner à la voiture.

Remerciements

On m'a aidé.

Merci à Susan Lamb, Eva Kolcze, Danielle Perez, Juliet Ewers, Nick Storing, Kristin Cochrane, Spencer Barclay, Mark Rusher, Helen Heller, Bill Massey, Jeff Winch, Kara Welsh, Cathy Paine, Sophie Mitchell, Alex Kingsmill, Paige Barclay, Ali Karim, Brad Martin, Mark Streatfeild et Elia Morrison.

Et, bien sûr, merci à Neetha.

Titre original :
TRUST YOUR EYES
publié par Orion Books, une marque de
The Orion Publishing Group Ltd, Londres

Tous les personnages de ce livre sont fictifs et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Retrouvez-nous sur
www.belfond-noir.fr
ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-5739-4

© Linwood Barclay 2012. Tous droits réservés.

© Belfond 2014 pour la traduction française.

